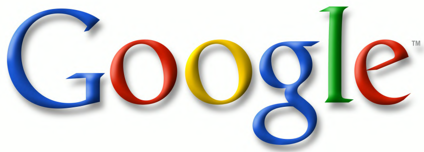
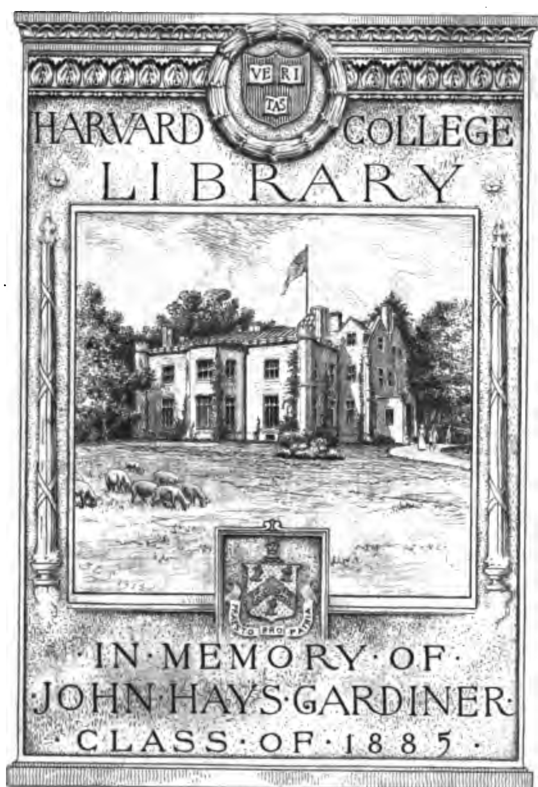






VE RI TAS
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
IN·MEMORY·OF·
JOHN·HAYS·GARDINER·
·CLASS·OF·1885·

HISTOIRE MILITAIRE

DE LA PRUSSE

AVANT 1756,

OU

INTRODUCTION A LA GUERRE DE SEPT-ANS,

PAR LE CAPITAINE

ÉD. DE LA BARRE DUPARCQ,

Professeur d'art militaire à l'École impériale de Saint-Cyr.

PARIS,

CH. TANERA, ÉDITEUR,

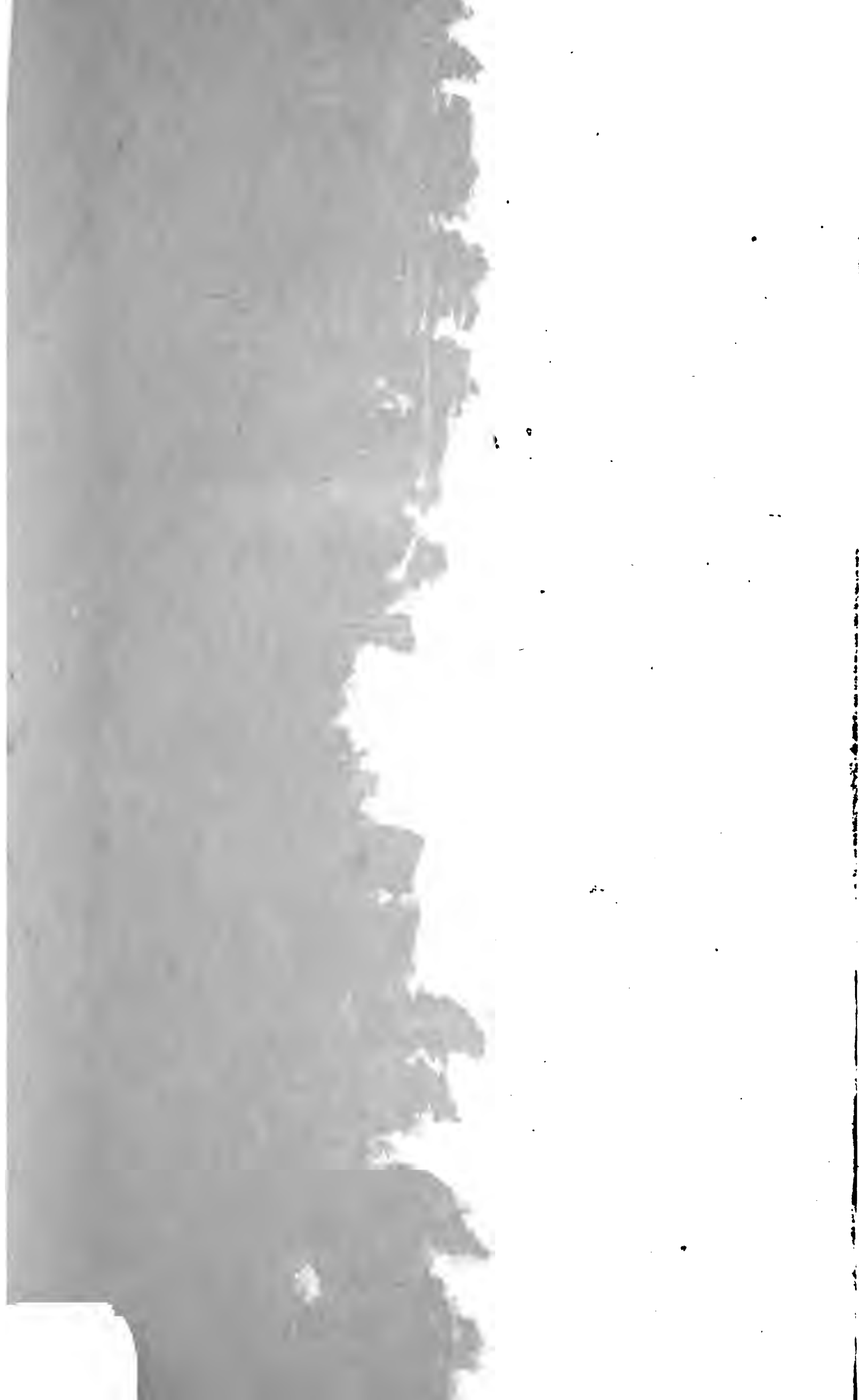
LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS,

Quai des Augustins, 27.

BERLIN,
FERD. SCHNEIDER,
Lenné-Strasse, nº 1.

LEIPZIG,
ALPHONSE DURR,
Librairie Française.

1858.



HISTOIRE MILITAIRE

DE LA PRUSSE.

OUVRAGES DE M. DE LA BARRE DUPARCQ.

ÉLÉMENTS D'ART ET D'HISTOIRE MILITAIRES, 1 volume in-8, avec 81 figures. 1858.

ÉTUDES HISTORIQUES ET MILITAIRES SUR LA PRUSSE, 2 volumes in-8. 1854-1856.

PORTRAITS MILITAIRES, 2 volumes in-8. 1853-1855.

COMMENTAIRES SUR LE TRAITÉ DE LA GUERRE DE CLAUSEWITZ, 1 volume in-8. 1853.

OPINIONS ET MAXIMES DE FRÉDÉRIC LE GRAND, 1 volume grand in-18. 1857.

Paris. — Impr. de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

HISTOIRE MILITAIRE

DE LA PRUSSE

AVANT 1756,

OU

INTRODUCTION A LA GUERRE DE SEPT-ANS,

PAR LE CAPITAINE

ÉD. DE LA BARRE DUPARCQ,

Professeur d'art militaire à l'École impériale de Saint-Cyr.



PARIS,

CH. TANERA, ÉDITEUR,

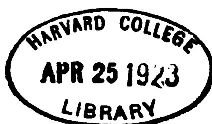
LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS,

Quai des Augustins, 27.

BERLIN,
FERD. SCHNEIDER,
Lenné-Strasse, n° 3.

LEIPZIG,
ALPHONSE DURR,
Librairie Française.

1858.


HARVARD COLLEGE
APR 25 1923
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

On possède plusieurs histoires de la *Guerre de Sept-Ans*, écrites en français, mais l'*Histoire militaire de la Prusse avant* 1756 n'a jamais été traitée d'une manière complète et suivie, ce qui produit, dans la série des livres à mettre entre les mains des jeunes officiers, une lacune regrettable ; j'essaye de combler cette lacune par la présente publication.

Éd. de la Barre Duparcq.

11 mars 1858.

SOMMAIRE DES CHAPITRES.

CHAPITRE II. — COUP D'OEIL RAPIDE SUR L'HISTOIRE DE LA PRUSSE DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A SON INCORPORATION A L'ÉLECTORAT DE BRANDEBOURG.

Origine des Prussiens. — Leur religion. — Leurs mœurs. — Leur organisation militaire. — Introduction du christianisme en Prusse. — Création de l'ordre des chevaliers du Christ. — Extermination de ces chevaliers par les Prussiens à la bataille de Strassburg. — L'ordre Teutonique appelé en Prusse. — Système de guerre qu'il adopte pour soumettre ce pays. — Manière de combattre des Prussiens. — Réunion à l'ordre Teutonique de l'ordre des chevaliers du Christ et de l'ordre des chevaliers porte-glaives de Livonie. — La Prusse est divisée en trois évêchés. — Révoltes successives des Prussiens. — Leur soumission complète. — Prospérité de l'ordre Teutonique en Prusse. — Sa longue lutte contre la Lithuanie. — Guerre de l'Ordre avec la Pologne. — Mémorable bataille de Grunewald (1410). — Henri de Plauen sauve l'Ordre du joug des Polonais. — Traité de garantie entre l'Ordre et l'électeur de Brandebourg (1443). — Le grand-maître engage la nouvelle Marche à l'Électeur pour 100,000 florins d'or. — Bataille de Choinitz (1454). — Combat de Bauzig (1462). — L'ordre Teutonique se reconnaît vassal de la Pologne, et lui cède la Prusse royale. — Albert de Brandebourg, grand maître de l'Ordre, obtient le titre de duc de Prusse. — Il embrasse la religion protestante. — Son fils Albert-Frédéric lui succède. — Réunion du duché de Prusse au Brandebourg.

CHAPITRE III. — HISTOIRE DE L'ÉLECTEUR GEORGE-GUILLAUME (1619-1640).

La guerre désole les duchés dépendant de la succession de Clèves. — Soldats mendiants. — George-Guillaume est forcé de reconnaître l'élévation à la dignité électorale de Maximilien, duc de Bavière. — Période suédoise de la guerre de Trente Ans. — Entrée de Gustave-Adolphe à Berlin. — Prise de Magdebourg par les Impériaux. — George-Guillaume fait un traité d'alliance avec le roi de Suède. — Les Impériaux pillent la Marche de Brandebourg. — George-Guillaume couvre Berlin contre Wallenstein à la tête

CHAPITRE V. — HISTOIRE DE FRÉDÉRIC, PREMIER ROI DE PRUSSE.

Le nouvel Électeur envoie des troupes à l'Empereur pour l'aider dans sa lutte contre la France. — Son couronnement comme roi de Prusse. — Médailles frappées à cette occasion. — Avantages politiques du titre de roi pour la maison de Brandebourg. — Première et deuxième batailles d'Hœchstœdt. — Bataille de Cassano. — Bataille de Turin. — Frédéric Ier acquiert la principauté de Neuchâtel. — Siége de Tournay. — Bataille de Malplaquet. — Neutralité de la Prusse dans les luttes contre la Suède. — Traité d'Utrecht. — Mort de Frédéric Ier. — Tableaux de l'armée qu'il laisse à son fils.

CHAPITRE VI. — HISTOIRE DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, SECOND ROI DE PRUSSE.

Premières mesures prises par le nouveau roi. — Il observe d'abord la neutralité à l'égard des troubles du Nord, puis se voit obligé d'en sortir. — Il assiége Charles XII dans Stralsund. — Résultat de la campagne de 1715 pour la Prusse. — Talents administratifs et créations de Frédéric-Guillaume. — Caractère pacifique de son règne. — Sa modération en politique. — Il envoie un contingent de 6,000 hommes servir sur le Rhin dans l'armée impériale. — Il est atteint d'une hydropisie. — Sa mort. — Sa prédilection pour l'économie. — Sa brutalité dans l'intérieur de sa famille. — Comment il entend que les lois militaires soient exécutées. — Tableaux de l'armée prussienne en 1740.

CHAPITRE VII. — PRÉLIMINAIRES DU RÈGNE DE FRÉDÉRIC LE GRAND.

Remarques comparatives sur les caractères des rois de Prusse Frédéric Ier, Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric II. — Vie privée du nouveau roi quand il était prince royal. — Modifications qu'il apporte dans ses habitudes dès son avénement. — Détails sur la situation de l'armée prussienne sous Frédéric-Guillaume Ier. — — Changements faits à cette situation par Frédéric II. — Motifs

pour laquelle il ne songe pas à s'emparer de cette capitale. — Après avoir séjourné aux environs de Brunn, Frédéric, voyant les Saxons mal disposés, se décide à évacuer la Moravie. — Manière dont il répartit ses forces en Bohême. — Bataille de Czaslau ou de Chotusitz. — Victoire des Prussiens : leurs fautes dans cette action; observations. — Frédéric se dirige sur Kuttenberg. — Propositions pacifiques de la reine de Hongrie. — Motifs pour les accepter. — Traité de Breslau.

CHAPITRE XI. — De la paix de Breslau a la seconde guerre de Silésie.

Frédéric II, grâce à son économie et à la manière habile dont il administre la Silésie, cicatrise les plaies de la guerre, reforme le fonds de réserve de la monarchie prussienne, et augmente son armée. — Mauvaise volonté de l'Autriche et de l'Angleterre à son égard. — Il fait alliance avec la Russie, la Suède, la France, la Bavière, et se prépare à recommencer la lutte contre Marie-Thérèse.

CHAPITRE XII. — Campagne de 1744.

La maladie de Louis XV à Metz paralyse la marche des opérations. — Pour sauver l'Alsace, envahie par les Autrichiens, Frédéric entre en Bohême. — Prise du château de Teschen, qui gêne la navigation de l'Elbe. — Les Prussiens investissent Prague. — Ils échouent dans la tentative d'enlever le magasin autrichien de Beraun. — Ouverture de la tranchée devant Prague. — Prise de cette ville au bout de six jours. — Frédéric adopte à contre-cœur le plan de campagne proposé par l'Empereur et Louis XV. — Fautes commises par le monarque prussien. — Sa pointe jusqu'à Tabor et Budweis.

CHAPITRE XIII. — Campagne de 1745.

Les Anglais arrêtent le maréchal de Bellisle contrairement aux principes du droit des gens. — Mort de l'Empereur Charles VII. — Conclusion de la paix entre la Bavière et l'Autriche. — Frédéric resserre ses cantonnements près des gorges des montagnes par

où l'ennemi doit déboucher.—Répartition de l'armée prussienne. —Cette armée s'étend vers la fin d'avril dans de nouveaux cantonnements, entre Patskau et Frankenstein. — Frédéric prend ses mesures pour évacuer la haute Silésie. — Belle résistance du général Winterfeld dans la position de Landshut. — Combat de Neustadt. — Le roi de Prusse échoue dans sa demande de secours adressée à la France.—Il occupe le camp de Reichenbach, puis la plaine qui sépare Jauernick de Schweidnitz. — Son ordre de combat. — Bataille de Hohenfriedberg. — Réflexions sur cette action. — L'armée prussienne se porte sur Landshut. — Position des deux partis auprès de Kœnigsgrætz. — Frédéric projette d'affamer la Bohême pour empêcher l'ennemi d'y prendre ses quartiers d'hiver. — Escarmouches. — Convention de Hanovre par laquelle l'Angleterre garantit la Silésie à la Prusse. — Prise de Kosel par les Prussiens. — Frédéric se place derrière l'Elbe dans une position inattaquable. —Les Autrichiens chicanent ses convois. — Levée du siége de Neustadt. — Le roi de Prusse transporte son camp à Staudentz. — Défense heureuse d'un convoi de farine par son aide-de-camp Mœllendorf. — Incendie de Trautenau. — Frédéric s'affaiblit par trop de détachements. — A peine veut-il décamper qu'il rencontre l'ennemi. — Habileté de ses manœuvres. — Il remporte à Sorr une brillante victoire. — Observations sur cette bataille. — Le roi de Prusse ne poursuit pas l'ennemi et ramène son armée à Trautenau. — Il se retire en Silésie par le chemin de Schatzlar et adopte des cantonnements entre Ronstock et Schweidnitz. — Son départ pour Berlin. — Il oppose aux Saxons 24,000 hommes commandés par le prince d'Anhalt.— Mesures préservatrices pour couvrir Berlin.—Frédéric songe à tomber sur la Saxe de deux côtés à la fois. — Il reprend le commandement de ses troupes à la mi-novembre. — Il installe son quartier général à un mille de Naumburg. — Il campe à Hennersdorf et force ses adversaires à rentrer en Bohême. — Ses lieutenants font évacuer la Silésie aux Autrichiens. — Il répartit ses quartiers aux alentours de Gœrlitz. — Le prince de Lorraine revient de Bohême en Saxe. — Après quelques lenteurs, le prince d'Anhalt atteint Meissen, ville près de laquelle Frédéric groupe une partie de ses forces. — Victoire de Kesseldorf remportée par le prince d'Anhalt sur les Saxons.— Légers dissen-

timents entre le vainqueur et Frédéric le Grand. — Jonction devant Dresde des troupes de Frédéric et du prince d'Anhalt. — Cette capitale ouvre ses portes aux Prussiens. — Paix de Dresde qui confirme le traité de Breslau.

CHAPITRE XIV. — De la paix de Dresde a la guerre de Sept-Ans.

Frédéric, par sa bonne administration, relève la Silésie de l'état d'épuisement où la guerre l'a plongée. — Il accumule un fonds de réserve. — Prévoyant le renouvellement de la guerre, il donne ses soins à l'augmentation de son armée. — Exercices de son infanterie. — Manière de combattre qu'il prescrit à sa cavalerie. — Ses troupes d'artillerie. — Ses travaux de fortification. — Ses approvisionnements. — Son *Instruction militaire* à ses généraux. — Préparatifs et dispositions hostiles de Marie-Thérèse. — Frédéric signe un traité défensif avec le roi d'Angleterre. — Alliance de la France, de l'Autriche et de la Russie. — Frédéric, pour ne pas se laisser surprendre, envahit la Saxe, et commence ainsi la guerre de Sept-Ans.

PLANCHES.

Nota. — Ces plans de bataille, imités (avec rectifications et additions) de ceux des ouvrages des généraux Grimoard et Kaussler, n'ont malheureusement pas été dessinés avec toute l'exactitude désirable. L'auteur prie donc ses lecteurs de vouloir bien les considérer comme de simples croquis, très suffisants, du reste, pour suivre les explications du texte.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS LA CRÉATION DU MARGRAVIAT DE BRANDEBOURG JUSQU'A L'ACQUISITION DU DUCHÉ DE PRUSSE PAR LES ÉLECTEURS DE BRANDEBOURG (927-1619).

SOMMAIRE: Création du Margraviat de Brandebourg. — Son invasion et ses malheurs en 1325. — Il passe dans la maison de Hohenzollern (1373). — Son étendue à cette époque. — Ses agrandissements sous Frédéric Ier et Frédéric *Dent de fer*. — Exploits et habileté diplomatique d'Albert l'*Achille*. — Cet Électeur confie à son fils l'administration de ses États. — Son portrait. — Éloquence de son successeur Jean *le Cicéron*. — Joachim Ier et Joachim II en présence de la réforme. — Joachim II combat et vainc 15,000 cavaliers turcs. — Réflexions sur la crédulité humaine et le parti qu'on peut en tirer à la guerre. — Joachim II déclaré général de l'armée impériale destinée à combattre les infidèles. — Ses échecs en Hongrie. — Bataille de Muhlberg (1547). — Capitulation de Magdebourg. — Travaux de fortification entrepris à cette époque. — Joachim II obtient la succession éventuelle du duché de Prusse. — Gouvernement pacifique de Jean-George. — Magnifique réception faite par cet Électeur à Henri de Valois, roi de Pologne. — Il promet du secours au roi de France Henri IV. — Son fils Joachim-Frédéric administre pendant 32 ans l'archevêché de Magdebourg. — Ce dernier, devenu Électeur, gouverne la Prusse pendant la démence de son duc.—Il institue dans le Brandebourg un conseil d'État. — Jean-Sigismond réunit le duché de Prusse à l'Électorat de Brandebourg. — Commencement des démêlés pour la succession de Clèves.

Les pays qui formèrent primitivement le noyau de la monarchie prussienne ne furent pas foulés par les

légions romaines, malgré leurs marches rapides et éloignées dans quelques parties de l'Allemagne, et les habitants de ces pays, privés de contact avec les représentants armés de la civilisation antique, restèrent longtemps barbares.

Pour contenir ces populations sans cesse en état de révolte, un aïeul de Hugues Capet, le roi de Germanie Henri Ier, — dit *l'Oiseleur*, parce que les envoyés de la Diète, qui vinrent lui annoncer son élection à la royauté, le trouvèrent chassant aux oiseaux, — établit en 927 un margrave de Brandebourg : la création de ce margraviat ne fut pas isolée, elle fit partie intégrante de l'organisation militaire qu'il essaya de donner à l'Allemagne.

Le premier margrave de Brandebourg fut Sigefroi, beau-frère d'Henri l'Oiseleur.

On sait que le mot *margrave* (en allemand *Markgraf*) signifie littéralement *Comte de la marche*, le terme *marche* étant pris en français dans la signification de frontière ; le mot français *marquis* a la même origine et le même sens : un margrave, un marquis était donc le chef militaire et politique chargé de la défense et du gouvernement d'une partie de frontière. La concordance qui existe, quant au sens, entre les titres margrave et marquis est bien indiquée par ce fait que le souverain du Brandebourg, alors même qu'il était devenu de margrave Électeur, et d'électeur Roi, alors même qu'il était le plus grand homme de son siècle, et qu'il se nommait Frédéric le Grand, ne se trouvait pourtant désigné, dans le calendrier

de la cour de Rome, que par la modeste expression de *Marchese di Brandeburgo.*

Les premiers temps de l'histoire du Brandebourg ne présentent rien d'intéressant au point de vue militaire : il faut cependant rapporter les événements de l'année 1325. Le roi de Pologne, sous le stupide et faux prétexte que Przemislas II avait été assassiné par un margrave de Brandebourg, envahit la Marche électorale ; trop faibles pour résister à son armée, les Brandebourgeois se retirèrent, pour la plupart, dans les places fermées, laissant le pays à la merci de l'ennemi, qui le ruina et y commit toutes sortes d'excès, surtout aux environs de Francfort-sur-l'Oder. On évalue à 140 le nombre des villages incendiés, et à 6,000 le nombre des femmes violées, puis emmenées ensuite en esclavage. Les historiens citent deux faits qui peignent bien la rudesse des mœurs de ce temps. Deux chefs se disputaient une captive dont la beauté ravissante les avait séduits ; un de leurs supérieurs survient ; pour apaiser le différent, il leur propose de prendre la jeune fille sous sa sauvegarde et d'être leur arbitre ; ils y consentent, et la laissent emmener : alors l'arbitre ordonne de tuer la captive, fait couper son cadavre en deux parts égales, puis, appelant les deux prétendants, leur dit froidement d'emporter chacun une part de l'objet qu'ils convoitaient. — Voici l'autre anecdote. Une religieuse, sur le point d'être déshonorée par un soldat, l'arrête en lui persuadant que s'il veut l'épargner elle lui dévoilera le secret d'être invulnérable ; le barbare

écoute avidement l'explication d'un procédé si précieux; mais il doute encore, lorsque la religieuse ajoute comme preuve qu'il peut essayer sur elle-même; poussé par le démon de la curiosité, il ne veut pas remettre une expérience aussi curieuse, prend son sabre, et, lui tranchant la tête d'un seul coup, met, comme le désirait la vertueuse fille, son corps à l'abri des outrages.

Après avoir passé dans diverses familles, le margraviat de Brandebourg fut vendu en 1373 à l'empereur d'Allemagne Charles IV, par le pusillanime Othon, qu'un dessin d'un recueil manuscrit de *Minnesingers* (1) nous montre jouant aux échecs. L'acheteur expulsa brutalement le vendeur avant l'époque convenue, et donna la Marche brandebourgeoise à son fils Wenceslas, qui, devenu roi de Bohême, la céda à son frère Sigismond. Une fois empereur, ce dernier la donna pour un prêt de 40,000 écus d'or à Frédéric VI de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg. Le titre de burgrave (en allemand *Burggraf*) veut dire, dans son sens littéral, *Comte de la forteresse;* le burgrave était, à cette époque, le commandant en chef d'un fort, ayant pleine juridiction en vertu d'une délégation de l'Empereur.

La maison de Hohenzollern gouverne encore aujourd'hui le Brandebourg et les nombreuses provinces qu'elle a su habilement y annexer, agrandis-

(1) Manuscrit n° 7266 de la Bibliothèque impériale. Les *Minnesingers* correspondent à nos *trouvères* et à nos *troubadours* : ce sont les *chantres d'amour* allemands du moyen-âge

sant ainsi à la fois ses possessions et sa renommée; son histoire se confond avec celle de la Prusse, nous la retrouverons donc maintes fois dans le cours de ce travail. L'influence de cette famille souveraine sur les destinées de la Prusse a été telle qu'on a pu dire, avec assez de raison, qu'en Prusse, au rebours des autres nations, la nationalité venait d'en haut et gisait dans la maison de Hohenzollern (1), parce que, du grand nombre d'éléments hétérogènes composant la population, il n'avait pu résulter un caractère national; mais cette assertion, qui peut s'appliquer aux temps passés, n'est plus exacte en ce qui concerne l'époque actuelle, car assurément on ne peut nier qu'il existe aujourd'hui, dans le royaume de Prusse, une opinion publique avec laquelle il faut compter.

Le burgrave de Nuremberg commença la fortune de la future maison royale de Prusse par un moyen qui depuis a plusieurs fois réussi à ses descendants, par un bon emploi de son argent; en effet, en retour de son prêt de 40,000 écus d'or, il obtint une déclaration de l'Empereur (30 avril 1415) qui lui assurait, ainsi qu'à ses héritiers mâles, les titres d'électeur de Brandebourg et d'archi-chambellan du Saint-Empire; et il reçut l'investiture de ses nouvelles possessions des mains de Sigismond, à la diète de Constance, en 1417, sous le titre de Frédéric I[er] de Brandebourg.

L'électorat de Brandebourg comprenait alors la

(1) *Modèles de la stratégie* développés dans une analyse des exploits des plus grands généraux, par le général-lieutenant DE LOSSAU (en allemand), t. III, Berlin, 1837, 1[re] partie, p. 7.

vieille et la moyenne Marche, la *Marche Uckeraine* ayant été usurpée par les ducs de Poméranie, et la *nouvelle Marche* étant engagée entre les mains de l'Ordre teutonique, depuis l'année 1402, comme garantie d'une somme d'argent que cet ordre avait prêtée à l'empereur Sigismond : de sorte qu'en 1417 le territoire de la souveraineté de Frédéric Ier, premier électeur de Brandebourg de la maison de Hohenzollern, n'avait encore qu'une superficie de 19,500 kilomètres carrés. Ce territoire, comme nous le verrons, s'accrut rapidement, et quatre siècles plus tard, après les traités de 1815, la maison électorale de Brandebourg gouvernera un puissant royaume, offrant une étendue totale de 280,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire une superficie quatorze fois plus considérable que la précédente.

Frédéric Ier voulait s'agrandir : il obtint des secours de l'Empereur, marcha contre les ducs de Poméranie, les battit à Angermunde, et leur enleva la Marche Uckeraine, province qui était incorporée à l'électorat de Brandebourg depuis un temps immémorial.

Une nouvelle conquête s'offrit bientôt à Frédéric Ier ; l'électeur de Saxe, dont son fils avait épousé la fille, mourut sans héritier mâle ; Frédéric s'unit aux ducs de Brunswick, et déjà il avait commencé la conquête de la Saxe par la prise de Wittemberg, lorsque l'Empereur, mécontent de cette démarche, donna l'investiture de la Saxe au margrave de Misnie. Le nouvel électeur de Brandebourg se soumit volontairement à cette décision.

Frédéric II, surnommé *Dent-de-Fer*, à cause de sa force, remplaça son père Frédéric Ier dans le gouvernement du Brandebourg (21 septembre 1440); il eut la magnanimité de refuser les couronnes de Bohême et de Pologne, et cette rare conduite entraîna les habitants de la Basse-Lusace à se donner volontairement à lui. Le roi de Bohême, *Georges Podiebrad*, pour s'opposer à l'incorporation de cette partie de la Lusace dans les États brandebourgeois, porta la guerre en Lusace et dans la Marche de Brandebourg; mais, repoussé par Frédéric, il fut contraint de céder, par le *Traité de Guben* (1462), les villes de Cotbus, Peitz, Sommerfeld, Bobersberg, Storkau et Bessekau.

Frédéric *Dent-de-Fer* racheta de l'Ordre teutonique la Nouvelle-Marche pour 100,000 florins d'or. En 1464, il entra en guerre contre le duc de Wolgast, qui, après la mort du duc de Stettin Othon III, décédé sans enfants, s'opposait à ce qu'il se mît en possession de la Poméranie, comme le voulait le traité passé en 1338 entre l'électeur de Brandebourg, *Louis de Bavière*, et les ducs de Poméranie, et approuvé par l'Empereur. Un accord intervint bientôt entre les parties belligérantes : le duc de Wolgast conserva le duché de Stettin, mais devint feudataire de Frédéric, auquel la Poméranie prêta l'hommage éventuel. En 1469, l'électeur réunit, comme fief vacant, le comté de Wernigerode à la Marche, et prit les titres de duc de Poméranie, de Mecklembourg, de Vandalie, de Schwerin, de Rostock, contrées sur lesquelles il avait droit de réversion. La même année il abdiqua

en faveur de son frère *Albert*, surnommé *l'Achille*.

Albert l'Achille avait à cette époque cinquante-sept ans, mais il jouissait déjà d'une grande réputation justement acquise par ses belles actions comme simple burgrave de Nuremberg. A l'âge de vingt-quatre ans (1438), il avait reçu de l'empereur Albert, alors en guerre avec les peuples de Bohême et les Polonais, un commandement de troupes dont il s'acquitta fort bien, soutenant non-seulement avec vigueur les efforts des ennemis, mais faisant même irruption dans leur pays. Il secourut ensuite son beau-frère *Louis le Contrefait*, duc de Bavière, contre un père qui voulait le déshériter, prit plusieurs villes sur le Danube, battit le vieux duc en plusieurs rencontres, et réussit même à le faire prisonnier.

En 1448, les Nurembergeois contestèrent à Albert l'Achille quelques droits qui lui appartenaient en sa qualité de burgrave de Nuremberg, levèrent l'étendard de la révolte, s'emparèrent de la ville de Winsbach, y mirent le feu, et assiégèrent aussi Altdorf, mais avec moins de bonheur, car ils furent bientôt obligés d'en lever le siége. Aussitôt ce prince tourna ses armes contre eux, et, pendant que les villes de la Haute-Allemagne prêtaient assistance aux révoltés, il fut soutenu dans la lutte par dix-sept princes, parmi lesquels il faut citer Guillaume duc de Saxe, le landgrave de Hesse et ses trois frères, l'électeur de Mayence, les évêques de Bamberg et d'Aichstædt, Albert duc d'Autriche, et Ulric comte de Wurtemberg. Cette guerre dura deux ans et fut très san-

glante. « On dit qu'il s'y donna neuf batailles, dans huit desquelles Albert demeura victorieux, n'ayant eu du désavantage qu'en une seule; et l'on ne conclut la paix qu'après que l'on eut ruiné et brûlé plusieurs villages, enlevé bien du bétail, tué un grand nombre de paysans, et qu'à faute d'argent et de provisions on fut obligé de quitter les armes (1450), Albert ayant réglé les conditions du traité (1). »

Mais deux exploits firent, durant cette guerre, grand honneur à Albert l'Achille. Voici le premier, tel que le rapporte un auteur contemporain, chez lequel il est intéressant de l'étudier pour avoir une idée de ce qu'était l'art militaire à cette époque. « Albert, dit *Ænée Sylvius Piccolomini* (2), Albert, margrave de Brandebourg (qu'on appelle avec juste sujet l'Achille de l'Allemagne), ayant appris que ceux de Nuremberg avaient envoyé dans ses terres *six mille hommes de pied* et *huit cents chevaux* pour les fourrager, il posta sur une rivière qui n'était guéable

(1) *Les vies des Électeurs de Brandebourg de la maison des Burgraves de Nurenberg*, avec leurs portraits et leurs généalogies, ouvrage composé en latin par Jean Cernitius, vice-régistrateur des archives électorales, et mis en français par Antoine Teissier, conseiller des ambassades et historiographe de Sa Majesté le roi de Prusse. Berlin, in-folio de xx-108 pages, chez *Rudiger*, 1707. — Dédié par le traducteur, réfugié français, au premier roi de Prusse *Frédéric Ier*. — Vie d'*Albert l'Achille*, troisième électeur de cette famille, *Margrave de Brandebourg, Duc de Stettin et de Poméranie, Burgrave de Nurenberg*, page 26.

(2) *In Europ.*, c. 39. Cet auteur porte, comme *Pape*, le nom de *Pie II*.

qu'en un endroit, par où l'ennemi la devait traverser, *deux cents archers*, avec ordre de laisser passer les gens de cheval et de tirer sur l'infanterie. Il se cacha ensuite avec *six cents chevaux* dans une forêt qui était proche de là, et il en sortit dès que la cavalerie des ennemis parut. Ces deux troupes s'arrêtèrent, n'étant éloignées l'une de l'autre que l'espace d'environ trois cents pas. Alors le margrave marcha vers l'ennemi, la lance à la main, suivi de deux des siens. Un pareil nombre de vaillants hommes de ceux de Nuremberg s'avança aussi vers le margrave, qui transperça celui qui était vis-à-vis de lui, et le renversa par terre. Voyant que ceux de sa suite avaient été tués par ceux contre lesquels il avait combattu, il se jeta seul au milieu des ennemis, dont plusieurs périrent par ses mains, et il en fit un grand carnage jusqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu où était leur étendard. Là il fut attaqué par plus de cent hommes, et comme ils ne pouvaient pas le percer avec la pointe de leurs épées, à cause qu'ils étaient tous serrés contre lui, ne sachant qui était celui qui avait eu une si grande hardiesse, ils tâchaient de le blesser avec le tranchant de leurs sabres. Alors Albert ayant embrassé l'étendard : *Je ne saurais*, dit-il, *mourir nulle part plus glorieusement qu'en cet endroit*. Pendant qu'il roulait cette pensée dans son esprit, son armée vint à son secours ; et, les ennemis ayant pris la fuite, ou ayant été presque tous tués ou faits prisonniers, ses gens le trouvèrent demi-mort auprès de l'étendard, qui était brisé et déchiré. Cependant les gens de pied,

n'ayant pu passer la rivière, ne furent d'aucun usage aux gens de cheval. C'est ce qui m'a été raconté par Albert lui-même, lorsque nous allions ensemble de Neustadt, dans l'Autriche, à Vienne, et par plusieurs autres personnes de mérite. » Ajoutons à ce récit qu'après l'avoir relevé, baigné dans son sang et demi-mort, suivant l'expression de l'auteur que nous venons de citer, on voulut le mettre dans une voiture préparée pour le recevoir. « Non, non, s'écria-t-il, ce mode de transport est bon pour des femmes, mais indigne d'un prince : qu'on m'amène mon cheval de bataille ! »

Ce beau fait d'armes *à la Bayart* dénote un véritable chevalier, et rappelle l'action où le *bon chevalier sans peur et sans reproche* défendit à lui seul un pont sur le Garigliano contre 200 Espagnols (1503) (1). Albert l'Achille était, en effet, comme l'a dit avec raison un auteur moderne (2), « le type du chevalier du moyen âge : la maison de Hohenzollern, l'Allemagne elle-même, n'en eurent point qu'on puisse lui comparer. »

Dans cette même guerre contre les Nurembergeois, le margrave Albert assiégea Græfenberg, ville fortifiée par une muraille avec fossé et située dans une vallée à 15 kilomètres de Nuremberg. Cette place, qu'il ne faut point confondre avec Greiffenberg, ville

(1) *Histoire de Pierre Terrail, seigneur de Bayart*, par Alfred DE TERREBASSE. Paris, 1828, chez *Ladvocat*, p. 151, 152.

(2) M. J. F. DE LUNDBLAD, *Histoire de Prusse*, à la suite de son *Abrégé de l'histoire d'Autriche*, t. II, 1841, p. 225.

de la Poméranie située à 65 kilomètres nord-est de Stettin (1), se trouvait défendue par ses habitants, que secondait une garnison de 500 hommes. Les Brandebourgeois l'attaquèrent de quatre côtés à la fois; Albert l'Achille choisit le côté où la muraille était la plus haute et le fossé le plus profond, et, l'assaut ayant été donné, il parvint le second au sommet de la muraille, sauta le premier dans la ville, et, malgré la foule d'ennemis qui se rua sur lui, soutint seul le combat jusqu'à l'arrivée des siens. « On s'empara de la ville et on la pilla, prétend *Ænée Sylvius ;* mais on ne fit point de violence aux femmes, car parmi les Allemands le viol est un crime inexpiable. » Ce second exploit remet inévitablement en mémoire la témérité d'Alexandre le Grand au siége de la capitale des Oxydraques, peuple indien habitant en deçà du Gange, au confluent de l'Acésine et de l'Hydraote, siége dans lequel ce conquérant, parvenu le premier sur le rempart d'un fort, sauta dans le fort, s'adossa contre la muraille et se défendit à coups d'épée jusqu'au moment où, près d'expirer par suite de ses blessures, il reçut enfin du secours de la part de ses troupes, tellement exaspérées de n'avoir pu entrer plus tôt dans le fort, qu'elles passèrent au fil de l'épée tout ce qui leur tomba sous la main, jusqu'aux femmes et aux enfants (2).

(1) Nuremberg et Græfenberg appartiennent aujourd'hui à la Bavière; Stettin et Greiffenberg font toujours partie du royaume de Prusse.

(2) Arrien, *Expéditions d'Alexandre*, livre VI, chapitre 3. — Consultez aussi sur ce fait le *Précis des Histoires d'Alexandre le*

Au commencement de cette guerre, qui se termina, comme nous l'avons dit, en 1450, quelqu'un, étonné de ce que les Nurembergeois levaient une nombreuse armée, leur demanda pourquoi ils armaient tant de peuples contre un seul prince peu puissant et peu riche. « Vous êtes dans une grande erreur, répondit l'un de leurs principaux citoyens, car dans la prudence et dans la valeur d'Albert sont contenues les forces et les richesses de tous les princes d'Allemagne. » La prudence du margrave de Brandebourg égalait, en effet, son courage ; il jouissait d'une grande autorité morale, et lorsqu'il s'élevait quelques différends entre les princes allemands, on avait souvent recours à lui pour les terminer. Un second surnom témoigne de sa rare qualité de conciliation et de la sûreté de son jugement : on le nommait *Albert l'Ulysse* pour sa sagesse, comme on le nommait *Albert l'Achille* pour son courage ; honorable singularité que celle qui accole ainsi au nom d'un homme la double renommée de sage et de valeureux !

Albert, a dit un de ses descendants (1), gouvernait presque tout l'Empire par la confiance que l'empereur Frédéric III lui témoignait (2). Il profita de la

Grand et de Jules César, et de leurs faits militaires, soit comparés, soit opposés entre eux, par M. DESCLAISONS, brigadier d'infanterie et chef de brigade au corps royal du génie. Paris, chez Méquignon le jeune, 1784, in-12, § 242. — Arrien assure que ce fait s'est passé chez les Malliens, et non chez les Oxydraques.

(1) FRÉDÉRIC LE GRAND, *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg*.

(2) Cet empereur indolent, surnommé *le Pacifique*, qui n'avait

grande considération que lui valait cette confiance pour contribuer à l'agrandissement éventuel de sa maison, en concluant avec les maisons de Saxe et de Hesse un traité de mutuelle confraternité (1473), qui réglait entre elles et la maison de Brandebourg le mode de succession de leurs États dans le cas d'extinction d'une de leurs lignes.

En 1474, l'Empereur lui donna le commandement de l'armée qu'il envoya contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, lequel l'avait précédemment sollicité d'élever ses États en royaume, sous la dénomination de *royaume de Bourgogne*, et de le déclarer vicaire général de l'Empire dans les pays d'outre-Meuse, et qui pour le moment assiégeait la petite ville de Nuys (Neuss), près Cologne, importante à cause de son passage sur le Rhin, très forte par la construction de ses remparts, et défendue par le landgrave de Hesse à la tête de 1,800 hommes de cheval et d'un nombre de fantassins à proportion. Le but du duc de Bourgogne était, sous prétexte de secourir le comte palatin du Rhin contre le landgrave de Hesse, de s'emparer de Nuys et de forcer ensuite Cologne à se rendre, afin, dit *Comines*, que « tout

pas un pouce de ses États où il fût en sûreté, adopta cependant le premier la fameuse devise de l'Autriche composée des cinq voyelles A, E, I, O, U, qu'il fit graver sur sa vaisselle et sur la façade de ses édifices, et qui est si hardie et si fière; cette devise veut dire en effet :

En latin : *Austriæ Est Imperare Orbi Universo ;*
En allemand : *Alles Erdreich Ist Œsterreich Unterthan ;*
Traduction française : *L'Autriche doit dominer toute la terre.*

le Rhin fût sien jusques en Hollande, où il fine. » Mais, grâce à l'habileté diplomatique d'Albert de Brandebourg, le différend fut réglé à l'amiable, et Charles le Téméraire, après cinquante-six assauts infructueux durant un siége de onze mois, signa la paix avec l'Empereur le 17 juin 1475, renouvelant sa promesse de donner sa fille *Marie de Bourgogne* en mariage à l'archiduc *Maximilien*.

A l'habileté dans le conseil et dans les négociations, au courage dans la guerre, Albert l'Achille joignait l'adresse dans ces jeux images de la guerre, si fort à la mode de son temps, et que l'on nommait *tournois* : il y fut vainqueur dix-sept fois; sa valeur et sa dextérité étaient telles, que ses rivaux ne purent jamais le renverser de cheval. C'était un grand mérite à une époque où la force corporelle se trouvait plus en honneur que la force intellectuelle, et certes sa renommée de savoir dextrement manier les *armes courtoises* dut influer sur sa réputation comme négociateur et comme guerrier.

« Comme Albert, qui était déjà plus que sexagénaire, était chargé non-seulement des affaires de ses États, mais aussi de celles de l'Empire, il voulut que son fils supportât une partie de ce fardeau. Lui ayant donc confié (1476) l'administration de ses provinces et de l'Électorat, il se retira dans la Franconie (se réservant néanmoins, durant sa vie, la dignité électorale). Mais, dans les affaires difficiles, soit qu'elles concernassent ses États ou l'Empire, il lui donnait les

avis qu'il jugeait nécessaires, afin que ce jeune prince pût s'en démêler avec succès (1). »

Après avoir vécu dix années sous ce nouvel arrangement, bien qu'âgé de soixante-douze ans, voulant donner encore une marque d'attachement à la maison impériale, il se mit en route pour aller, à Francfort, assister à la diète d'élection qui élut l'empereur Maximilien Ier (1486); mais il mourut subitement dans un bain et fut enterré à Heilbrunn, dans la Franconie.

Ænée Sylvius a tracé de lui un portrait qui le peint bien, malgré l'enflure des éloges: « Ce fut, dit cet écrivain (2), un prince très heureux et très vaillant. Toutes les vertus militaires, et celles qui forment un grand capitaine, brillaient avec éclat en sa personne. La noblesse de sa race, la grandeur et la force de son corps, sa bonne mine et son éloquence, lui attiraient l'admiration de tout le monde et le faisaient regarder comme un *homme presque divin*. Dès son enfance, ayant été élevé parmi les armes, il se trouva en un si grand nombre de batailles qu'aucun général de son temps n'en avait ni autant vues ni autant lues; car il fit la guerre en Pologne, en Silésie, en Prusse. Il battit ses ennemis dans la Bohême. Il n'y a point de coin en Allemagne par où il n'ait passé étant armé. Il a commandé plusieurs armées innombrables, il a vaincu de très redoutables ennemis, il a pris des

(1) Cernitius, *Les vies des Électeurs de Brandebourg*, traduction Antoine Teissier.

(2) *In Europ.*, c. 32.

villes très fortes. Il était le premier dans le combat et le dernier qui s'en retirait. Il est souvent monté le premier à la brèche, dans les siéges de diverses places. *Il n'a jamais refusé de se battre en duel.* Dans les tournois, où l'on joute avec des lances, il n'y a jamais eu que lui qui n'ait pas été blessé ni renversé de son cheval, bien que dix-sept fois, n'étant couvert que d'un casque et d'un bouclier, il ait mis par terre des cavaliers armés qui l'avaient défié au combat. »

La phrase de ce passage imprimée en italique : « *Il n'a jamais refusé de se battre en duel*, » est un trait caractéristique indiquant à première vue la différence tranchée qui sépare nos mœurs actuelles des mœurs du XVe siècle.

Pour compléter le portrait du margrave Albert l'Achille, il faut dire qu'il aimait le luxe et que sa cour, plus brillante que celle de tous les princes d'Allemagne, rivalisait avec la magnifique cour du duc de Bourgogne Charles le Téméraire; il faut dire aussi qu'il était fier et plein de mépris pour les bourgeois et les marchands et qu'il disait aux Nurembergeois, révoltés contre lui : *Je suis prince du pays!* à peu près dans le même sens que le roi de France Louis XIV prononça, deux siècles plus tard, ces mots si célèbres et si positifs : *L'État, c'est moi!*

A cette époque, l'électeur de Brandebourg n'entretenait aucune milice réglée : il avait une garde composée d'une centaine de cavaliers, et possédait dans ses châteaux ou places fortes quelques compagnies de lansquenets plus ou moins nombreuses, sui-

vant le besoin. A l'approche d'une guerre, il convoquait l'arrière-ban de ses vassaux, ce qui équivalait à peu près à une levée en masse ; comme dans toutes les armées féodales, la noblesse formait la cavalerie, et les vassaux composaient une infanterie assez mal organisée.

Jean, qui gouvernait, comme nous l'avons vu, l'électorat de Brandebourg depuis dix ans, eut, comme son père, deux surnoms : il fut appelé *le Grand*, à cause de sa taille, et *le Cicéron de l'Allemagne* à cause de son éloquence.

Jean le Cicéron était extraordinairement gras ; la grosseur de son ventre l'incommodait beaucoup : il tenta de diminuer cette gêne au moyen de divers remèdes qui n'eurent d'autre résultat que de mettre sa vie en danger. Il jouissait d'une grande force d'esprit, et, dans les délibérations, on regardait, au dire de l'un de ses historiens, *ses avis comme des oracles prononcés par un homme qu'on croyait avoir l'esprit de prophétie.*

On cite un singulier exemple de son éloquence. Trois rois se disputaient la Silésie : Ladislas roi de Bohême, Casimir roi de Pologne, Mathias roi de Hongrie (1). Aidé par l'électeur de Saxe, Jean le Cicéron envahit la Silésie à la tête de 6,000 cavaliers, et se déclare l'ennemi de celui des trois compétiteurs qui refuserait d'écouter les paroles de paix qu'il venait leur faire entendre. Alors, suivant les

(1) Il s'agit ici du célèbre *Mathias Corvin*, auquel on attribue

annales, les charmes de son éloquence opérèrent une réconciliation, les trois rois tombèrent d'accord, et la Silésie fut partagée entre les rois de Bohême et de Hongrie. « Je voudrais, remarque à cette occasion Frédéric II dans ses *Mémoires de Brandebourg*, que l'on eût rapporté d'autres exemples de l'éloquence de ce prince ; car, dans celui-ci, les 6,000 chevaux paraissent le plus fort argument. Un prince qui peut décider les querelles par la force des armes est toujours un grand dialecticien ; c'est un Hercule qui persuade à coups de massue. » Cette manière de trancher une question, à la façon dont s'y prit Alexandre le Grand à l'égard du *nœud gordien*, est cependant l'histoire de bien des médiations moins désintéressées, pour la plupart, que celle qui précède.

Le duc de Sagan ayant manifesté des prétentions sur le duché de Crossen, Jean le Cicéron marcha à sa rencontre, le battit près de la ville de Crossen et le fit prisonnier.

Jean mourut en 1499, après avoir fondé à Francfort-sur-l'Oder, avec l'autorisation (1) du Pape

le fameux distique latin sur les agrandissements que la maison d'Autriche a dus de tout temps à des mariages :

Bella gerant alii ; tu, felix Austria, *nube :*
Nam, quæ *Mars* aliis, dat tibi regna *Venus.*

Ce qui veut dire :

Les autres font la guerre ; toi, heureuse Autriche, tu fais des [mariages ;
Car les royaumes que Mars donne aux autres, Vénus te les [donne.

(1) En date du 14 mai 1498.

Alexandre VI, une université que ses successeurs perfectionnèrent.

Son fils, Joachim I[er], reçut le surnom de *Nestor*, sans doute à cause de son érudition (1), dont il tira grand parti pour gouverner avec habileté et humanité ; il connaissait plusieurs langues et était instruit dans tous les arts libéraux, avantages qu'il devait à la sollicitude de son père. Il devint électeur à l'âge de seize ans, gouverna plus pacifiquement encore que son prédécesseur, et mourut en 1535, après avoir réuni à la Marche de Brandebourg le comté de Ruppin, fief devenu vacant par la mort de Wichmann, dernier comte de Lindau, décédé sans laisser d'enfants mâles.

A la diète de Worms (1521), Joachim I[er], zélé partisan de la cause du Pape, engagea Luther à renoncer à sa doctrine, que son fils Joachim II embrassa néanmoins (1539) peu de temps après son avénement : certes le père ne pouvait ainsi prévoir que cette doctrine qu'il réprouvait marcherait si rapidement ; mais les progrès de la réforme allant toujours croissant, le fils agit sagement, au point de vue politique, en l'adoptant, car ce fut là l'une des causes de l'élévation de la maison de Brandebourg. L'électeur Joachim II acquit, en effet, « par la communion

(1) Frédéric le Grand dit dans ses *Mém. de Brandebourg* : « Joachim reçut le surnom de Nestor, comme Louis XIII celui de » *Juste*, c'est-à-dire sans que l'on en pénètre la raison. » On voit que le royal écrivain ignorait que Louis XIII fut appelé *le Juste* parce qu'il naquit sous le signe de la *Balance*.

sous les deux espèces, les évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lebus, qu'il incorpora à la Marche (1). » Au reste, avant d'en venir à un parti aussi grave que celui de changer de religion, Joachim II, dont le fond du caractère était une bonté poussée jusqu'à la faiblesse, avait agi avec une louable réserve en tentant de vains efforts pour concilier les opinions religieuses.

Le sultan Soliman Ier venait de répandre la terreur en Europe en arrivant en cinquante jours de Constantinople à Belgrade. Il assiégeait Guinz, petite place défendue par 500 Hongrois, et ravageait le pays avec sa cavalerie, lorsque, après avoir perdu 300 hommes dans une embuscade auprès de Léopold, il se décida à lever le siége de cette ville et à marcher avec son armée vers la Carinthie. Toutefois, avant de se retirer, il laissa un renégat nommé *Casson*, chef plus brave qu'habile, à la tête d'un corps de 15,000 chevaux, pour faire des courses dans la contrée et recueillir des renseignements sur l'armée impériale. L'électeur de Brandebourg, Joachim II, se joignit alors à Philippe, prince palatin, et tomba sur les troupes de Casson avec 12,000 fantassins, 2,000 cavaliers et quelques pièces d'artillerie. Décimés par le canon, les Turcs voulurent se débander, mais les premiers qui s'enfuirent tombèrent dans une embuscade; Casson déploya la plus grande valeur et combattit jusqu'au moment où Joachim lui donna la

(1) Frédéric le Grand, *Mém. de Brandebourg*.

mort (1). Ce combat eut lieu en 1532. L'empereur Charles-Quint, satisfait du talent et du courage déployés par Joachim, honora cet électeur d'une décoration.

Au départ de Joachim pour la campagne contre les Turcs, il se passa un de ces riens qui n'existent souvent que dans l'imagination des hommes, mais qu'ils interprètent au diapason de leur crédulité. Le voici tel que le rapporte gravement JEAN CERNITIUS, l'auteur des *Vies des Électeurs de Brandebourg de la maison des Burgraves de Nurenberg*, ouvrage que nous avons déjà eu l'occasion de citer : « Il était arrivé à Berlin une chose extraordinaire le jour que le margrave en partit pour cette guerre, après avoir fait prendre les devants à son bagage : c'est que quelques petits poulets qui n'étaient éclos que depuis deux ou trois jours commencèrent à chanter comme des coqs et à courir avec tant de force, que l'on crut que c'était le présage d'une victoire que ce prince devait remporter ; et cet heureux augure fut confirmé par l'événement, comme il a été dit ci-dessus. » Ne se croirait-on pas transporté, à la lecture de semblables niaiseries, au temps où le plus grand des historiens, *Tacite*, énumérait des présages sinistres comme ceux-ci : — Une femme accoucha d'un serpent (2) ; — l'Océan paraissait ensanglanté (3) ; — un bœuf

(1) *La vie de l'empereur Charles V*, traduite de l'italien de M. Gregorio LETI. Amsterdam, 1702, t. II, pages 87 à 89.

(2) *Annales*, XIV, 12.

(3) *Ibid.*, XIV, 32.

avait parlé (1); — ou bien, au temps plus ancien encore où *Tite-Live* relatait que la statue de Mars, sur la voie Appienne, s'était couverte de sueur (2), et que, chez les Marruciniens, un enfant, dans le sein de sa mère, s'était écrié : *Triomphe! triomphe* (3)! Et ne voit-on pas par là que la superstition trouve, dans tous les temps et dans tous les pays, des esprits faibles qui ont besoin de ses fables comme d'un aliment. Il s'ensuit qu'un bon général doit savoir tirer parti de la crédulité de ses troupes, comme de tout défaut inhérent à la nature humaine, parce qu'il vaut souvent mieux, quand on commande aux hommes, faire tourner à bien leurs vices, que les nourrir et les faire éclater à force de vouloir les comprimer. L'histoire nous démontre cette vérité en nous démasquant les petits moyens mis avec succès en usage, dans ce but, par Scipion, Sertorius, César, Guillaume le Conquérant, Frédéric le Grand, Napoléon.

Tout en bravant la cour de Rome et ses fulminantes excommunications par l'adoption de la religion réformée, Joachim II eut la sagesse de rester étranger aux guerres de religion qui ensanglantèrent bientôt l'Allemagne ; il ne voulut point entrer dans l'*Union de Smalkalde*, faite en 1535 par les princes protestants, et ayant obtenu de l'Empereur pour lui et pour ses sujets pleine liberté de conscience, il fut assez heureux pour faire jouir son Électorat des douceurs de la

(1) *Histoire*, I, 86.
(2) *Histoire Romaine*, XXII, 1.
(3) *Ibid.*, XXIV, 10.

paix, pendant que les maux de la guerre désolaient la Saxe et les pays voisins : ce résultat avantageux avait été préparé par l'habileté de son chancelier, *Lambert Distelmeyer*, homme capable qu'il avait deviné et sut attacher à son service.

« Dix ans après la première expédition que Joachim fit contre les Turcs, comme ils projetaient d'attaquer les Allemands avec plus de force et de violence que jamais ils ne l'avaient fait, et que l'Allemagne était menacée d'un grand danger à cause que la Hongrie, qui en est voisine, était occupée par les infidèles, du consentement de l'Empereur et des États de l'Empire il fut déclaré général de l'armée qui devait agir contre les infidèles (11 avril 1542).

» Mais cette expédition ne fut pas aussi heureuse que la précédente, et ce qui l'empêcha de remporter de grands avantages sur les ennemis, c'est qu'on ne lui fournit pas l'argent ni les troupes qui lui étaient nécessaires, ou que, lorsqu'on les lui envoyait, il les recevait toujours trop tard, en sorte que la belle saison s'écoulait sans qu'il eût pu faire aucune entreprise. Comme les soldats ne combattent avec vigueur qu'après qu'ils ont reçu leur paye, laquelle enflamme et redouble leur courage, ils refusaient d'obéir à ses ordres.

» D'ailleurs, en ce temps-là, l'Allemagne était agitée de troubles intestins qui étaient cause que les princes de l'Empire, pensant à leur propre sûreté et occupés dans leurs États, négligeaient les affaires de Hongrie, ce qui fut fort préjudiciable à la chrétienté.

» Bien des gens croyaient que l'envie que l'on portait à Joachim était une des raisons de la lenteur avec laquelle on pourvoyait à ses nécessités : car, comme on appréhendait que par de nouveaux exploits il n'ajoutât une nouvelle gloire à celle qu'il avait acquise dans la Hongrie, il est vraisemblable qu'on fit ce qu'on put pour arrêter le progrès de ses armes ; mais par là on exposa l'Empire à un grand péril.

» Cependant, bien que Joachim n'eût pu chasser les Turcs de leurs places fortes, qui étaient défendues par des troupes innombrables, il empêcha néanmoins qu'ils ne s'avançassent dans l'Allemagne, et il garantit les États de Ferdinand des pillages, du dégât, du brûlement et des inhumanités de cette nation barbare, ainsi que ce prince le fit voir fort au long dans un beau discours qu'il prononça dans la diète de l'Empire (1). »

Paul Jove se montre sévère à l'égard de Joachim II pendant cette dernière expédition de Hongrie : il l'accuse d'avoir passé son temps dans des orgies et de s'être caché quand il fallait combattre. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il n'éprouva que des échecs.

La guerre éclata bientôt (1546) entre l'Empereur et les princes protestants membres de la ligue de Smalkalde. Ces derniers disposaient de 64,000 fantassins, 7,500 chevaux et 112 canons ; leurs lenteurs permirent à Charles-Quint de recevoir des renforts,

(1) Cernitius, *Vies des Électeurs de Brandebourg*, traduction *Teissier*.

et de prendre l'offensive pendant que Maurice de Saxe, chef de la ligne cadette de la maison de Saxe, opérait une diversion en sa faveur. La mort de François I[er] vint, en outre, délivrer son rival de la crainte d'une attaque multiple. L'Empereur marche aussitôt contre les protestants, ayant dans son armée 500 cavaliers amenés par *Jean-George*, fils aîné de l'électeur de Brandebourg Joachim II ; il les atteint près de Mühlberg (1547), force le passage de l'Elbe en face de cette ville, attaque les alliés, les met en déroute et fait prisonniers l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse. Charles-Quint se montra très rigoureux à l'égard de ce dernier, dont la fierté l'avait choqué (1) : après avoir exigé qu'il se remît publiquement, lui et ses États, à son entière disposition, il le fit jeter en prison, malgré l'active intervention de Joachim II, auquel les ministres impériaux avaient promis qu'il serait libre : on rapporte qu'indigné d'une si grande mauvaise foi, Joachim, dans sa colère, tira son épée contre le duc d'Albe, en présence même de l'Empereur. Cette conduite de Charles s'explique naturellement : « Il sentait, dit son meilleur historien, qu'il n'avait plus besoin des services de Joachim, et cet électeur vit avec douleur que l'Empereur avait oublié son ancien attachement et accordait peu d'égards à

(1) En se rendant prisonnier, le landgrave avait dit à Charles-Quint : *Je demande qu'on respecte en moi la dignité de prince.* — *On la respectera comme vous le méritez*, répartit l'empereur. — *Votre Majesté impériale*, reprit le landgrave, *peut faire de moi tout ce qu'elle voudra, mais elle ne me fera jamais peur !*

son intercession (1). » On reconnaît cependant, en général, que le landgrave de Hesse fut redevable de la vie aux instances énergiques de Joachim.

Maurice de Saxe, élevé à la dignité électorale en récompense des services qu'il venait de rendre, fut chargé, conjointement avec Joachim II, du siége de Magdebourg, mise au ban de l'Empire parce qu'elle donnait asile aux prédicateurs luthériens les plus fougueux et imprimait des libelles mordants contre Charles-Quint. La ville se défendit treize mois et capitula sous condition que ses murailles seraient démantelées.

Joachim II fit bâtir en 1555, par l'ingénieur italien *Giromela*, la forteresse de Spandau; on sait, en effet, qu'en Allemagne les premières fortifications bastionnées furent exécutées en partie par des ingénieurs italiens au service des princes allemands, et en partie aussi par des ingénieurs allemands qui s'étaient appropriés les principes de la fortification italienne, la première ayant adopté la forme bastionnée: car il résulte, des recherches récentes de M. *Charles Promis* (2), que c'est l'ingénieur *Francesco*

(1) ROBERTSON, *Histoire de Charles-Quint*, traduction SUARD; édition format anglais, 1843, chez Didier, t. II, p. 268.

(2) Voyez son *Quatrième mémoire historique* à la suite de la belle édition du *Traité d'architecture civile et militaire* de FRANCESCO DI GIORGIO MARTINI, architecte siennois du XVe siècle, publié en 1841 (en italien) à Turin, sous les auspices de M. le chevalier *César de Saluces*. Il a paru en 1846, à Paris, une traduction libre et abrégée des mémoires de M. *Charles Promis*, due à la plume savante de M. le colonel *Augoyat* et extraite du *Spectateur militaire*.

di Giorgio Martini qui a inventé les bastions vers l'an 1500. L'usage de fortifier les places devenait plus fréquent ; Charles-Quint faisait alors entourer la ville d'Anvers d'une enceinte fortifiée, et le frère de Joachim II, le margrave Jean, élevait des ouvrages à Peitz et à Kustrin. Dans la construction de cette dernière place, qui eut lieu de 1537 à 1558, on exécuta des casemates défensives, dont on attribue le tracé au margrave lui-même, et qui furent imitées à la citadelle de Juliers (1).

Un grand événement signala le gouvernement de Joachim II : il obtint en 1569, de son beau-frère Sigismond-Auguste, roi de Pologne, le droit, pour lui et ses héritiers, de succéder à Albert-Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, si ce prince venait à mourir sans laisser d'enfants mâles, et en échange de cette concession il promit de secourir la Pologne à main armée contre tous les ennemis qui l'attaqueraient. Cet événement, dont on était loin cependant de prévoir alors toutes les conséquences avantageuses, fut célébré à Berlin avec une grande pompe, telle que pouvait l'ordonner un électeur ami de la représentation et des fêtes, et dont la prodigalité força de multiplier les impôts et d'augmenter la dette de l'État.

Vingt ans auparavant, en 1549, à Grimnitz, un plancher s'étant affaissé sous Joachim II et sa femme, l'électeur fut assez heureux pour ne se faire aucun

(1) *Histoire de la fortification permanente*, par M. A. de Zastrow, page 105 du tome I[er] de ma traduction.

mal, tandis que l'électrice se blessa dangereusement, accident d'autant plus fâcheux pour elle que « *la pudeur fut cause qu'elle ne voulut pas souffrir que les médecins y missent la main,* » pour nous servir des propres termes de *Cernitius;* mais Joachim II fut moins heureux en 1571 : empoisonné par un juif de la cour, nommé Lippold, il expira le 3 janvier.

Son fils *Jean-George*, souverain par cette mort de l'électorat de Brandebourg, acquit aussi la Nouvelle-Marche par héritage de son oncle, le margrave Jean. Le gouvernement de ce septième électeur de la maison de Hohenzollern fut pacifique. Jean-George avait l'humeur douce et bienfaisante, mais il ne poussait pas la bonté au point de renoncer à venger son père; c'est pourquoi il commença par faire condamner au dernier supplice et par faire *rouer* le juif Lippold, auquel on attribuait la mort de Joachim II. Malgré son ardent amour pour la paix et pour la tranquillité publique, cet électeur fut non-seulement conseiller extraordinaire du roi d'Espagne Philippe II et des empereurs Ferdinand Ier et Maximilien II, mais il exerça aussi *par provision* la charge de général des troupes de ces trois monarques. Il reçut magnifiquement Henri de Valois, duc d'Anjou, lorsque ce prince, élu en 1574 roi de Pologne, traversa les terres de la Marche pour aller prendre possession de son trône, qu'il devait bientôt abandonner, dans le but de venir régner en France sous le nom de Henri III. Déjà, à son passage à Halle, Henri de

Valois avait été reçu par le fils de l'électeur, Joachim-Frédéric, alors archevêque de Magdebourg, dans le château archiépiscopal, où il séjourna quelques jours, « *étant charmé de la beauté du lieu, de l'honnêteté et de la libéralité de son hôte.* » Ces belles réceptions du père et du fils étaient intéressées, parce que les électeurs de Brandebourg tenaient alors à être confirmés par chaque roi de Pologne dans le droit de succéder au duc de Prusse, à défaut d'héritiers mâles directs. Jean-George obtint ce qu'il désirait, à cet égard, de Sigismond III, le second successeur de Henri de Valois au trône de Pologne, qui le confirma dans l'investiture *simultanée* du duché de Prusse. On retrouve l'électeur de Brandebourg mêlé encore une fois à l'histoire de France en 1591. « En ce temps-là, rapporte *Cernitius*, le royaume de France était agité de mouvements intestins, Henri III ayant été tué misérablement; et comme Henri IV, roi de Navarre, qui était son plus proche héritier, avait souvent demandé par ses ambassadeurs, aux électeurs séculiers et aux princes de l'Empire, qui étaient les anciens alliés de cette couronne, de l'assister contre ceux qui voudraient envahir son royaume, on résolut, d'un commun consentement, dans une assemblée tenue à Torgau, de lui envoyer du secours sous le commandement du prince d'Anhalt. »

Jean-George mourut le 8 janvier 1598.

Son fils Joachim-Frédéric lui succéda à l'âge de cinquante-deux ans.

Le nouvel électeur avait, à l'âge de dix-neuf ans, fait la guerre en Hongrie. Un an après il remplaça, avec l'approbation de l'Empereur (1), son oncle l'archevêque de Magdebourg, et il administra le diocèse de ce nom pendant trente-deux ans, se faisant chérir de ses sujets par ses connaissances, son expérience, sa modération et sa justice. Il avait pris pour devise cette pensée : *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.* Après avoir fait, suivant l'expression de l'historien des électeurs de sa maison, nettoyer les couvents de toutes les *ordures du papisme*, il se maria, « *parce qu'il haïssait le célibat comme un prélat véritablement chrétien*, » et épousa Catherine, fille de Jean, margrave de Brandebourg, son grand-oncle, et de Catherine, duchesse de Brunswick, dont il eut sept fils et deux filles. En 1592 il avait été obligé, sur l'avis des médecins, d'aller prendre des bains aux eaux thermales de Carlsbad, découvertes en 1358 par l'empereur Charles IV, pour guérir la douleur que lui occasionnait une foulure des nerfs du bras. On trouve, à propos de ce voyage, une singulière mention dans les historiens, et comme cette mention importe à la peinture des mœurs du temps, il est utile de la reproduire : « Suivant l'ordre de l'empereur Rodolphe II, disent-ils, durant six semaines qu'il séjourna à Carlsbad, les bailliages voisins lui fournirent *à juste prix*, outre la venaison, toutes les

(1) Datée du mois de septembre 1566 ; Joachim-Frédéric prit possession de sa nouvelle dignité en janvier 1567.

autres provisions qui lui furent nécessaires. Frédéric-Guillaume, administrateur de l'électorat de Saxe, eut aussi l'honnêteté de lui rendre le même office. »

A la mort de son père, Joachim-Frédéric fut reconnu avec joie comme électeur de Brandebourg par les peuples de la Marche, dont il était aimé. « Il se démit de l'archevêché de Magdebourg en faveur d'un de ses fils, nommé Christian-Guillaume. Il administra la Prusse pendant la démence du duc Albert-Frédéric. Il recueillit la succession du duché de Jægerndorf, qu'il céda à un de ses fils, nommé Jean-George, pour le dédommager de l'évêché de Strasbourg, auquel il avait été obligé de renoncer. Dans ces temps-là, les successions se réunissaient souvent et se divisaient de même : la mauvaise politique de ces princes rendait le travail que la fortune faisait pour l'agrandissement de leur maison ingrat et inutile (1). »

A cette époque comme maintenant, quoique sur une plus petite échelle, les souverains du pays de Brandebourg gouvernaient des pays séparés par de grandes distances; ce fut sans doute là ce qui engagea l'électeur Joachim-Frédéric à établir un *conseil d'État* permanent, car ce fractionnement de la puissance brandebourgeoise multipliait nécessairement le nombre des affaires importantes. Il composa ce

(1) Frédéric le Grand, *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg*.

conseil d'État de neuf membres (1), qui délibéraient ordinairement sans lui ; depuis, ses successeurs ont conservé cette utile institution.

Joachim-Frédéric fonda, pour l'éducation de la jeunesse, le collége de Joachimsthal, et publia des lois somptuaires dont la promulgation se trouvait justifiée, suivant les idées du temps, par la pauvreté du pays et la rareté du numéraire. Après avoir gouverné l'électorat pendant dix ans et demi, il mourut le 18 juillet 1608, vers midi, âgé de soixante-deux ans cinq mois six semaines.

Jean-Sigismond le remplaça : c'était le neuvième électeur de Brandebourg de la famille des margraves de Nuremberg. Dès qu'il fut électeur, il demanda au roi de Pologne Sigismond III de le maintenir dans tous les droits que son père avait sur le duché de Prusse, en qualité de curateur et d'héritier de ce pays. Animé d'une grande bienveillance à son égard, le roi lui accorda sa demande, et, malgré les oppositions et les plaintes de plusieurs députés de la noblesse du duché, lui conféra la tutelle d'Albert-Frédéric, duc

(1) Voici leurs noms :

Jérôme Schlick ;
Baron de Rhets ;
Jean de Löben, chancelier ;
Christophe de Wallenfels ;
Jérôme de Disicou ;
Christophe de Benkendorf, vice-chancelier ;
Frédéric de Pruckmann ;
Simon Ulric Pistoris ;
Joachim Hubner.

de Prusse, qui ne jouissait plus de la plénitude de ses facultés intellectuelles, et l'administration absolue de cette province, par lettres patentes expédiées à Cracovie le 29 avril 1609, du consentement des sénateurs et des États du royaume. Sigismond III donna, en outre, à l'électeur de Brandebourg l'investiture du duché de Prusse pour lui et ses descendants : c'était la troisième investiture de ce pays donnée à la maison électorale : comme nous l'avons vu, la première investiture avait été donnée à Joachim II, et la seconde à Jean-George. Cette investiture cessa bientôt d'être une éventualité, et deux ans et demi après qu'elle avait eu lieu Jean Sigismond devenait duc de Prusse, feudataire de la Pologne. En effet, à la mort du duc Albert-Frédéric, son beau-père, « il fut invité par le roi, le sénat et les États de Pologne à accepter le fief de Prusse, et à leur rendre hommage à la diète de Varsovie. Il se mit en chemin sans délai, quoiqu'il eût plusieurs raisons pour différer ce voyage; étant arrivé en cette ville, il fut reçu du roi avec beaucoup d'honnêteté; et ce fief fut conféré non-seulement à l'électeur et à ses héritiers mâles, mais aussi à Jean-George, à Ernest et à Christian-Guillaume, ses frères, et à leurs enfants mâles, dans un lieu public, par un acte solennel, du consentement unanime de Sa Majesté, de tous les sénateurs, des députés des provinces, des États du royaume et de tous ceux qui avaient droit de donner leur suffrage en cette occasion (1). » (6 novembre 1611.)

(1) Cernitius, *Vies des Électeurs de Brandebourg.*

Jean-Sigismond est donc le premier électeur de Brandebourg qui fut en réalité *duc de Prusse* : ses trois prédécesseurs prenaient pourtant ce titre, quoiqu'ils ne fussent que les héritiers désignés de ce duché et nullement ses possesseurs.

Du chef de sa femme, Jean-Sigismond devait hériter de la succession de Clèves, qui comprenait les pays de Juliers, Berg, Clèves, la Marck, Ravensberg et Ravenstein ; mais il fut moins heureux dans cette seconde affaire que dans celle de la Prusse. De nombreux compétiteurs surgirent ; les plus redoutables étaient la maison Albertine ou électorale de Saxe, la maison Ernestine ou ducale de Saxe, et le comte palatin de Neubourg. L'Empereur fit décider par le conseil aulique que les fiefs en litige seraient remis en dépôt entre les mains de l'archiduc Léopold, évêque de Passau ; ce séquestre ne contenta ni Jean-Sigismond ni le comte de Neubourg, qui s'accommodèrent entre eux, s'emparèrent des duchés vacants, demandèrent des secours à l'*Union* des princes protestants et s'abritèrent sous la protection de Henri IV, roi de France. L'archiduc Léopold demanda secours à la *Sainte-Ligue* des princes catholiques. Des deux côtés l'on s'empressa d'armer, et l'on allait en venir aux mains, à la grande satisfaction de Henri IV, qui voyait enfin commencer l'exécution de ses projets pour l'abaissement de la maison d'Autriche et le remaniement politique de l'Europe (1), lorsque ce grand

(1) Les princes protestants devaient fournir à Henri IV, pour

homme succomba frappé par Ravaillac (14 mai 1610).

Pour se trouver en état de soutenir ses droits par la force des armes, Jean-Sigismond ordonna un armement général de 787 chevaliers, parmi lesquels il choisit, lors de leur réunion au lieu fixé pour le rassemblement, 400 hommes d'élite. La noblesse fournit 1,000 fantassins, sans compter un corps de piquiers commandés par le colonel Kracht; les villes mirent sur pied 2,600 combattants. L'électeur nommait les officiers de ces troupes, qui étaient entretenues aux frais des États pendant trois mois, terme après lequel les hommes qui les composaient retournaient dans leurs foyers : on les licenciait lorsque le motif de leur levée n'existait plus.

On surnommait l'électeur de Brandebourg et le comte de Neubourg les princes *possédants* des provinces en litige : ces deux compétiteurs vivaient en assez mauvaise intelligence, malgré toutes les tentatives d'accommodement que leurs amis avaient faites. On proposa enfin de marier la fille de l'électeur

son expédition contre la maison d'Autriche, *quinze mille hommes de pied, deux mille chevaux et dix canons à leurs frais et dépens*, comme on le trouve indiqué à la page 466 du tome III des *Mémoires* ou *Œconomies royales d'Estat domestiques, politiques et militaires de Henry le Grand*, par Maximilien DE BÉTHUNE, duc DE SULLY. Paris, in-folio, 1662. Cette expédition était aussi un grand acte de politique intérieure, car elle réunissait sous le même drapeau les catholiques et les huguenots et purgeait le royaume d'un grand nombre de bandits, accoutumés aux pillages de la guerre, et qui, désœuvrés depuis la paix, commettaient de grands désordres sur les routes et dans les villages.

au jeune duc de Neubourg ; mais, dans une entrevue, Jean-Sigismond, qu'entraînait la chaleur de la discussion, ne sut pas se maîtriser et donna un soufflet à son futur gendre. Pour laver un pareil affront, ce dernier se fit catholique, devint membre de la Sainte-Ligue et épousa la fille du duc de Bavière, chef de cette ligue. Ces démêlés ne devaient être terminés que par le *grand électeur* Frédéric-Guillaume, petit-fils de Jean-Sigismond.

On cite, comme une particularité remarquable pour l'époque, le fait que l'électeur Jean-Sigismond *« avait l'adresse de tuer avec des armes à feu les oiseaux en volant. »*

Cet électeur mourut le 22 décembre 1619.

En 1617, alors qu'il gouvernait l'électorat de Brandebourg et le duché de Prusse, il y avait deux siècles que la maison des burgraves de Nuremberg possédait le Brandebourg sans que cette possession eût été interrompue. Ceux qui se plaisaient au jeu des nombres trouvaient cette date dans le nom de l'électeur,

Jean-Sigismond, électeur,

écrit en allemand de la manière suivante :

Iohan sIgMVnD ChVrfVrst,

car, en groupant les majuscules de cette dernière ligne, on obtient :

MDC, ce qui veut dire. . .	1600
trois V, signifiant.	15
et deux I, ou.	2
	1617

De pareils rapprochements sont assurément plus curieux qu'utiles, mais il existe toujours des personnes qui s'y intéressent.

La Prusse étant, à partir de Jean-Sigismond, l'une des provinces héréditaires des électeurs de Brandebourg, son histoire se confond dorénavant avec celle du Brandebourg : c'est pourquoi, avant d'exposer l'histoire des successeurs de Jean-Sigismond, nous allons revenir sur nos pas pour jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire de la Prusse, depuis son origine jusqu'à son incorporation à l'électorat de Brandebourg.

CHAPITRE DEUXIÈME.

COUP D'ŒIL RAPIDE SUR L'HISTOIRE DE LA PRUSSE DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A SON INCORPORATION A L'ÉLECTORAT DE BRANDEBOURG.

SOMMAIRE : Origine des Prussiens. — Leur religion. — Leurs mœurs. — Leur organisation militaire. — Introduction du christianisme en Prusse. — Création de l'ordre des chevaliers du Christ. — Extermination de ces chevaliers par les Prussiens à la bataille de Strassburg. — L'ordre Teutonique appelé en Prusse. — Système de guerre qu'il adopte pour soumettre ce pays. — Manière de combattre des Prussiens. — Réunion à l'ordre Teutonique de l'ordre des chevaliers du Christ et de l'ordre des chevaliers porte-glaives de Livonie. — La Prusse est divisée en trois évêchés. — Révoltes successives des Prussiens. — Leur soumission complète. — Prospérité de l'ordre Teutonique en Prusse. — Sa longue lutte contre la Lithuanie. — — Guerre de l'ordre avec la Pologne. — Mémorable bataille de Grunewald (1410). — Henri de Plauen sauve l'Ordre du joug des Polonais. — Traité de garantie entre l'Ordre et l'Électeur de Brandebourg (1443). — Le grand maître engage la Nouvelle Marche à l'Électeur pour 100,000 florins d'or. — Bataille de Choinitz (1454). — Combat de Bauzig (1462). — L'ordre Teutonique se reconnaît vassal de la Pologne, et lui cède la Prusse royale. — Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre obtient le titre de duc de Prusse. — Il embrasse la religion protestante. — Son fils Albert-Frédéric lui succède. — Réunion du duché de Prusse au Brandebourg.

Lorsqu'au nord de l'Allemagne la race germanique disparut successivement devant l'invasion des tribus slaves, il se forma entre les embouchures de la Vistule et du Niémen (1) un peuple slave mélangé de

(1) Aujourd'hui la Memel.

Germains et de Lettes, qui reçut le nom de *Pruczes* ou *Prussiens*. Suivant les uns, le nom de *Borussia* ou *Porussia*, dont on a fait Prusse, vient de *Po*, auprès, et de *Russia*, la Russe, rivière qui est une branche du Niémen; d'après eux la Prusse devrait donc son nom au voisinage des Russes, qui dominaient alors sur la Courlande et la Lithuanie. Suivant les autres, au contraire, le nom de *Pruczi* vient d'un ancien mot wende, de même origine que celui de *pruszinka*, qui signifie terre glaiseuse, parce que telle est la nature des terres de l'intérieur de la Prusse orientale.

Les Prussiens avaient la taille élevée ; leurs yeux bleus et leur chevelure blonde décelaient une origine germanique; ils pouvaient, comme les Slaves, supporter les intempéries des saisons, les fatigues et les privations. Les Prussiens modernes ont encore ces dernières qualités, qui sont précieuses pour un peuple militaire.

Les prêtres exerçaient un pouvoir sans bornes; ils étaient à la fois juges et législateurs. Ils admettaient un *Dieu blanc*, nommé *Belbog*, qui gouvernait le ciel, et un *Dieu noir*, nommé *Czernibog*, auteur du mal : Belbog confiait le gouvernement de la terre à des divinités de second ordre. *Perkunos*, le dieu du tonnerre, et *Pikullos*, le dieu de la mort, étaient adorés sous des chênes sacrés placés à Romowa et à Heiligenbeil. On trouvait aussi au nombre de leurs divinités des lacs, des rivières, des serpents, des élans et d'autres animaux. Pour entreprendre une guerre, comme pour conclure la paix, les prêtres consultaient

la volonté des dieux : d'après leurs croyances, les braves seuls allaient en paradis, tandis que les lâches descendaient aux enfers.

Ce peuple grossier mangeait de la viande crue, buvait du sang de cheval et ravageait les pays voisins : joignant la cruauté à la superstition, il sacrifiait à ses faux dieux les ennemis qu'il faisait prisonniers. Tout Prussien, capable de porter les armes, devait combattre. Leurs troupes consistaient surtout en infanterie et se subdivisaient par groupes de dix, cent et mille hommes; les saints étendards, sur lesquels figuraient les images de leurs idoles, les précédaient dans leurs excursions.

Ainsi l'organisation militaire des Prussiens, en ces temps reculés, tenait de celle de plusieurs peuples : ils récompensaient le courage comme les Mahométans, par l'espoir du paradis; ils rangeaient leurs troupes par fractions décimales, comme les Égyptiens et les Juifs (1); ils égorgeaient leurs prison-

(1) Voici ce que je disais, en 1849, du fractionnement décimal des troupes chez les peuples anciens : « Il faut remarquer que plusieurs des anciens peuples avaient adopté, pour leurs troupes, une organisation décimale, c'est-à-dire basée sur des multiples du nombre 10 : tels furent les Égyptiens, les Juifs, les Chinois, les Grecs devant Troie, les Romains. Les organisations des deux premiers de ces peuples se basaient même sur les puissances de 10; les Égyptiens formaient, en effet, des bataillons carrés de 100 hommes de front sur 100 hommes de profondeur, qui se subdivisaient en sections de 1,000, 100 et 10 hommes, et les Juifs se groupaient par troupes de 100 et 1,000 hommes. Quoique le système décimal soit le meilleur, on gagnerait peu à l'introduire rigoureusement dans les armées modernes : l'organisation mili-

niers de guerre comme les Gaulois (1). En outre, leurs forts étaient construits en bois comme ceux des anciens Germains.

On tenta plusieurs fois de convertir les Prussiens. Saint Adalbert, évêque de Prague, fut le premier missionnaire chrétien qui porta dans leur pays les préceptes de la religion du Christ : il y reçut la couronne du martyre en 997, ce qui lui fit donner le nom d'*apôtre des Prussiens ;* pour racheter son corps, le prince polonais Boleslas donna, dit-on, une quantité d'or d'un poids égal. Trois rois de Pologne, tous trois du nom de Boleslas (2), combattirent ensuite les Prussiens pour les convertir ; mais ils furent repoussés, et les idolâtres ravagèrent la Cujavie et la Mazovie.

Il y avait alors un *évêque de Prusse*, institué par le pape Innocent III ; il se nommait *Christian*, appartenait à l'ordre des Bernardins, et avait, grâce à sa douceur, à la pureté de ses mœurs et à sa connaissance des langues prussienne et polonaise, réussi à convertir une partie des Prussiens (1208). Mais il y eut bientôt une réaction, l'idolâtrie reprit le dessus,

taire de la phalange, une des mieux entendues de l'antiquité, reposait d'ailleurs sur les puissances du nombre 2. » (*Considérations sur l'art militaire antique*, p. 6.)

(1) On cite même des combats après lesquels les Gaulois attachaient leurs prisonniers, garrottés à des arbres, et tiraient dessus comme sur une cible. (AMÉDÉE THIERRY, *Histoire des Gaulois*, 3e édition, t. I, p. 128.)

(2) Boleslas *l'Intrépide* (1058-1081), Boleslas *Bouche-de-Travers* (1102-1188), Boleslas *le Frisé* (1146-1173).

et la dévastation des contrées voisines recommença. Voyant que Conrad, duc de Mazovie, se trouvait dans l'impuissance de résister aux Prussiens, Christian demanda au Saint-Siége l'autorisation de prêcher une croisade contre eux ; le Pape accorda sa demande et promit des indulgences à ceux qui se croiseraient. Alors il se rassembla une armée chrétienne, mais elle ne put obtenir d'autre avantage que le rétablissement du château fort de Kulm ; à son départ les Prussiens envahirent de nouveau la Mazovie, prirent Plotz et la saccagèrent. Christian voulut s'opposer au torrent de ce peuple, toujours refoulé et toujours renaissant ; mais, craignant que les croisés sans discipline ne ruinassent le pays au lieu de le soumettre, il songea à fonder un ordre militaire et religieux pour lui confier le soin de défendre en Prusse la cause du Christ. Fort de l'approbation du duc Conrad, il recruta bon nombre de chevaliers et les réunit en Ordre sous la dénomination de *chevaliers du Christ* (1225). Comme le siége de l'ordre était Dobrin, on les appelait vulgairement *chevaliers de Dobrin*. Les membres de cet ordre portaient sur leur manteau blanc deux signes distinctifs, une étoile rouge et une épée. Ces nouveaux chevaliers ne tardèrent pas à entrer en fonctions. Exaspérés de leurs dévastations, les Prussiens marchèrent sur Dobrin et livrèrent au duc Conrad, qui s'était avancé à leur rencontre, dans les plaines de Strassburg, une sanglante bataille. Les chevaliers firent merveille pendant les deux jours que dura l'action ; mais le duc s'étant lâchement enfui, les

idolâtres furent vainqueurs et hachèrent tous les chevaliers, à l'exception de cinq. Le nouvel ordre fut ainsi étouffé dans son berceau.

Cette victoire permit aux Prussiens de renouveler leurs courses; ils ravagèrent le pays de Kulm, où l'évêque Christian avait son siége épiscopal, et s'emparèrent de Dantzig. Le duc Conrad était hors d'état de se défendre et de protéger l'évêque, car sur les frontières orientales il se trouvait vivement inquiété par deux autres peuples, les Polexains et les Lithuaniens. Il fallait cependant trouver le moyen de sortir de cette situation désespérée.

Christian conçut le projet de confier le sort du christianisme en Prusse à une association puissante, qui s'était développée depuis quelque temps avec une grande rapidité, sous la double protection de l'Empereur et du Pape. Il s'agissait de l'*ordre Teutonique*, dont le grand maître, Hermann de Salza, avait été récemment élevé au rang de prince de l'Empire. Le duc Conrad adopta cette idée avec empressement, et une assemblée des seigneurs du pays donna son approbation. On ne songeait alors qu'à se mettre à l'abri des coups d'ennemis remuants, sans réserver l'avenir; on croyait que les chevaliers de l'ordre Teutonique dompteraient les Prussiens, leur imposeraient le culte de la Croix, procureraient ainsi à la Pologne un repos qu'elle désirait, puis, aussi désintéressés que braves, quitteraient, après avoir terminé leur mission, le théâtre de leurs exploits, se contentant d'une modeste rémunération qui devait consister dans

la concession du pays de Kulm et de ses districts. C'était calculer faussement; l'épée qui a la force de protéger et de conquérir pour autrui est toujours à même de garder ses conquêtes et de se maintenir à la tête des vaincus contre la volonté de ceux qui l'ont appelée.

Une députation se rendit donc, au commencement de l'année 1226, auprès du grand maître, Hermann de Salza; la proposition de soumettre et de convertir les Prussiens sourit d'autant plus à ce chef, qu'il y entrevit la haute destination de son ordre, qui ne pouvait se maintenir longtemps encore en Asie; il l'accepta donc sous réserve de l'approbation de l'Empereur et du Pape. Honorius III aurait préféré voir l'ordre Teutonique concentrer tous ses efforts sur la Terre-Sainte; mais il ne pouvait, sans s'engager dans des querelles dangereuses pour son autorité morale, s'opposer à l'œuvre méritoire de la conversion d'un peuple idolâtre et à l'extension de la religion chrétienne; il donna donc à Hermann de Salza l'autorisation d'accepter la mission qu'on lui offrait, lui envoya sa bénédiction apostolique et promit des encouragements.

Hermann soumit l'affaire à Frédéric II, sous un jour favorable, mais qui s'écartait assurément des intentions de l'évêque Christian et du duc Conrad. « Il sollicita la permission d'acquérir tout le pays des Prussiens pour la chrétienté et d'y maintenir son ordre. La proposition plut à l'Empereur. Pourquoi y aurait-il été contraire? Hermann était son ami; la

chevalerie lui était chère. Il ne se sentait nullement attiré par la Terre-Sainte, et par conséquent ne voyait aucune gravité dans le changement de direction des efforts de l'ordre Teutonique ; ce changement pouvait plutôt lui offrir à lui-même une nouvelle raison pour retarder sa croisade (1). Il ne prenait aucun intérêt au sort des Prussiens idolâtres, et les Polonais lui étaient, sinon odieux, du moins indifférents. Il devait en outre se féliciter de trouver une occasion de répandre un nouvel éclat sur l'Empire, qui paraissait décliner aux yeux du monde, et de faire de nouveau

(1) Ce fut la sixième croisade enfin accomplie, sous le pontificat de Grégoire IX, de 1228 à 1229. Cette croisade, entreprise par l'empereur Frédéric II, offre le curieux spectacle d'un puissant souverain excommunié une première fois (1227) par le Saint-Père pour n'avoir pas entrepris la croisade comme il l'avait promis, puis excommunié une seconde fois (1229) en la personne de tous ceux qui auraient commerce avec lui, lors de son retour de cette croisade, récemment terminée *sans effusion de sang* par la prise de possession de Jérusalem. Cette double excommunication, sans l'habileté politique de l'Empereur, qui sut parvenir à son but rien que par des négociations, eût infailliblement occasionné la ruine de l'armée impériale, et probablement empêché par suite les croisades subséquentes, déplorable résultat pour la religion. Il faut en conclure que c'est une terrible chose, surtout aux époques où une foi vive anime les populations, que les passions humaines, chez un homme qui, parlant et décidant au nom de Dieu, se considère nécessairement comme infaillible, et est tenté de n'admettre aucune résistance, aucun retard, comme si, dans les affaires de ce bas monde, les résistances ne formaient pas souvent un utile signal d'avertissement. Les difficultés sont, en effet, à la politique et à l'administration ce que les douleurs sont au corps; elles préviennent l'intéressé de veiller à ce que la machine ne se détraque pas davantage.

valoir la vieille prétention à la domination sur tous les pays de la terre. Ainsi, par un acte rédigé au mois de mars, à Rimini, il concéda au maître Hermann, à ses successeurs et à la maison allemande de l'Ordre, non-seulement la permission d'accepter le pays que le duc Conrad avait donné ou donnerait encore ; mais il leur conféra encore l'autorisation de faire valoir l'ancien droit de l'Empire sur le pays des Prussiens, de l'acquérir et de le posséder en propriété libre de tout service et de tribut, avec plein pouvoir seigneurial. Néanmoins la Prusse devait appartenir à l'Empire. La suzeraineté de l'Empire, dont Frédéric abandonnait les droits, devait encore planer vaguement, afin que certaines éventualités possibles pussent être exploitées, s'il y avait lieu, dans l'avenir (1). »

Cet appel de l'ordre Teutonique en Prusse par le duc de Mazovie, Conrad, frère du roi de Pologne Leszko le Blanc, est un fait capital aussi bien dans l'histoire de la Prusse que dans celle de la Pologne. Voici comment M. de Salvandy dépeint l'acceptation des offres de Conrad par les chevaliers de cet ordre : « Guerriers, dit-il, qui préféraient les païens à tous les autres ennemis; infirmiers qui pansaient les malades la cuirasse au dos; prêtres qui disaient la messe le glaive au flanc; sujets de l'Empire qui ne demandaient qu'à travailler à sa grandeur, ils acceptèrent. L'Empereur et le Saint-Siége leur conférèrent toutes les terres qu'ils pourraient conquérir : en attendant,

(1) Luden, *Histoire d'Allemagne*, traduction *Savagner*. Paris, 1844, t. V, p. 261.

ils reçurent de Conrad le palatinat de Kulm pour baptiser les Prussiens dans le sang et défendre la Pologne contre ces colonies sauvages. La Pologne devait avoir bientôt ses défenseurs à combattre; ce furent d'autres guerres acharnées; et le jour allait arriver où, souverains des Prussiens convertis par le fer et le feu, et sujets des margraves de Brandebourg, ces chevaliers constitueraient au profit des margraves, avec les lambeaux de la Pologne, une puissante monarchie, et, chose bizarre, la première des souverainetés protestantes du continent (1). »

Dès que le duc Conrad eut garanti sa concession par un acte authentique et solennel, le grand maître Hermann de Salza (2), qui se préparait à exécuter avec l'empereur Frédéric II une croisade en Palestine, envoya en Prusse (1228) une partie des chevaliers de l'Ordre accompagnés d'un grand nombre

(1) *Histoire du roi Jean Sobieski et de la Pologne*, livre Ier, édition in-18, 1844, p. 48.

(2) Ce grand maître contribua puissamment à la grandeur de l'Ordre; un auteur prussien fait ainsi son éloge : « Depuis lui le grand maître de l'Ordre porta sur son écusson l'aigle noire impériale, indice de la faveur et de l'estime de l'Empereur. Aussi longtemps que l'Ordre exista, il fut lui-même, dans sa grandeur et sa puissance, le plus beau monument de Hermann; mais lorsque l'Ordre fut abattu et succomba, les descendants reconnaissants de sa race s'empressèrent de transmettre à la postérité, au moyen de l'art, l'image de leur grand aïeul. Mais son plus beau portrait, le plus impérissable, ce sont les annales de l'histoire. » *Histoire de Prusse depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la domination de l'ordre Teutonique* (en allemand), par JEAN VOIGT. Kœnigsberg, 1827-1832, in-8°, t. II, p. 368.

d'hommes d'armes à cheval. Cette troupe, dont on ignore la force, se trouvait sous le commandement de *Hermann Bulk*, nommé procureur de la maison de l'ordre Teutonique en Prusse. Un fort en bois avait été construit, deux ans auparavant, contre les idolâtres par quelques chevaliers du Christ, sous la protection du duc Conrad et de l'évêque Christian, sur la rive gauche de la Vistule, en face du point où s'éleva bientôt la ville de Thorn. Les chevaliers de l'ordre Teutonique relevèrent ce fort, qui devint le château de Thorn, et enlevèrent aux Prussiens plusieurs autres forts. Dès lors commença (1230) la lutte du christianisme et de la chevalerie contre un petit peuple qui défendait son indépendance et la religion de ses ancêtres, lutte qui devait durer plus d'un demi-siècle.

Les Prussiens ne combattaient guère qu'en corps isolés ; ce fut un avantage pour les chevaliers de l'ordre Teutonique, que favorisait encore la supériorité de leurs armures. Ces guerriers opéraient, d'ailleurs, avec prudence ; à chaque nouveau progrès dans leur conquête, ils s'assuraient la possession du pays en construisant des châteaux forts et en établissant des colonies. Ils imitaient en cela Charlemagne qui, pour conserver ses conquêtes en Allemagne, avait couvert ce pays d'un réseau de tours isolées, dites quelquefois *Atalaya*, contenant chacune *deux* hommes de garnison, et assez solides pour résister, avec ce peu de défenseurs, à une attaque jusqu'à l'arrivée des troupes de secours (1).

(1) Consultez, sur ces tours, l'ouvrage intitulé : *Esquisse histo-*

Les chefs des Prussiens, s'apercevant que leur cavalerie ne pouvait soutenir le choc des chevaliers Teutoniques, qui étaient armés de toutes pièces et montés sur de puissants chevaux bardés de fer, imaginèrent de couvrir leur front d'abatis, et de poster derrière ces tronçons d'arbres des corps de cavaliers ayant mis pied à terre et attendant les chevaliers allemands pour percer, à leur passage, les flancs de leurs chevaux avec leurs lances. Cette manière de combattre leur réussit quelquefois, surtout quand l'attaque des chevaliers s'effectuait lentement.

Les chevaliers de l'ordre Teutonique rebâtirent le château de Kulm, détruit par les Prussiens, fondèrent et entourèrent de murs les villes de Thorn, de Kulm et de Marienwerder. Au mois de décembre de l'année 1233 ils remportèrent, sur les bords de la Svigna, une grande victoire. En 1237 le Pape réunit à l'ordre Teutonique, pour le rendre plus puissant, l'ordre des *chevaliers du Christ* et celui des *chevaliers porte-glaives* (1) de Livonie. Ces derniers avaient rendu en Livonie le même service que les chevaliers de l'ordre Teutonique rendaient actuellement en Prusse; ils avaient conquis les pays habités par les païens. Il fut stipulé, dans les conditions de leur réunion à l'or-

rique de l'art de la fortification permanente, par le major prussien Louis Blesson, p. 38, 39 et 40 de ma traduction. Les blockhaus en bois, construits sur le sol espagnol, le long des routes de 1808 à 1813, pour protéger nos convois contre les guérillas, et portant chacun un petit canon, correspondent aux Atalaya. Lisez, à ce sujet, Le Miere de Correy, *Des partisans*, p. 99, 100.

(1) En allemand *Schwertbrürder*, frères de l'épée.

dre Teutonique, que la portion de la Livonie leur appartenant formerait une maîtrise de l'ordre Teutonique, gouvernée par un maître provincial. Les Russes voulurent s'opposer à la réalisation de cette condition; mais *Hermann Bulk*, secondé par le roi de Danemark *Waldemar III*, les vainquit et s'empara de Pleskow.

Les Prussiens, impatients du joug de l'étranger, se soulevèrent souvent; tous leurs soulèvements furent comprimés. A la mort de l'évêque Christian, la Prusse fut divisée en trois évêchés, celui de Kulm, celui de Poméranie et celui d'Ermland. Ses habitants commencèrent alors à bâtir des églises et à prêter assistance, en temps de guerre, aux chevaliers vainqueurs qui eurent le bon esprit d'admettre dans leur ordre les chefs nobles des vaincus.

La province de la Prusse nommée le *Samland* fut la plus difficile à réduire, et il fallut pour en venir à bout, le concours du roi de Bohême, *Ottokar le Victorieux*, qui construisit, en 1254, un château fort sur l'emplacement actuel de Kœnigsberg. On créa un quatrième évêché pour le Samland. Depuis les vaincus se révoltèrent plusieurs fois, mais leurs mouvements furent toujours étouffés dans le sang.

Les chevaliers subirent cependant plusieurs fois des revers. Le jour de la Sainte-Marguerite, de l'an 1259, ils furent battus sur les bords de la rivière de Durben, en Courlande; après cette bataille, huit des leurs furent brûlés vifs, en l'honneur des faux dieux, et six autres furent écartelés après avoir eu les bras et les jambes coupées. L'année suivante la révolte fut

ouverte; le 20 septembre les Prussiens massacrèrent les chrétiens qui ne purent se sauver dans les forteresses, mirent le feu aux églises, égorgèrent les prêtres, profanèrent les vases sacrés. Ce mouvement coïncida avec l'apostasie et l'attaque contre la Mazovie du roi de Lithuanie *Mendog*, de sorte que la situation des chevaliers Teutoniques devint très critique. Heureusement plusieurs princes allemands leur envoyèrent des secours, à l'aide desquels ils attaquèrent la province nommée Nattangie; la moitié de leurs forces engagea bientôt une action avec l'ennemi aux environs de Pocarwis (1261), et malgré des exploits extraordinaires, fut battue par les Nattangiens, dont les forces se trouvaient bien supérieures.« Après cette défaite, rapporte l'auteur de l'*Histoire de l'ordre Teutonique*, les apostats Prussiens voulurent, selon l'ancien usage, rendre grâce aux idoles de leurs succès en leur immolant un des principaux chevaliers Teutoniques; ils firent tirer leurs prisonniers au sort, qui tomba sur un frère chevalier nommé Hirtzhals, gentilhomme d'une des premières maisons de la ville de Magdebourg; ce chevalier s'adressa à Henri Berg, général des ennemis, et lui rappela qu'ayant été élevé à Magdebourg, il avait été comblé de bienfaits par sa famille. Berg ne fut point ingrat, et, délivrant Hirtzhals, il ordonna de jeter le sort de nouveau; mais il retomba sur le même, qu'il délivra une seconde fois; enfin, au troisième coup, le sort ayant encore désigné la même victime, ce généreux chevalier déclara qu'il ne voulait plus de grâce, et offrit volontairement sa vie à Dieu pour sauver celle de

ses frères. Les Nattangiens l'ayant lié tout armé sur son cheval de bataille, qu'ils attachèrent à des poteaux, l'environnèrent de matières combustibles auxquelles ils mirent le feu, en offrant leur victime en holocauste à leurs faux dieux (1).—En 1273 les chevaliers Teutoniques furent plus heureux; ils battirent les Prussiens dans trois batailles, et prirent Henri Berg, qu'ils pendirent à un arbre.

Enfin, en 1283, après cinquante-trois années de lutte, la domination de l'ordre Teutonique fut complétement établie sur la Prusse; bientôt une ordonnance contraignit les Prussiens à apprendre la langue allemande et à se conformer aux coutumes des vainqueurs; ce fut le dernier coup porté à la nationalité des vaincus, dont l'origine était slave, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre.

Le commerce et l'industrie ne tardèrent pas à enrichir les pays que l'ordre Teutonique possédait, et cet Ordre atteignit, au milieu du XIV[e] siècle, une période de son existence digne du nom d'âge d'or. Maître de la Livonie, de la Courlande, de la Prusse et de la Poméranie, il dominait le long de la mer Baltique une étendue de côtes d'environ trois cents lieues. Mais la richesse et le repos introduisirent au milieu des chevaliers des passions qui minèrent sourdement leur association, et des symptômes de décadence se firent promptement sentir. On se plaignit de la dissolution de leurs mœurs; leur grand maître,

(1) *Histoire de l'ordre Teutonique*, par un chevalier de l'Ordre. Paris, in-12, 1784, t. II, p. 54, 55.

Gottfried de Hohenlohe, vint en 1302 dans la Prusse, pour examiner par lui-même si ces plaintes étaient fondées. Il voulut faire acte d'autorité; aussitôt il fut déposé, et les chevaliers élurent un nouveau grand maître, *Siegfried de Feuchtwangen*, qui adopta Marienbourg comme capitale et s'y fixa. Son successeur, *Charles Beffart de Trèves*, trouvé trop sévère, fut contraint d'abdiquer. Le successeur de ce dernier, *Werner d'Orselen*, fut assassiné par un chevalier qu'il avait puni pour mauvaises mœurs.

L'ordre Teutonique engagea ensuite une lutte contre les Lithuaniens pour les convertir : cette lutte fut sanglante, dura pendant quatre-vingt-cinq ans, et coûta plus de 250,000 hommes à chacun des deux partis. La Lithuanie ne devint pourtant pas chrétienne par force, comme la Prusse, mais par persuasion, sous l'influence heureuse de la reine de Pologne *Hedwige* (1), qui épousa le grand-duc de Lithuanie *Jagellon*, lequel est connu, dans l'histoire de la Pologne, sous le nom de Wladislas II. La réunion de la Pologne et de la Lithuanie sous le même sceptre compromit l'existence de l'ordre Teutonique : des motifs de rupture se montrèrent bientôt entre les deux puissances; mais la modération du grand maître Conrad de Jungigen écarta le danger; il vendit, moyennant 50,000 florins d'or, le territoire de Do-

(1) D'une beauté incomparable, bonne, pieuse, spirituelle, assez courageuse pour combattre à la tête d'une armée, la reine Hedwige, digne descendante de saint Louis, est la figure la plus poétique de l'histoire de la nation polonaise.

brin au roi de Pologne, et reçut en compensation le droit de conquérir la Samogitie (1404).

Ulric de Jungigen succéda à son frère; son élection fut un signal de guerre, car il était réputé l'ennemi du roi de Pologne, et aimait les combats. Des deux côtés on arma.

Le 15 juillet 1410, l'armée polonaise se mit en marche au travers des bois et des broussailles, et vint se poster à l'entrée de la plaine qui sépare les villages de Tanneberg et de Grunewald. Les chevaliers teutoniques avaient négligé de garder les bois dont il vient d'être question, en sorte que les Polonais en débouchèrent sans être inquiétés. Une fois dans la plaine, on dressa une tente sous laquelle Jagellon entendit la messe. Le roi revêtit ensuite sa plus belle armure, et donna à quelques seigneurs polonais l'ordre de chevalerie; puis, monté sur son cheval de bataille, il alla, environné d'une troupe de gardes, se placer à l'endroit où se trouvaient les bagages, position qu'il conserva pendant toute la bataille, pour se conformer à l'avis de son conseil.

L'armée royale montait à plus de 160,000 combattants, dont 60,000 Polonais environ : ces derniers formèrent la gauche de l'ordre de bataille, qui comprenait un grand nombre de lignes. L'armée teutonique, forte de 83,000 hommes, et rangée sur trois lignes, y compris la réserve, occupait la pente d'une colline au sommet de laquelle le grand maître Ulric de Jungigen avait placé une batterie; et comme, malgré l'infériorité numérique des chevaliers, on com-

battit, dans cette journée, à front égal, il en faut conclure que le grand maître avait eu l'habileté de choisir son emplacement de manière à pouvoir appuyer ses ailes à des obstacles naturels, qui empêchassent l'ennemi de le déborder et de le tourner.

Avant l'action, 800 cavaliers bohêmes, commandés, dit-on, par le fameux chef des Hussites, *Jean Zisca*, désertèrent l'armée royale, et vinrent offrir leurs services à Ulric de Jungigen ; ce dernier ne voulut pas les admettre dans les rangs de ses troupes, craignant, avec raison, quelque ruse perfide.

Après plusieurs décharges de son artillerie, le grand maître fit sonner la charge et descendre rapidement son armée de la position dominante qu'elle occupait pour attaquer l'ennemi : les traits lancés par les archers ne tardèrent pas à obscurcir l'air. L'ordre de bataille des Prussiens était vraisemblablement *oblique* par rapport à celui des Polonais, car la gauche des premiers attaqua immédiatement la droite des seconds, et cela sans que le combat fût engagé sur toute la ligne, comme c'était assez ordinairement la coutume à cette époque.

Bientôt le carnage devint affreux, et l'on combattit sur toute l'étendue de la ligne ; mais l'action était toujours plus avancée à la droite des Polonais, où elle avait commencé. Le grand maître, pour en finir de ce côté, dégarnit sa droite ; avec les escadrons qu'il en tira, il vint renforcer sa gauche, et poussa dès lors si vigoureusement l'aile droite ennemie que, malgré les efforts du prince Vitolde, frère de Jagel-

lon, et grand-duc de Lithuanie, qui chercha plusieurs fois à la rallier, elle finit par prendre la fuite, à l'exception d'un corps de cavalerie russe, assez heureux pour pouvoir rejoindre l'aile gauche.

La déroute de l'aile droite n'ébranla point le reste de l'armée polonaise, qui résista avec courage aux attaques incessantes des chevaliers; ces derniers réussirent pourtant à s'emparer du grand étendard de la couronne, mais ils ne le gardèrent pas longtemps; indignés de cette perte, les Polonais redoublèrent leurs efforts, reprirent l'étendard et commencèrent à ressaisir la supériorité : ainsi un événement susceptible de déterminer la déroute de ceux auxquels il arrivait, par la prostration morale qu'il produit ordinairement, fut, au contraire, ici le signal d'un revirement de fortune en leur faveur.

Les chevaliers teutoniques avaient d'ailleurs commis une faute; ils s'étaient trop vivement laissés aller à la poursuite de l'aile droite ennemie, au lieu de profiter de sa retraite pour prendre le reste de l'armée polonaise en flanc ou à dos. A leur retour de cette poursuite, les chevaliers de l'aile gauche se portèrent bien, il est vrai, vers la droite pour augmenter sur ce point les efforts contre les emmemis, mais ils le firent sans ordre, leurs rangs se rompirent, et leur infériorité numérique devint funeste : car, attaqués en flanc et à dos par les troupes légères envoyées par Vitolde, ainsi que par les 800 cavaliers bohêmes de Zisca, tandis qu'ils avaient en front le reste de l'armée polonaise, ils éprouvèrent les plus grandes pertes.

Ulric de Jungigen, qui encourageait ses troupes par ses paroles et son exemple, résolut de tenter un dernier effort; il se mit à la tête de sa réserve, composée de seize cornettes de cavalerie, et, gêné par des ravins, fit un grand détour pour venir prendre l'ennemi en flanc, espérant par ce mouvement terminer la bataille à son avantage. Malgré le retard que lui occasionna, dans sa marche détournée, la nature coupée du terrain, il arriva assez à temps pour tomber sur l'ennemi et se jeter comme un lion au plus fort de la mêlée; mais cet homme intrépide, frappé au front et à la poitrine, ne tarda pas à tomber au milieu des siens. Sa mort fut le signal de la défaite des restes de l'armée teutonique; la nuit obligea les vainqueurs à cesser leur poursuite.

D'après les calculs les plus modérés, la perte des Prussiens (1), dans cette mémorable bataille de Grunewald (dite aussi de Tanneberg), fut de 40,000 morts, et celle des Polonais et de leurs alliés de 60,000 : les vainqueurs perdirent donc plus de monde que les vaincus, comme cela arrive quelquefois (2). On célébrait encore, à la fin du XVII[e] siècle, l'anniversaire de

(1) On trouve parmi les chevaliers tués à côté des Prussiens à la bataille de Grunewald deux seigneurs français, l'un normand, *Jean de Ferrière*, l'autre picard, *du Bos d'Ancquin*. On voit que jadis, comme aujourd'hui, il y avait toujours quelque nom français mêlé aux grandes actions de guerre qui se passaient sur la surface du globe. Déjà précédemment, en 1390, les deux fils du maréchal de Boucicaut étaient venus combattre en Prusse avec les chevaliers teutoniques.

(2) A la bataille de Malplaquet (1709), par exemple, après la

cette journée dans une chapelle bâtie au milieu de la plaine où se donna la bataille ; cette chapelle portait l'inscription suivante : *Centum mille occisi.* Jagellon envoya cinquante et un étendards, pris sur les chevaliers teutoniques, décorer les piliers de la cathédrale de Cracovie. Il soumit ensuite tout le pays en un mois, et se fit prêter le serment de fidélité par tous les membres de l'Ordre.

Cependant un chevalier tenait encore : c'était Henri de Plauen, qui, renfermé dans Marienbourg, sut résister assez longtemps pour que l'invasion des Hongrois en Pologne contraignît Wladislas II à lever le siége et à regagner ses États envahis. Cette retraite permettait aux chevaliers de reprendre tout le pays, à l'exception de quelques forteresses. Élu grand maître, Henri de Plauen signa le 20 janvier 1411, à Thorn, un traité de paix par lequel il cédait la Samogitie à la Lithuanie, et payait la rançon des prisonniers. On ne pouvait terminer plus avantageusement, et sous des conditions plus douces, une guerre qui avait failli amener la ruine complète de l'ordre Teutonique.

Henri de Plauen fut mal récompensé d'avoir sauvé l'ordre Teutonique du joug des Polonais ; il fut déposé, puis jeté en prison (1414), pour avoir admis dans son conseil quelques notables habitants, mesure juste pourtant afin de calmer les populations mécon-

perte de laquelle Villars écrivait à Louis XIV : « Si Dieu nous fait la grâce de perdre encore une pareille bataille, Votre Majesté peut compter que ses ennemis seront détruits. »

tentes des nombreux impôts qu'il lui avait fallu frapper, dans le but de cicatriser les plaies faites à la prospérité publique pendant les guerres désastreuses soutenues par son prédécesseur.

En 1422, effrayé d'une invasion de Wladislas II, qui venait de traverser le pays de Kulm à la tête de 100,000 combattants, et de pousser jusqu'à Marienbourg, le grand maître *Paul de Russdorf*, sans attendre les secours des princes allemands, céda par le traité de Melno, à la Pologne, la Samogitie et le pays situé en face de Thorn, sur la rive gauche de la Vistule.

Le grand maître Conrad d'Erlichshausen fit, en 1443, avec l'électeur de Brandebourg Frédéric II, surnommé *Dent-de-Fer*, un traité ayant pour but la sûreté et la tranquillité mutuelles des deux pays, et dans lequel il était stipulé que l'Ordre défendrait à ses sujets de commettre des désordres dans les États de l'Electeur, et ne donnerait point passage à ceux qui voudraient lui nuire.

Sous le grand maître Louis d'Erlichshausen, en 1454, le pays se révolta contre l'Ordre, et plusieurs villes se donnèrent à Kasimir, roi de Pologne. Les chevaliers et les Polonais combattirent pendant douze ans pour la possession de la Prusse, qui resta, en définitive, à ces derniers. Pressé par les rebelles, ne pouvant secourir la Nouvelle Marche de Brandebourg, ni contre eux, ni contre une invasion des Polonais, ayant de plus besoin d'argent, afin de pouvoir enrôler des troupes, le grand maître se décida à engager

(1454) cette province à l'électeur de Brandebourg pour 100,000 florins d'or (1), lorsqu'elle avait coûté à l'Ordre 63,200 florins de Hongrie, cinquante-deux ans auparavant (1402). On voit qu'à cette époque les provinces s'achetaient comme on acquiert aujourd'hui une ferme, car un semblable engagement était certes beaucoup plus qu'un contrat hypothécaire, puisque l'on garantissait le prêt en livrant immédiatement la province en échange.

La lutte de douze ans de l'Ordre contre les Polonais, sous le grand maître Louis d'Erlichshausen (1454-1466), présente plusieurs faits de guerre remarquables. Le premier est la bataille de Choinitz, qui se livra le 18 septembre 1454, après que les Polonais eurent levé le siége de Choinitz. L'armée teutonique comprenait environ 10,000 hommes, tandis que l'armée polonaise montait à 40,000 combattants. La bataille eut lieu sous les murs de la place. Pour suppléer à leur infériorité numérique, les chevaliers teutoniques se postèrent entre deux marais, de sorte que les Polonais ne purent combattre que sur un front minime, ce qui les gêna beaucoup, vu leur nombreuse cavalerie : aussi ces derniers se rangèrent-ils en bataille sur deux lignes. Les premières charges des Polonais furent terribles, et mirent le désordre dans les rangs des chevaliers ; mais ranimés par l'énergie

(1) Ce chiffre de 100,000 florins est indiqué par Frédéric II dans les *Mémoires de Brandebourg*; l'auteur de l'*Histoire de l'ordre Teutonique*, publiée en 1784, donne, au contraire, le hiffre de 40,000 florins du Rhin.

de l'un de leurs chefs, qui jura de tuer les fuyards, et qui s'élança, fort de son serment, au plus épais de la mêlée, les troupes teutoniques reprirent courage, et le combat devint bientôt général ; il était indécis lorsque, à la tête de 1,000 chevaux, le comte Henri de Plauen fit le tour des marais, et vint prendre en flanc la seconde ligne de l'armée royale. Cette attaque eut le résultat de presque toutes les attaques inopinées sur le flanc d'une troupe qui, loin de s'y attendre, se trouve, au contraire, très occupée du côté de son front ; elle jeta la confusion dans les rangs polonais, et détermina la fuite du roi Kasimir et de son armée. On évalue la perte des vaincus à 6,000 hommes tués, à 16 pièces d'artillerie prises, ainsi qu'à toutes les munitions et toutes les richesses du camp, qui devinrent la proie des vainqueurs : la perte des chevaliers fut minime. Cette défaite fit rentrer entre les mains de l'Ordre un grand nombre de places fortes, dont les Polonais s'étaient précédemment emparés.

En 1455, Plauen, apprenant que le gouverneur de Bartenstein venait d'en sortir, avec un nombre imposant de troupes, pour aller attaquer Preussich-Eylau (1), marcha en toute hâte à sa rencontre, le battit à plate couture, et tua tous ceux de ses soldats qui ne se dérobèrent pas à ce sort par la fuite.

Le 16 septembre 1455, le grand maître céda hé-

(1) Ne confondez pas *Preussich-Eylau* avec *Deutsch-Eylau*, ce dernier étant en Poméranie, et le premier très près de Kœnigsberg. *Preussich-Eylau* est d'ailleurs célèbre par la victoire que les Françaisy remportèrent en 1807 sur les Prussiens.

réditairement à l'électeur de Brandebourg Frédéric II et à ses successeurs la Nouvelle Marche, mais sous la condition que l'Ordre pourrait retirer cette province des mains de ses héritiers, moyennant un payement de 100,000 florins du Rhin.

En 1459, le jour de la Sainte-Marguerite, à l'expiration d'une trêve conclue entre les chevaliers et les Polonais en 1458, pour un an, le maréchal de Plauen assiégea Morungen, où il avait des intelligences; mais il fut repoussé avec perte, et courut risque d'être fait prisonnier.

Le 12 août 1460, Marienbourg capitula, effrayée de la construction d'une galerie de mines qui allait enfin, après quatre mois de siége, donner accès aux assiégeants dans la place; les Polonais firent écarteler le bourgmestre *Blumen*, pour avoir favorisé les chevaliers lorsqu'ils s'étaient précédemment emparés de cette place.

En 1461, le maréchal de l'Ordre réussit à prendre Morungen, mais la petite ville de Lessen tomba pendant ce temps au pouvoir des Polonais.

Le 17 septembre de l'année 1462, les chevaliers furent battus au combat de Bauzig, qui fut très acharné; leurs armes étaient en même temps malheureuses en Mazovie et dans les environs de Schwetz, La défaite de Bauzig porta un coup funeste à l'Ordre, qui se trouvait, pour l'instant, dans l'impossibilité de réparer ses pertes; depuis lors il lutta sans succès. En 1464, Bauzig et Soldaw se rendirent à l'ennemi,

et le 1er février 1465 Neubourg fut obligée de faire de même. Les chevaliers avaient déjà, depuis quelque temps, entamé des démarches pour la paix, voyant bien qu'ils étaient hors d'état de faire plus longtemps la guerre. Le traité qui mit fin aux hostilités fut solennellement scellé à Thorn le dimanche 19 octobre 1466; le grand-maître Louis d'Erlichshausen céda au Roi les pays de Culm, de Michalow, et leurs dépendances, ainsi que la Poméranie, avec toutes ses villes et forteresses; en d'autres termes, il céda toute la Prusse en deçà de la Vistule, qui fut annexée au royaume de Pologne, et prit le nom de Prusse royale; et pour conserver le reste des possessions de l'Ordre, il fut contraint de se reconnaître, tant pour lui que pour ses successeurs, *vassal* de la Pologne; il prêta en cette qualité le serment de fidélité, mais en retour il fut reconnu pour prince et conseiller perpétuel de la couronne de Pologne, et eut le droit d'être assis à la première place, à la gauche du Roi, dans toutes les assemblées.

« En 1510, Albert de Brandebourg fut élu grand-maître par l'Ordre : c'était le petit-fils d'Albert l'Achille, troisième électeur de la maison des burgraves de Nurenberg. Le nouveau grand-maître, pour venger l'honneur de l'Ordre, entreprit une nouvelle guerre contre les Polonais, qui finit très heureusement pour lui, puisqu'il fut créé duc de Prusse par Sigismond Ier, roi de Pologne, qui rendit cette dignité héréditaire pour ce prince et ses descendants. Albert

ne s'engagea qu'à prêter l'hommage accoutumé à la Pologne (1).

» Le duc Albert, maître de la Prusse ultérieure, quitta alors l'habit, la croix et les armes de l'ordre Teutonique. Les chevaliers se conduisirent comme font les plus faibles ; ils se contentèrent de protester contre ce qu'ils ne pouvaient empêcher (2). Le nouveau duc eut une guerre à soutenir en 1563 contre Éric, duc de Brunswick, et commandeur de Mémel. Éric entra en Prusse à la tête de 12,000 hommes ; mais Albert l'arrêta aux bords de la Vistule. Comme il ne s'y passa rien de remarquable, et que les deux bords de la rivière étaient couverts de soldats qui cueillaient des noix, on appela cette expédition la *guerre des noix* (3). »

Le premier duc de Prusse embrassa la religion protestante en 1519, et fut remplacé en 1568 par son fils Albert-Frédéric. Ce dernier reçut l'investiture du roi de Pologne Sigismond-Auguste, et l'envoyé de l'électeur de Brandebourg Joachim II reçut en même

(1) L'acte d'investiture eut lieu en 1525 à Cracovie. Les armes que Sigismond donna au nouveau duc de Prusse furent *une aigle esployée de synople, brisée en l'estomac d'une lettre* S *d'or, couronnée, lampassée et armée de gueules*. Consultez, sur la cérémonie d'investiture, l'ouvrage intitulé : *Le Théâtre d'honneur et de chevalerie*, ou l'*Histoire des ordres militaires*, par André Favyn, parisien, avocat en la cour du parlement. Paris, in-4, chez *Robert Fouet*, 1620, t. II, p. 1397.

(2) Ils traitèrent d'apostasie et de *trahison* la conduite d'Albert de Brandebourg, et se donnèrent pour chef *Walter de Cronberg*.

(3) Frédéric II, *Mémoires de Brandebourg*.

temps, par l'attouchement des drapeaux, l'investiture *simultanée* de ce duché.

Comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, les facultés mentales du duc Albert-Frédéric baissèrent au point qu'il fallut administrer en son nom le duché de Prusse; ce soin fut successivement confié aux électeurs de Brandebourg Joachim-Frédéric et Jean-Sigismond; ce dernier hérita du duché à la mort d'Albert-Frédéric, son beau-père, et le réunit à ses autres possessions.

Reprenons actuellement l'histoire des électeurs de Brandebourg.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DE L'ÉLECTEUR GEORGE-GUILLAUME (1619-1640).

SOMMAIRE : La guerre désole les duchés dépendant de la succession de Clèves. — Soldats mendiants. — George-Guillaume est forcé de reconnaître l'élévation à la dignité électorale de Maximilien, duc de Bavière. — Période suédoise de la guerre de Trente-Ans. — Entrée de Gustave-Adolphe à Berlin. — Prise de Magdebourg par les Impériaux. — George-Guillaume fait un traité d'alliance avec le roi de Suède. — Les Impériaux pillent la Marche de Brandebourg. — George-Guillaume couvre Berlin contre Wallenstein, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, presque entièrement composée de troupes alliées. — Il fait la paix avec l'Empereur, par le traité de Prague (1635). — Tableau de l'armée brandebourgeoise en 1638. — L'Électorat est dévasté par ses amis comme par ses ennemis. — Manière dont on faisait alors la guerre. — Victoire remportée par les Suédois à Wittstock. — Entrée des vainqueurs à Berlin. — Mort du dernier duc de Poméranie. — La guerre se transporte dans ce dernier pays. — George-Guillaume envoie des troupes faire une diversion en Livonie. — Les États de Poméranie reconnaissent sa souveraineté. — Sa mort à Kœnigsberg. — Tableau de l'armée qu'il laisse en mourant.

Pendant tout le règne de George-Guillaume, la guerre désola les duchés dépendant de la succession de Clèves; en 1620, les Hollandais mirent garnison

dans les places de l'Électeur, et les Espagnols dans celles du duc de Neubourg ; mais cet arrangement ne dura pas, et ces malheureux pays redevinrent bientôt le théâtre d'interminables luttes entre les Espagnols et les Hollandais, luttes qui les ruinèrent, car, suivant l'expression de Frédéric II, *les exactions des officiers et le brigandage des soldats faisaient, dans ces temps-là, la partie principale de l'art militaire.*

On n'avait point coutume, à cette époque, de pourvoir à la subsistance des troupes au moyen de magasins remplis à l'avance ou de marchés passés avec des fournisseurs : aussi en 1620, lorsque les États de Brandebourg levèrent des troupes, ils leur donnèrent le privilége de mendier dans le pays pour fournir à leur nourriture ; les paysans avaient ordre « *de leur donner un liard chaque fois qu'ils gueuseraient, et des coups de bâton s'ils ne s'en contentaient pas.* » Singulier arrangement, dans lequel, à coup sûr, ce ne furent pas toujours les soldats qui reçurent des coups de bâton.

En 1623, on choisit parmi tous les sujets de l'Électorat, sauf les prêtres et les échevins, 3,900 hommes, qui furent partagés en vingt-cinq compagnies d'infanterie et en dix escadrons.

Cette même année, George-Guillaume protesta, de concert avec l'Électeur de Saxe, contre l'élévation à la dignité électorale de Maximilien, duc de Bavière, en remplacement du prince palatin Frédéric V, que l'Empereur venait de chasser de Prague, où il résidait comme roi de Bohême, qualité qu'il tenait des

Bohémiens, qui avaient ouvertement rompu avec la maison d'Autriche; mais Ferdinand II ne tint point compte de cette opposition.

Prévoyant qu'outre les luttes de la succession de Juliers les dissensions religieuses amèneraient prochainement des guerres dans lesquelles le Brandebourg se trouverait mêlé, le comte de Schwartzenberg, premier ministre de l'Électeur, proposa (1624) à son maître de lever un corps de troupes de 20,000 hommes, pour le mettre au service de l'Empereur; mais George-Guillaume ne sut prendre que de mauvaises mesures, et l'on réunit à peine 6,000 hommes. Ce fut une faute, car le conseil était bon: avec 20,000 hommes, l'électeur de Brandebourg se serait fait respecter de tous les monarques qui combattirent sur le sol allemand pendant qu'il gouvernait, et, quelque fût le parti qu'il eût embrassé, celui de l'Empereur, auquel Schwartzenberg était vendu, ou celui des princes protestants, il eût préservé ses États héréditaires des maux qui allaient les accabler.

En 1625, l'armée commandée par le comte Ernest de Mansfeld fut battue par Wallenstein, et se répandit, après sa défaite, dans la Marche de Brandebourg, qu'elle pilla. Les Impériaux envoyèrent contre les fugitifs, pour les disperser, 7,000 hommes, auxquels l'Électeur joignit *huit cents* soldats sous les ordres du colonel *Kracht;* ce faible secours donné aux troupes impériales indique que le Brandebourg avait alors fort peu de soldats sur pied.

Le voisinage des Impériaux força George-Guillaume à reconnaître la nouvelle dignité de Maximilien de Bavière.

Bientôt la ville de Stralsund, assiégée par Wallenstein, et n'espérant plus être secourue par Christian IV, roi de Danemark, se jeta dans les bras du roi de Suède; ce fut le commencement de la *période suédoise* (1630-1635) de la guerre de Trente-Ans. Gustave-Adolphe mit dans cette place une garnison de 9,000 hommes, et Wallenstein, après avoir levé le siége, se répandit dans le Brandebourg, qu'il rançonna jusqu'au point d'en tirer, dit-on, plus de 20 millions de francs. Il était dur pour les Brandebourgeois de se voir traiter ainsi par des amis auxquels ils n'avaient point donné sujet de plainte. Mais alors des deux parts, sous Mansfeld comme sous Wallenstein, on avait adopté le principe de Caton : *Bellum se ipsum alet*, la guerre doit vivre de la guerre (1); on entretenait les soldats aux dépens des pays où ils se trouvaient, on leur faisait exercer le métier de brigands, ce qui les obligeait à se tenir continuellement sur la défensive. Avec ce système, les armées pouvaient subsister dans les localités fertiles, et tant que le pays n'avait pas été ruiné. De semblables déprédations rendirent très misérable la position de George-Guillaume, qui, invité par Ferdinand II à se rendre à la diète de Ratisbonne, répondit que l'épuisement de la Marche, le mettant hors d'état de fournir

(1) Voyez *Tite-Live*, XXXIV, 9.

à ses dépenses ordinaires, ne lui permettait pas d'entreprendre un voyage aussi dispendieux.

L'*édit de restitution*, par lequel Ferdinand II ordonnait aux princes protestants de restituer à l'Église les pays et les biens dont la Réforme les avait mis en possession, fut le signal de la nouvelle lutte entre les catholiques et les protestants. Gustave-Adolphe, considéré comme le *dernier espoir des libertés germaniques*, fut appelé en Allemagne par les souverains protestants que cet édit menaçait de dépouiller.

Si les stipulations de l'édit de restitution avaient été exécutées, la maison de Brandebourg aurait perdu les évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lébus; néanmoins, sur la promesse de l'Empereur que cet édit serait modifié à son égard, George-Guillaume, de concert avec l'Électeur de Saxe, résolut de rester fidèle à la cause de l'Empire.

Le roi de Suède, débarqué en Poméranie le 24 juin, s'empara de Stettin, et traversa la Marche pour voler au secours du duc de Mecklembourg, tout en faisant observer à ses troupes la discipline la plus sévère. Mais à la nouvelle que Tilly, général des Impériaux, bloquait Magdebourg, ville alliée qui lui avait accordé le passage sur son pont de l'Elbe, Gustave-Adolphe, pour secourir cette place forte, quitta le Mecklembourg, passa l'Oder à Schwedt, prit Landsberg, Francfort et Crossen, puis se dirigea droit sur Berlin. A son approche, l'Électeur fit élever à la hâte quelques ouvrages en terre devant les portes de sa capitale, et donna l'ordre d'armer les remparts avec les

canons dont il disposait; dépourvu de troupes, et manquant du temps nécessaire pour convoquer l'arrière-ban, il força les bourgeois de monter la garde et de veiller à la sûreté de la ville.

Arrivé à Kœpenick (1er mai 1631), où il établit son camp, Gustave-Adolphe, pour assurer ses derrières, et peut-être aussi pour compromettre l'Électeur et le forcer à embrasser ses intérêts, demanda la remise des forteresses de Spandau et de Kustrin, promettant de les rendre dès que Magdebourg serait délivrée; il réclamait, en outre, pour que son armée observât la plus exacte discipline, des provisions et deux mois de paye. L'Électeur refusa le plus honnêtement possible; alors Gustave résolut d'aller renouveler sa demande lui-même, et il partit le 3 mai à la tête de cinq cornettes de cavalerie et de mille fantassins, traînant à sa suite quatre pièces de canon. George-Guillaume alla au-devant de lui avec toute sa cour; l'entrevue se fit dans un petit bois éloigné d'un quart de mille de Berlin. Le roi exposa ses prétentions; l'Électeur, embarrassé, demanda une demi-heure pour prendre l'avis de ses ministres, et, pendant qu'il les consultait, son royal visiteur s'entretint avec l'Électrice et les dames de la cour. Les ministres, tout en donnant leur avis, répétaient toujours : *Que faire? ils ont des canons!* On ne put rien conclure, et Gustave-Adolphe annonçait déjà qu'il allait retourner à son camp, lorsque, sur les instances que lui firent les dames, il se décida à se rendre à Berlin avec son escorte. Deux cents Suédois montèrent la garde au château de Ber-

lin, le reste des troupes suédoises logea chez l'habitant. Il y eut un grand festin à la cour : George-Guillaume, toujours indécis, fut de mauvaise humeur durant tout le repas. Pendant ce temps, l'armée suédoise avait quitté Kœpenick et marchait sur Berlin : ce mouvement avança singulièrement la négociation ; l'Électeur, voyant qu'il n'était plus le maître chez lui, comprit qu'il pourrait être dangereux de refuser plus longtemps, et se rendit aux désirs du roi de Suède.

Gustave, apprenant cette résolution, en témoigna beaucoup de joie, et dit en riant à l'Électrice et aux autres dames : « Vous avez très bien fait de persuader à M. l'Électeur de m'accorder enfin ma demande : s'il me l'eût refusée, j'étais résolu de l'envoyer, lui et toutes vous autres, mesdames, sans en excepter ma sœur l'Électrice, dans le coin le plus froid de la Suède, où vous auriez eu tout le temps de vous ennuyer. »

Le 5 mai, toute l'armée suédoise se mit en marche vers Spandau, et vint camper en deçà de la Sprée, vis-à-vis de cette place. « Les troupes suédoises qui occupèrent les forteresses de Kustrin et de Spandau prêtèrent serment à l'Électeur, et le roi lui promit de lui remettre ces places dès que le besoin qu'il en avait serait passé. Gustave-Adolphe s'avança au delà de Potsdam, et les Impériaux, qui tenaient Brandebourg et Rathenow, se replièrent à son approche sur l'armée qui faisait le siége de Magdebourg. L'Électeur de Saxe refusa aux Suédois le passage sur le pont de l'Elbe à Wittemberg, ce qui empêcha Gustave de secourir la ville de Magdebourg, comme il en avait

l'intention (1). » On sait ce qui en résulta : Tilly, maître de Magdebourg, la livra au pillage, au massacre et à l'incendie. Le sac de cette ville est resté célèbre dans l'histoire comme un acte de barbarie justement entaché de flétrissure par l'opinion publique, indignée de voir le parti catholique de l'Allemagne bondir de joie à la nouvelle de cet auto-da-fé (2).

George-Guillaume réclama alors l'évacuation de Spandau et de Kustrin, que les Suédois avaient promis d'occuper seulement pendant le temps nécessaire pour secourir Magdebourg : la prise de cette ville justifiait sa demande. Mais une bataille avec les Impériaux était imminente, et le roi de Suède avait, dans cette éventualité, grand besoin d'une forteresse pouvant servir de place de refuge à son armée en cas de revers ; il pria donc qu'on lui laissât Spandau ; l'Électeur, poussé sans doute par Schwartzenberg, toujours dévoué à l'Autriche, exigea impérieusement l'évacuation de cette place. Alors Gustave-Adolphe donna à ses troupes l'ordre d'évacuer, déclarant qu'à dater de ce jour il ne serait plus qu'un ennemi pour l'électeur de Brandebourg, et, joignant l'action aux paroles, il parut devant Berlin avec toute son armée. George-Guillaume, effrayé, lui envoya des plénipo-

(1) Frédéric le Grand, *Mém. pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg*.

(2) Récemment M. le docteur *Heising* a rejeté le sac de Magdebourg sur la politique de Gustave-Adolphe en Allemagne. Voyez son livre intitulé : *Magdebourg n'a pas été détruit par Tilly*, 2e édition ; Berlin, 1854 (en allemand).

tentiaires. Gustave leur notifia franchement qu'il ne voulait pas être traité plus mal que les généraux de l'Empereur, qu'il n'exigeait, en retour de sa protection contre toute agression, qu'une faible contribution en argent, un asile et du pain pour ses soldats, mais qu'il fallait opter à l'instant entre son amitié et le pillage de Berlin. Son ton résolu, la présence de son armée, la direction de ses canons pointés sur la ville, firent cesser les irrésolutions de l'Électeur, qui s'engagea le même jour par un traité : 1° à lui remettre les places fortes de ses États dont il aurait besoin; 2° à lui payer une contribution de 50,000 reichsthalers par mois. Après la signature de ce traité, l'Électeur, retournant à Berlin, fut salué par une triple salve des canons suédois; mais on ne songea pas à changer leur direction, et comme ils étaient pointés sur la ville, les projectiles qu'ils lancèrent endommagèrent un grand nombre de maisons : c'était assurément rendre les honneurs d'une façon un peu brutale.

George-Guillaume s'excusa près de l'Empereur en représentant qu'il avait dû céder à la force et plier; le motif invoqué pour justifier sa conduite était exact; cependant l'Empereur répondit sèchement que les Suédois ravageaient le Brandebourg, aussi bien que les Impériaux, et que par suite leur alliance n'offrait aucun avantage. Ferdinand II se trompait; les Suédois, maintenus par une discipline sévère, ne pillaient pas comme les Impériaux, et il était préférable, pour le pays, de les recevoir et de satisfaire à

leurs besoins que d'avoir affaire aux troupes impériales. Voici, à cet égard, ce que rapporte un auteur estimé :

Pendant que Gustave-Adolphe s'emparait de la Poméranie, « les Impériaux, qui étaient restés dans la Marche de Brandebourg, y commettaient des excès affreux. Les officiers et les soldats, masqués et déguisés par bandes, couraient la nuit sur les grands chemins, et détroussaient les passants. Le jour ils se cachaient dans les bois, où ils partageaient leur butin, et la nuit ils en ressortaient pour recommencer leurs brigandages, pillant des villages entiers, forçant les maisons des pasteurs et des seigneurs, saccageant tout ce qui leur accommodait, et brûlant souvent des maisons de campagne et des villages.

» Le désordre alla si loin, que le général autrichien Schaumbourg ne put s'empêcher d'en faire des plaintes amères dans ses lettres aux ministres de l'Empereur. « Puisqu'on ne remédie point, leur disait-il, à des désordres si dangereux, je dépose le commandement, et je prie qu'on en charge quelque autre que moi, qui ne puis souffrir de semblables barbaries, bien moins encore y conniver. » L'électeur de Brandebourg, qui, dans ce temps-là, n'avait que 4 ou 5,000 hommes sur pied, la plupart miliciens, mal vêtus et mal armés, renfermés d'ailleurs dans quelques forteresses pour les garder, n'était pas en état d'empêcher ces brigandages (1). »

(1) *Histoire de Gustave-Adolphe*, composée sur les manuscrits

George-Guillaume donna même à ce sujet un édit qui prouve sa faiblesse et le désordre des troupes impériales : « Nous avons appris, dit-il, avec une douleur inexprimable que les troupes de Sa Majesté Impériale, qui sont dans notre pays et dans celui de nos voisins, y exercent toute sorte de violences et d'oppressions, qu'elles pillent les habitants, volent et détroussent les voyageurs, assomment de coups, blessent, tuent avec armes à feu, ouvrent et enfoncent les coffres et les armoires, ruinent les maisons, violent les femmes, et n'épargnent pas même les églises.

» Nous n'avons que trop longtemps été spectateur tranquille de toutes ces barbaries, et *exhorté nos sujets à la patience*, espérant que les plaintes que nous en faisions faire à qui il appartenait obtiendraient enfin quelque adoucissement à des maux si violents. Mais toutes mes représentations n'ayant servi de rien, et les mêmes excès continuant toujours, nous voulons et entendons que nos sujets se pourvoient d'armes, et *repoussent la force par la force.* »

Exaspéré par le ravage de ses États, Jean-George, électeur de Saxe, se jeta alors dans le parti du roi de Suède. Tilly venait de s'emparer de Leipzig ; le *héros du Nord* tint conseil avec les électeurs de Brandebourg et de Saxe, pour aviser au moyen d'affranchir l'Allemagne du joug que faisait peser sur elle le despotisme impérial. Dans ce conseil, « Gustave-Adolphe prouva par sa modération que le sentiment

de M. ARKENHOLTZ, par M... (*Mauvillon*). Amsterdam, in-12, 1764, t. II, p. 446, 447.

de sa force ne l'aveuglait point sur l'étendue du danger. Mais *Jean-George montra toute l'assurance irréfléchie d'un homme faible qui se sent soutenu par un héros*. N'ayant point d'anciens lauriers à flétrir, tous ses vœux appelaient une bataille comme l'unique moyen de débarrasser ses États des Impériaux, qui les ravageaient, et des Suédois, qui les défendaient, mais qu'il fallait nourrir. Aussi déclara-t-il que, s'il le fallait, il marcherait sur Leipzig, et attaquerait Tilly avec ses seuls Saxons. Cette résolution détermina le roi, et l'on prit toutes les mesures nécessaires pour livrer bataille avant que l'ennemi pût recevoir de nouveaux renforts. L'armée suédoise-saxonne passa la Mulda, et l'électeur de Brandebourg retourna dans ses États pour y attendre le dénoûment du drame sanglant dont il venait d'approuver le plan (1). »

Après avoir vaincu les Impériaux à Leipzig (7 septembre 1631), les Suédois parvinrent à rentrer dans Magdebourg; ils encouragèrent les habitants à reconstruire les maisons de cette malheureuse ville.

L'Empereur, adouci par l'infortune, chercha à détacher les électeurs de Saxe et de Brandebourg de l'alliance suédoise; mais ses efforts furent vains. George-Guillaume redoutait ordinairement les Impériaux autant que les Suédois, et en ce moment il redoutait bien plus les Suédois, pour lesquels la victoire s'était déclarée : restant fidèle à ces derniers, il

(1) SCHILLER, *Histoire de la guerre de trente ans*, livre deuxième, traduction de madame la baronne *de Carlowitz*, p. 194.

joignit donc quelques troupes à un corps saxon lancé en Silésie à la poursuite de Balthasar de Maradas, général impérial.

Pour se venger, l'Empereur ordonne à Wallenstein de conquérir les deux électorats ; aidé de Pappenheim, le généralissime autrichien pénètre en Saxe, et se rend maître de Leipzig. Gustave-Adolphe vole au secours de son allié, gagne la bataille de Lutzen (6 novembre 1632), et y perd la vie. Après sa mort, les Suédo-Saxons chassent promptement les Impériaux de toute la Saxe.

George-Guillaume dépêcha alors quelques troupes au général Arnim, qui commandait les Saxons en Silésie. L'Électeur ne possédait en ce moment que 3,000 cavaliers et 5,000 fantassins. Quand il apprit que les Impériaux rentraient en Silésie, il fit un armement général de ses sujets ; mais, faute de fonds pour entretenir un grand nombre de troupes sur pied, il n'eut jamais des forces suffisamment considérables à opposer à ses ennemis.

Wallenstein s'empara bientôt de Francfort, envoya des partis ruiner la Poméranie et la Marche électorale, et menaça même Berlin. Arnim et le général suédois Banner accoururent pour couvrir cette capitale, et George-Guillaume se trouva commander à 20,000 hommes, dont 3,000 environ lui appartenaient (1). Avec cette armée il se présenta devant

(1) Ces trois mille hommes formaient quatre régiments portant les noms de Borgsdorff, Volckmann, François-Lauenbourg, Erentreich-Borgsdorff.

Francfort, et força la garnison autrichienne à capituler.

Le chancelier suédois Oxenstiern, qui dirigeait, depuis la mort de son maître, la coalition protestante, réclama la cession de la Poméranie à la Suède, après l'extinction de la famille ducale, comme une indemnité pour les dépenses faites par son pays en faveur des princes protestants. Cette proposition mécontenta l'électeur de Brandebourg, qu'elle tendait à frustrer de ses droits sur la Poméranie, et la fierté du chancelier et des Suédois indisposa l'électeur de Saxe. L'Empereur, dont les troupes venaient de remporter une grande victoire à Nordlingen (6 septembre 1634), profita de ces sentiments hostiles à la Suède pour signer à Prague, avec les deux électeurs, un traité de paix (20 mars 1635) par lequel il promit à George-Guillaume de maintenir ses droits sur la Poméranie.

Après cette paix, le comte de Schwartzenberg conseilla à son maître d'augmenter ses troupes, que les subsides espagnols et autrichiens l'aideraient à solder : ce ministre voulait qu'on levât jusqu'à 25,000 hommes, mais ce nombre ne put être atteint. Ces troupes prêtèrent serment à l'Empereur et à George-Guillaume : en 1638, passées en revue à Neustadt-Eberswalde, elles offrirent l'effectif consigné dans le tableau suivant :

TABLEAU *de l'armée brandebourgeoise en* 1638.

INFANTERIE.			CAVALERIE.		
Grades des comman-dants.	Noms des régiments.	Nombre des fantassins.	Grades des comman-dants.	Noms des régiments.	Nombre des cavaliers.
Le général	Klitzing.	850	Colonels. .	Jean Rochow Ehrentreich. . . .	500
Colonels. .	Kracht.	960		Burgsdorff.	500
	Burgsdorff.	1300	Lieuten.-colonels.	Pothausen.	500
	Dargitz	700		Schapelow.	350
	Volckmann	700		Goldacker.	160
	Didier Kracht. . .	660		Erichson.	350
	Rochow.	960		Vorhauer.	190
Lieuten.-colonels.	Mintzich.	550		Dragons.	350
	Waldow-Kerberg.	1300			
	Total des fantassins. .	8000		Total des cavaliers. . .	2900

NOTA. Klitzing, qui commandait cette armée, est le premier général dont il soit fait mention dans l'histoire du Brandebourg.

Joints aux Saxons, les Impériaux chassèrent bientôt les Suédois des évêchés de Magdebourg et de Halberstadt; la garnison suédoise de Magdebourg tint cependant énergiquement. Banner accourut de Rathenow (par Wittemberg) à Halle pour la dégager; mais, repoussé, il ne put parvenir à son but, et la ville se rendit. Alors Banner traversa le pays de Lunebourg, revint dans la Marche, se réunit à Wrangel, et enleva par surprise Brandebourg et Rathenow, dont les garnisons étaient composées d'Impériaux.

Ainsi l'électorat de Brandebourg se trouvait occupé tantôt par des amis, tantôt par des ennemis; mais, à cette époque, amis comme ennemis étaient également funestes, pillant, dévastant, frappant des contributions les uns comme les autres. En moins de six

semaines, toutes les villes échelonnées le long de la Havel eurent trois pillages à subir, deux de la part des Suédois, un de la part des Impériaux; et ce qu'il y avait de plus désolant c'est que la marche des événements semblait vouloir éterniser la guerre. « Pour peindre d'un trait toutes les misères de cette époque, s'écrie *Schiller* en rapportant ces faits, il suffit de dire que le soldat régnait en maître, lui dont le despotisme surpasse en brutalité et en exigence tous les despotismes possibles. Le commandant d'un petit corps d'armée se croyait bien au-dessus du souverain dont il occupait le pays, et il l'était, en effet, par la puissance et par la force; et l'Allemagne tout entière se trouvait à la merci de ces petits tyrans, qui répandaient la terreur dans les provinces qu'ils défendaient comme dans celles qu'ils attaquaient (1). »

Cette dévastation des contrées, ce pillage continuel auquel se livraient les troupes pendant la guerre de Trente-Ans, et dont les possessions de l'électeur de Brandebourg eurent à souffrir plus que les autres provinces de l'Allemagne, tenaient à la méthode que l'on suivait, à cette époque, pour faire la guerre, et surtout pour approvisionner les troupes, méthode que résume ce mot de Caton que nous avons déjà cité : *Bellum seipsum alet.* Voici comment Frédéric le Grand décrit cette méthode, qu'il était mieux à même que personne de bien apprécier, puisqu'il a combattu avec succès sur le théâtre même où se signalèrent,

(1) Schiller, *Histoire de la guerre de Trente Ans*, liv. V, traduction *Carlowitz*, p. 370.

au XVII[e] siècle, Gustave-Adolphe et les généraux qui prirent après lui le commandement des troupes suédoises. « La manière, dit-il, dont on faisait la guerre alors était différente de celle dont on la fait à présent. Les princes ne faisaient que rarement de grands efforts pour lever des troupes; ils entretenaient, en temps de guerre, une ou, selon leur puissance, plusieurs armées; le nombre de chacune ne passait pas, d'ordinaire, 24,000 hommes. Ces troupes vivaient du pays où elles étaient employées; elles cantonnaient ordinairement, et ne campaient que lorsqu'elles voulaient donner bataille, ce qui leur rendait les subsistances faciles. Lorsque l'Empereur ou le roi de Suède voulaient exécuter quelque grand projet, ils joignaient deux armées, au moyen desquelles ils gagnaient la supériorité. Les généraux dont les corps étaient les plus faibles, ayant comparé les forces des ennemis avec les leurs, se retiraient sans combattre; et, comme ils vivaient également partout à discrétion, il leur était indifférent d'abandonner un pays, parce qu'ils en trouvaient toujours un autre à piller. Cette méthode prolongeait la guerre, ne décidait de rien, consommait plus de monde par sa durée que celles d'à présent; et la rapine et le brigandage des troupes dévastaient totalement les provinces qui servaient de théâtre de guerre aux armées (1). »

Pour compléter ce tableau tracé de *main de*

(1) Frédéric II, *Mém. pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg.*

maître (1), il nous faut ajouter qu'une armée vaincue se recrutait facilement, parce que tous les paysans étaient alors soldats, surtout en Allemagne, et que l'espoir du butin les engageait à prendre les armes. L'art de multiplier ses forces par des manœuvres judicieuses destinées à grouper un nombre supérieur de troupes sur le point décisif, était peu connu ; le courage et le nombre influaient donc beaucoup sur l'obtention de la victoire. A moins que l'ennemi ne fût éloigné, une armée marchait ordinairement sur une seule colonne.

Revenons à notre sujet.

Après avoir enlevé aux Suédois plusieurs villes importantes, les Impériaux et les Saxons se préparaient à les acculer aux rivages de la mer Baltique lorsque le général Banner les surprit inopinément à Wittstock, le 24 septembre 1636. La lutte fut terrible, surtout à l'aile droite des Suédois, que Banner commandait en personne ; la nuit mit fin au combat, et les Austro-Saxons profitèrent des ténèbres pour quitter le champ de bataille, jonché de 5,000 des leurs ; 2,000 prisonniers, 150 drapeaux, 23 canons, toutes les munitions et tous les bagages de l'armée furent la

(1) On sait qu'il a paru, en 1761, à Berlin, à Lyon et à Leipzig, un volume in-8°, intitulé *Esprit du chevalier de Folard*, par MAIN DE MAÎTRE, et attribué à Frédéric II, parce qu'il fut composé par l'ordre et sous les yeux de ce monarque, ainsi que cela résulte de l'assertion contenue page 2 du tome II de l'*Esprit des lois de la tactique*, ouvrage publié en 1762 à La Haye, par DE BONNEVILLE.

proie des vainqueurs. Cette victoire (1), d'autant plus remarquable qu'elle fut remportée par des troupes inférieures en nombre, forme, suivant la juste expression d'un écrivain allemand, *la plus belle feuille de laurier de la couronne de Banner;* aussi est-on tout étonné d'en chercher en vain la relation dans le *Dictionnaire historique des siéges et batailles mémorables* publié en 1809, ouvrage défectueux, mais utile, dont il est à désirer que l'on édite une réimpression entièrement refondue, continuée jusqu'à nos jours, et mise au courant des progrès faits depuis le commencement de ce siècle par la science historique.

Ce succès rendit aux Suédois la supériorité des armes. Les Impériaux et les Saxons battirent en retraite jusqu'à Leipzig; les vainqueurs se répandirent encore dans la Marche; le général Wrangel entra dans Berlin, y mit cinq compagnies en garnison, et demanda à l'électeur George-Guillaume remise de ses forteresses. Ce prince, retiré à Peitz, lui fit répondre qu'il abandonnait ses États à la discrétion des Suédois, mais qu'il ne pouvait disposer de ses places fortes dont les Impériaux étaient maîtres. Wrangel prit ses quartiers d'hiver dans la Nouvelle-Marche.

Au mois de février de l'année suivante (1637), mourut l'empereur d'Allemagne Ferdinand II, qui,

(1) Consultez, sur la bataille de Wittstock, l'*Histoire de l'art militaire* (en allemand), par le major Henri de Brandt, continuateur de Ciriacy, quatrième partie, *Histoire des progrès de l'art militaire au dix-septième siècle;* Berlin, 1838, p. 312 et suivantes.

malgré son caractère doux et humain, avait, par zèle pour sa croyance, allumé sur le sol allemand une guerre colossale, qu'il avait soutenue pendant dix-huit années, vaincu par Gustave-Adolphe à Leipzig et à Lutzen, et vainqueur des Suédois à Nordlingen, guerre qui devait encore durer douze années sous son fils et successeur Ferdinand III, déjà roi de Bohême et de Hongrie à l'époque de sa mort, et qui reçut de lui, comme héritage, sa couronne impériale, ses principes et sa guerre.

Le dernier duc de Poméranie, Bogislas XIV, mourut aussi vers cette époque; mais George-Guillaume ne put faire valoir ses droits sur ce duché, que les Suédois occupaient en même temps que les États du Brandebourg, et il fut obligé de se contenter de signifier par un trompette, singulier ambassadeur assurément, mais qui parvint à se glisser au travers des troupes ennemies, à signifier, disons-nous, aux États de la Poméranie de reconnaître son autorité, et de traiter les Suédois en ennemis.

Les Impériaux réussirent à expulser Banner de la Saxe, tandis que les Saxons purgèrent la Marche et les bords de la Havel de la présence des Suédois. La guerre se transporta dans la Poméranie, qui fut successivement prise et reprise, et toujours pillée et ruinée. Mais bientôt les Suédois reçurent d'importants renforts, et chassèrent les Impériaux devant eux jusque dans la Bohême; puis ils reparurent pour la quatrième fois devant les portes de Berlin, qu'un grand nombre d'habitants effrayés évacua à leur approche

(1639). Alors l'électeur George-Guillaume, pour rendre aux Suédois le mal qu'ils lui faisaient, envoya 4,000 Brandebourgeois effectuer une diversion dans la Livonie; ces troupes ravagèrent le pays, mais ne s'emparèrent point des villes, de sorte que leurs conquêtes ne purent être durables, et les Suédois répétèrent au centuple sur la Marche héréditaire les dégâts faits en Livonie. George-Guillaume s'était retiré à Kustrin avec sa cour; cette ville fut un instant bloquée par le général Axellille (1640).

Lors de la réunion des États de Poméranie, George-Guillaume y fit paraître des députés; les États reconnurent ses droits, au détriment des Suédois, et dorénavant les envoyés brandebourgeois tinrent dans les diètes de l'Empire la place des ducs de Wolgast et de Stettin.

En 1640, les États de Prusse devaient se réunir à Kœnigsberg; George-Guillaume s'y rendit pour réclamer le payement de subsides arriérés, mais il mourut dans cette ville le 3 décembre, laissant à son fils Frédéric-Guillaume un pays ruiné et occupé par l'ennemi, des alliés équivoques et peu de ressources. La carrière de ce prince fut une série d'oscillations continuelles, tantôt vers les Suédois, tantôt vers l'Empereur; et si l'époque funeste pendant laquelle il gouverna peut le justifier en partie des malheurs qui accablèrent son pays, il faut pourtant reconnaître que la suite non interrompue de ces malheurs fut plutôt due à la faiblesse de sa capacité personnelle qu'à l'exiguïté de ses possessions, puisque son fils

Frédéric-Guillaume, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, sut, avec les mêmes ressources, élever l'Électorat à un haut degré de gloire.

George-Guillaume laissa en mourant à son fils une armée composée de 3,600 fantassins et de 2,500 cavaliers, dont nous reproduisons ici le tableau.

TABLEAU *de l'armée brandebourgeoise à la mort de George-Guillaume* (1640).

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Noms des régiments.	Nombre des fantassins.	Noms des régiments.	Nombre des cavaliers.
Burgsdorff	800	Goldacker.	900
Kracht.	600	Ludtcke.	600
Volckmann.	800	Rochow.	1000
Trotte.	1200		
Goldacker.	200		
Total des fantassins.	3600	Total des cavaliers. .	2500

Il est probable que l'infanterie brandebourgeoise se rangeait alors, comme celle des Impériaux, sur dix rangs de profondeur, et la cavalerie brandebourgeoise sur huit ou six rangs; ce ne fut, en effet, que dans la seconde moitié du XVIIe siècle que les autres nations adoptèrent les ordonnances plus minces introduites par Gustave-Adolphe, qui fit sortir le premier l'art militaire de l'état d'anéantissement où il était tombé pendant le moyen âge.

Pour clore ce chapitre, à partir duquel notre sujet va s'agrandir, nous ne saurions mieux faire que de rapporter, en guise de résumé, les souhaits que *Cer-*

nitius adresse, à la fin de ses ***Vies des électeurs de Brandebourg de la maison des burgraves de Nurenberg***, au prince électoral de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, qui se trouvait alors âgé de six ans : dans ces souhaits, le panégyriste s'efforce de trouver une qualité à chacun des électeurs dont il vient d'écrire l'histoire, et il est intéressant de rapprocher ces qualités de leurs actions, ce que le lecteur pourra faire aisément s'il n'a pas oublié le tableau sommaire que nous venons de lui présenter des commencements de l'***Histoire militaire de la Prusse.***

Voici ce que Cernitius souhaite à Frédéric-Guillaume :

La magnanimité et la probité de Frédéric Ier ;
La modestie de Frédéric II ;
La valeur et le bonheur d'Albert ;
L'éloquence de Jean ;
La justice de Joachim Ier ;
L'autorité de Joachim II ;
La sagesse de Jean-George ;
La piété de Joachim-Frédéric ;
La clémence de Jean-Sigismond ;
La gravité et la *prudence* de George-Guillaume.

Frédéric-Guillaume eut plus que les meilleures des qualités de ses prédécesseurs et ancêtres : il eut du génie, reçut le nom de Grand, et mérita même d'être comparé à l'homme le plus illustre du XVIIe siècle, à Louis XIV. Occupons-nous donc de lui, car son règne fera contraste avec celui de George-Guillaume.

CHAPITRE QUATRÈIEM.

HISTOIRE DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME, DIT LE GRAND-ÉLECTEUR.
(1640-1688.)

SOMMAIRE. — Premières mesures prises par Frédéric-Guillaume. — Traité de Westphalie (1648). — Frédéric-Guillaume protége les protestants du duché de Juliers et de Berg. — Il se reconnaît vassal de la Suède. — Bataille de Varsovie (1656). — Frédéric-Guillaume obtient la possession entière du duché de Prusse. — Guerre avec la Suède. — Traité d'Oliva (1660). — Améliorations dues à Frédéric-Guillaume pendant dix années de paix. — Il se déclare pour les Provinces-Unies. — Sa coopération à la lutte des Impériaux contre Turenne. — Traité de Wossen (1673). — Journées de Muhlhausen et de Turkheim. — Frédéric-Guillaume vole au secours de ses États, menacés par les Suédois. — Il surprend la ville de Rathenow. — Combat de Fehrbellin (1675). — Prise de Stettin. — Bombardement et capitulation de Stralsund. — Course rapide en traîneau pour délivrer Tilsitt. — Paix de Saint-Germain (1679). — Institution de l'accise. — Exploits maritimes de Frédéric-Guillaume. — Son équité. — Il reçoit de l'Empereur l'investiture du duché de Magdebourg. — Son décès en 1688. — Son portrait. — Tableaux de l'armée brandebourgeoise en 1688. — Observations sur cette armée.

Frédéric-Guillaume prit les rênes du gouvernement à l'âge de vingt ans, et donna, dès son avénement, des preuves de la solidité et de la maturité précoce de son esprit.

Il avait débuté sous les yeux de son oncle, le roi

de Suède Gustave-Adolphe, et, après la mort de ce célèbre monarque, était venu en Hollande étudier les sciences à Leyde, et l'art militaire à Arnheim. Il fit dans ce pays, de 1635 à 1637, ses premières armes sous le prince d'Orange Henri-Frédéric de Nassau; il y apprit à estimer la civilisation et à connaître les hommes, qualités qui ne lui furent pas inutiles dans le gouvernement du peuple brandebourgeois. A son retour de Hollande, il accompagna son père en Prusse, pendant le voyage dans lequel ce dernier mourut.

Ravagé dans tous les sens depuis longues années, l'Électorat de Brandebourg offrait l'aspect d'un vaste désert. Pour remédier à cet état de choses, Frédéric-Guillaume régularisa son budget, y équilibra les recettes avec les dépenses, et se débarrassa des ministres de son père, parce qu'il regardait leur administration défectueuse comme ayant contribué aux malheurs de ses États. Le principal de ces ministres, le comte de Schwartzenberg, ancienne créature de l'Autriche, qui avait voulu le convertir au catholicisme et lui faire épouser une archiduchesse, se retira dans la forteresse de Spandau, et y décéda la même année : à sa mort, l'Électeur ordonna d'apposer les scellés sur ses effets.

Frédéric-Guillaume reçut personnellement des mains du roi de Pologne Wladislas Wasa l'investiture de la Prusse, et promit en revanche à ce monarque un tribut annuel de 120,000 florins, et une

guerre constante contre les ennemis de sa couronne. Il envoya le baron de Lœben recevoir de l'Empereur l'investiture de l'Électorat de Brandebourg; cette dernière ne comprit pas les duchés encore en litige de la succession de Clèves.

La première mesure à prendre par l'Électeur, c'était de s'efforcer d'obtenir l'entière évacuation de ses États; dans ce but, il signa une trêve de vingt ans avec les Suédois, paya 140,000 écus de dédommagement aux garnisons suédoises, et conclut des traités avec les Suédois et les Hollandais. La paix de Westphalie, qui porte, quant à sa publication, la date du 24 octobre 1648, intervint bientôt, et procura, sous la garantie de Louis XIV, quelque repos aux princes allemands. Cette paix contraignit Frédéric-Guillaume à une cession en faveur de la Suède, cette puissance alliée de la France, et victorieuse avec elle pendant la guerre de Trente-Ans, à la cession effective de la Poméranie citérieure, des îles de Rugen et de Wollin, des villes de Stettin, de Gartz, de Golnau, des trois embouchures de l'Oder. Il fut indemnisé par l'entrée en propriété et jouissance des évêchés sécularisés de Halberstadt, de Minden, de Camin, et du comté de Hohenstein et Regenstein, ainsi que par l'expectative de l'archevêché de Magdebourg, alors administré par Auguste de Saxe. Deux années après cette paix célèbre, qui réussit à poser, par ses stipulations, les bases du droit public de l'Europe, les Suédois avaient complétement évacué les États brandebourgeois.

Le duc de Neubourg s'étant mis à exercer une persécution contre les habitants du duché de Juliers et de Berg professant la religion protestante, Frédéric-Guillaume se déclara le protecteur des persécutés, et envoya son général baron de Sparr avec des troupes pour leur venir en aide ; malgré la présence du duc de Lorraine Charles IV, accouru dans le Neubourg avec une petite armée, seul reste de sa puissance souveraine, un accommodement ne tarda pas à éteindre ce feu, prêt à rallumer l'incendie en Allemagne.

L'abdication de la reine Christine mit la couronne de Suède sur le front d'un monarque guerrier, Charles-Gustave, qui ne voulut plus souffrir que les Wasa de Pologne prissent le titre de roi de Suède : pour les y faire renoncer, et pour un avantage plus réel, la cession de la Livonie, qu'il convoitait, il arma, et fit à Frédéric-Guillaume la demande de ses ports de Pillau et de Memel. C'était renouveler la conduite de Gustave-Adolphe vis-à-vis de George-Guillaume à propos des places de Spandau et de Custrin, conduite dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Le nouvel Électeur de Brandebourg était plus ferme que son père : il ne se laissa pas tromper par le bruit répandu à dessein que les armements de la Suède regardaient la Russie, répondit qu'il fournirait 8,000 hommes contre cette dernière puissance si Charles-Gustave l'attaquait *réellement*, et refusa ses ports. Les exigences politiques firent néanmoins bientôt plier sa fierté, et l'engagèrent à changer de parti.

L'Empereur et la Hollande lui refusaient tout secours; le protecteur Cromwell ne voulait pas l'aider à tirer l'épée pour le roi de Pologne Jean-Kasimir Wasa, dont le manteau royal cachait à peine la pourpre de cardinal, et couvrait, à ses yeux, un cœur hostile à la cause des protestants; les Suédois faisaient de grands et rapides progrès, enlevaient plusieurs palatinats de la Grande-Pologne, s'emparaient de la Prusse, et y prenaient quartiers proche de Königsberg. Réfléchissant alors que les Polonais, aux habitudes anarchiques et volages, payeraient probablement d'ingratitude ses services, il résolut de se rapprocher de la Suède, afin d'éviter à ses États héréditaires les malheurs qui les avaient affligés sous son père : un traité d'alliance offensive avec cette puissance lui garantit 6,000 hommes pour protéger la Prusse, et il assura, en revanche, la coopération d'un corps de 4,000 hommes; dans cette alliance, il était déjà question du partage de la Pologne, et l'Électeur devait obtenir les woiewodies (palatinats) de Posen, Kalisch, Sieradie, Lenczicz, avec le district de Wielunen. Un traité défensif avec la France garantit en même temps à Frédéric-Guillaume celles de ses provinces échelonnées le long du Rhin et du Weser.

Tranquille de ce côté, le prince brandebourgeois put agir activement; traversant la Mazovie, il joignit les troupes suédoises près du confluent du Bug et de la Vistule. Les alliés passèrent le Bug, et marchèrent sur Praga; les Polonais franchirent la Vistule à Varsovie, et atteignirent la rive droite de ce fleuve. Une

bataille décisive, une de ces batailles qui durent trois jours, s'engagea (28, 29, 30 juillet 1656).

L'armée polonaise comptait 8,000 quarteniers (1), 16,000 nobles russes et polonais, 5,000 Lithuaniens, 6,000 Tartares (2), et 4,000 fantassins armés de sabres et de faux : au total 39,000 hommes. Elle occupait une forte position sur la rive droite de la Vistule ; son aile gauche appuyée à ce fleuve, et renforcée sur son front par des ouvrages en terre armés de grosse artillerie ; son aile droite cintrée en arrière, et ayant les mêmes eaux en flanc et à dos, couverte de plus par la plus grande partie de la cavalerie, qui pouvait, sur ce terrain, manœuvrer en toute liberté ; à 2,000 pas en avant de l'aile gauche, un bois marécageux contenant plusieurs villages ; à l'est de ce bois, une plaine parsemée de bouquets de bois et de petits marais, où s'élevait une légère hauteur ayant des vues jusque sur Praga ; à un demi-mille du bord oriental du même bois, deux villages, le plus grand, Vialloleka, le plus petit et le plus proche de Praga, Brudno. Non loin, vers le nord et l'est, s'étendait un marais passablement important, auquel se rattachait, du côté du sud, un nouveau bois occupé par un corps mixte. Il se trouvait aussi un petit bois à 700 pas à l'est de Praga.

L'armée suédo-brandebourgeoise passa au travers

(1) Soldats destinés à la défense des frontières.

(2) Jean Sobieski, plus tard roi glorieux de la Pologne, était l'un des chefs de ces Tartares.

du bois mentionné en premier. 60 escadrons, 4 régiments de dragons et 10 brigades d'infanterie la composaient (1). Elle formait deux corps. Le corps de l'aile droite, aux ordres du roi, avait une avant-garde; la cavalerie sur deux lignes, trois brigades d'infanterie, puis l'artillerie : tel était son ordre de marche. Le corps de l'aile gauche cheminait de la même manière; il obéissait à l'Électeur. Entre les deux ailes s'avançaient cinq brigades d'infanterie brandebourgeoise et deux brigades d'infanterie suédoise; toutes ces brigades se trouvaient sous le commandement immédiat de Frédéric-Guillaume, secondé par son brave général d'artillerie de Sparr.

Averti par des patrouilles de reconnaissance de la position approximative des ennemis, le roi de Suède envoya le général Wrangel, avec 600 chevaux et une compagnie de dragons, pour s'emparer d'un défilé

(1) Je n'ai pu rencontrer écrit le chiffre total des combattants de cette armée. On peut cependant le supputer, *au minimum*, à 22,000, parce que Frédéric-Guillaume amena sur le champ de bataille 16,000 hommes et 30 bouches à feu (il était cependant entré en campagne avec 15 régiments de cavalerie, 7 de dragons, 10 d'infanterie), et que le contingent suédois promis par l'alliance était de 6,000 hommes. D'ailleurs, en supposant le nombre des présents déjà réduit par la marche, 76 escadrons à 120 hommes (ils étaient à 150 réglementairement), donnent 9,120 cavaliers, et 10 brigades de 2 régiments à 900 hommes chaque, fournissent 18,000 fantassins : soit, au total, 27,120 combattants. Dans tous les cas, les Suédo-Brandebourgeois avaient en combattants plus de la moitié de l'effectif de l'armée polonaise.

situé peu avant l'issue du défilé de la forêt : Wrangel laissa les dragons à la garde du défilé, et se répandit avec sa cavalerie en rase campagne. Le roi le suivit, emmenant tous les cavaliers de son corps, abandonna la forêt, et se posta face à l'adversaire, sa droite à la Vistule, sa gauche à la forêt. Malheureusement le terrain se trouvait en cet endroit tellement étroit, que les Suédois ne purent se déployer et entassèrent leurs régiments en colonnes d'un escadron de front. Pendant ce mouvement, Wrangel avait repoussé l'avant-garde polonaise, et, enhardi par le succès, s'aventurait trop, quand un groupe de quatre escadrons accourut au secours de son flanc gauche menacé, le dégagea, et refoula jusqu'aux ouvrages en terre le détachement qu'il avait en tête. Le roi de Suède entreprit alors une vive canonnade contre ces ouvrages, mais sans réussir à les endommager; l'Électeur effectua également un mouvement en avant, et se posta près du roi. Pendant la nuit, les Suédo-Brandebourgeois se retirèrent hors de portée du canon ennemi, et s'établirent leur aile gauche (l'Électeur) à la forêt, leur aile droite (le Roi) à la Vistule; mais le terrain restait toujours fort étranglé, et l'infanterie du centre ne pouvait obtenir un espace supérieur au front d'un régiment.

Le lendemain matin, à la faveur d'un vent nord-est qui souleva un gros nuage de poussière, les deux princes alliés exécutèrent, en compagnie de plusieurs généraux, une reconnaissance qui les convainquit que la gauche et le front des Polonais exigeaient, pour

être vaincus, les plus grands sacrifices, surtout à cause du bon établissement des ouvrages en terre, et ils résolurent d'attaquer la droite ennemie, c'est-à-dire le plus faible côté. L'Électeur tint pour nécessaire d'occuper l'éminence légère dont nous avons parlé, s'y porta avec son corps de cavalerie et deux brigades d'infanterie, l'occupa, y plaça plusieurs pièces de gros calibre : la nature marécageuse du sol réclama pour ce placement de pénibles efforts. L'infanterie de Frédéric-Guillaume se mit devant la forêt, ses dragons à gauche derrière l'éminence. Les Polonais, à la vue de ce mouvement, cherchèrent à se jeter sur le flanc gauche de l'Électeur, et à s'opposer aux progrès du Roi par une manœuvre tournante ; mais ce fut en vain de part et d'autre. Une vive canonnade s'engagea ; dans cette lutte d'artillerie, la batterie postée par Frédéric-Guillaume sur la hauteur obtint une telle supériorité, qu'elle força les pièces polonaises au silence. L'histoire rapporte ici que, pendant l'action, la reine de Pologne, Louise de Nevers, se plut, avec son courage de Française, à pointer elle-même plusieurs des canons de la redoute qu'elle occupait de l'autre côté de la Vistule (1) ; il est possible qu'à ces boulets royaux aient répondu des projectiles électoraux, puisque l'un des plus récents historiens de Frédéric-Guillaume (2) présume que ce prince, ha-

(1) Elle fournit aussi ses propres chevaux pour aider au transport de l'artillerie sur le champ de bataille.

(2) M. *Léopold d'Orlich*, dans son excellent livre intitulé : *Friedrich Wilhelm der Grosse Kurfürst*, Berlin, 1836, auquel

bile artilleur, donna lui-même la direction des pièces de sa batterie.

A la faveur de la lutte d'artillerie précitée, le roi de Suède, secondé d'ailleurs par les courageux efforts de l'infanterie brandebourgeoise, accomplit son projet de modifier son ordre de bataille ; recourant à la mitraille quand l'ennemi le harcelait de trop près, il rétrograda, puis se posta sur la gauche de l'Électeur, formant ainsi l'aile gauche des alliés.

En cet instant, l'armée polonaise quittait ses retranchements, et adoptait un ordre de bataille étendu, sa cavalerie sur la droite, couverte par le village de Vialloleka, fortement occupé. Charles-Gustave attaque le flanc droit de ses adversaires, qui, pour masquer une manœuvre débordante, mettent le feu aux maisons de Vialloleka. Le général suédois Horn marche sur la gauche du village, et déjoue de la sorte les intentions des Polonais. Alors ces derniers se retirent sur un second village sis au midi du premier. Le roi de Suède les poursuit, gagne encore leur flanc droit ; ils incendient le second village, et continuent à rétrograder à la faveur d'un effort général, mais infructueux, de toute leur cavalerie. La nuit dérobe cette fois la victoire aux Suédois.

Le troisième jour, les alliés résolvent d'emporter

nous avons fait plusieurs emprunts pour la description de la bataille de Varsovie et pour divers autres passages du présent chapitre. M. d'Orlich communique, dans ses pièces justificatives, une relation de la bataille de Varsovie, écrite par le Grand Électeur.

définitivement le défilé en avant de la forêt. Cinq escadrons de cavalerie suédoise s'élancent, appuyés par de l'infanterie et de l'artillerie; ils chassent les cavaliers ennemis. Dès que l'infanterie brandebourgeoise approche de la forêt, l'artillerie qui l'accompagne ouvre un feu nourri contre cet obstacle; plusieurs salves ébranlent l'ennemi : aussitôt infanterie, cavalerie, tous se précipitent à la fois sur le périmètre boisé. Les Polonais ne peuvent résister à cette attaque, à cet ensemble; ils abandonnent rapidement la position, et fuient en désordre vers le marais : un général saisit l'instant favorable, jette plusieurs escadrons sur leur flanc débandé, les précipite dans le marais, où la plupart trouvent la mort. Pendant cette lutte, presque toute la cavalerie polonaise veut paralyser l'attaque de la forêt en assaillant l'aile des alliés; mais repoussée de tous côtés, et rapidement, elle perd beaucoup de monde, et doit se retirer sur Varsovie.

Frédéric-Guillaume vient de se distinguer par la direction imprimée à son infanterie : c'est à lui que se rend l'artillerie (1). L'infanterie polonaise, abandonnée par sa cavalerie, fait semblant de traiter, gagne du temps, et réussit à opérer sa retraite, l'épuisement des alliés, après ce triple combat, les mettant hors d'état d'entreprendre une poursuite (2). Les

(1) 12 pièces et 1 mortier.

(2) Suivant Pœllnitz (*Mémoires*, t. I, p. 51), l'Électeur mit à dessein de l'inertie dans son attitude après la bataille, et ne consentit que le troisième jour à suivre les traces de l'armée battue,

vaincus ont perdu, au total, 4,000 hommes; les vainqueurs, 400 seulement.

L'incursion d'un corps de Tartares rappelle l'Électeur dans ses États de Prusse; mais ce prince laisse des troupes au roi de Suède. Cet allié ayant grand besoin de son assistance, il lui arrache, en payement de sa coopération, l'entière souveraineté de la Prusse, duché dont Charles-Gustave se considère déjà comme possesseur par droit de conquête : cette donation a lieu par le traité de Labiau. Elle n'empêche pas Frédéric-Guillaume d'abandonner bientôt la Suède, et de tendre aux Polonais une main amie : il est vrai que ces derniers ont alors pour eux l'Empereur et le Danemark, et qu'ils lui cèdent, par le traité de Wehlau, qui intervient (16 septembre 1657), la possession entière du duché de Prusse, s'en réservant seulement la succession éventuelle.

L'Électeur conclut en même temps un traité d'alliance avec l'Empereur et le roi de Danemark, promettant un contingent de 3,500 soldats à celui de ces deux monarques qui serait attaqué. Aussitôt la guerre éclate entre les Danois et les Suédois. Il laisse le prince d'Anhalt à Berlin, en qualité de gouverneur de ses États, et accourt dans le Holstein à la tête de sa cavalerie et de 3,000 cuirassiers impériaux; chasser l'ennemi au delà de l'Eyder, mettre garnison dans Gottorp, faire évacuer l'île d'Aland, voilà son

« ne voulant pas voir les couronnes de Pologne et de Suède réunies sur la même tête. »

rôle dans cette première campagne ; il prend ensuite ses quartiers d'hiver dans le Jutland.

Dès l'ouverture de la campagne de 1658, Friederichsode et l'île de Fennoë tombent en son pouvoir ; il est moins heureux dans sa tentative sur l'île de Fionie, la flotte suédoise ayant réussi à disperser les barques avec lesquelles il voulait aborder. Pendant ce temps, un corps de troupes alliées envahit la Poméranie citérieure et assiége Stettin : les Suédois s'y défendent à merveille, reçoivent un secours, exécutent une grosse sortie, détruisent les travaux, forcent à lever le siége. Le secours, arrivé si à propos, avait été jeté dans la place par le général suédois Wrangel, fraîchement débarqué à Stralsund. Ce général menace le Brandebourg ; Frédéric-Guillaume le suit, s'empare de Warnemunde et de Triebsees, bat, près de Stralsund, un parti de 300 chevaux, prend encore la ville de Demnin. Un de ses lieutenants continue ces succès (1659) par l'invasion de la Courlande, où il réduit plusieurs places.

Charles-Gustave meurt, Jean-Kasimir abdique ; cette double vacance des trônes de Suède et de Pologne, cette disparition de deux Wasa, hostiles l'un à l'autre, pacifient l'Allemagne septentrionale, et amènent le traité d'Oliva (1) (8 mai 1660), par lequel les puissances naguère belligérantes reconnaissent la souveraineté du Brandebourg sur la Prusse. Après une certaine résistance de la part des états de

(1) Abbaye, près de Dantzig.

ce duché, après un commencement de révolte facilement apaisée, l'Électeur reçoit en personne à Kœnigsberg l'hommage des Prussiens : l'acquisition de cette province importante, dont elle tirera plus tard son titre royal, se trouve achevée pour la maison de Brandebourg.

Dix années de paix succèdent à la guerre ; Frédéric-Guillaume, qui a toutes les nobles ambitions, les emploie à cicatriser les dévastations, à augmenter la portion de bien-être de ses sujets. Par ses soins, les villes se relèvent de leurs ruines; des colonies se créent, des villages se construisent, des forêts se défrichent ; l'agriculture encouragée renaît ; le commerce étend ses relations, et obtient, par un canal joignant la Sprée à l'Oder, un plus prompt écoulement de ses marchandises vers la Baltique et l'Océan.

En 1666, Magdebourg devient, de sa part, l'objet d'une démonstration militaire. Une clause du traité de Westphalie lui accordait la possession de cette ville à la mort de son administrateur actuel, le duc Auguste de Saxe : cette mort n'eut lieu que le 4 (14) juin 1680, à Halle ; mais les habitants devaient auparavant lui prêter serment de fidélité. Or, Magdebourg travaillait à obtenir le titre de ville libre de l'Empire, ou à se séparer entièrement de l'archevêché portant son nom. Alors Frédéric-Guillaume prévint l'administrateur qu'il allait envoyer le feld-maréchal de Sparr avec 15,000 hommes vers Magdebourg, pour atteindre par la force le but qu'il poursuivait en vain pacifiquement. Les troupes une fois

en marche, les Magdebourgeois, après de courtes négociations, consentirent aux conditions qui leur étaient imposées, prêtèrent serment à l'Électeur, et reçurent garnison.

Vers le même temps, Frédéric-Guillaume joignit à ses États une dépendance de la principauté de Halberstadt, la seigneurie de Regenstein. Il secourut à la fois, contre les infidèles, l'Empereur et le roi de Pologne, le premier au moyen d'un contingent de 2,000 soldats dirigés par le duc de Holstein.

L'année suivante, il conclut une alliance quadruple avec le Danemark, avec la Hollande, avec le duc de Brunswick, avec l'Empereur. L'alliance avec la Hollande prit un caractère plus sérieux après la paix d'Aix-la-Chapelle, parce que la France menaça bientôt cette puissance républicaine. L'Électeur entra dans la ligue destinée à la soutenir, promettant, dans ce but, une aide plus efficace qu'une simple signature, à savoir un corps de troupes de 20,000 hommes, pourvu que les Hollandais en prissent la moitié à leur solde. En effet, le 25 août 1672, il partit de Potsdam, et vint commander ses troupes campées entre Lipstadt et Halberstadt. L'armée impériale, composée de 6,000 cavaliers et 12,000 fantassins, le joignit, vers la mi-septembre, dans l'évêché d'Hildesheim. Réunis, les alliés se portèrent sur Muhlhausen, dans la Thuringe, où Turenne les contint; alors l'Électeur proposa de combattre le maréchal français, pour lui passer sur le dos, et courir au secours de la Hollande. Le chef des Impériaux, Montecuccoli, s'oppose à ce

projet, en vertu, dit-on, d'ordres secrets, et un mois d'inaction s'en suit. Enfin, le 12 octobre, les alliés se rapprochent de Francfort, et les Brandebourgeois occupent Giessen, tandis que Turenne repasse le Rhin à Andernach. Les Impériaux refusent encore de marcher sur les traces françaises, et la campagne se passe infructueuse, au grand regret de Frédéric-Guillaume, qui fait hiverner ses troupes dans la Westphalie, sur les terres de deux alliés de la France, l'évêque de Munster et l'Électeur de Cologne. On attribua, en partie, le choix de cette contrée, pour quartiers d'hiver, aux plaintes transmises à Vienne par l'Électeur palatin, et les Électeurs de Mayence et de Trèves, dont les États venaient d'être ravagés.

Pendant que Turenne s'avançait jusqu'à Wesel, Frédéric-Guillaume chargea le général-major Spaen (Spahn ?) de faire, avec 6,000 hommes, le siége de Werle (5 janvier 1673) ; mais la ville résista bravement. Il vint avec 4,000 soldats renforcer les siens : le marquis de Rennel, général de l'Électeur de Cologne et de l'évêque de Munster, réussit à lui faire lever le siége. Alors il gagna Bielefeld, et le général Spaen, Lipstadt ; Rennel les suivit. Un corps brandebourgeois, ayant pour mission de surprendre ce dernier, tomba lui-même dans une embuscade, et périt presqu'en totalité.

Montecuccoli, malade, quitta son commandement. Aussitôt l'Électeur de Brandebourg se mit en délibération avec les ducs de Lorraine et de Bournonville ; il en résulta un mouvement vers Soest. Turenne, qui

venait de se joindre à Rennel, et de prendre Unna, s'avança également sur Soest, et offrit bataille. Frédéric-Guillaume, poussé par le prince d'Anhalt, opinait pour accepter l'action; les Impériaux déclinèrent encore une fois cet honneur, et se retirèrent derrière la Lippe, tandis que les Brandebourgeois se cantonnaient dans le comté de Ravensberg.

A ce moment, un Français, nommé Villeneuve, se présenta devant le grand Électeur, et lui proposa de le débarrasser de Turenne par un assassinat. Indigné d'une proposition et d'un projet aussi horribles, ce prince fit avertir le maréchal de Louis XIV, l'invitant à se tenir sur ses gardes vis-à-vis du traître, et le priant en même temps de croire à son estime.

La saison était rigoureuse; Turenne poursuivit néanmoins ses succès : il soumit les places westphaliennes appartenant à l'Électeur de Brandebourg, et le contraignit, ainsi que les Impériaux, à repasser précipitamment le Weser. Par suite de ce mouvement, les alliés arrivèrent à la basse Saxe; mais, un prince neutre, le duc de Brunswick en fermait l'entrée, et ils durent se séparer dans les derniers jours de mars, les Impériaux pour gagner la Franconie, les Brandebourgeois pour atteindre la principauté d'Halberstadt. Franchissant l'Elbe à Magdebourg, Frédéric-Guillaume se rendit à Berlin. Ses provinces de la Westphalie étaient envahies, perdues, puisqu'il se trouvait hors d'état de les secourir; il négocia donc avec la France. La paix de Wossen, en date du 6 juin 1673, ratifiée par le roi Louis XIV en son camp de Maes-

tricht, sous promesse formelle qu'il ne prêterait plus assistance aux Hollandais, lui restitua toutes ses possessions, à l'exception de deux villes (1), conservées par les Français jusqu'à leur accommodement avec la Hollande : outre quelques indemnités pécuniaires, qu'il obtenait, l'Électeur se réservait le droit de défendre l'Empereur si ce chef de l'Allemagne venait à être attaqué.

Cette réserve était prudente et d'une bonne politique, car l'année suivante (1674) la guerre survint entre la France et l'Empire. Frédéric conduisit en aide à l'Empire 16,000 soldats, dont la Hollande et l'Espagne prirent une partie à leur charge. Il atteignit sous Strasbourg le camp des Impériaux, démoralisés par les succès de Turenne et la désunion de leurs généraux. Après cette jonction, les alliés comptaient 50,000 hommes : ce chiffre justifiait les intentions audacieuses de l'Électeur, qui voulait marcher en avant, et de l'Alsace envahir la France. Bournonville contrecarra ce projet, et l'ambition brandebourgeoise se contenta de la prise du petit château de Woselsheim. Turenne, par une feinte, se rejeta sur la Sarre, la traversa, se réfugia dans la Lorraine. Les alliés bloquèrent Brissac, mais la campagne restait perdue pour eux.

Turenne tomba bientôt au centre des quartiers dispersés de ses adversaires, surprit Bournonville aux environs de Muhlhausen (29 décembre 1674), fit pri-

(1) Rees et Wesel.

sonnier un régiment brandebourgeois (1). Les Impériaux, contraints de reculer, gagnèrent les alentours de Colmar, où se trouvait l'Électeur. Une bataille se livre à Turkheim (5 janvier 1675); les Français sont vainqueurs, et pressent vivement les alliés, qui effectuent leur retraite par Schelestadt, Benfeld, Strasbourg. L'Alsace demeure aux mains de Louis XIV.

En prenant ses quartiers d'hiver en Franconie, Frédéric-Guillaume put réfléchir au peu d'habileté des généraux de l'Empereur, qui, en rejetant toutes les observations, avaient fini, malgré plusieurs campagnes laborieuses, par aboutir à un résultat déplorable. L'historien doit ajouter qu'il ne faut pas l'apprécier comme chef militaire uniquement d'après ces campagnes, car, sans vouloir le mettre au rang de Turenne, il est juste de penser que, s'il avait exercé le commandement suprême et sans contrôle, les affaires des alliés eussent mieux tourné.

Une invasion de la Marche Électorale par les Suédois, invasion provoquée par le cabinet de Versailles pour faire diversion, par rapport aux frontières françaises, rappelle brusquement l'Électeur de Brandebourg dans ses États. Il part, arrive devant Magdebourg le 11 juin, traverse l'Elbe pendant la nuit, atteint et enlève par surprise la place de Rathenow (1). Il court ensuite à Nauen avec sa cavalerie, mais ses

(1) Le régiment de dragons de Spœn (*Spahn?*).

(2) Dans le tome Ier des *Études sur la Prusse* (étude deuxième), j'ai avancé qu'un conseiller de l'Électeur (le baron de Brist) facilita la surprise en enivrant, dans un grand repas, les officiers de

adversaires se replient, et se concentrent sur Fehrbellin. Malgré la faiblesse du corps qu'il commande, faiblesse que la rapidité de son mouvement exige, il sent qu'un grand coup devient nécessaire, et, pour le frapper, n'hésite pas à joindre l'ennemi. En vingt-trois jours il a franchi la distance qui sépare Schweinfurt (sur le Mein) de Fehrbellin (sur la petite rivière du Rhin).

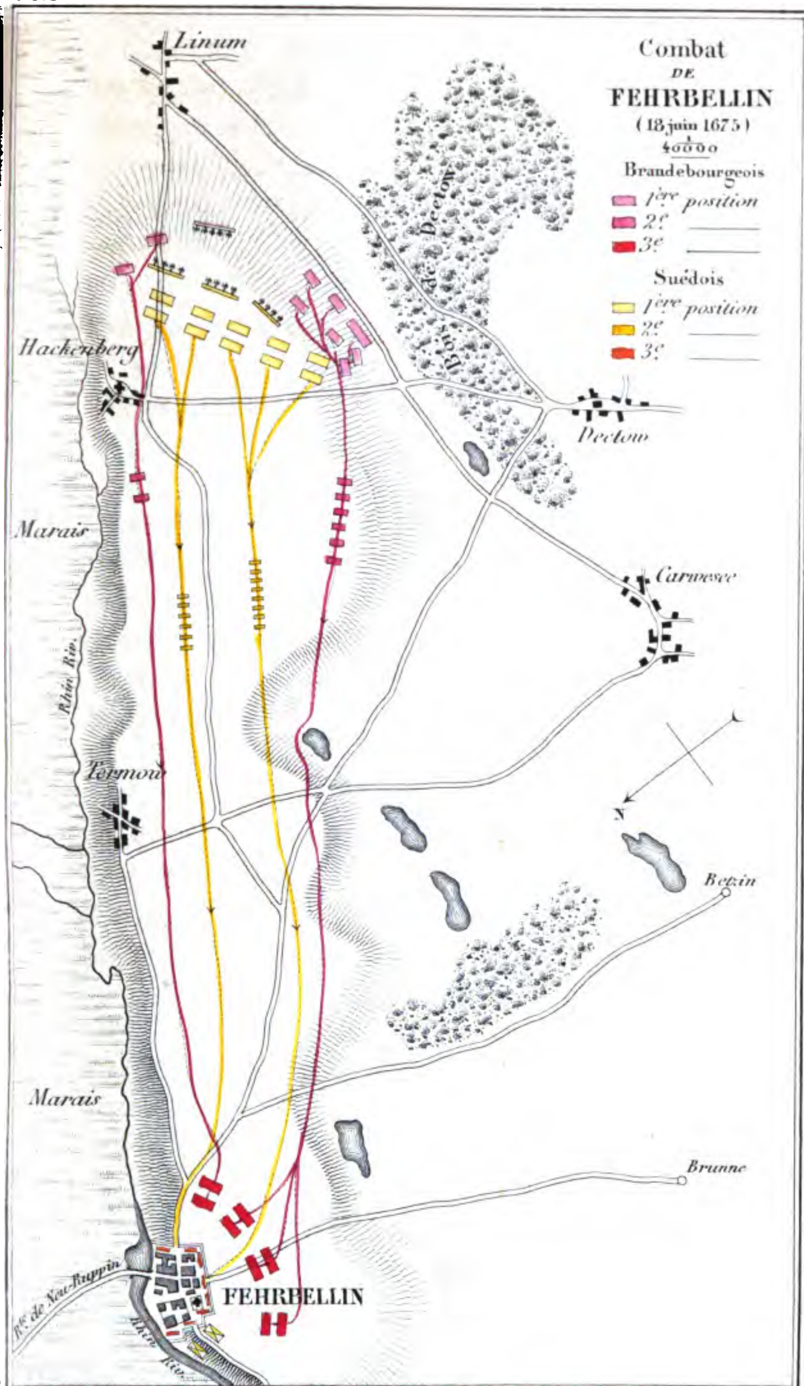
Un combat s'engage sur ce dernier point le 18 juin 1675 (*voyez la planche Ire*).

Le général suédois Wrangel, vivement poursuivi par l'Électeur, cherche à lui fermer l'accès de Fehrbellin : il place son aile gauche un peu en avant d'Hackenberg, et son aile droite sur la direction de Dectow; des batteries couvrent son centre et sa gauche.

A l'inspection de cette disposition, Frédéric-Guil-

la garnison. Le traducteur allemand de ce travail (Leipzig, 1854, p. 27), M. de Reinhard, s'inscrit en faux contre cette assertion; je le veux bien. Toutefois je dois dire que ce fait est indiqué par Frédéric le Grand lui-même, dans ses *Mémoires de Brandebourg*. Il est vrai que le monarque historien parle d'un seul régiment coupable d'enivrement, mais la garnison n'en comportait pas davantage, puisque les vainqueurs firent prisonniers le colonel Wangelin, 5 autres officiers, 186 dragons, en tout 192 hommes, et s'emparèrent de 600 chevaux, de 6 drapeaux, de 2 timbales. En tout cas, il y eut toujours ruse dans l'enlèvement de Rathenow : le feld-maréchal Derfflinger, récemment au service du Brandebourg, s'offrit à la garde avancée comme un officier suédois poursuivi, appartenant à la garnison de Brandebourg. Les défenseurs de Rathenow, surpris, se battirent d'ailleurs bravement, et furent presque tous passés au fil de l'épée.

Pl. I.



Histoire militaire de la Prusse par Ed. de la Barre Duparcq.

laume arrête son plan d'attaque. Il jettera son effort principal contre la droite suédoise, complétement dépourvue d'artillerie, se bornera, contre le centre ennemi, à une simple canonnade, et contiendra la gauche de Wrangel par la menace incessante d'une charge de la part de plusieurs escadrons commandés par le landgrave Frédéric de Hombourg.

Tout dépend de l'exécution exacte, rigoureuse, de ce plan. L'Électeur s'avance, protégé par son artillerie, qui occupe une position centrale; il côtoie avec ses principales forces le bois de Dectow, et se prépare à tourner la droite ennemie. Malheureusement le prince de Hombourg oublie ses instructions, et attaque intempestivement la gauche suédoise : en dépit de son courage, il est défait et refoulé avec perte. Il s'agit maintenant de sauver ses intérêts compromis par un imprudent lieutenant; Frédéric-Guillaume n'hésite plus, et s'élance, entraînant, dit-on, ses soldats sur ses traces par ces fières et confiantes paroles : « Compagnons, je ne veux pas d'autre défense et d'autres armes que la protection de Dieu, votre courage et mon épée. Suivez-moi donc, mes amis, et soyez sûrs de la victoire. » Il brusque son attaque, et se maintient, malgré les projectiles de l'artillerie ennemie, malgré les charges de la cavalerie suédoise. L'infanterie de Wrangel essaye de s'emparer de la batterie brandebourgeoise. Vaine tentative. Le colonel Mörner répond aux ordres électoraux apportés par un aide-de-camp : « Je mourrai plutôt que de laisser l'ennemi prendre nos bouches à feu! » et tient

parole; les artilleurs, électrisés par son audace et son trépas, déciment les fantassins suédois, les obligent à reculer. Wrangel dégarnit son centre en faveur de sa droite; mais il est trop tard, la droite se met en déroute, et cette déroute se propage jusqu'à la gauche. Les Suédois battent alors en retraite sur deux colonnes, le long de la double crête longitudinale du plateau. La colonne de droite résiste assez bien aux chicanes des vainqueurs, et gagne Fehrbellin en ordre; la colonne de gauche souffre à peine de la poursuite des troupes harassées du prince de Hombourg.

Les murailles de Fehrbellin abritent les vaincus, et la nuit met fin au combat. L'obscurité favorise l'évacuation de cette place, qui se termine, le 19, par l'incendie du pont; les Suédois gagnent le Mecklembourg par Ruppin et Witstock.

L'effectif des armées engagées montait, avant l'action : à 5,600 cavaliers, 500 fantassins (1) et 13 bouches à feu (2) du côté des Brandebourgeois; à 4,000 chevaux, 7,000 hommes de pied et 38 pièces d'artillerie du côté des Suédois. La lutte fit perdre aux vainqueurs 500 tués ou blessés; aux vaincus, environ 3,000 hommes, dont plusieurs officiers supérieurs, 8 drapeaux, 2 étendards, 1 canon.

D'après les effectifs précédents, le lecteur voit que le combat de Fehrbellin est une action où la cavalerie

(1) Ces 500 mousquetaires arrivèrent après la décision du combat.

(2) Neuf canons de 3 livres, deux canons de 12 livres, et deux obusiers.

l'emporte sur l'infanterie : comme tel il a été souvent cité. Il mérite aussi l'attention, parce que l'Électeur, dans sa marche rapide pour atteindre ce champ de bataille, trouve moyen de se faire suivre par des bouches à feu qui vont aussi vite que sa cavalerie, et pourtant l'artillerie à cheval n'était pas encore inventée.

Frédéric-Guillaume accorda son pardon au landgrave Frédéric de Hombourg, dont la légèreté avait failli compromettre, à Fehrbellin, la fortune du Brandebourg.

Cette campagne de 1675 est assurément fort belle ; elle honore l'Électeur, et, pour citer le plus illustre de ses descendants (1), « sa postérité date, de la fameuse journée de Fehrbellin, le point d'élévation où la maison de Brandebourg est parvenue dans la suite. »

En 1676, le grand Électeur débute par conclure un traité avec le Danemark. Pendant que la flotte de ses nouveaux alliés ferme les ports de la Suède, il chasse les Suédois de l'île de Wollin, s'empare d'Anclam, bloque Stettin.

La campagne de 1677 fut moins heureuse pour les Suédois, et leur jeune roi Charles XI, en Poméranie que dans la Suède méridionale, où ils avaient battu à Lunden le roi de Danemark Christian V. Frédéric-Guillaume obtint la capitulation de Stettin : il y mit, il est vrai, six mois de tranchée ouverte, et perdit

(1) Frédéric le Grand.

beaucoup de monde, deux circonstances fâcheuses qui dénotent l'inhabileté de ses officiers et l'inexpérience de ses troupes en fait de siége, et nous le montrent, sous ce rapport, très arriéré pour un contemporain de Vauban.

L'année 1678 sourit à l'Électeur, qui enlève l'île de Rugen aux Suédois, bombarde Stralsund, et s'en empare, ainsi que de Gripswald. Alors une mauvaise nouvelle lui parvient : 16,000 Suédois, sous le général Horn, inondent la Prusse, mettent le feu aux faubourgs de Memel, réduisent Tilsit à l'obéissance. Pour sauver son pays, parcouru et ravagé en tous sens, il revient, avec la promptitude de conception du génie, à ce système de marche rapide qui l'a conduit au succès sur le plateau de Fehrbellin. Il quitte Berlin (10 janvier 1679) à la tête de 9,000 hommes, franchit la Vistule, pousse jusqu'aux Suédois, qui reculent à son approche. Sur les bords du Frische-Haff, il rencontre un amas de traîneaux préparés par ses ordres : entasser ses soldats sur ces traîneaux, les faire courir par jour pendant 7 milles allemands, atteindre Tilsit, délivrer cette place, lancer ses lieutenants à la poursuite de Horn, tout cela lui demande quelques jours à peine, et le 14 janvier il entre triomphant à Kœnigsberg.

Louis XIV veut faire rendre aux Suédois ce que l'Électeur leur a enlevé. 10,000 Français, conduits par Créqui, s'emparent de la principauté de Minden, du duché de Clèves et de la portion brandebourgeoise de la Westphalie. Frédéric-Guillaume, alarmé

de ces pertes, sachant de plus les Bavarois, les Polonais et les Saxons prêts à l'attaquer, résolut d'en venir à la paix avec la France. Cette paix, après beaucoup de difficultés, fut conclue et signée en 1679, à Saint-Germain-en-Laye, sur les bases du traité de Westphalie. Frédéric-Guillaume restitua ses conquêtes aux Suédois, et promit de ne point donner secours aux Danois; en compensation, il conserva la propriété des péages maritimes de la Poméranie ultérieure, et les villes de Camin, Greiffenberg, Wildenbruck et Garz, et reçut une indemnité de 800,000 écus payés par le roi de France. Ce traité mit fin à sa carrière militaire.

Frédéric-Guillaume porta dès lors son attention sur l'administration intérieure de son Électorat; il établit un impôt unique et sans privilége, l'accise, et introduisit l'usage des postes.

Il fut le premier souverain brandebourgeois qui entretint une marine. Dès 1678, on le voit louer à un négociant hollandais 3 frégates armées de 25 canons chacune, ainsi que d'autres petits bâtiments, faire armer lui-même, dans ses États, quelques navires, réunir bientôt jusqu'à 10 frégates, et entretenir dans la mer Baltique une croisière qui facilita ses opérations contre les Suédois, notamment les siéges de Stettin et de Stralsund. La conquête de toute la Poméranie l'ayant gratifié d'une bonne étendue de côtes, depuis Stralsund jusqu'à Memel, il s'occupa de faire fleurir dans ses États le commerce maritime, améliora le port de Pillau, et établit à Berlin une

chambre de commerce : la restitution postérieure de la Poméranie aux Suédois, par suite des stipulations de la paix de Saint-Germain, paralysa ses desseins, mais ne les annula pas. Après avoir envoyé sur les côtes d'Espagne et d'Amérique une escadre de 6 frégates, qui se mesura assez heureusement avec 12 bâtiments espagnols, et fit quelques prises, résultat qui étonna l'Europe, en lui révélant l'existence d'une marine brandebourgeoise, il entreprit de lier des relations commerciales avec la Guinée. Une alliance fut d'abord signée en 1681, en son nom, avec trois chefs de peuplades de cette côte africaine, et le 1er janvier 1683 le major de Groeben, chef de son expédition, bâtit sur le mont *Mamfort* un fort armé de 20 canons, où il arbora le pavillon de Brandebourg, dans lequel il laissa garnison, et qu'il nomma *Grosfriedrichsbourg*. L'année suivante, deux autres petits forts s'élevèrent à proximité de ce premier établissement, et en 1685 l'Électeur acquit et releva le fort d'Arguin, dans l'île de ce nom, située entre le cap Vert et le cap Blanc, près de la rivière du Sénégal. Ces quatre forts, malgré leur faiblesse réelle, excitèrent la jalousie des Hollandais; Frédéric-Guillaume la contint. Son fils continua, à cet égard, ses projets; mais son petit-fils, dégoûté des frais considérables qu'ils entraînaient, vendit pour une somme minime, à la compagnie hollandaise, les terrains qu'il possédait en Afrique (1).

(1) *Dissertation contenant des anecdotes du règne de Frédéric-*

L'équité bien connue du grand Électeur le fit choisir, en 1679, pour arbitre par le duc de Holstein-Gottorp et par la ville de Hambourg, alors en démêlé avec le Danemark. Ses conseils réussirent également à faire comprendre à l'Allemagne combien les attaques des Ottomans la menaçaient plus que les progrès de Louis XIV, et il donna sa garantie (6 novembre 1684) pour le traité de l'Empire qui assurait à la France Strasbourg et Kehl.

L'arrivée à Berlin d'un ambassadeur du khan des Tartares, Mourad-Geray, montra la hauteur de sa réputation, puisque l'on venait de si loin cultiver son amitié.

Le décès de l'administrateur du duché de Magdebourg fit entrer Frédéric-Guillaume en possession définitive de ce pays, dont l'Empereur ne tarda pas à lui donner l'investiture (1685). La même année, un autre bonheur lui échut en partage. La révocation de l'édit de Nantes expulsa les protestants du territoire français : vingt mille des proscrits répondirent à la promptitude de son appel généreux (1), et vinrent fonder dans le Brandebourg divers établissements. Industriels pour la plupart, ils enrichirent

Guillaume le Grand, Électeur de Brandebourg, et surtout de ses exploits maritimes, lue dans la séance publique de l'Académie de Berlin, le 24 janvier 1781, par M. DE HERTZBERG, ministre d'État et membre de l'Académie.

(1) La révocation de l'édit de Nantes fut signée par Louis XIV le 22 octobre 1685; l'édit de Potsdam, offrant asile aux protestants français sur les terres dépendant de l'électorat de Brandebourg, porte la date du 29 octobre 1685.

l'Électorat de manufactures, qui l'affranchirent bientôt d'achats coûteux chez les nations étrangères. Les villes de cette contrée, Berlin principalement, s'ornèrent sous la main d'artistes et d'ouvriers français. Des épées françaises, puissantes et renommées, celles, par exemple, du maréchal de Schonberg, des généraux de Briquemault, de Baucourt, d'Hallard, de La Cavé, des colonels de Varennes, du Plessis-Gouret, de Cournuaud, vinrent ajouter à la force de l'armée brandebourgeoise, qui compta dans ses rangs jusqu'à 600 officiers réfugiés.

Le grand Électeur expira le 28 avril 1688, de la goutte dégénérée en hydropisie : il était alors âgé de soixante-huit ans, deux mois et vingt-trois jours. La veille, il avait remis à son successeur des instructions écrites relatives à la manière de bien gouverner les États brandebourgeois (1). « Jamais souverain, s'écrie le baron de Pœllnitz, ne fut ni plus regretté, ni plus estimé au dehors. »

Frédéric-Guillaume avait une taille un peu au-dessus de la moyenne, et un corps solidement charpenté ; sa démarche était décidée, sa voix forte, son ton engageant. Un nez aquilin et une petite moustache donnaient à toute sa physionomie cette expression de résolution et d'audace qui cadre à merveille avec sa carrière de guerrier.

Le comte de Guiche nous apprend, dans ses *Mé-*

(1) *Dernières heures de l'électeur Frédéric-Guillaume*, à la suite de l'*Abrégé de l'histoire des électeurs de Brandebourg*, par l'historiographe de Prusse A. TEISSIER; Berlin, in-16, 1705, p. 111.

moires, qu'il était sociable, parlait volontiers, aimait à raconter ses guerres, et s'occupait de mathématiques, surtout de leur application à la mécanique.

Ce prince ordonnait de grand matin sur toutes les affaires, examinant mûrement les plus importantes avec l'aide de ses conseillers ; pour ces dernières, il écrivait et disposait tout de sa propre main, sans reculer, en hiver même, devant un travail de cabinet qui l'assujettissait dès sept heures du matin, et l'occupait encore à huit heures du soir. Certains jours il se passait entièrement de secrétaire ; plus tard ce secours devint indispensable à sa vue fatiguée. Sa plume écrivait l'allemand avec pureté et en connaissance de cause : on ne cite qu'un exemple de son emploi de la langue française (1).

Le grand Électeur tenait à sa religion : l'on attribue à sa piété une partie de la bienveillance qu'il montra envers les réfugiés protestants français, et le refus qu'il formula, en 1649, de la couronne de Pologne sous la condition d'embrasser la religion catholique, disant qu'à ce prix il ne deviendrait pas empereur. Je vois en lui, à cette occasion, un rigide et persévérant imitateur de son arrière-grand-père par alliance, l'amiral de Coligny (2), l'un des chefs de la réforme en France dans la seconde moitié du XVIe siècle.

(1) Sa lettre de remercîments au roi Charles II pour l'envoi de l'ordre de la Jarretière.

(2) Sa première femme, Louise-Henriette d'Orange, était fille du prince d'Orange Frédéric Henri de Nassau (frère de Maurice

Frédéric-Guillaume possédait les qualités d'un grand homme. On peut dire, à sa louange, qu'il agrandit (1) et consolida son Électorat, et sut conquérir en Europe un renom et un ascendant dont son fils profita. Louons donc l'artiste qui, en lui dressant un monument, a eu l'idée symbolique de faire sortir du piédestal d'une statue équestre la main du héros prête à saisir la couronne royale.

A son avénement, le militaire du Brandebourg se trouvait aussi bas que l'état matériel et la prospérité du pays. Il le releva successivement. Ses premières levées régulières remontent à 1650 : les difficultés suscitées par les états forcèrent de les suspendre. Néanmoins, en faisant appel à d'anciens soldats suédois et à de nouveaux engagés, il se forma une armée. Dès 1651, il pouvait conduire en campagne 86 compagnies d'infanterie (environ 8,600 hommes) et 48 escadrons (environ 3,840 cavaliers), soit en tout 12,440 soldats. Le peu d'aide de la part des états l'oblige encore d'en congédier une partie. En 1655, le grand Électeur possède une armée de 26,800 hommes, sur laquelle il opère une réduction momentanée après la paix d'Oliva, pour cause d'économie. Douze ans

de Nassau, et grand capitaine lui-même), et petite-fille, par conséquent, de Louise de Coligny, fille de l'amiral, qui, après la mort tragique de son premier mari, Louis de Téligny, avait épousé le prince d'Orange Guillaume de Nassau.

(1) Un auteur contemporain l'appelle « *le plus grand terrien de toute l'Allemagne*, marchant sur ses terres depuis les Pays-Bas jusques en Pologne et en Courlande. » AUBERY, *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*; Paris, 1680, in-12, p. 299.

plus tard, ce chiffre total s'abaisse jusqu'à 24,123. Frédéric-Guillaume dirige alors lui-même :

3,682	fantassins,
5,914	cavaliers,
730	dragons.
Au total : 10,326	hommes.

Ses troupes de Westphalie montent à :

10,766	fantassins,
2,745	cavaliers,
286	dragons.
Au total : 13,797	hommes.

Un escadron compte, dans cette armée, 83 cavaliers; une compagnie d'infanterie, 130 hommes; une compagnie de dragons, de 112 à 130 soldats.

Ces chiffres se conservent à peu près jusqu'à la paix de Wossen, qui fait descendre leur ensemble à 16,000 hommes. Peu avant la paix de Saint-Germain, cet ensemble atteint son maximum, 38,533 combattants, savoir :

Infanterie.	25,366
Cavalerie.	9,713
Dragons.	3,454

Après cette paix, on revient à un effectif total de 21,060 hommes.

Frédéric-Guillaume laisse à son décès une armée de 28,500 soldats, partagés ainsi :

Infanterie.	21,000
Cavalerie.	4,800
Troupes de garnison.	2,700

Ce chiffre total de 28,500 est emprunté aux Mémoires de Frédéric le Grand : d'autres auteurs le portent à 33,000. Dans tous les cas, chaque arme se subdivisait en un nombre de bataillons et d'escadrons indiqué (1) dans les trois tableaux suivants :

TABLEAU *de l'infanterie brandebourgeoise à la mort du grand Électeur* (1688).

NOMS DES RÉGIMENTS.	NOMBRE de bataillons.	NOMBRE de compagnies.	NOMBRE d'hommes à 150 par compagnie.
Gardes.	6	24	3600
Electrice.	2	8	1200
Prince électoral.	2	8	1200
Prince Philippe.	2	8	1200
Prince d'Anhalt.	2	8	1200
Derfflinger.	2	8	1200
Holstein.	2	8	1200
Spahn.	2	8	1200
Dœnhoff.	2	8	1200
Barfus.	2	8	1200
Zieten.	2	8	1200
Courlande.	2	8	1200
Belling.	2	8	1200
Varennes.	2	8	1200
Pœllnitz.	1	4	600
Cournuaud.	1	4	600
Briquemault.	1	4	600
Totaux.	35	140	21000

NOTA. L'infanterie brandebourgeoise se rangeait alors sur 6 rangs, et comprenait 1 piquier pour 2 mousquetaires.

(1) Sauf les artilleurs, au nombre de 300.

TABLEAU *de la cavalerie brandebourgeoise à la mort du grand Électeur* (1688).

NOMS DES RÉGIMENTS.	NOMBRE d'escadrons.	NOMBRE de maîtres à 120 par escadron.
1° CUIRASSIERS.		
Gardes du corps.	2	240
Grands mousquetaires.	2	240
Grenadiers à cheval.	1	120
Régiment du corps.	3	360
Prince électoral.	3	360
Anhalt.	3	360
Derfflinger.	3	360
Spahn.	3	360
Briquemault.	3	360
Litwitz.	3	360
Du Hamel.	3	360
Prince Henri de Saxe.	3	360
2° DRAGONS.		
Régiment du corps.	4	480
Derfflinger.	4	480
Totaux.	40	4800

TABLEAU *des garnisons brandebourgeoises à la mort du grand Électeur* (1688).

NOMS DES RÉSIDENCES.	NOMBRE de compagnies.	NOMBRE d'hommes.
Memel.	3	450
Colberg.	4	600
Kustrin.	4	600
Spandau.	2	300
Peitz.	3	450
Friederichsbourg.	1	150
Francfort.	1	150
Totaux.	18	2700

Les frais d'entretien de cette dernière armée du grand Électeur atteignaient annuellement à 1,098,000 thalers (4,073,580 francs).

Sous ce prince, l'infanterie brandebourgeoise portait des habits d'ordonnance et des manteaux; un tiers des fantassins se servait de piques, les deux autres tiers avaient un mousquet. La cavalerie portait la demi-armure, et combattait par escadron : c'était son arme de prédilection, sans doute parce que les contrées où il guerroyait étaient plates, et que ses voisins les Polonais luttaient presque tous à cheval.

Il possédait environ 73 pièces d'artillerie de différents calibres, avec le nombre de voitures nécessaires, et plusieurs équipages de pont. La proportion de cette arme, dans ses expéditions, était de deux pièces régimentaires de 3 livres par 1,000 hommes, sans compter les bouches à feu de gros calibre, traînées à la suite des troupes. Son affection pour la cavalerie s'étendait aussi à l'artillerie.

Le vainqueur de Fehrbellin n'avait pas un seul ingénieur militaire à son service : aussi n'entoura-t-il Berlin (1) que de médiocres ouvrages de fortification, et ne prit-il Stralsund qu'en brûlant cette ville par

(1) Il améliora également les enceintes de Pillau et de Colberg, cette dernière en 1655. A la fin de son règne, il possédait un assez grand nombre de places fortes. Sur sa frontière occidentale : Lippstadt, Hamm, Minden, Wesel, Ross, Emmerich, Schenkenschanz. Sur l'Elbe : Magdebourg, Mersebourg et Peitz. Pour défendre la Havel et la Sprée : Havelberg, Pritzerbe, Plaue, Werder, Potsdam, Spandau, Copenick, Fürstenwalde et Mühlrose. En autre : Königsberg et Memel, en Prusse; Custrin, sur l'Oder.

ses boulets rouges, sorte de projectiles dont le lieutenant-général marquis de Feuquière lui attribue à tort l'invention (1), puisque les Arabes s'en servaient déjà en 1342 au siége de la place d'Algésiras.

La présence d'un grand nombre d'enrôlés étrangers, et une certaine animosité qui régnait entre les diverses armes, obligèrent Frédéric-Guillaume à plusieurs édits répressifs : le premier est du 24 mai (3 juin) 1641, les autres parurent en 1656 et 1687.

Cet électeur était réellement le premier chef de son armée. Au-dessous de lui venaient le feld-maréchal-général, les feld-maréchaux, dont il créa la dignité dans le Brandebourg, et qu'il choisit parmi les officiers étrangers, puis chaque chef de troupes, suivant son rang. Le ministre Otto de Schwérin, que l'ordre des préséances plaçait avant les feld-maréchaux, rendit aussi à Frédéric-Guillaume de grands services sous le rapport militaire, en ce sens qu'en l'absence du prince il donna souvent des instructions aux généraux du grade le plus élevé, et le fit toujours avec une rectitude et un tact qui honorent son caractère et ses talents : ce trait remarquable prouve une fois de plus qu'un homme supérieur peut s'entendre à diriger les hommes de guerre sans avoir tiré l'épée.

Au début d'une guerre, le grand Électeur faisait délibérer son conseil privé sur les affaires militaires en présence des feld-maréchaux. En campagne, il tenait un conseil de guerre avec ses plus vieux géné-

(1) *Mémoires de Feuquière*, chap. 91.

raux, et laissait à chaque assistant la latitude d'exprimer ouvertement son avis.

L'esprit supérieur de ce prince n'exigeait pas d'une manière absolue la noblesse pour être officier; son feld-maréchal Derfflinger était fils d'un pauvre paysan autrichien, et ce fait semble probant, quoique ce guerrier fût déjà colonel en Suède avant d'entrer au service du Brandebourg en qualité de général-major. D'ailleurs, quand les villes contribuaient aux levées, Frédéric-Guillaume les autorisait à nommer des officiers.

Sous ce prince, le drapeau restait aux yeux de tous un objet sacré : celui qui le portait n'exerçait en rien le droit de punition, et pouvait même intercéder en faveur du coupable; ce moyen d'inspirer aux soldats de l'affection pour le signe du ralliement et de l'honneur semble emprunté aux usages des troupes suédoises sous Gustave-Adolphe.

CHAPITRE CINQUIÈME.

HISTOIRE DE FRÉDÉRIC, PREMIER ROI DE PRUSSE (1688-1713).

SOMMAIRE. — Le nouvel Électeur envoie des troupes à l'Empereur, pour l'aider dans sa lutte contre la France. — Son couronnement comme Roi de Prusse. — Médailles frappées à cette occasion. — Avantages politiques du titre de Roi pour la maison de Brandebourg. — Première et deuxième batailles d'Hœchstœtt. — Bataille de Cassano. — Bataille de Turin. — Frédéric Ier acquiert la principauté de Neufchâtel. — Siége de Tournay. — Bataille de Malplaquet. — Neutralité de la Prusse dans les luttes contre la Suède. — Traité d'Utrecht. — Mort de Frédéric Ier. — Tableaux de l'armée qu'il laisse à son fils.

Le fils du Grand-Électeur prit les rênes du gouvernement à l'âge de trente ans, sous le titre de Frédéric III, Électeur de Brandebourg.

Attribuant à la France les chagrins de famille qui avaient assombri son existence du vivant de son père, le nouvel Électeur haïssait les Français. Il n'hésita donc pas à secourir l'Empereur contre Louis XIV, dirigea sur le bas Rhin un corps de troupes qui s'empara de Rheinberg, prit ensuite lui-même le commandement de ce corps, et vint assiéger Bonn, qui ne capitula qu'après quatre-vingt-dix-sept jours de tranchée ouverte (12 octobre 1689) ou plutôt de blocus; car forcé d'envoyer des troupes à l'Électeur de Trèves inquiet pour Coblentz, et au duc de Lorraine, pour

le mettre à même d'assiéger Mayence, il fut obligé de transformer en blocus le siége qu'il avait commencé en règle. Pourtant l'assaut ne fut donné qu'après quatre ou cinq jours passés à battre en brèche. Il y eut deux colonnes d'assaut, l'une aux ordres de Dohna, l'autre dirigée par Natzmer. La première comprenait le corps des *grands mousquetaires* (réfugiés français), dont Dohna était colonel, et qui servait au besoin à pied, la compagnie des grenadiers à cheval y annexée et les cadets (la plupart français); ce fut elle qui, après avoir surmonté une certaine résistance dans le chemin couvert, fit plier l'ennemi, sauta dans le fossé, emporta la demi-lune, se logea sur la contrescarpe; le chef qui la dirigeait, arrivé dans le chemin couvert, s'était débarrassé, comme d'un *meuble incommode* (l'expression lui appartient), de la cuirasse du margrave Philippe, que l'amitié de l'Électeur l'avait forcé à endosser au moment de partir pour sa périlleuse attaque. Le baron d'Asfeld, gouverneur français de Bonn, que signale sa belle défense, ayant été mortellement blessé à l'attaque de la demi-lune, Frédéric III lui envoya pour le soigner *Gervail*, chirurgien-major des grands mousquetaires, réputé pour habile dans son art (1).

Dans la campagne suivante, Frédéric III mit en ligne plus de 20,000 hommes de ses troupes, répartis en deux corps d'armée; l'un combattit et fut défait

(1) *Mémoires originaux sur le règne et la cour de Frédéric Ier*, roi de Prusse, écrits par *Christophe, comte de Dohna*, ministre d'État et lieutenant-général. Berlin, 1833, p. 112, 114, 116.

à Leuze, sous les ordres du roi d'Angleterre, Guillaume ; l'autre se distingua dans la journée de Selankemen (19 août 1691), contribua à la victoire remportée ce jour-là sur les Turcs par le prince Louis de Bade, et mérita de grands éloges de la part du général vainqueur.

Frédéric, voulant se ménager la faveur de l'Empereur d'Allemagne, entretint un corps de troupes dans ses armées, et l'assista dans sa lutte contre la France jusqu'à la paix de Ryswick (1697).

En 1699, il s'empara du territoire d'Elbing, et le conserva en garantie d'une somme que lui devait la Pologne.

Frédéric III était petit et fort mal fait de sa personne ; sa femme, Sophie-Charlotte, de Brunswick-Lunebourg, la même qui se plaisait à converser avec Leibnitz, l'appelait son *Ésope.* Néanmoins il se trouvait pétri de vanité, aimait le faste, la dépense, et cherchait à imiter en tout Louis XIV. Sa vanité le porta à ambitionner le titre de roi ; dès son avénement il roula dans sa tête le projet de ceindre la couronne royale, et comme, pour l'exécution de ce projet, il avait besoin de l'assentiment de l'Empereur, il l'aida de tous ses moyens contre ses ennemis. En 1700, l'ouverture de la succession d'Espagne amena une nouvelle guerre entre la France et l'Empire ; dès lors les circonstances se présentèrent favorables à Frédéric III, car l'Empereur eut besoin d'alliés. Cet Électeur conclut avec le chef de l'Empire un traité par equel ce dernier le reconnaissait comme roi de

Prusse (1), sous condition d'un secours de 10,000 hommes, entretenus à ses frais pendant toute la durée de la guerre qui allait s'ouvrir, et moyennant quelques autres charges onéreuses.

Ausitôt Frédéric III se hâta de se faire sacrer et prit le titre de Frédéric Ier, roi de Prusse. La cérémonie eut lieu à Kœnigsberg, le 18 janvier 1701; elle fut magnifique et obéra pour longtemps les finances de l'État, ce que l'on croira sans peine quand on saura que chacun des boutons de l'habit royal coûta 3000 ducats, et que le nouveau roi fit présent à l'envoyé de l'Empereur d'une bague de 15,000 écus (2). Ce fut à cette occasion que le premier monarque de la Prusse institua l'ordre de l'Aigle-Noir. A la fin du mois d'avril, Frédéric Ier fit, avec la reine son épouse, une entrée solennelle à Berlin.

Une médaille commémorative (*Kronungsmunze*) fut frappée pour ce couronnement. Elle portait sur la face l'effigie du nouveau roi, avec ces mots : *Fridericus rex, unctus Regiomonti die* 18 *januarii.* Son revers présentait une couronne avec cette inscrip-

(1) Frédéric II nous apprend, dans les *Mémoires de Brandebourg*, qu'il fut d'abord question pour son aïeul de prendre le titre de *roi des Vandales*. Or il existait, assure-t-on, dans les États de Brandebourg (entre l'Elbe et l'Oder) une tribu de Vandales de 5 à 600 feux, qui possédait en cachette un roi de sa nation; le Grand-Électeur vit même un jour ce monarque, vestige secret d'une puissance périmée, ou du moins le savant hollandais Jacques Tollius rapporte le fait dans ses lettres de voyage.

(2) *L'esprit des cours de l'Europe*, pour le mois de juin 1701, in-18. La Haye, 1701, p. 282.

tion : ***Prima meæ gentis***, 1701. Le nouveau roi en fit jeter pour 10,000 écus au peuple lors de sa sortie de l'église où il venait d'être sacré. Outre cette médaille principale, on en frappa plusieurs autres à cette occasion. La plus curieuse de ces dernières est sans contredit celle qui, ayant sur la face l'effigie royale avec ces mots : ***Fridericus I, rex Borussiæ***, porte au revers un aigle entouré de la légende ***Hinc Jovis inde meum***, et autour de cette légende tous les noms des Électeurs de Brandebourg, depuis 998, écrits en entier, avec les dates de l'avénement et de la mort de chacun d'eux (1); ces électeurs sont au nombre de trente-sept.

La nouvelle reine de Prusse, d'accord avec l'opinion générale des Brandebourgeois, ne partageait point le désir ardent de son époux de devenir Majesté royale; elle regrettait même, suivant son expression, d'*aller jouer en Prusse la reine de théâtre vis-à-vis de son Ésope*. Cette princesse, malgré la maturité de sa raison et la solidité de son savoir, voyait faussement en cette circonstance. L'acquisition du titre de Roi était pour la Prusse d'une haute importance politique; elle jetait un germe de grandeur dans les destinées de ce pays, car il est moins choquant de voir

(1) ***Leben und Thaten Herrn Friederichs des Ersten***, Koniges *in* Preussen, Markgrafen.zu Brandeburg, des heiligen Romischen Reichs Erzkammerers und Churfursten, etc., von *Christian Heinrich Gutthern*, in-4. Breslau, chez *Jean-Jacob Korn*, 1750, p. 167. — *Études sur la Prusse*, tome II, p. 279. Voir l'article sur les *Médailles de* 1701.

un royaume s'agrandir qu'un électorat faire des conquêtes ; elle lui permettait de se mettre à la tête des puissances protestantes, en Allemagne, et de contrebalancer ainsi l'influence prépondérante de la catholique Autriche. Aussi le prince Eugène de Savoie dit-il, en apprenant cette concession : « Que l'Empereur devrait faire pendre les ministres qui lui avaient donné un conseil aussi perfide. » La royauté, a écrit celui des successeurs de Frédéric Ier qui en sut le mieux profiter (1), était une amorce que ce monarque jetait à toute sa postérité, et par laquelle il semblait lui dire : « Je vous ai acquis un titre, rendez-vous-en digne ; j'ai jeté les fondements de votre grandeur, c'est à vous d'achever l'ouvrage. »

Après la bataille de Narva (1700), le roi de Suède, vainqueur, promit la neutralité à la Prusse ; néanmoins il eût été prudent de conserver quelques soldats pour veiller à la défense du nouveau royaume ; mais Frédéric Ier n'en fit rien, et, ayant levé 8,000 hommes de nouvelles troupes, il les envoya en Flandre, à l'armée des alliés. Bientôt même il déclara la guerre à la France, à cause de dégâts commis dans le pays de Clèves par l'armée du maréchal de Boufflers.

Les troupes prussiennes prirent part à plusieurs des opérations de la guerre de la succession d'Espagne. Ainsi en 1703 elles firent, à la première bataille d'Hœchstœtt, perdue par Styrum et gagnée par Villars, une belle retraite en carré, sous le commandement du prince d'Anhalt.

(1) Frédéric le Grand, *Mémoires de Brandebourg*.

On les retrouve ensuite à la seconde bataille de Hœchstœtt (1704), dans laquelle le prince Eugène et Marlborough remportèrent la victoire sur l'armée franco-bavaroise. Elles sont à la droite de l'armée des alliés, sous le commandement du prince Eugène. Ce général attaque d'abord vers le village de Lutzingen, avec 11 bataillons prussiens, 6 bataillons danois et la cavalerie impériale. Cette dernière lâche pied et, malgré les efforts du prince d'Anhalt, l'infanterie suit son exemple et ne parvient à se reformer qu'au bout d'une heure (1). Dans une seconde charge cette infanterie éprouve le même sort. C'est seulement à la troisième tentative que le prince Eugène vient à enlever les bataillons prussiens, qui, malgré l'abandon de la cavalerie et le jeu de la mitraille, donnent bravement et contribuent au succès de la journée.

Le prince d'Anhalt, avec ses 8,000 Prussiens, marcha ensuite en Italie. En 1705, et au début de la campagne de 1706, il assista aux défaites subies à Cassano et à Calcinato par le prince Eugène, dont la fortune cédait à celle de Vendôme; dans la première il fut blessé, et quantité de Prussiens se noyèrent dans le Ritorto, en voulant le repasser précipitamment. Le 14 juillet 1706, il dirigea le passage d'une partie des troupes impériales sur l'Adige, et le 7 septembre 1706, participa à la victoire remportée par le prince Eugène sur les Français, aux approches de

(1) *Histoire du prince Eugène de Savoie*, in-18. Amsterdam, 1740, t. II, p. 178.

Turin. Dans cette journée, où les alliés forcèrent les retranchements français, dont le duc d'Orléans avait en vain proposé de sortir pour attaquer, le prince d'Anhalt formait l'aile gauche avec son infanterie. Il attaqua à la baïonnette; écrasés par le feu des Français, ses soldats reculèrent en désordre, et ce ne fut qu'avec l'aide du général de Stille, et après de grands efforts, qu'il parvint à rétablir les affaires. Le prince Eugène accourut à sa gauche et contint l'ennemi; alors, honteux d'avoir rétrogradé, les Prussiens poussèrent en avant et pénétrèrent dans le retranchement par un endroit faible. Ce mouvement décida le gain de la bataille; le prince Eugène en écrivit une lettre de félicitation à Frédéric I[er].

Pendant ces luttes ce monarque acquérait pacifiquement deux accroissements de territoire, le comté de Tecklenbourg en Westphalie, par achat, et la principauté de Neufchâtel (1) (y compris le comté de Vallangin) en Suisse, par héritage. Les États de ce dernier pays, entraînés par les raisonnements du célèbre Leibnitz, le lui adjugèrent (2) en effet, comme héritier de la maison d'Orange (3), à la mort de la

(1) En allemand *Neuburg* ou *Neuenburg* (les deux formes se rencontrent dans les auteurs).

(2) Saint-Simon raconte dans ses *Mémoires* comment nos ministres réveillés par les hauts cris de madame de Mailly, alliée de de madame de Maintenon, s'avisèrent, mais trop tard, de soutenir dans cette affaire les prétendants français.

(3) Aussi sur la médaille frappée à cette occasion, Frédéric I[er] prend-il, outre ses titres ordinaires de *Rex Borussiæ* et d'*Elector Brandenburgicus*, le titre de *Princeps Auriacus* (prince d'Orange).

duchesse de Nemours (1707), dernier représentant de la maison de Longueville, qui possédait cette principauté depuis 1515. Louis XIV ne reconnut ce dernier accroissement qu'en 1713, à la paix d'Utrecht, en même temps que le titre nouveau de roi de Prusse, et sous la condition que la principauté d'Orange ferait retour à la France. Frédéric Ier respecta les droits des Neufchâtelois, qui avaient toujours eu sous leurs différents maîtres la jouissance entière des droits civils, et depuis cette époque, jusqu'à nos jours (1), la Prusse a conservé la souveraineté sur Neufchâtel, sauf de 1806 à 1815, où cette principauté appartint au maréchal Berthier (2).

L'année suivante le roi de Prusse envoya 4,000 hommes à Hambourg, pour y calmer une émeute.

Lorsque la défaite de Pultawa eut abaissé la puissance suédoise, Frédéric resta neutre et ne se joignit pas à la Saxe et au Danemark pour attaquer les provinces précédemment conquises par Charles XII.

Pendant l'année 1708, les troupes prussiennes continuèrent à combattre en Italie et en Flandre; dans ce dernier pays elles coopérèrent à la bataille d'Oudenarde, ainsi qu'au siége de Lille, sous le commandement du comte de Lottum.

(1) Jusqu'au traité signé à Paris le 25 mai 1857, par lequel le roi de Prusse vient de consentir à renoncer à cette souveraineté pour lui et ses successeurs : l'État de Neufchâtel fait depuis lors partie définitive de la Confédération suisse.

(2) Alexandre Berthier mourut le 1er juin 1815, dix-sept jours avant la bataille de Waterloo, à Bamberg, où il s'était retiré pendant les Cent-Jours, auprès du duc de Birkenfeld, son beau-père.

Dans la campagne de 1709, les Prussiens entretiennent 19 bataillons et 39 escadrons à l'armée des alliés. Ces forces prennent part au siége de Tournai ; le comte de Lottum y dirige l'une des trois attaques, celle de la porte de Valenciennes, entre le haut Escaut et la Citadelle, et pratique en vingt-un jours de tranchée ouverte (du 8 au 28 juillet) une brèche assez spacieuse pour donner l'assaut à la ville, ce qui engage les assiégeants à battre la chamade ; il assiége ensuite la citadelle, qui se défend jusqu'au 3 septembre.

Le prince héréditaire de Prusse, depuis Frédéric-Guillaume Ier, était présent au siége de Tournai ; pendant la bataille de Malplaquet, livrée peu après (11 septembre 1709), il figura également au milieu des rangs prussiens. Dans cette action, le comte de Lottum et le comte de Finck se distinguèrent à la tête de l'infanterie prussienne, rangée à l'aile droite sous les ordres de Marlborough ; Finck força le premier les retranchements français et soutint par deux fois la cavalerie impériale repoussée. Les pertes des Prussiens montent, pour cette journée, à 309 morts et 894 blessés (1) ; parmi les morts citons un officier qui avait eu la veille le pressentiment de sa fin prochaine, M. de Derschau, colonel du régiment d'infanterie du prince royal (2).

L'année suivante (1710) les Prussiens, aux ordres

(1) Quincy, *Hist. mil. de Louis le Grand*, t. VI, p. 206.
(2) *Mémoires de Pœllnitz*, t. I, p. 342.

du prince d'Anhalt, assiégèrent et prirent les places d'Aire et de Douai.

En 1711, pendant que les Russes, les Polonais et les Danois attaquaient Charles XII en Poméranie, Frédéric Ier garda encore la neutralité pour ne point exposer ses États à la misère résultant des maux de la guerre. Les habitants du royaume de Prusse souffraient, en effet, déjà bien assez de la disette et de la peste amenées par le voisinage de tant d'armées; néanmoins entraîné par son amour de la magnificence, leur premier monarque ne les secourut pas assez, malgré les représentations de son fils.

La mort de l'empereur Joseph (1711) et la victoire remportée à Denain (1712) par Villars facilitèrent bientôt la pacification de l'Europe, en guerre depuis douze ans; le traité d'Utrecht (1713) fut le sceau de cette pacification; le roi de Prusse, Frédéric Ier, mourut peu de temps avant sa conclusion, des suites d'une maladie lente.

Le principal trait du caractère (1) de ce monarque c'est la magnificence et la bizarrerie dans les actes de libéralité, puisqu'il gratifia un jour d'un fief de 40,000 écus un chasseur qui avait été assez heureux pour lui faire tirer un cerf de haute ramure.

(1) *Dohna* le juge avec indulgence : « On ne saurait rien lui reprocher, dit-il, si l'on en excepte d'avoir, par un excès de bonté d'âme, laissé quelquefois prendre un peu trop d'ascendant sur son esprit à de certaines gens qui en abusaient, et dont il savait fort bien se défaire, lorsqu'il s'apercevait que les choses allaient trop loin. » *Mémoires cités*, p. 342.

Son règne offre peu d'intérêt au point de vue militaire.

Pendant sa durée l'armée prussienne fut successivement diminuée ou augmentée suivant la baisse ou la hausse des subsides étrangers. En 1713, l'effectif de cette armée montait à 30,000 hommes, chiffre qui se décomposait entre l'infanterie et la cavalerie, comme l'indiquent les deux tableaux suivants.

Tableau *de l'Infanterie prussienne à la mort de Frédéric Ier* (1713).

NOMS DES RÉGIMENTS.	NOMBRE de bataillons.	NOMBRE de compagnies.	NOMBRE D'HOMMES à 115 par compagnie (*)
Garde blanche.	2	10	1,150
Garde.	3	15	1,725
Régiment du Roi. . . .	4	20	2,300
Margrave Albert. . . .	2	10	1,150
Margrave Louis. . . .	2	10	1,150
Anhalt.	2	10	1,150
Holstein.	2	10	1,150
Lottum	2	10	1,150
Vieux Dohna.	2	10	1,150
Prince de Hesse. . . .	1	5	575
Jeune Dohna.	2	10	1,150
Arnim.	2	10	1,150
Dœnhoff.	2	10	1,150
Finck.	2	10	1,150
Varennes	1	5	575
Du Trossel.	1	5	575
Grumkow.	1	5	575
Truchsès.	1	5	575
Heiden.	1	5	575
Margrave Henri. . . .	2	10	1,150
Anhalt-Zerbst.	1	5	575
TOTAUX.	38	190	21,850
GARNISONS.	»	18	2,070
TOTAUX DÉFINITIFS		208	23,920

* Nombre moyen adopté afin d'arriver à 30,000 hommes pour l'effectif total de l'armée, chiffre indiqué par Frédéric II dans les *Mém. de Brandebourg*.

TABLEAU *de la Cavalerie prussienne à la mort de Frédéric Ier.*

NOMS DES RÉGIMENTS.	NOMBRE d'escadrons.	NOMBRE DE MAITRES à 120 par escadron.
1° *Cuirassiers.*		
Gardes du corps.	4	480
Gendarmes	1	120
Régiment du corps	3	360
Prince-Royal	3	360
Margrave Frédéric.	3	360
Wartensleben.	3	360
Heiden.	3	360
Schlippenbach.	3	360
Bareuth.	3	360
Katt.	3	360
2° *Dragons.*		
Régiment du corps.	4	480
Margrave Albert.	4	480
Anspach.	4	480
Derfflinger.	4	480
Pannewitz.	4	480
Van der Albe.	4	480
TOTAUX.	53	6,360

Sous Frédéric Ier, les troupes prussiennes s'aguerrirent et se disciplinèrent; elles apprirent surtout le service des Hollandais, et imitèrent la propreté des troupes anglaises. Les officiers prussiens commencèrent à choisir pour soldats des hommes grands, forts, robustes. Les fantassins abandonnèrent tous la pique pour le fusil; malgré ce progrès, l'ordonnance des troupes à pied resta encore sur quatre rangs. Ce monarque fit en partie fortifier, à la manière de Vauban et de Coehorn, les places de Magdebourg et de Wesel.

CHAPITRE SIXIÈME.

HISTOIRE DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, SECOND ROI DE PRUSSE.

(1713-1740.)

SOMMAIRE. — Premières mesures prises par le nouveau roi. — Il observe d'abord la neutralité à l'égard des troubles du Nord, puis se voit obligé d'en sortir. — Il assiége Charles XII dans Stralsund. — Résultat de la campagne de 1715 pour la Prusse. — Talents administratifs et créations de Frédéric-Guillaume. — Caractère pacifique de son règne. — Sa modération en politique. — Il envoie un contingent de 6,000 hommes, servir sur le Rhin, dans l'armée Impériale. — Il est atteint d'une hydropisie. — Sa mort. — Sa prédilection pour l'économie. — Sa brutalité dans l'intérieur de sa famille. — Comment il entend que les lois militaires soient exécutées. — Tableaux de l'armée prussienne en 1740.

Frédéric-Guillaume débuta comme roi sous des auspices pacifiques, car le traité d'Utrecht fut signé peu de temps après son avénement (1).

Il apportait dans le gouvernement du jeune royaume de Prusse un esprit différent de celui de son père, et deux de ses premières mesures dénotent ses tendances. Il commença par réformer et diminuer la

(1) La mort de Frédéric Ier est du 25 février 1713, tandis que le traité d'Utrecht entre la France et la Prusse porte la date du 11 avril 1713; c'est par ce traité que Louis XIV reconnut la dignité royale dans la maison de Brandebourg, comme nous l'avons déjà mentionné dans le texte du chapitre précédent.

luxueuse maison de Frédéric Ier (1), et par augmenter le nombre de ses soldats ; c'était montrer clairement qu'il aimait l'économie et reconnaissait que le principal fondement de la puissance prussienne devait reposer sur les baïonnettes.

Comme mesures politiques il déclara ne vouloir posséder d'autre premier ministre que lui-même, et à l'égard des troubles du Nord observa une exacte neutralité comme son père.

Les événements le forcèrent bientôt à sortir de cette neutralité. Les généraux suédois remirent en séquestre, entre ses mains, la place de Stettin, et les ennemis de la Suède consentirent à ce séquestre, moyennant un don de 400,000 écus qu'il leur fit. De retour du fond de la Bessarabie, Charles XII protesta contre ce séquestre, éloigna toute possibilité de paix par son opiniâtreté, et obligea Frédéric-Guillaume à s'unir aux Russes, aux Danois et aux Hanovriens pour le maintien de ses engagements. Ce dernier monarque envoya 20,000 hommes en Poméranie, et assiégea bientôt, dans Stralsund, le vaincu de Pultawa, de concert avec le roi de Danemark.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 19 au

(1) Le grand maréchal de la cour sortait du cabinet de Frédéric-Guillaume Ier avec l'état de la maison royale entièrement biffé, lorsque le lieutenant-général de Tettau, à la fois chambellan et chef des gardes-du-corps, se doute de quelque chose à son air consterné, lui arrache l'état, l'examine et crie aux courtisans, ses collègues : « Messieurs, notre bon maître est mort, et le nouveau roi nous envoie tous au diable. »

20 octobre, par près de 1,600 travailleurs. Sur les renseignements donnés par M, de Koppen, son aide-de-camp, Frédéric-Guillaume dressa le plan d'attaque du fort de Denholm, que ses troupes enlevèrent bravement; les fuyards eurent néanmoins le temps de lever le pont qui faisait communiquer ce fort avec Stralsund, de sorte que la place resta isolée. Le 12 novembre, le prince d'Anhalt-Dessau s'embarqua dans le port de Ludwigsbourg, à la tête d'un corps expéditionnaire de 24 bataillons et 39 escadrons, et vint débarquer le 15, à la faveur d'une grande pluie, dans l'île de Rugen, près du village de Sretzau, où il y avait une garde de 25 dragons suédois qui prit la fuite. A peine descendu sur le rivage, il se retrancha, malgré l'avis des autres généraux; bien lui en prit, car Charles XII ne tarda pas à le venir attaquer avec impétuosité à la tête de 800 fantassins et de 2,000 chevaux. Repoussé avec perte, ce monarque aventureux fut obligé d'abandonner toute l'île à ses ennemis et de se jeter dans un esquif pour retourner à Stralsund.

C'était un habile début que de s'être emparé successivement des îles de Denholm et de Rugen, qui commandent les communications maritimes de Stralsund, et par où les Suédois pouvaient tirer de leur patrie vivres et munitions. Aussi le siége marcha-t-il ensuite rapidement, et les brèches se multiplièrent; Charles XII remédia, le plus longtemps possible, à cette grave situation par son industrie et par son courage. Le 17 décembre, un assaut long et san-

glant rendit les alliés maîtres d'un ouvrage à corne et d'une tenaille; aussitôt ce succès, Charles XII essaya de les en déloger par une brusque et vigoureuse sortie, dans laquelle il combattit en soldat, sans toutefois réussir. Dès lors le résultat de l'assaut qui allait être donné au corps de place était facile à prévoir, et la mort ou la captivité restaient le seul espoir du roi de Suède; mais cet opiniâtre lutteur céda aux supplications de ses généraux et s'embarqua pour la Suède, abandonnant la place de Stralsund, qui ne tarda pas à capituler (24 décembre).

Cette reddition termina la campagne de 1715, qui donna à la Prusse, comme bénéfice, la possession de la partie de la Poméranie comprise entre l'Oder et la petite rivière de Peene, possession définivement acquise à cette puissance lors de la conclusion de la paix, grâce au payement d'une somme de 2 millions d'écus qu'elle fit à la Suède, ce qui valut à cet agrandissement l'apparence utile d'un achat plutôt que d'une conquête.

De retour dans ses États, Frédéric-Guillaume s'attacha, par des secours et des fondations, à y diminuer la misère, à y augmenter l'industrie et la population. La mort de Charles XII, arrivée en 1718, donna plus de stabilité à la paix et seconda ses efforts; sa bonne administration et sa vigilance attentive, car chaque année il parcourait toutes les provinces de son royaume, firent le reste. Il trouva néanmoins le moyen d'augmenter en même temps son armée, et de la porter jusqu'au chiffre de

60,000 hommes, recrutés moitié en Prusse, moitié à l'étranger (1).

Parmi ses créations, nous devons citer le village de Potsdam, où il fixa sa résidence, et dont il fit une ville grande, ornée, industrielle, riche d'établissements hospitaliers. Au nombre de ces derniers figure en première ligne la maison d'éducation pour les fils de soldats, auxquels on apprenait un métier lucratif; cette maison entretenait annuellement 2,500 enfants.

Ce qui lui permit surtout de tourner ses vues vers l'amélioration intérieure de ses États, c'est qu'il resta en paix de 1715 à 1734, c'est-à-dire pendant près de vingt années consécutives. On dirait, à le voir garder ainsi la neutralité au milieu de complications sérieuses et le touchant de près, qu'il veut avant tout ne compromettre en rien la dignité royale, encore de fraîche date dans sa maison, et qu'il borne son ambition à consolider son sceptre par la prudence et l'économie; on dirait même qu'il pressent le degré de gloire où la Prusse montera après lui, et que préparer les matériaux qui serviront à acquérir cette gloire, suffit à son activité, que limite la sagesse.

Il donna un remarquable exemple de sagesse en 1728. Un défaut de délimitation, entre la Vieille-Marche et le duché de Zell, allait amener entre la Prusse et l'Angleterre une rupture d'autant plus regrettable qu'elle pouvait durer longtemps, les monarques de ces deux pays se détestant, quoique

(1) *Mémoires de Brandebourg*, p. 218.

beaux-frères et élevés presque ensemble ; l'Empereur attisait le feu de cette discorde. Au dernier moment, Frédéric Guillaume assemble en conseil ses ministres et ses plus anciens généraux, les consulte, voit qu'ils trouvent l'affaire de minime importance et jugent qu'elle ne vaut pas la peine d'entraîner comme conséquence une déclaration de guerre : aussitôt il se range à leur avis et choisit les ducs de Brunswick et de Gotha comme arbitres du différent survenu entre lui et Georges II.

En cette même année 1728, le roi de Prusse fit voir, par de grandes manœuvres exécutées en présence du roi de Pologne qui était venu visiter Berlin, combien ses troupes d'infanterie étaient exercées et bien tenues et combien elles se trouvaient disposées pour faire la guerre, quoiqu'elles vécussent pacifiquement depuis une douzaine d'années.

Cette période pacifique dura jusqu'en 1734, époque à laquelle Frédéric Guillaume envoya, suivant ses engagements, à l'Empereur un secours de 10,000 hommes (1), qui combattirent sur le Rhin dans l'armée du prince Eugène, lequel n'était plus alors que l'ombre de lui-même, et n'osait livrer bataille de peur de compromettre sa gloire. Le roi de Prusse s'assura de cette caducité en se rendant, avec le prince royal son fils, au camp du héros qui commandait jadis si brillamment les armées impériales.

(1) 5 régiments d'infanterie et 3 de cavalerie, commandés par le général-lieutenant de Roder, alors fort âgé. Des auteurs n'évaluent ce contingent qu'à 6,000 hommes.

Là il donna l'exemple de l'activité et de la simplicité. Campé, et non *logé*, il visitait ses soldats à la pointe du jour, veillait à leur entretien et à leur santé. Un our il aperçut le carrosse de l'un de ses aides-de-camp (Hacke); outré, lui qui voyageait toujours en calèche *ouverte*, il fait ôter et brûler les portières de cette voiture, disant à son possesseur : « Un carrosse est un meuble de femme, qui ne convient pas à un soldat (1). » A la fin de la campagne il revint à Berlin, souffrant déjà d'un commencement d'hydropisie.

Cette maladie, d'autant plus à craindre pour lui qu'il était très corpulent, épuisa peu à peu ses forces, et finit par le miner ; à force d'art les médecins prolongèrent pourtant son existence pendant six années, qui furent signalées en Europe par plusieurs guerres auxquelles la Prusse ne prit aucune part. Cette puissance envoya seulement, en 1737, quelques officiers en Hongrie se former à la guerre dans la lutte de l'Empereur contre les Turcs, et réunit, en 1739, plusieurs régiments dans un camp d'exercice sis près de Welau, en Prusse. Frédéric Guillaume mourut le 31 mai 1740, à une heure après midi, et fut enterré, comme il l'avait prescrit, *sans beaucoup de façons*.

Une pareille recommandation tenait à ce qu'il prisait et pratiquait l'économie autant que son père

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg royale de Prusse*, écrits par Charles-Louis, baron de Poellnitz, chambellan de Frédéric II. Berlin, 1791, in-12, t. II, p. 290.

avait aimé le faste; il songea toute sa vie à se former un trésor au moyen duquel il put, au moment où cela serait nécessaire, mobiliser immédiatement l'armée prussienne, qu'il avait su mettre sur un pied fort respectable, sachant à merveille que s'il faut, pour faire la guerre avec chance de succès, des troupes manœuvrières, disciplinées et aguerries, il faut aussi de l'argent et surtout de l'argent disponible. Cette ligne de conduite de Frédéric Guillaume I[er], d'autant plus remarquable chez lui qu'il n'aimait pas la guerre, fut adoptée par son successeur, et a contribué essentiellement à l'élévation de la Prusse.

Ce prince portait une taille médiocre, un front relevé, des yeux grands et vifs. Il dormait peu et d'un sommeil inquiet; son teint restait pourtant frais. Il avait une mémoire admirable et discutait un grand nombre d'affaires.

Frédéric Guillaume était, dans l'intérieur de sa famille, brutal jusqu'à la cruauté; sa femme et ses enfants eurent beaucoup à souffrir de la dureté de son caractère. Il maltraita gravement son fils aîné, et quand celui-ci tenta de se soustraire, par la fuite, à ses mauvais traitements, il voulut le faire périr comme déserteur (1), puis ne céda ou ne parut céder,

(1) Formey, dans ses *Souvenirs d'un citoyen* (Berlin, 1789, t. I, p. 79, 80), essaie de justifier cette idée cruelle par l'exemple de Pierre le Grand, à l'égard de son fils Alexis, et par de hautes considérations politiques. C'est pousser trop loin le désir louable et en partie véridique d'atténuer les couleurs trop odieuses sous lesquelles on a dépeint parfois le deuxième roi de Prusse.

pour accorder sa grâce au jeune prince, que sur la demande formelle de l'Empereur; on prétend qu'en cédant ainsi, il dit d'un ton bourru et vibrant de colère : « *L'Autriche verra un jour quel serpent elle réchauffe dans son sein.* »

Malgré cette sévérité, dont les excès restent inqualifiables même chez un homme dénué d'instruction, comme c'est ici le cas, Frédéric II rend dans tous ses écrits à son père et prédécesseur une justice peut-être trop louangeuse, mais qui précisément par cette raison lui fait honneur. Entre autres passages il termine ainsi, dans ses *Mémoires de Brandebourg*, le chapitre relatif au règne de Frédéric Guillaume Iᵉʳ : « S'il est vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce prince et dans les mesures qu'il prit, avec sagesse, les principes de la prospérité dont la maison royale a joui après sa mort. »

Complétons cet éloge bien tourné en disant que Frédéric Guillaume Iᵉʳ savait, en dépit de sa brutalité, avouer et réparer une injustice; ainsi, ayant fait fouetter par le bourreau un employé innocent, il reconnut son tort, le publia, et admit à sa table (1) son involontaire victime.

La dure sévérité dont le second roi de Prusse usait

(1) Le plaisir de la table et celui de la tabagie étaient les seuls auxquels cédait ce monarque. A sa tabagie il avait institué pour règle que personne ne se lèverait, soit à son entrée, soit à sa sortie.

envers sa famille, se retrouve dans plusieurs faits qui témoignent de la manière dont il entendait que les lois militaires fussent exécutées dans son royaume. En voici un exemple. Le 25 octobre 1729, assistant, à Lubben, à une revue passée par le roi de Pologne, il reconnaît pendant le défilé un tambour qui avait déserté du service de Prusse depuis six ans environ, et l'appelle par son nom; le tambour, frappé de stupéfaction par la prodigieuse mémoire de son ancien monarque, avoue son délit et demande grâce; mais Frédéric Guillaume, profitant du cartel existant entre lui et le roi de Pologne, ordonne de le ramener en Brandebourg, et lui fait subir sa peine.

Le monarque dont nous venons d'esquisser rapidement l'histoire, laissa en mourant une armée de 68,720 hommes, comme en font foi les trois tableaux suivants.

TABLEAU *des garnisons prussiennes à la mort de Frédéric Guillaume I*er (1740).

NOMS DES RÉGIMENTS.	RÉSIDENCES.	NOMBRE de bataillons.	NOMBRE d hommes.
Artillerie.	»	1	700
De l'Hôpital.	Mémel.	1	700
Wobser.	Pillau.	1	700
Sack.	Colberg.	1	700
Persode.	Magdebourg.	1	700
TOTAUX.		5	3,500

TABLEAU *de l'Infanterie prussienne, à la mort de Frédéric Guillaume Ier* (1740).

NOMS DES RÉGIMENTS.	NOMBRE de bataillons.	NOMBRE de compagnies.	NOMBRE d'hommes (1).
Gardes.	3	18	2,100
Prince royal.	2	12	1,400
Margrave Charles.	2	12	1,400
Anhalt Dessau.	3	18	2,100
Glasenap	2	12	1,400
Holstein.	2	12	1,400
Brédow.	2	12	1,400
Flantz.	2	12	1,400
Prince Didier.	2	12	1,400
Rœder.	2	12	1,400
Grœvenitz.	2	12	1,400
Wédel.	2	12	1,400
Marwitz.	2	12	1,400
Léwald.	2	12	1,400
Dœnhoff.	2	12	1,400
Glaubitz.	2	12	1,400
Lœben.	2	12	1,400
La Motte.	2	12	1,400
Borck.	2	12	1,400
Schwérin.	2	12	1,400
Derschau.	2	12	1,400
Kleist.	2	12	1,400
Margrave Henri.	2	12	1,400
Anhalt-Zerbst.	2	12	1,400
Sidow	2	12	1,400
Prince Léopold.	2	12	1,400
Dohna.	2	12	1,400
Jeetz.	2	12	1,400
Kalckstein.	2	12	1,400
Barleben.	2	12	1,400
Dossow.	2	12	1,400
Krœcher.	1	6	700
Beaufort.	1	6	700
Artillerie.	1	6	700
TOTAUX.	67	402	46,900

(1) Le bataillon comprenait alors 5 compagnies, de 120 hommes chacune, plus une compagnie de grenadiers de 100 hommes : l'infanterie se rangeait sur 4 rangs, mais elle chargeait sur 3.

Tableau *de la Cavalerie prussienne à la mort de Frédéric Guillaume Ier* (1740).

NOMS DES RÉGIMENTS.	NOMBRE d'escadrons.	NOMBRE DE MAITRES à 120 par escadron.
1° *Cuirassiers.*		
Gendarmes.	5	600
Prince Guillaume.	5	600
Régiment du corps.	5	600
Buddenbrock.	5	600
Kalt.	5	600
Brédow.	5	600
Vieux Waldow.	5	600
Gesler.	5	600
Margrave Frédéric.	5	600
Jeune Waldow.	5	600
Prince Eugène.	5	600
2° *Dragons.*		
Schulenbourg, grenadiers.	10	1,200
Bareuth.	10	1,200
Platen.	10	1,200
Thimen.	5	600
Mœllendorf.	5	600
Sonsfeldt.	5	600
3° *Housards.*		
Wurm.	3	360
Brunikowski.	3	360
Totaux.	111	13,320

Récapitulation.	Régiments de garnison	3,500	68,720
	Infanterie.	46,900	
	Cavalerie.	13,320	
	Milice.	5,000	

CHAPITRE SEPTIÈME.

PRÉLIMINAIRES DU RÈGNE DE FRÉDÉRIC LE GRAND.

SOMMAIRE. — Remarques comparatives sur les caractères des rois de Prusse, Frédéric Ier, Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric II. — Vie privée du nouveau roi quand il était prince royal. — Modifications qu'il apporte dans ses habitudes dès son avénement. — Détails sur la situation de l'armée prussienne sous Frédéric-Guillaume Ier. — Changements faits à cette situation par Frédéric II. — Motifs qui engagent ce dernier monarque à combattre contre l'Autriche et à tenter la conquête de la Silésie. — Envahissement de cette province.

Nous venons de voir quels furent les deux prédécesseurs immédiats de Frédéric le Grand, à savoir : Frédéric Ier et Frédéric-Guillaume Ier.

On a remarqué que, surtout dans la maison de Brandebourg, le fils a des inclinations opposées à celles du père : les trois monarques cités dans les lignes qui précèdent confirment pleinement cette remarque.

Le faste vaniteux de Frédéric Ier produisit la parcimonie et le mépris des arts de Frédéric-Guillaume Ier ; la rudesse ignorante et la religion exagérée de Frédéric-Guillaume Ier produisirent la politesse, le savoir et les opinions philosophiques (1) de Frédéric II.

(1) On a aussi prétendu que Frédéric II avait contracté l'esprit

Mais, par contre, la maison de Brandebourg offre chez tous ses souverains deux caractères distinctifs, pour ainsi dire héréditaires, d'être bons économes (sauf pour Frédéric Ier), et de vivre mal avec leur successeur. Frédéric II lui-même, malgré tout son génie, n'échappera pas à cette dernière condition.

On a également remarqué que les *quarantièmes années* de chacun des trois derniers siècles avaient eu le privilége rare de donner à la Prusse des souverains assez heureux et assez habiles pour exercer une grande influence sur la prospérité de leur pays. Ainsi 1640 est l'année de l'avénement de Frédéric-Guillaume, surnommé *le grand Électeur;* 1740, l'année de l'avénement de Frédéric II; 1840, l'année de l'avénement de Frédéric-Guillaume IV, roi actuellement régnant. Si l'on voulait remonter deux siècles plus haut, on trouverait également l'avénement d'un Électeur remarquable en Brandebourg à la date de 1440 (Frédéric *Dent de fer*).

Cette dernière remarque, assurément fort curieuse, ne manque pas d'utilité, car elle sert à bien fixer dans la mémoire plusieurs dates importantes de l'histoire du royaume de Prusse, histoire née, en quelque sorte, d'hier, puisqu'elle ne comprend encore qu'un siècle et demi, et cependant déjà l'une des plus intéressantes de la grande famille européenne.

de dispute et de scepticisme qu'il conserva toute sa vie par l'influence du caractère de son précepteur *Du Han*, réfugié français qui aimait beaucoup à contredire.

Nous avons dit que Frédéric II était né le 24 janvier 1712; il avait donc vingt-huit ans quatre mois sept jours lorsqu'il monta sur le trône, le 31 mai 1740, et non vingt-neuf ans, comme le dit *Guibert* dans son *Éloge du roi de Prusse.*

Élevé durement (1) par son père, il se forma à l'école de l'adversité, et grandit dans la retraite jusqu'à son avénement; il prit de bonne heure l'habitude d'un travail constant, l'amour du devoir et la volonté de remplir par lui-même toutes les fonctions de son métier de roi. La culture des lettres, une active correspondance avec les écrivains les plus célèbres de son époque, et principalement avec Voltaire, ainsi que l'étude de la musique, occupaient ses moments de loisir.

Étant prince royal, alors qu'il séjournait dans sa solitude chérie de *Rheinsberg* (2), Frédéric aimait assez la représentation, la toilette (3) et la bonne chère. Tout adonné, dans les dernières années du règne de son père, à la littérature, aux beaux-arts et à la société de quelques amis aimables et instruits, il avait été, pour subvenir aux dépenses de sa petite cour, souvent obligé d'emprunter. A défaut d'argent prussien, l'argent autrichien et russe lui venait alors en aide, ce dernier par l'entremise de son ami *Ulric*

(1) On le nourrissait avec de la soupe à la bière.

(2) Frédéric avait changé ce nom en celui de *Remusberg*, que portait autrefois ce château, à cause de l'île de Rémus.

(3) Thiébault, *Frédéric le Grand*, ou *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*. 4e édition, 1826, t. I, p. 191.

de Suhm, gentilhomme saxon, ministre plénipotentiaire d'Auguste II à Saint-Pétersbourg; la correspondance des deux amis a été publiée (1), et présente, à cet égard, des détails intéressants et curieux. Un écrivain a prétendu qu'une fois monté sur le trône Frédéric II ne paya point ses dettes aux Prussiens auxquels il avait emprunté, en disant : *Je vous apprendrai à prêter à un prince royal.* Certes, une fois devenu roi, il mystifia cruellement quelques-uns de ses amis en ne leur distribuant ni libéralités, ni faveurs, comme ils s'y attendaient, et dès ce moment la raison d'État l'emporta toujours sur ses préférences personnelles et sur ses faiblesses, si un monarque qui n'eut à subir, dans toute sa carrière, ni la pression d'un confesseur, ni l'influence d'une femme, a pu en avoir jamais beaucoup. Mais tout porte à

(1) *Correspondance familière et amicale de Frédéric II, roi de Prusse, avec U. F. de SUHM.* Genève, 1787, 2 tomes in-12. Dans le langage figuré de cette correspondance, un exemplaire d'ouvrage de librairie ou une peau de martre signifiait mille écus. Voyez t. I, p. 216, 226, et t. II, p. 104. En tête ou à la fin de chaque lettre, Frédéric appelle son correspondant : *Mon cher Diaphane,* nom amical qu'il faut prendre dans le sens de *très sincère.* L'édition de Genève, que nous venons de citer, faite elle-même sur l'édition originale de Berlin (déclarée exacte par le censeur royal prussien), a été, dès 1787, reproduite à Amsterdam (Leyde. Rotterdam et Utrecht) chez les libraires associés, dans le même format, mais avec un caractère plus compacte : cette édition d'Amsterdam comprend aussi deux tomes, et se distingue par l'addition, à la fin du tome second, de dix lettres gracieuses écrites par Frédéric à la comtesse de Camas, de 1760 à 1763. pendant la guerre de Sept-Ans, lettres bien connues et reproduites dans plusieurs ouvrages.

croire qu'il paya néanmoins, aussitôt son avénement, les dettes qu'il avait contractées en Prusse comme prince royal, aussi bien que celles qu'il avait contractées à l'étranger.

On s'attendait, d'après les antécédents du nouveau roi comme prince, que la Prusse, jusqu'alors gouvernée militairement, allait devenir, sous un prince aimable, le séjour de la tranquillité, des lettres, de la philosophie et des beaux-arts. Certes il en fut ainsi, et l'Académie de Berlin devint célèbre sous le nouveau règne, mais ce ne fut pour Frédéric II qu'un accessoire; ses deux buts principaux furent les soins de l'administration de ses États et la direction des affaires militaires.

En cultivant à Rheinsberg les muses et leurs favoris, en entretenant de longues correspondances avec les grands écrivains du XVIIIe siècle, Frédéric avait voulu s'instruire, passer agréablement le temps, et surtout se préparer des échos amis dans les principaux États européens, et principalement en France; il sentait d'avance de quelle utilité ces puissantes plumes seraient pour répandre et populariser sa gloire, car, comme tous les ambitieux, il rêvait déjà en secret à ses exploits futurs. Les événements justifièrent la prévision de ses calculs, et certes, pour ne citer que le plus grand génie littéraire avec lequel il entretint correspondance, Voltaire, on peut dire que la plume de cet écrivain fameux fut plus utile à la renommée de Frédéric que l'amitié du roi de Prusse ne fut utile à l'écrivain. Ce fut donc ici le prince, le monarque

qui, grâce à une séduction presque féminine, fascina l'auteur de la *Henriade*, exploita par sa flatterie l'empire immense qu'il exerçait sur l'opinion publique, et cela pour que ce roi littéraire du XVIIIe siècle lui octroyât un certain renom d'écrivain, une auréole de publiciste, une couronne de poëte, qu'il était avide de joindre à sa haute réputation militaire.

Mais, une fois roi de Prusse, Frédéric II ne conserva ses goûts pour les occupations littéraires que comme délassement, et il réforma ce que sa manière de vivre à Rheinsberg avait de léger et de voluptueux. Le luxe fut dès lors banni de son intérieur, les courtisans se virent écartés, l'uniforme devint son costume constant, les affaires du gouvernement restèrent dorénavant sa préoccupation de chaque jour. La transformation fut prompte, et le monarque persista, pendant toute sa carrière, dans sa nouvelle manière de vivre. A Rheinsberg, il se levait entre cinq et six heures; roi, il se leva à quatre heures, *afin de ne jamais remettre les affaires d'un jour à un autre;* on le réveillait en lui jetant sur le visage une serviette trempée dans de l'eau froide. Il lisait toutes les lettres qu'on lui adressait, et y faisait répondre par ses secrétaires, recommandant toujours d'écrire poliment aux femmes, ce qui semble contredire son antipathie pour le beau sexe, avec lequel il n'eut jamais de grandes relations (1).

(1) Voulant vivre seul, il ne passa avec la reine, sans même, dit-on, consommer le mariage, que peu d'instants la première nuit

À l'avénement de Frédéric II, la Prusse était un État fort secondaire, comme l'indique la statistique suivante. Frédéric-Guillaume Ier lui laissait à gouverner un peuple de 2,240,000 âmes, un revenu de 7,400,000 écus, une épargne de 8,700,000 écus, et une armée de 68,720 hommes, dont 26,000 étrangers. C'est avec ces faibles moyens que Frédéric II va enlever la Silésie à la puissante Autriche, résister un moment à presque toute l'Europe continentale, et mettre la Prusse, dont on doit, à juste titre, le considérer comme le véritable fondateur, au rang des grandes puissances. Aussi, dans les succès qu'il obtint, son génie personnel eut un grand poids; il fut, à lui seul, suivant l'heureuse expression de *lord Chesterfield* (1), son contemporain, *ipse agmen*, il valut à lui seul une armée.

Ce chiffre de 68,720 hommes pour l'effectif de l'armée prussienne en 1740 paraît minime; il est cependant exact, car c'est celui que donne Frédéric II lui-même dans ses *Mémoires de Brandebourg*. Mais il ne faut point le comparer aux effectifs de nos armées modernes, devenues prodigieusement considérables, puisque la Prusse de nos jours, qui n'est certes point le pays le plus puissant d'Europe, compte aujourd'hui, au moins sur le papier, une armée de 500,000 hommes.

de ses noces, qui devint entre eux une irrévocable séparation. Depuis, il vécut avec elle dans la continence la plus parfaite, allant la voir une seule fois par an, le jour de sa fête.

(1) *Lettres de lord Chesterfield à son fils Philippe Stanhope*, traduction française, chez Labitte. Paris, 1842, in-12, t. II, p. 468.

Il faut uniquement le comparer aux effectifs que présentaient, à cette même époque, les armées des autres puissances. Or, en 1739, l'armée française, en y comprenant les milices, les invalides et les compagnies franches, se trouvait forte de 200,825 hommes : elle monta, en 1742, à 400,000 hommes. L'Autriche pouvait, en temps de paix, mettre sur pied 230,000 combattants, et les porter, au besoin, à 300,000 ; et l'Angleterre entretenait 220,000 hommes de troupes nationales et étrangères. Ainsi la Prusse, avec ses 68,720 hommes, n'avait en troupes que le tiers environ de l'armée de chacune des trois puissances que nous venons de citer.

Et cependant cette armée de 68,720 hommes était, suivant l'expression de Frédéric II lui-même, *un effort*, car la population de la Prusse ne pouvait suffire à recruter, surtout en temps de guerre, les 42,000 nationaux qu'elle comprenait. Cet effort avait été tenté, il y avait peu de temps, par Frédéric-Guillaume Ier. Avant ce monarque, l'armée prussienne n'avait jamais été considérable. Comme nous l'avons vu, à la mort du grand Électeur elle montait à 28,500 combattants, et à la mort de Frédéric, premier roi de Prusse, à 30,000. Frédéric-Guillaume la porta successivement à 50,000 et 68,720 hommes.

On attribue les efforts constants de Frédéric-Guillaume pour augmenter l'armée prussienne à une aventure qui lui arriva dans son enfance. Si l'anecdote est vraie, cela prouve encore une fois que des causes futiles engendrent souvent de sérieux résultats, et don-

nent lieu à de grandes idées. « Frédéric-Guillaume fit, dans sa jeunesse, les campagnes de Flandre, et, comme il assistait au siége de Tournai, il trouva deux généraux anglais qui disputaient vivement ensemble : l'un soutenait que le roi de Prusse aurait de la peine à payer 15,000 hommes sans subsides, et l'autre soutenait qu'il en pouvait entretenir 20,000. Le jeune prince tout en feu leur dit : *Le roi mon père en entretiendra* 30,000 *lorsqu'il le voudra.* Les Anglais prirent cette réponse pour la saillie d'un jeune homme ambitieux, qui relevait avec exagération les avantages de sa patrie ; mais Frédéric-Guillaume, parvenu au trône, prouva plus qu'il n'avait avancé, et la bonne administration de ses finances fit que, dès la première année de son règne, il entretint 50,000 hommes sans qu'aucune puissance lui payât des subsides (1). »

L'armée que laissait Frédéric-Guillaume n'avait jamais été rassemblée en totalité, soit pour faire la guerre, soit même pour manœuvrer ; quelques régiments seuls, nous l'avons dit dans le chapitre précédent, avaient servi comme auxiliaires dans les armées impériales.

Frédéric-Guillaume passait tous les ans la revue de ses troupes ; il leur faisait faire quelques évolutions, et fut toujours leur inspecteur ; il parvint à les assujettir aux exercices de détail.

La discipline et la tactique de l'infanterie avaient atteint un certain degré de perfection. Les bataillons,

(1) *Mém. de Brandebourg*, p. 191.

habituellement rangés sur quatre rangs, chargeaient sur trois seulement ; ils étaient à trois hommes de hauteur, et contenaient chacun quatre divisions, tandis que chaque division formait deux pelotons, la compagnie de grenadiers à part. Le prince d'Anhalt, pour augmenter les avantages du fusil, imagina la baguette de fer, et trouva le moyen d'apprendre aux soldats à charger avec une vitesse telle qu'ils tiraient six coups de fusil par minute, et, dès lors, suivant l'expression de Frédéric II, « un bataillon prussien devint une batterie ambulante, dont la vitesse de charge triplait le feu, et donnait aux Prussiens l'avantage d'un contre trois (1). » Dès l'année 1733, le premier rang de l'infanterie prussienne chargea la baïonnette au bout du fusil, réunissant ainsi, suivant une autre expression du même monarque, *ce que le fer et le feu ont de plus terrible.* Cette infanterie était alors la seule en Europe qui sût marcher en bataille et réunir à la fois au silence, l'ordre et la célérité.

Quant à la manière dont se faisait l'exercice de cette infanterie, voici ce qu'en rapporte Frédéric II dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg :* « On commençait par le maniement des armes ; ensuite on chargeait par pelotons et par divisions ; on avançait lentement en faisant le même feu ; on faisait la retraite à peu près également ; après quoi on formait deux carrés, impraticables vis-à-vis des ennemis ; et l'on finissait par un feu de

(1) *Hist. de mon temps.* Berlin, 1788, t. I, p. 103.

haie (1) très inutile. Cependant toutes ces évolutions se faisaient déjà avec tant de précision que les mouvements d'un bataillon étaient semblables au jeu des ressorts de la montre la mieux faite. »

Pour rendre l'infanterie plus légère dans sa marche, Frédéric-Guillaume avait affecté à chaque compagnie deux chevaux de bât, pour porter, en campagne, les tentes et les couvertures des soldats. Quant à la manie de ce monarque pour les grands soldats, elle fut poussée si loin vers 1730 que le plus petit homme de l'armée avait 5 pieds 6 pouces bien mesurés, et que plusieurs régiments n'avaient point d'hommes au-dessous de 5 pieds 8 pouces. L'empereur de Russie, voulant flatter cette manie, lui envoyait chaque année en présent une centaine d'hommes de haute taille pour être incorporés dans les *grands grenadiers* de Potsdam (2). L'impératrice Catherine continua ce cadeau annuel : « Elle y trouva cet avantage que le roi lui renvoyait de temps en temps des bas officiers et des soldats russes, qui, après avoir passé quelques années à son service, retournaient dans leur patrie, et instruisaient les soldats de leur nation (3). »

(1) C'était un feu exécuté par une ou deux files qui se portaient en avant et se rangeaient sur le terrain du feu sur deux rangs. Consultez les *Études sur la Prusse*, t. I, p. 161-162.

(2) Mauvillon, *Hist. de Fréd.-Guill.*, t. I, p. 226. Je dis à dessein grenadiers de *Potsdam*, puisque les habitans de Berlin refusèrent plusieurs fois de les recevoir en garnison, refus qui donna du dégoût à Frédéric-Guillaume Ier pour sa capitale et le porta vers la résolution d'établir sa résidence à Potsdam.

(3) *Mémoires de Pœlnitz*, 1791, t. II, p. 54.

Mais si l'infanterie prussienne, à la mort du roi Frédéric-Guillaume Ier, se trouvait plus parfaite que celle des autres nations de l'Europe, il n'en était point de même pour la cavalerie. Cette arme végétait encore dans l'enfance. Elle se composait de très grands hommes, montés sur d'énormes chevaux : c'étaient, a dit Frédéric II, *des colosses sur des éléphants.* Cette cavalerie n'allait qu'au pas ou au petit trot, faisait encore feu, chargeait en fourrageurs, et se formait quelquefois en escadrons épais, c'est-à-dire dans un ordre où la cavalerie manque de la liberté d'allures qui lui est nécessaire et pour agir et pour combattre. Elle savait si peu manœuvrer qu'il ne se passait aucune revue où par maladresse il ne tombât quelque cavalier par terre ; ses officiers ne songeaient qu'à faire valoir le plus qu'ils pouvaient leurs compagnies, qu'ils envisageaient comme des fermes. Cela tenait à ce que Frédéric-Guillaume négligeait la cavalerie comme une arme si journalière que l'on ne pouvait compter dessus, préjugé funeste que Frédéric II ne partageait nullement, comme nous aurons bientôt occasion de le voir.

L'artillerie prussienne formait, sous Frédéric-Guillaume, deux bataillons, l'un destiné à servir en campagne, l'autre à servir en garnison ; il eut d'excellents officiers d'artillerie, et remplit son arsenal de trains d'artillerie pour la campagne et pour les siéges. Les canons fondus à Berlin étaient du calibre de 3, de 6, de 12 et de 24 livres, et assez légers pour qu'on pût les manier à force de bras, et les faire avancer dans

les batailles avec les bataillons auxquels ils étaient attachés. Cette artillerie était l'une des plus soignées et des plus parfaites parmi celles du nord.

Frédéric-Guillaume Ier créa un corps de trente ingénieurs, qui se formèrent dans l'achèvement des travaux de fortifications des villes de Magdebourg, Wesel et Stettin; mais si l'on réfléchit que l'art de fortifier ne fut introduit en Prusse que sous le règne de Frédéric Ier, on en déduira sans peine que le corps des ingénieurs militaires institué par Frédéric-Guillaume Ier ne devait pas encore être fort habile en 1740.

Toute l'armée prussienne, sous Frédéric-Guillaume, se distinguait par l'excès de la tenue, poussé jusqu'au ridicule. Après avoir, au commencement de son règne, introduit dans ses troupes un ordre minutieux, une discipline sévère, et une certaine simplicité d'uniforme (1), ce monarque n'eut plus, sur la fin de sa vie, au milieu d'une longue paix, qu'à raffiner sur les détails affectant uniquement la vue, et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Le fantassin en vint à vernir son fusil et sa fourniture, le cavalier à vernir sa bride, sa selle, ses bottes, à cirer la corne des chevaux, à tresser leurs crins avec des rubans. Si la paix avait duré au delà de l'année 1740, remarque Frédéric II, ou plutôt, pour compléter sa pensée, si je ne fusse pas arrivé au trône, *il est à croire que nous en*

(1) Ceci résulte d'un passage de la page 269 du tome I de l'*Hist. de Fréd.-Guill.*, par Mauvillon.

serions à présent au fard et aux mouches. On négligeait alors, en Prusse, les grandes parties de la guerre pour le culte de ces petits détails, qui ne pouvaient malheureusement tendre qu'à rétrécir le génie militaire de la nation prussienne, et c'est à cause de ce danger qu'il pressentait, mais qu'il sut écarter par les luttes d'une guerre sérieuse, que Frédéric II signale dans ses *Mémoires*, avec un style souvent âpre et amer, ces malencontreuses minuties.

Quant à la manière dont se recrutaient les régiments en nationaux, Frédéric-Guillaume avait, dès 1733, partagé son royaume en cantons, et assigné à chaque régiment un canton, duquel il pouvait tirer annuellement 30 hommes en temps de paix et 100 hommes en temps de guerre, rendant ainsi son armée *immortelle* (1) par la manière dont elle pouvait se renouveler sans cesse. Malheureusement le choix des hommes s'effectuait, dans chaque district, d'une manière tellement arbitraire que personne n'était en sûreté, malgré son âge et son état. Les enrôlements à l'étranger ressemblaient beaucoup, sous ce prince, a dit Formey, à l'*histoire des larrons,* et l'on peut être étonné qu'un homme enlevé à sa famille n'ait pas tenté, dans son désespoir, de se venger sur la personne du roi (2).

Telle est l'exposition sommaire de la composition de l'armée prussienne sous Frédéric-Guillaume. Étu-

(1) Expression de Frédéric II, *Mém. de Brandebourg*, p. 282.

(2) Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, t. I, p. 98, 99.

dions actuellement les modifications introduites par Frédéric II dans cette composition.

Ces modifications furent minimes, parce qu'il sut, avec l'instinct du génie, démêler, malgré son manque d'expérience, ce qu'il y avait de bon dans la constitution militaire de son père. « Ainsi, dit *Guibert* dans son *Éloge du roi de Prusse*, à l'exception du bataillon de géants (1), que son père entretenait à grands frais, et qu'il réforma sur-le-champ, il ne changea rien à la formation des troupes, et il n'y a jamais rien changé depuis, quoiqu'il y ait certainement quelques vices. Il a levé, par la suite, beaucoup de régiments qui sont sur un pied différent; mais tous ceux que lui a laissés son père sont constitués, payés, habillés comme ils l'étaient alors. Cette disparité, qui parut choquer de petits esprits, n'était sans doute, aux yeux de cet esprit supérieur, qu'une légère imperfection qui se perdait dans l'ensemble, et qui n'en conduisait pas moins aux mêmes résultats; et il s'était fait le principe de ne rien innover aux choses peu essentiellse, et où l'amélioration ne compense pas l'ébranlement de la machine, et l'inconvénient de porter atteinte à sa considération en attaquant sa stabilité. »

Il conserva dans son armée le mélange de nationaux et d'étrangers, et le partage du royaume de Prusse en districts assignés aux régiments, et chargés de les tenir au complet à défaut de recrues étran-

(1) Ou régiment des *grands-grenadiers*. Consultez *Tableau de la vie et du règne de Fréderic le Grand*, par le comte *de Grimoard*, colonel d'infanterie, 1788, p. 4.

gères. Il créa 16 bataillons, 5 escadrons de hussards, et 1 escadron de gardes du corps (1), portant ainsi son armée à l'effectif de 80,000 hommes, sans compter quelques régiments de garnison; il doubla son artillerie et les approvisionnements de ses arsenaux; il pourvut son armée de tout; il la disposa et l'anima à la guerre; il sut enfin attirer à son service des officiers de mérite.

Ces diverses mesures, prises dès son avénement, indiquent que le nouveau roi de Prusse songeait déjà à la guerre. Il augmente, en effet, son armée, mais y introduit peu de réformes; il la pourvoie du matériel nécessaire, la rend apte à entrer immédiatement en campagne, la mobilise, pour employer un mot que sa langue de prédilection, la langue française, ne connaissait pas encore; mais il évite tout ce qui pourrait, en la désorganisant, nuire à ses projets, dont l'instant de réalisation est imminent, et c'est peut-être là, plus encore que le motif allégué par Guibert et rapporté ci-dessus, la raison véritable pour laquelle il conserva ce qui pouvait passer pour bon dans la constitution militaire de son père, ou tout au moins ce qui pouvait devenir bon par un emploi judicieux.

Frédéric II songeait, en effet, à consolider la puissance prussienne par la guerre; mais, pour expliquer les raisons qui lui firent adopter un semblable parti,

(1) *Lettre de Frédéric II à Voltaire* du 27 juin 1740. A la fin du chapitre Ier de l'*Histoire de mon temps*, Frédéric II dit *quinze* bataillons seulement.

malgré les chances contraires qu'il présentait, il nous faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

En montant sur le trône, Frédéric regretta son indépendance, ainsi que le témoignent ses deux lettres à Voltaire en date des 23 mars et 18 mai 1740. « *Ce qui me console*, dit-il dans la première, *est l'unique pensée de servir mes concitoyens et d'être utile à ma patrie.* » Certes voilà une noble pensée ; mais, le premier moment de regret passé pour la vie tranquille et littéraire qu'il menait depuis quelques années, j'ai peine à croire que Frédéric, indépendamment de son louable désir d'être utile à sa patrie, n'eût pas voulu exercer le pouvoir suprême pour lui-même, pour sa gloire, pour la satisfaction légitime de son ambition ; car il devait sentir, dans son intérieur, les pulsations de son génie, qui ne demandait qu'à pouvoir agir en liberté pour étonner le monde, et prendre dans l'histoire place entre les Alexandre, les César, les Charlemagne et les Gustave-Adolphe. Ne nous arrêtons donc pas plus longtemps à une parole de regret, qui ne fut peut-être que l'expression d'un moment de doute à la vue du fardeau de la royauté, ou que l'habile entrée d'un acteur éminent sur la scène du monde.

Parmi les ouvrages que Frédéric II avait composés et publiés n'étant encore que prince royal, se trouve l'*Anti-Machiavel* ou *Examen de l'ouvrage de Machiavel intitulé le Prince*, dans lequel il s'applique à réfuter, au nom de la justice et de l'humanité, les maximes politiques *machiavéliques* de l'auteur italien. Dans les chapitres III, VI, et à la fin du cha-

pitre XXVI et dernier, l'auteur de l'*Anti-Machiavel* plaide contre les conquérants et contre les horribles suites de la guerre; il va même jusqu'à dire, dans le chapitre VI : « La valeur et l'adresse se trouvent également chez les voleurs de grands chemins et chez les héros; la différence qui est entre eux c'est que *le conquérant est un voleur illustre*, et que le voleur ordinaire est un faquin obscur; l'un reçoit des lauriers pour prix de ses violences, et l'autre la corde. » L'opinion de l'écrivain ne fut plus celle du monarque, et Frédéric II dut reconnaître, dès son avénement, que des idées excellentes en morale et en théorie ne sont plus très souvent réalisables dans la pratique; en un mot, qu'en fait de gouvernement et de politique le problème se trouve tellement compliqué d'éléments divers et dépendants, que les principes abstraits et généraux ne sont pas applicables, et que même quelquefois, — c'est triste à dire, mais ce n'est malheureusement que trop exact, — la voix de l'humanité n'est pas celle qui doit dominer dans les délibérations des cabinets.

Frédéric II prit son parti en grand politique : il fit taire en lui l'homme de lettres, il considéra l'opinion de l'*Anti-Machiavel* comme l'opinion d'un écrivain solitaire et isolé, et, la négligeant, se mit à réfléchir sur la position de ses États en roi chargé d'agir dans l'intérêt général de son peuple. Mais s'il oublia sa diatribe contre les conquérants, il n'oublia point ce qu'il avait dit des Romains dans le troisième chapitre de son œuvre, *qu'ils conservaient avec prudence ce*

qu'ils acquéraient avec injustice; nul conquérant ne sut, en effet, mieux que lui conserver les conquêtes faites à la pointe de son épée.

Les provinces possédées par la Prusse en 1740 étaient peu considérables, et manquaient surtout de cette cohésion qui fait la force des empires; il fallait à cette puissance un agrandissement pour se consolider et prendre en Europe rang parmi les États de premier ordre. Frédéric II le sentait bien. Le nom prussien avait toujours été grandissant depuis deux siècles, il fallait le grandir encore pour continuer la ligne de conduite tracée par les divers souverains de ce pays. Comme il avait profondément médité l'histoire de ses prédécesseurs, le nouveau roi fut « en état de la continuer dans une direction intelligente. Il fit avec elle un tout, de telle sorte que, aux yeux de la postérité, il paraît n'avoir mis au jour qu'une production du temps passé à une échelle agrandie (1). »

Il fallait, en outre, laver le nom prussien de l'espèce de flétrissure que la conduite pacifique du dernier roi lui avait imprimée vis-à-vis de l'opinion des autres nations : cette flétrissure Frédéric II ne pouvait la tolérer plus longtemps.

« La conduite sage et circonspecte du feu roi, remarque ce monarque dans son *Histoire de mon temps*, lui avait été imputée à faiblesse. Il eut, l'année 1727,

(1) *Ideale der Kriegführung*, in einer Analyse der Thaten der grössten Feldherren, von dem General-Lieutenant *von Lossau*, t. III 1re partie. Berlin, 1837, p. 6.

des brouilleries avec les Hanovriens sur des bagatelles qui se terminèrent par conciliation; peu de temps après survinrent des démêlés aussi peu importants avec les Hollandais, qui de même furent accommodés à l'amiable. De ces deux exemples de modération ses voisins et les envieux conclurent qu'on pouvait l'insulter impunément, qu'au lieu de forces réelles les siennes n'étaient qu'apparentes; qu'au lieu d'officiers entendus il n'avait que des maîtres d'escrime, et au lieu de braves soldats des mercenaires peu affectionnés à l'État, et que pour lui il menaçait toujours et ne frappait jamais. »

Cette interprétation, sans doute un peu exagérée, de la conduite de son père prouvait à Frédéric II qu'un souverain doit avant tout faire respecter le nom de la nation qu'il gouverne, et que la modération ne doit être souvent, chez les hommes d'État, qu'une vertu de parade; d'ailleurs, au commencement d'un nouveau règne, il importait plus de donner des marques de vigueur et de fermeté que des indices de douceur.

Ainsi, pour consolider la puissance prussienne, pour réhabiliter le nom prussien, il fallait en appeler aux armes. Cette nécessité convenait fort aux désirs de gloire dont le nouveau roi se trouvait animé.

Il était d'ailleurs entièrement libre, aucun traité ne l'enchaînait. « Frédéric-Guillaume n'avait point contracté d'alliance, sentant sa fin prochaine, pour laisser à son successeur la liberté de former des liai-

sons, selon que les circonstances et l'occasion l'exigeraient (1). »

En outre, les circonstances se montraient favorables : l'empereur Charles VI venait de mourir (20 octobre 1740), ne laissant qu'une fille, la célèbre et courageuse *Marie-Thérèse*, qui, la *Pragmatique-Sanction* à la main, réclamait son héritage. Cet événement inattendu était gros d'orages, et il devait bouleverser et ensanglanter l'Europe pendant près d'un quart de siècle (2).

Frédéric II résolut d'en profiter. Il porta ses vues sur la Silésie, province égale à la moitié de ses possessions, et dont la conquête devait, si elle réussissait, asseoir la monarchie prussienne sur des bases solides. Son grand-père, Frédéric Ier, en rendant le cercle de Schwibus à l'Autriche, avait, dit-on, prononcé ces paroles : « *Ce que je fais aujourd'hui ne peut point lier mes successeurs ; je leur laisse le soin de faire valoir leurs droits sur la Silésie.* » Ce sont ces droits, laissés de côté par Frédéric-Guillaume, que Frédéric II va relever, parce que les circonstances sont favorables, parce qu'il se sent fort, et qu'il juge à propos, par les raisons précédemment indiquées, d'entreprendre, dès son avénement, ce que l'on appelle une *guerre de convenance.*

La conquête de la Silésie remplissait toutes ses vues politiques ; c'était un moyen d'acquérir de la réputa-

(1) *Histoire de mon temps*, t. I, p. 115.

(2) Le traité d'Hubertsbourg, qui termina la guerre de Sept-Ans, est du 15 février 1763.

tion tout en augmentant la puissance de l'État, et il tenait beaucoup à doter son nom de gloire, car peu d'hommes furent autant que lui dévorés d'ambition. Il avait eu beau écrire, au mois de décembre 1736, à Voltaire : « *Je ne suis grand par rien;* il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie, et *c'est là toute la gloire que j'ambitionne;* » son âme avait une soif ardente de renommée ; mais comme l'étude et la réflexion l'avaient rendu bon politique, et qu'il appartenait d'ailleurs à une famille où l'on veut que chaque peine, chaque travail, obtienne des résultats solides, c'est-à-dire où l'on juge très inutile de se remuer pour rien, il voulait, tout en courant après la gloire, avoir de bonnes chances pour réussir à conquérir quelques provinces, et c'est pour cela que son projet sur la Silésie lui souriait tant. La guerre qu'il voulait entreprendre en Silésie était, en effet, une opération offensive très favorisée par la situation de ses États, car une fois engagé dans cette province il n'en restait pas moins à portée de ses frontières, et l'Oder lui fournissait toujours une communication assurée.

La Prusse avait des droits anciens sur les duchés de Lignitz, Brieg, Wohlau et Jægærndorf, qui font partie de la Silésie ; Frédéric II fit réclamer ces principautés à l'héritière du défunt empereur, lui offrant en dédommagement son assistance contre tous ceux qui voudraient démembrer la succession de Charles VI, et sa voix, lors de l'élection impériale, pour le grand-duc de Toscane, son époux.

Si la reine de Hongrie refusait, l'envoyé prussien, le comte de Gotter, devait lui déclarer la guerre.

Certes l'Autriche était puissante, surtout eu égard à la petite population de la Prusse, qui ne s'élevait pas même à 2 millions et demi d'habitants, ainsi que nous l'avons rapporté ci-dessus; mais les finances de ce pays étaient dérangées, l'armée autrichienne était découragée par des insuccès contre les Turcs l'héritière de Charles VI se trouvait sans expérience et entourée d'ennemis. Le roi de Prusse, au contraire, avait une bonne armée, un trésor amassé par son père, et il ne pouvait manquer d'alliés puisque tous les ennemis de l'Autriche, tous les prétendants à la succession de Charles VI, devaient marcher d'intérêts avec lui. Voilà sommairement les raisons que Frédéric, se recueillant pendant les premiers jours de son règne, s'était données à lui-même avant de prendre la résolution d'obtenir de gré ou de force une partie de la Silésie.

Marie-Thérèse, dont l'âme était énergiquement trempée, et qui annonçait déjà un héros en jupons, ne voulut point par une faiblesse acheter une couronne pour son époux; elle rejeta fièrement la proposition du roi de Prusse, auquel il ne resta plus, par conséquent, qu'à faire valoir ses droits par les armes. Il s'attendait, au reste, à cette solution, et avait si bien pris ses mesures à l'avance que l'armée prussienne fut plus diligente que son ambassade, et qu'elle entra en Silésie deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne.

Les préparatifs qu'il avait fallu faire pour l'expédition projetée avaient transpiré dans le public, et la cour de Vienne chargea le marquis de Botta, qu'elle envoyait à Berlin pour complimenter le roi sur son avénement, de s'enquérir de la vérité. Cet ambassadeur, « fin et pénétrant, s'aperçut d'abord de quoi il était question, et après avoir fait, le jour de son audience, les compliments d'usage, il s'étendit sur les incommodités de la route qu'il avait faite, et s'appesantit un peu sur les mauvais chemins de la Silésie, que les inondations avaient tellement rompus qu'ils étaient devenus impraticables. Le roi ne fit pas semblant de le comprendre, et répondit que le pis qui pût arriver à ceux qui auraient ces chemins à traverser serait d'être des voyageurs crottés (1). »

Vingt bataillons et trente-six escadrons furent mis en marche pour s'approcher des confins de la Silésie; on les fit suivre de six bataillons, destinés au blocus de la forteresse de Glogau. Cette petite armée suffisait pour s'emparer d'un pays sans défense, et d'ailleurs, à la fin d'une année, il fallait éviter de consommer trop d'approvisionnements, afin de se ménager de puissantes ressources pour la campagne suivante. Les troupes prussiennes entrèrent en Silésie le 15 décembre 1740, répandant un manifeste qui portait qu'elles ne prenaient possession de cette province que pour la garantir contre l'irruption d'un tiers.

(1) *Histoire de mon temps*, t. I, p. 130, 131.

Le roi partit de Berlin après un grand bal masqué pour aller prendre le commandement de son armée; il arriva le 13 décembre à Crossen. Ce jour-là même la cloche de la cathédrale tomba; cet accident, dû à une corde vermoulue, fut pris pour un sinistre présage. Pour rassurer les esprits, comme jadis César tombant à terre, lors de son débarquement en Afrique, s'était écrié : *Afrique, je te tiens;* il se contenta de dire pour toute interprétation : *Ce qui est élevé*, c'est-à-dire la maison d'Autriche, *sera abaissé.*

En attaquant ainsi l'Autriche, Frédéric agissait dans l'intérêt de la France : aussi dit-il en partant au marquis de Beauveau, envoyé par Louis XV pour le complimenter sur son avénement : « *Je vais, je crois, jouer votre jeu; si les as me viennent nous partagerons.* » « Trait plein de finesse et de grâce, remarque *Guibert*, et tel que le roi de Prusse n'a jamais manqué d'en dire au milieu des crises les plus importantes de sa vie. »

CHAPITRE VIII.

CAMPAGNE DE 1740.

SOMMAIRE : Répartition des troupes impériales occupant la Silésie. — Les Prussiens bloquent Glogau. — Ils soumettent Breslau, prennent Namslau, Ohlau, Ottmachau, et échouent devant Neiss. — Les Autrichiens sont obligés de se retirer en Moravie. — Frédéric, après avoir mis ses troupes en quartiers d'hiver, retourne à Berlin. — Caractère de la campagne de 1740. — Ses conséquences diplomatiques.

La Silésie était peu gardée.

Les troupes ennemies, aux ordres du général Braun, se trouvaient réparties ainsi qu'il suit :

Dans Glogau, sous le général Wenzel-Wallis, 3 bataillons et 2 compagnies de grenadiers ;

Dans Neiss, sous le colonel de Roth, 4 bataillons ;

Dans Brieg, sous le général Piccolomini, 4 bataillons et 4 compagnies de grenadiers ;

Sous le commandement immédiat du général en chef, 1 bataillon, 2 compagnies de grenadiers et 600 dragons.

Glogau, la première forteresse que l'on rencontre en remontant l'Oder, n'était entourée que d'un mauvais rempart à peine revêtu dans quelques portions ; la contrescarpe, en grande partie détruite, permettait de passer facilement le fossé en plusieurs endroits. Cependant les Prussiens n'osèrent en faire le siége en règle, à cause de la saison rigoureuse et du manque

de grosse artillerie, et ajoutons aussi à cause de leur ignorance dans l'art des siéges, qui était alors incroyable. On se contenta donc de la bloquer, tandis qu'il eût fallu s'en emparer par surprise et de vive force. Mais on opérait encore avec méthode et lenteur : ni Frédéric II ni Napoléon n'avaient créé leurs manières expéditives de guerroyer. « La cour de Vienne avait donné des ordres précis à Wenzel-Wallis, gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hostilités ; il crut que de le bloquer n'était pas l'assiéger, et il se laissa paisiblement enfermer dans ses remparts (1). »

Bientôt le prince Léopold d'Anhalt arriva devant Glogau avec un renfort de 6 bataillons et de 5 escadrons ; il releva les troupes du blocus, et Frédéric II partit sur-le-champ avec les grenadiers de l'armée, 6 bataillons et 10 escadrons, pour se porter sur Breslau. Le général Braun avait en effet cherché à s'emparer de cette dernière place, tant par la ruse que par la force ; mais cette cité, jouissant de priviléges analogues à ceux des villes impériales, se gouvernait par ses magistrats et était exempte de garnison ; elle avait donc résisté aux sollicitations du général autrichien. Cependant, comme ce dernier pouvait finir par l'emporter, le roi de Prusse hâta sa marche, pendant que le maréchal de Schwerin côtoyait le pied des montagnes par Liegnitz, Schweidnitz et Franc-

(1) *Histoire de mon temps*, dans les Œuvres posthumes, 1788, t. I, p. 137.

kenstein, pour purger cette partie de la Silésie de toutes les troupes ennemies qui ne se trouvaient point dans les forteresses.

Frédéric II se comporta avec modération vis-à-vis de la ville de Breslau : le 1er janvier 1741, il s'empara sans résistance des faubourgs, et envoya les colonels de Borck et de Goltz sommer la ville de se rendre, en même temps qu'il faisait passer l'Oder à quelques troupes afin d'être maître des deux rives. La ville se trouvait ainsi réellement bloquée, inconvénient majeur pour elle, car elle ne contenait que peu d'approvisionnements; de plus, il y eut un mouvement populaire en faveur des Prussiens, occasionné par le fanatisme religieux : ces deux causes engagèrent les magistrats à ouvrir leurs portes et à signer un acte de neutralité. Dès qu'il fut dans la ville, Frédéric II, en bon politique, suspendit, de crainte de menées sourdes, tous les fonctionnaires autrichiens.

Aussitôt après, un détachement d'infanterie prussienne passa l'Oder pour chasser de Namslau une garnison autrichienne de 300 hommes, et le roi, ne laissant dans les faubourgs de Breslau qu'un régiment d'infanterie, se dirigea sur Ohlau, où se trouvaient 400 Autrichiens sous les ordres du colonel Formentini.

Ohlau n'était, pour nous servir de l'expression de Frédéric II, qu'une véritable *bicoque*. Située sur le bord de la petite rivière dont elle prend le nom, elle ne présentait qu'un rempart à demi éboulé et entouré

d'un fossé sec; mais son château valait un peu mieux et demandait, pour être pris, l'emploi du canon. Au moment où les Prussiens allaient donner l'assaut général, le colonel Formentini capitula et obtint de se retirer sur Neiss; mais sa petite troupe se débanda en sortant, et il ne resta sous ses ordres que 120 hommes.

1,200 hommes gardaient Brieg : le général Kleist la bloqua avec 5 bataillons et 4 escadrons.

Pendant que le roi de Prusse prenait ainsi ou bloquait les places fortes distribuées le long de l'Oder, le maréchal de Schwerin s'était rapproché de la Neisse, rivière qui sépare la basse et la haute Silésie, et était arrivé près de Franckenstein; il avait repoussé des dragons autrichiens jusqu'à Ottmachau, et ce fut là qu'il éprouva la première résistance de quelque importance qu'on eût opposée aux Prussiens depuis le début de la campagne. Ottmachau était un château épiscopal : le général Braun y avait jeté, dans le but de faciliter et de couvrir sa retraite, 3 compagnies de grenadiers commandées par le major Mussling. Le maréchal de Schwerin fut contraint de se contenter de mettre le blocus devant Ottmachau; mais, sur ces entrefaites, Frédéric II survint avec quelques mortiers et quelques pièces de 12, et l'on put élever des batteries : dès qu'elles furent en état de jouer, la garnison de ce petit château se rendit à discrétion.

Il restait encore à prendre la ville de Neiss; mais

ici les Prussiens éprouvèrent une résistance sérieuse, et leurs tentatives échouèrent.

Cette ville, située au delà de la Neisse, était fortifiée au moyen d'un rempart de terre, précédé d'un fossé ayant 7 pieds d'eau ; en outre, elle se trouvait entourée d'un terrain bas et humide où le colonel de Roth, qui y commandait pour les Autrichiens, avait eu le bon esprit de tendre une inondation. Ce colonel autrichien avait aussi songé à rendre l'assaut impossible en profitant de la rigueur de la saison : l'eau des fossés étant gelée, il prescrivait d'ouvrir la glace tous les matins, puis faisait arroser les remparts avec de l'eau qui, en se congelant de suite, rendait leurs talus glissants et infranchissables. De plus, tous les moyens accessoires qui peuvent favoriser et protéger une défense avaient été intelligemment préparés; aussi ce fut en vain que les Prussiens bombardèrent la ville et y jetèrent 1,200 bombes et 3,000 boulets rouges, la fermeté du colonel de Roth rendit ce bombardement infructueux, et, comme les Prussiens ne voulaient point procéder à un blocus qui eût été long et dangereux, ils se virent obligés de renoncer à leur entreprise et de prendre des quartiers d'hiver.

Cet exemple d'une défense énergique et intelligente vient s'ajouter à tant d'autres dont fourmille l'histoire pour prouver qu'une place forte n'est une masse inerte qu'autant qu'on la défend mal. Une fortification est un instrument que vivifie celui qui sait s'en servir, et c'est pourquoi elle sera défendue par un homme courageux et habile que seconderont des

troupes aguerries et pleines de bonne volonté pendant un laps de temps double ou triple de celui pendant lequel un commandant faible ou inepte parviendra à s'y maintenir. Aussi, la plupart du temps, ce calcul théorique, nommé l'*analyse des forteresses*, en vertu duquel les ingénieurs supputent la durée probable d'un siége, donne-t-il un résultat inexact, parce que l'on néglige dans ce calcul un élément qui échappe à l'analyse et qui influe cependant beaucoup à la guerre, l'élément moral. Il faut aussi insister, à propos de cette défense de la ville de Neiss, sur le procédé qu'employa le colonel de Roth pour rendre les remparts infranchissables en les recouvrant artificiellement d'une couche de glace : ce procédé pourrait encore être utilisé, lors d'un hiver rigoureux, pour mettre une place à l'abri des surprises tant que le dégel n'arriverait pas.

Mais la tentative des Prussiens devant Neiss ne fut pas la seule qui échoua : l'expédition sur Glatz, mal dirigée par le colonel Camas, fut également frappée d'insuccès.

En revanche, le maréchal de Schwerin descendit, à la tête de 7 bataillons et de 10 escadrons, jusque dans la haute Silésie, réussit à déloger le général Braun de Jægerndorf, de Troppau et du château de Grætz, et contraignit ainsi les Autrichiens à se retirer en Moravie.

Les Prussiens prirent alors leurs quartiers d'hiver ou cantonnements derrière l'Oppa, et les étendirent jusqu'à Jablunka sur l'Else, dans le duché de Teschen,

c'est-à-dire jusque sur les frontières de la Hongrie.

Dès que ses troupes furent ainsi cantonnées, Frédéric II abandonna le théâtre de la guerre et revint à Berlin faire les préparatifs nécessaires pour la campagne qui allait s'ouvrir. La campagne de 1740 n'avait été en effet qu'une campagne préparatoire dont les opérations présentent un assez grand degré d'insignifiance; mais, pour cela, elle ne fut pas sans utilité, en ce qu'elle prépara les succès des campagnes suivantes, porta les Prussiens sur les lieux mêmes et leur fit connaître à l'avance l'échiquier de leurs opérations ultérieures.

Revenu dans la capitale de ses États, Frédéric II fit partir pour l'armée un renfort de 10 bataillons et de 25 escadrons, et, inquiet des projets que les Saxons et les Hanovriens malintentionnés pouvaient être tentés de mettre à exécution, résolut de contenir ces peuples en rassemblant 30 bataillons et 40 escadrons auprès de la ville de Brandebourg (*Alt-Brandeburg*, suivant les cartes du temps) : le commandement de cette petite armée fut confié au prince d'Anhalt, qui se cantonna à Genthin, ville située à l'entrée de l'espace triangulaire compris entre l'Elbe et la Sprée, non loin de la première de ces deux rivières, et offrant par conséquent un lieu de campement favorable pour tenir à la fois en échec les Saxons et les Hanovriens.

L'invasion de la Silésie par les Prussiens avait réveillé toutes les passions européennes, et les diplomates des principales nations s'efforçaient de lutter

de finesse pour découvrir quelque chose et prévoir le dénoûment.

La France, que son intérêt constant, depuis la lutte de François Ier et de Charles-Quint, portait vers l'abaissement de la maison d'Autriche, était attentive et voyait d'un œil ami l'audace d'un roi allemand parlant sa langue et *jouant son jeu*. Le cardinal de Fleury, alors fort âgé (1), ne se souciait guère d'aventurer son repos et celui de la France; cependant il répondit favorablement aux ouvertures d'union que lui fit l'adversaire de Marie-Thérèse, et le roi de Prusse continua une correspondance qui pouvait tôt ou tard lui valoir un puissant allié.

La Suède fit alliance avec la Prusse; les rois de Pologne et d'Angleterre restèrent ses ennemis, et entraînèrent dans leur parti la Russie en envoyant comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg le beau comte Lynar, qui ne tarda pas à devenir l'amant de la princesse de Mecklenbourg, mère du jeune empereur Ivan VI et régente de l'empire.

Quant aux Autrichiens, ils rejetaient dédaigneusement toute offre pacifique, semblant ne craindre nullement les attaques d'un petit État qui ne s'appelait royaume que depuis quarante ans et qui paraissait un mirmidon à côté du colosse impérial. Le roi de Prusse ne demandait cependant que la cession du duché de Glogau; il s'en fût contenté, il l'avoue luimême à la fin du chapitre II de l'*Histoire de mon*

(1) Il était né en 1653.

temps, et eût, moyennant cette cession, assisté la reine de Hongrie contre tous ses ennemis. Que de sang n'eût pas été répandu si Marie-Thérèse avait adopté ce sage parti, qu'elle fut forcée plus tard de prendre! Mais elle persista dans sa fière attitude, suivant en cela les inspirations de son âme altière et les conseils des meilleurs politiques qui l'entouraient.

CHAPITRE IX.

CAMPAGNE DE 1741.

Sommaire. — Le feld-maréchal comte de Neipperg prend le commandement de l'armée autrichienne. — Escarmouche de Baumgarten. — Le prince Léopold d'Anhalt s'empare de Glogau par surprise. — Le roi, trouvant ses troupes trop éparpillées, les rassemble autour de Steinau. — Prise de Grotkau par les Autrichiens. — Frédéric marche sur cinq colonnes au secours d'Ohlau. — Bataille de Mollwitz. — Observations relatives à cette bataille. — L'armée prussienne se concentre et prend la place de Brieg. — Frédéric fait alliance avec la France. — Se plaçant à égale distance de Brieg et de Schweidnitz, il séjourne dans cette position pendant deux mois. — Il rompt la neutralité vis-à-vis de Breslau et se rend maître de cette ville. — Il menace la communication du maréchal de Neipperg avec la Moravie, puis vient occuper Lœwen et Michelau. — Ces progrès alarment la population de Vienne. — Trêve secrète conclue entre Frédéric et Marie-Thérèse. — Le roi de Prusse assiége Neiss pour la forme.

Le renfort de 10 bataillons et de 25 escadrons que nous avons vu Frédéric, de retour à Berlin, envoyer à son armée de Silésie, arrivèrent à Schweidnitz au mois de février.

De leur côté, les Autrichiens se préparaient aussi à la guerre. Le commandement de leur armée venait d'être confié au comte de Neipperg (1), élève du

(1) Guillaume Reinhardt, comte de Neipperg, né en 1684.

périence et qu'il apprit principalement la guerre par ses fautes : n'est-ce pas en effet la meilleure école? mais que cette école est ouverte à peu d'hommes!

Tous les renseignements recueillis annonçaient que l'ennemi recevait des renforts et méditait de surprendre les quartiers prussiens en y pénétrant par Glatz ou par Zuckmantel : un parti ennemi, composé de 100 dragons et 300 hussards, se jeta même bientôt dans la ville de Neiss, ce qui dévoila une partie des projets des Autrichiens. C'est pourquoi Frédéric ordonna de resserrer ses quartiers, qui se trouvaient trop disséminés.

Glogau et Brieg étaient toujours bloquées; la saison se montrait trop rigoureuse pour que l'on pût songer à convertir ces blocus en siéges. Mais, le 10 mars, le prince Léopold d'Anhalt réussit à s'emparer par surprise de Glogau, ce que l'on eût pu faire tout aussi bien dans la campagne de 1740 dès que l'on arriva pour la première fois devant cette place. Ce coup de main heureux dura peu de temps : le mauvais rempart qui entourait la place fut escaladé en cinq points différents et la ville prise en moins d'une heure; la cavalerie elle-même put franchir en certains endroits les remparts, tant les fortifications étaient tombées en ruines. La sévérité de la discipline prussienne évita un pillage à la ville, dont un régiment prit possession. La garnison fut faite prisonnière de guerre : on travailla à l'amélioration des fortifications de la place, et le prince Léopold d'Anhalt

rejoignit, avec le corps qu'il commandait, le roi à Schweidnitz.

Le maréchal de Schwerin avait encore ses quartiers dans la haute Silésie; cette position éloignée donnait de l'inquiétude au roi, qui trouvait ses troupes trop éparpillées et voulait que le maréchal se repliât sur la Neisse; mais Schwerin désirait conserver ses quartiers jusqu'au printemps, et Frédéric se rangea, *pour cette fois*, à l'opinion de son maréchal : il est évident par cela seul, pour quiconque a étudié son caractère, qu'il débutait dans la carrière militaire et qu'il n'était pas encore sûr de lui. Au reste, il est juste de dire qu'en cette circonstance il avait pleinement raison : l'armée prussienne s'étendait et s'aventurait trop.

Néanmoins, après avoir ainsi cédé, Frédéric s'aventura lui-même à la tête de 8 escadrons et de 9 bataillons jusqu'à Jagerndorf, et rencontra le maréchal à Neustadt. Ce dernier ignorait où se trouvait réellement l'ennemi, car il le croyait dispersé le long des frontières, depuis la Hongrie jusqu'à Braunau en Bohême.

L'intention du roi était de se rendre devant Neiss, où devait le joindre le duc de Holstein (alors à Franckenstein) avec 7 bataillons et 4 escadrons; le maréchal Kalckstein se trouvait déjà avec 10 bataillons et 10 escadrons devant cette ville, où Frédéric projetait d'ouvrir la tranchée dès son arrivée.

Mais il fut obligé de renoncer à ce plan. Il allait quitter Jagerndorf, lorsque sept dragons autrichiens

déserteurs furent pris et apprirent que la cavalerie ennemie campait déjà à un mille et demi de Jagerndorf, à Freudenthal. Dès l'arrivée de son infanterie et de son artillerie, le général autrichien voulait, suivant eux, traverser les quartiers prussiens et aller débloquer Neiss. Le bruit d'une escarmouche fit même croire que l'avant-garde autrichienne allait investir Jagerndorf; il n'en fut rien fort heureusement, car cette ville ne contenait que 5 bataillons, 5 pièces de 3 livres et de la poudre pour faire environ quarante charges. L'ennemi escarmouchait uniquement pour reconnaître la position des Prussiens, et sa cavalerie légère avait mission de lui rapporter des nouvelles.

Néanmoins, Frédéric profita de l'avertissement, et, pour s'opposer aux desseins manifestes de l'ennemi, rassembla sans délai son armée. Les troupes de la basse Silésie passèrent la Neisse, et celles de la haute Silésie vinrent le joindre à Jagerndorf. Le 4 avril, il partit pour Neustadt, côtoyant l'armée ennemie qui se rapprochait de Neiss par Zuckmantel et Ziegenhals, et le lendemain se porta sur Steinau. C'est là que le général Kleist, après avoir levé le blocus de Brieg, et le duc de Holstein devaient venir joindre l'armée : mais ce dernier ne put être prévenu par les estafettes du roi toujours interceptées, et il resta alors tranquillement à Franckenstein, voyant passer l'ennemi à sa gauche et à sa droite sans s'en embarrasser.

A Steinau, l'on apprit que le général Lentulus

venait de joindre le maréchal Neipperg près de Neiss (5 avril) : les quartiers prussiens se groupèrent alors autour de Steinau, de manière à pouvoir combattre avantageusement si cela devenait nécessaire. Le lendemain, 6 avril, le petit corps prussien (13 bataillons et 15 escadrons) arriva à Falckenberg pour passer la Neisse au pont de Sorge ; comme Lentulus gardait l'autre bord avec 50 escadrons, le passage se trouvait impossible. Le roi se dirigea alors sur Michelau, autre pont sur la Neisse, où le général Marwitz avait déjà rassemblé les troupes venues des quartiers de Schweidnitz et du blocus de Brieg, et le 8 l'armée y passa la Neisse dans l'intention de marcher sur Grotkau.

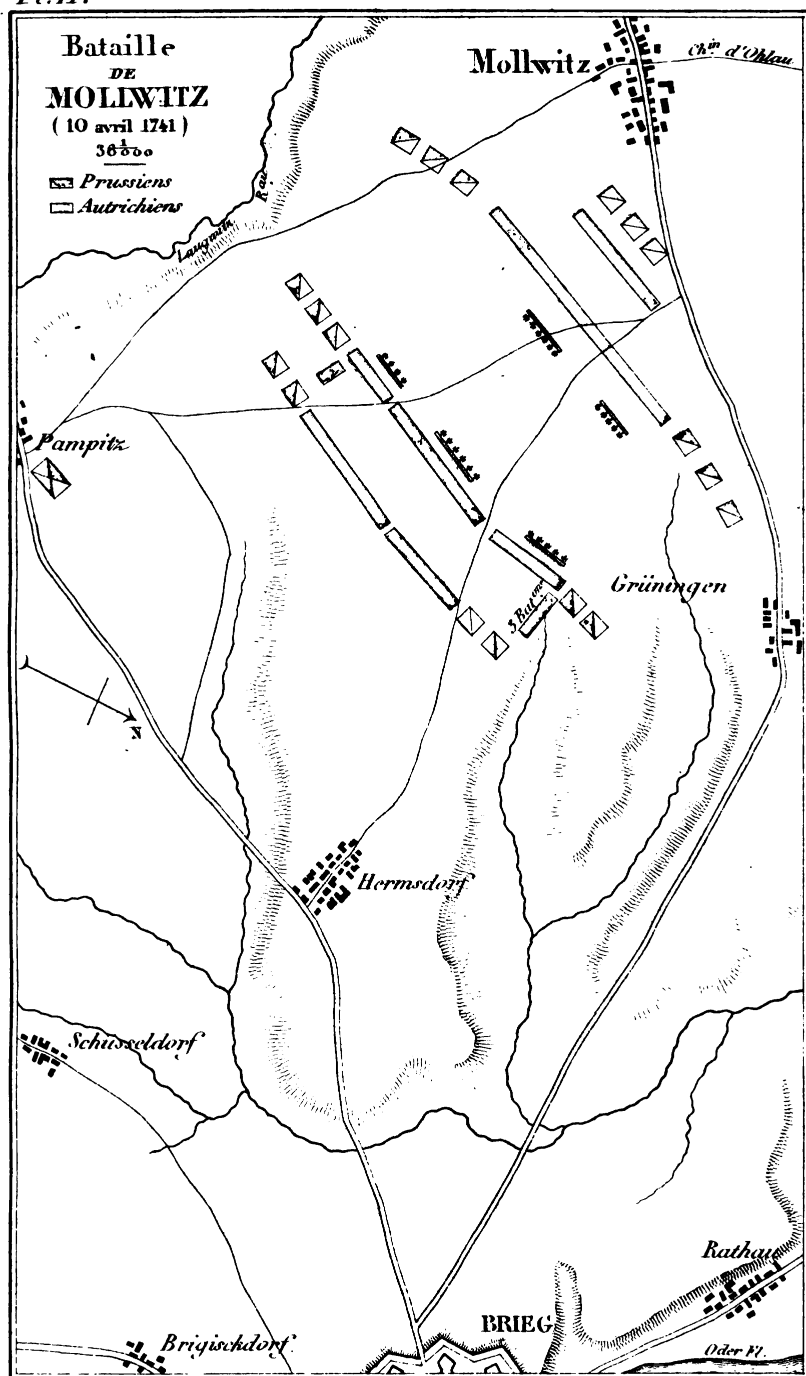
La neige tombait à gros flocons et, interceptant le jour et les communications, empêchait d'avoir des nouvelles. Les Prussiens firent cependant prisonniers quelques hussards qui leur apprirent que le maréchal Neipperg venait de s'emparer de Grotkau, malgré l'énergique défense d'un lieutenant et de soixante hommes qui avaient résisté pendant trois heures à toute l'armée autrichienne. Le nom de ce lieutenant mérite assurément bien de passer à la postérité et d'avoir place dans l'histoire : il se nommait Mitzschefahl. On apprit également que le lendemain l'ennemi devait se diriger sur Ohlau pour s'emparer de la grosse artillerie que le roi y avait laissée. Frédéric rassembla aussitôt les colonnes de son armée et les groupa en quatre parties qui se cantonnèrent assez près les unes des autres pour pouvoir se ras-

et Hunern. A deux milles environ de Mollwitz, l'armée prussienne commença à se déployer pour se mettre en bataille sur deux lignes, sans que l'ennemi parût pour l'en empêcher. La droite (voyez la planche II) devait s'appuyer au village de Hermsdorf; le commandant de la cavalerie de cette aile, le général de Schullenbourg, ne sut pas prendre ses mesures de manière à y arriver : aussi il ne se trouva pas assez de place pour ranger l'infanterie de la première ligne, ce qui força à rejeter 3 bataillons en arrière; on s'en servit pour couvrir le flanc droit, et cette disposition purement accidentelle contribua comme nous le verrons au gain de la bataille. La gauche s'appuya sur le ruisseau de Lauchwitz, dont les bords sont marécageux et profonds. L'artillerie fut placée devant le front de la première ligne et les bagages parquèrent près du village de Pampitz, à mille pas environ derrière les lignes, couverts par le régiment de La Motte qui arrivait d'Oppeln.

Le comte de Rottembourg commandait l'avant-garde prussienne; il s'approcha de Mollwitz, et en vit déboucher les Autrichiens en désordre : c'était le moment de les attaquer; mais il avait l'ordre formel de ne point engager l'action, et il ramena sa troupe à l'aile droite, dont elle faisait partie.

L'action commença par une vive canonnade, et l'armée autrichienne fut obligée de se former sous le feu de l'artillerie prussienne : le maréchal Neipperg s'était donc laissé surprendre, et cela paraît étonnant puisqu'il avait l'expérience des choses de la guerre,

Pl. II.



Histoire militaire de la Prusse par Ed. de la Barre Duparcq.

mais c'était moins sa faute que celle de ses officiers de hussards, qui, chargés de battre la campagne, ne lui avaient transmis aucune nouvelle du mouvement des Prussiens. L'armée autrichienne se trouvait alors cantonnée, la droite à Grüningen, le centre à Hunern et Mollwitz, la gauche à Laugwitz, c'est-à-dire qu'elle tournait le dos à l'armée prussienne. Quel bon parti le roi de Prusse eût pu tirer de cette admirable position si la mauvaise saison ne l'avait pas empêché d'en être instruit !

Frédéric avait refusé sa gauche ; son aile droite se trouvait donc la moins éloignée de Mollwitz. Le commandant de la cavalerie de l'aile droite autrichienne (devenue la gauche en se retournant pour faire face aux Prussiens), M. de Rœmer, qui arriva le premier avec ses troupes sur le champ de bataille, s'en aperçut, et, jugeant avec sagacité que cette disposition pouvait donner la victoire aux Prussiens avant que la cavalerie de l'aile gauche autrichienne (devenue la droite) ne fût arrivée, prit sur lui d'attaquer immédiatement la droite de l'armée prussienne. Le général de Schullenbourg commandait cette droite, et avait ordre de s'appuyer à Hermsdorf : pour gagner ce village, il fit fort mal à propos exécuter par escadrons un quart de conversion à droite, de telle sorte qu'il y eut un moment où tous les escadrons prêtèrent le flanc gauche. Ce fut à ce moment même que les *trente* escadrons de M. de Rœmer tombèrent à bride abattue et en colonne sur ces *dix* escadrons, que leur position rendait faibles, et les culbutèrent. Ces esca-

drons en déroute se jetèrent en fuyant sur l'infanterie prussienne, qu'ils auraient infailliblement entraînés avec eux, si celle-ci n'avait fait indistinctement feu sur les fuyards et sur l'ennemi. Ce moyen énergique eut plein succès, les escadrons en déroute cherchèrent d'autres débouchés, les ennemis furent écartés, et le général de Rœmer tué. Quant aux deux bataillons de grenadiers mêlés par Frédéric aux dix escadrons de son aile droite, ils firent bonne contenance, résistèrent au choc ennemi, et se joignirent en ordre à la droite de l'infanterie prussienne.

Le roi fut entraîné par les escadrons en déroute jusqu'au centre de l'armée, mais il parvint à rallier quelques escadrons, et les ramena sur la droite, où ils tentèrent à leur tour une attaque; ils furent encore repoussés une seconde fois, et Schullenbourg trouva une mort glorieuse en voulant réparer sa faute.

Deux fois de suite victorieuse, comme nous venons de le dire, la cavalerie ennemie tomba alors sur le flanc droit de l'aile droite de l'infanterie prussienne; là se trouvaient *en potence* les trois bataillons que faute de place on n'avait pu caser; cette disposition, qui remédiait à l'absence de la cavalerie (1), jointe à la solidité inébranlable des troupes, fit merveille; vainement les cavaliers autrichiens attaquèrent vi-

(1) Suivant le comte de Brézé, ces bataillons ne furent placés en potence qu'après la déroute de la cavalerie prussienne. Voyez son ouvrage intitulé : *Observations historiques et critiques sur les Commentaires de Folard et sur la cavalerie*, 2 vol. in-8, avec planches. Turin, 1772, t. 1, p. 323.

goureusement à trois reprises : ils furent toujours repoussés, et perdirent beaucoup de monde. Alors M. de Neipperg envoya son infanterie seconder sur ce point les efforts de sa cavalerie; ce fut encore en vain. Malgré les efforts incroyables des Autrichiens, la valeureuse infanterie prussienne résista *comme un roc* (1), et par son feu fit éprouver de grandes pertes aux assaillants.

A la gauche de l'armée prussienne, les choses souriaient plus à l'adversaire de Marie-Thérèse; ses troupes s'y appuyaient au ruisseau de Laugwitz, et, au delà de ce cours d'eau, sa cavalerie avait battu celle de la reine de Hongrie.

Il y avait déjà cinq heures que le feu de l'infanterie prussienne de la droite durait sans se ralentir : aussi les soldats prussiens n'avaient plus de munitions, et étaient obligés de dépouiller les morts pour trouver de la poudre. La position devenait critique, et déjà quelques officiers entrevoyaient le moment où ils seraient obligés de se rendre faute de munitions; mais il n'en fut rien. L'infanterie prussienne se soutint, et gagna même du terrain sur l'ennemi. A la vue de ce mouvement prononcé en avant de l'aile droite prussienne, le maréchal de Schwerin, qui commandait l'aile gauche, fut bien inspiré; il se porta sur la droite des Autrichiens, et sa manœuvre décida la victoire : la déroute des Impériaux fut totale. La nuit seule

(1) Expressions de Frédéric II (*Hist. de mon temps*, t. I, p. 162, 163.)

empêcha les Prussiens de poursuivre leurs avantages au delà du village de Lauchwitz.

Les deux régiments de cuirassiers attendus n'arrivèrent qu'après la bataille : les hussards autrichiens leur avaient barré le passage.

La bataille de Mollwitz coûta aux Autrichiens 180 officiers, 7,000 morts, 7 pièces de canon, 3 étendards, 1,200 prisonniers. Les Prussiens eurent 2,500 morts, parmi lesquels le margrave Frédéric, cousin du roi, et 3,000 blessés. Ce qui décida la victoire, ce fut la fermeté de l'infanterie prussienne, la précision de ses manœuvres, la supériorité de son feu; il n'est pas inutile de remarquer que cette infanterie se servait de baguettes de fer, tandis que les Autrichiens avaient encore pour leurs fusils des baguettes de bois.

« Cette journée, observe Frédéric, devint une des plus mémorables de ce siècle, parce que deux petites armées y décidèrent du sort de la Silésie, et que les troupes du roi y acquirent une réputation que ni le temps ni l'envie ne pourront leur ravir (1). »

Nous venons de raconter la bataille en suivant le récit que Frédéric II en a laissé lui-même dans le chapitre III de son *Histoire de mon temps.* Mais il nous faut ajouter, pour être exact et vrai, ce dont notre rôle d'historien nous fait un devoir, que le roi de Prusse quitta le champ de bataille avant la fin de l'action. Ce fut probablement après avoir rallié quel-

(1) *Hist. de mon temps*, t. I, p. 164.

ques escadrons et les avoir ramenés à la droite de l'armée prussienne, où ils furent encore défaits, car à partir de ce moment le roi, dans sa relation, ne parle plus de lui. Croyant la bataille perdue, il se réfugia à 12 lieues de là, à Oppeln, avec une faible escorte. On rapporte même qu'il se cacha dans un moulin, ce qui fit dire à de mauvais plaisants qu'à la bataille de Mollwitz ce prince s'était couvert de gloire et de farine. Mais, laissant cette plaisanterie de côté, il n'en est pas moins vrai que Frédéric quitta le champ de bataille, à ce qu'il paraît, sur l'avis du maréchal de Schwerin. Je n'ai trouvé nulle part de protestation à cet égard, et le fait se trouve même dans l'ouvrage publié de 1832 à 1834, à Berlin, par M. Preuss, historiographe de Brandebourg, sous le titre de *Histoire biographique de Frédéric le Grand* (en allemand) (1).

Voltaire, dans ses *Mémoires*, est mordant à ce sujet : « Le maréchal de Schwerin, dit-il, était un élève de Charles XII ; il gagna la bataille aussitôt que le roi de Prusse se fut enfui. Le monarque revint le lendemain, et le général vainqueur fut à peu près disgracié. » Mais Voltaire écrivait ces Mémoires en 1759, après s'être brouillé avec Frédéric. Dans son *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*, il raconte, au contraire, qu'on lui apporta, pendant un entr'acte d'une représentation de *Mahomet*, une lettre par laquelle le roi de Prusse lui annonçait la victoire de Mollwitz ; il la lut à l'assemblée, et l'on

(1) Tome I, p. 179.

battit des mains. « Vous verrez, dit alors Voltaire, que cette pièce de Mollwitz fera réussir la mienne. »

Au reste, Frédéric a pu se retirer du champ de bataille pour deux causes différentes : ou le maréchal de Schwerin voulut préserver la monarchie prussienne du malheur de voir son roi fait prisonnier, et alors, dans un moment de doute, dans la prévision d'une défaite, il conseilla à son maître de s'éloigner, et celui-ci céda ; ou bien Frédéric éprouva réellement un moment de crainte, et s'enfuit. On peut confesser pour lui cette faiblesse, car certes sa carrière est assez brillante, et l'intrépidité s'y montre suffisamment à découvert pour qu'il soit permis de lui prêter un moment de découragement et de crainte. J'avoue cependant que la première hypothèse me paraît la plus vraisemblable.

Quant à l'anecdote de Paul Werner, elle semble controuvée. Voici cette anecdote, empruntée à la *Vie de Frédéric II*, par Thibault de Laveaux (1).

« Le roi, qui croyait la bataille perdue, s'était sauvé jusqu'à Oppeln. Un housard autrichien le poursuit et était près de l'atteindre, lorsque tout à coup le roi tourne son cheval, laisse approcher le housard, et lui dit : *Laisse-moi, housard, je t'en tiendrai compte.* Le housard, reconnaissant le roi, d'après des portraits, est saisi de respect et de surprise ; il laisse tomber son sabre et répond : *Tope ! après la guerre.* — *Au revoir*, dit le roi. Ce housard fut dans la suite lieu-

(1) Édition in-8, t. I, p. 193.

tenant-général au service de Prusse, chef d'un régiment de housards et chevalier du grand ordre du roi de Prusse. Il se nomme Paul Werner. »

M. Preuss, dans son *Histoire biographique de Frédéric le Grand*, dit que cette anecdote, tirée par Laveaux, de l'ouvrage intitulé : *La Silésie avant et après l'année* 1740, auquel il a beaucoup emprunté, et enjolivée par Voltaire de détails relatifs à Maupertuis et à son âne (1), est une pure fiction. Il fait remarquer que Werner, supposé alors simple housard ou maréchal-des-logis, était capitaine commandant de cavalerie depuis 1735, et qu'il entra pour la première fois, en 1751, comme lieutenant-colonel au service de Prusse (2). Or, si l'anecdote était vraie, est-il probable qu'il eût attendu ainsi sa récompense pendant onze ans?

Dans son *Histoire de mon temps*, Frédéric ne parle pas de sa retraite jusqu'à Oppeln ; mais, quand même le fait ne se trouverait pas authentique comme nous

(1) Voltaire en voulait à Maupertuis, surtout depuis la condamnation par Frédéric de sa diatribe intitulée *le docteur Akakia*. Reportez-vous, pour cette condamnation et toute la dispute entre Maupertuis et Voltaire, à l'article intitulé *Maupertuisiana* qui termine le tome II de mes *Études sur la Prusse* (1856). Cet article, moins défavorable à Maupertuis que toutes les publications précédentes, est antérieur, je le remarquerai en passant, à la *Vie de Maupertuis* par La Beaumelle, mise au jour en 1856 par M. Maurice Angliviel, bibliothécaire du Dépôt de la marine. L'avertissement de cette Vie porte, en effet, la date du 9 avril 1856, et la préface du tome II des *Études sur la Prusse*, celle du 25 mars 1856.

(2) *Preuss*, t. I, p. 177, note.

l'avons dit ci-dessus, la mauvaise humeur qui règne dans une partie de sa relation de la bataille de Mollwitz en serait un indice. Il y dit, en effet : « Le roi, qui croyait rallier la cavalerie *comme on arrête une meute de chiens*, fut entraîné dans leur déroute jusqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques escadrons qu'il ramena à la droite. » Puis il ne parle plus de lui pendant tout le reste de la bataille. Mais, en vérité, peut-on exiger d'un homme qu'il avoue sa fuite ? Ce serait trop demander à la force d'âme humaine !

Sauf cette réticence calculée, qui n'altère au reste en rien le récit de la bataille, puisqu'elle eut alors lieu sans lui, Frédéric II ne dissimule nullement ses fautes pendant cette première partie de la campagne de 1741. Voici, pour que le lecteur puisse apprécier lui-même la franchise du roi, un extrait de l'*Histoire de mon temps :*

« Le roi fut averti à temps, dit-il, du projet des ennemis, et il ne prit aucune mesure suffisante pour s'en garantir. Au lieu de marcher à Jagerndorf pour éparpiller encore plus ses troupes, il aurait dû rassembler toute son armée et la placer en cantonnements resserrés aux environs de Neiss ; il se laissa couper du duc de Holstein, et se mit dans la nécessité de combattre dans une position où en cas de malheur il n'avait aucune retraite, où il risquait de perdre l'armée et de se perdre lui-même. Arrivé à Mollwitz, où l'ennemi cantonnait, au lieu de marcher avec vivacité pour séparer les cantonnements des troupes de

la reine, il perd deux heures à se former *méthodiquement* devant un village où aucun ennemi ne paraissait. S'il avait seulement attaqué ce village de Mollwitz, il eût pris toute l'infanterie autrichienne ; *mais il n'y avait dans son armée que le maréchal de Schwerin qui fût un homme de tête et un général expérimenté.* Il régnait beaucoup de bonne volonté dans les troupes ; mais elles ne connaissaient que les *petits détails*, et, faute d'avoir fait la guerre, elles n'allaient qu'en tâtonnant et craignaient les partis décisifs. Ce qui sauva proprement les Prussiens, ce fut leur valeur et leur discipline. *Mollwitz fut l'école du roi et de ses troupes.* Ce prince fit des réflexions profondes sur toutes les fautes qu'il avait faites, et il tâcha de s'en corriger par la suite. »

Néanmoins, la victoire de Mollwitz eut une importance incalculable pour la Prusse, car elle décida la conquête de la Silésie. « Sans cette victoire, fait remarquer M. le général de Lossau, le nord de l'Allemagne aurait eu une autre histoire. Les troupes qui y assistèrent furent toujours bien vues de Frédéric, et, sur la fin de son glorieux règne, c'était une puissante recommandation pour un vieil officier quand il pouvait dire qu'il avait combattu dans cette bataille. »

Le duc de Holstein, que nous avons vu ci-dessus posté à Franckenstein, et auquel les ordres du roi n'avaient pu parvenir, s'était transporté, *sans trop savoir pourquoi*, suivant l'expression de Frédéric, de Franckenstein à Ottmachau, et d'Ottmachau à Streh-

len. Ce fut en ce dernier point qu'il se trouva précisément le jour de la bataille, et il y entendit le feu des deux armées. Comme il avait 7,000 hommes sous sa direction, il pouvait frapper un coup décisif, car le 11 toutes les troupes des Autrichiens passèrent à un mille de son poste; mais, sans ordres, et ne sachant ou n'osant prendre une résolution, il n'entrava point la retraite du feld-maréchal de Neipperg, qui put rallier ses fuyards de l'autre côté de la ville de Neiss, et, quant à lui, il vint très tranquillement opérer sa jonction avec l'armée du roi près d'Ohlau. L'armée prussienne se composa dès lors de 43 bataillons, 66 escadrons de grosse cavalerie, et 3 escadrons de hussards.

Pour utiliser le succès obtenu à Mollwitz, les Prussiens entreprirent le siége de Brieg. L'armée du roi resta campée près de Mollwitz pour couvrir les opérations de ce siége, dont la conduite fut confiée au maréchal de Kalckstein. Le général Piccolomini commandait dans Brieg pour la reine de Hongrie; il ne fit qu'une défense molle, et n'eut pas honte de capituler après huit jours de tranchée ouverte, avant que son chemin couvert ait été emporté, et lorsqu'il n'y avait encore aucune brèche aux remparts de la place.

Si les Autrichiens ne savaient pas mieux défendre leurs places fortes, Frédéric ignorait alors l'art de tirer bon parti d'une victoire, car il se contenta de s'être emparé de Brieg *sans grande peine*, et resta trois semaines au camp de Mollwitz « *pour donner,*

dit-il, *le temps de combler les tranchées et de ravitailler la place de Brieg, dont toutes les munitions avaient été consumées.* » Inaction toute bénévole et avantageuse pour le vaincu. Le roi profita, au reste, de cette inaction pour exercer ses troupes, et surtout sa cavalerie, qu'il chercha à rendre plus manœuvrière.

Pendant ce temps, il y eut plusieurs escarmouches et combats de cavalerie légère, dans lesquels les Prussiens, mieux renseignés par les habitants, qui les favorisaient, eurent souvent l'avantage (1).

Mais si la guerre marcha peu, la politique s'agita vivement, et le camp du roi prit la forme d'un congrès. Frédéric II ne voulait rien précipiter, sentant bien qu'on se faisait son allié, non pour le servir et lui être utile, mais pour nuire à la reine de Hongrie et affaiblir la maison d'Autriche. Néanmoins, comme ses ennemis, les Russes, les Anglais, les Hanovriens, les Hessois, les Saxons, s'apprêtaient à agir, il ne put hésiter, et conclut une alliance avec la France par l'entremise du maréchal de Bellisle. Le cabinet de Versailles garantissait à Frédéric II la Basse-Silésie, promettait d'envoyer deux armées dans l'Empire, de commencer les opérations avant la fin d'août, de faire déclarer la guerre à la Russie par la Suède. Le roi de Prusse renonçait à la succession des duchés de Juliers et de Berg, et promettait sa voix à l'Électeur de Bavière, candidat à l'Empire protégé par la France; le traité devait rester secret tant que

(1) *Hist. de mon temps*, t. I, p. 169.

sa divulgation pourrait porter préjudice aux intérêts des Prussiens (1).

Tout en s'occupant d'intérêts politiques qui touchent de si près aux intérêts militaires, et qui les secondent si merveilleusement lorsqu'ils sont conduits par la même main, le roi de Prusse mit en marche son armée dès que Brieg eut été ravitaillé, et vint camper auprès de Grotkau. Les Autrichiens occupaient à 3 milles de là, derrière Neiss, une excellente position couverte par deux ruisseaux, entre Frankenstein et Silberberg (2). Pour la facilité de ses approvisionnements, l'armée prussienne se rapprocha de Breslau, et vint se placer sur les hauteurs de Strehlen, à égale distance de Brieg et de Schweidnitz, point favorablement situé pour couvrir toute la Basse-Silésie. Elle y resta deux mois environ, pendant lesquels l'infanterie fut recrutée et la cavalerie remontée, de telle sorte que les troupes furent bientôt aussi complètes qu'au début de la campagne.

Frédéric parvint en même temps à découvrir les projets de M. de Neipperg. Il y avait alors à Breslau un nombre considérable de dames âgées, originaires de l'Autriche et de la Bohême, ayant des parents à Vienne et à Prague, et jusque dans l'armée autrichienne. Bonnes catholiques, elles étaient dévouées à la reine de Hongrie, et frémissaient au seul nom du roi de Prusse, qui n'était pour elles qu'un hérétique. Elles lièrent correspondance avec l'armée de Marie-

(1) *Histoire de mon temps*, t. I, p. 170, 171, 174.

(2) *Idem*, t. I, p. 179.

Thérèse, et connurent bientôt tous les desseins des troupes autrichiennes. Jusque-là tout était bien, et le patriotisme justifiait leurs menées; mais apportant bientôt les mesquines passions des femmes, et surtout l'impatience dans leur complot, elles eurent des assemblées ou *assises*, comme elles disaient, presque tous les soirs, pour s'y communiquer leurs nouvelles, et délibérer sur les moyens à employer pour expulser les Prussiens de la Silésie. Bientôt le secret fut impossible, et la fable de notre naïf et charmant *La Fontaine* (1) devint encore une fois la vérité. Aussi le roi sut bientôt ce qui se passait, et il fit glisser dans ces conventicules une fausse sœur, par laquelle il apprit que le maréchal de Neipperg projetait de l'éloigner par des mouvements de Breslau, afin de se rapprocher de cette ville, où il avait des intelligences, et de s'en emparer.

Nous avons vu, dans le chapitre VIII, que Frédéric avait agi avec modération envers la ville de Breslau, qui lui avait ouvert ses portes, et avait signé un acte de neutralité. Mais, vu les circonstances nouvelles, les choses ne pouvaient plus rester en cet état. S'emparer de Breslau, c'était enlever aux Prussiens leurs magasins, et leur couper en même temps la communication qu'ils conservaient avec leur pays au moyen de l'Oder. Le coup était trop bien combiné pour qu'il ne fallût pas le faire échouer à tout prix.

(1) *Les femmes et le secret* (*Fables de La Fontaine*, livre VIII, fable VI).

Le roi de Prusse résolut donc de rompre une neutralité à laquelle les magistrats de la ville avaient porté plusieurs atteintes. On fit venir au camp ceux de ces magistrats qui étaient les plus dévoués à l'Autriche, ainsi que les ministres étrangers, pour garantir leurs personnes, et le maréchal de Schwérin tenta une surprise. Il demanda à la ville le passage d'un régiment. Pendant que ce régiment entrait par une porte, un chariot s'embarrassait dans une autre ; trois bataillons et cinq escadrons profitaient du tumulte pour se glisser dans la ville. L'infanterie se rendit aux remparts, aux places, aux portes, qu'elle occupa ; la cavalerie balaya promptement les rues principales ; en une heure tout fut soumis, sans désordre, sans pillage, sans meurtre ; et le lendemain la bourgeoisie, magistrats en tête, prêta serment de fidélité au roi de Prusse. On y laissa une garnison de trois bataillons aux ordres du général Marwitz.

Lorsque M. de Neipperg vit qu'il avait manqué son coup, il voulut prendre sa revanche en enlevant le magasin que les Prussiens avaient à Schweidnitz ; mais il fut prévenu : l'avant-garde des Prussiens arriva à Reichenbach en même temps que la sienne, qui rebroussa chemin. La position choisie par le général autrichien, position que nous avons déjà indiquée, était excellente. Il avait sa droite à Frankenstein, sa gauche sur des collines rapprochées de Silberberg ; son front, couvert par deux ruisseaux, était inabordable. Dans ce cantonnement, il communiquait avec Neiss par Patschau, tirait ses vivres de la

Bohême par Glatz, et fourrageait sans inconvénient un pays qu'il ne pouvait pas conserver.

Cette position avantageuse piqua au vif le roi de Prusse : il résolut de tenter d'en déloger les Autrichiens ; il venait d'ailleurs de recevoir à Reichenbach un renfort de 10 escadrons de dragons et de 13 escadrons de hussards.

Les Français, passés récemment de l'autre côté du Rhin, longeaient le Danube à grandes journées ; la fierté de Marie-Thérèse plia sous la nécessité, et elle fit porter des propositions d'accommodement au roi de Prusse ; mais les indemnités qu'elle lui fit offrir étaient si minimes que Frédéric les considéra comme dérisoires, et les refusa. Vers le même temps, ce dernier signa un traité d'alliance avec la Bavière, qui lui garantit la Silésie en échange de la garantie de quelques provinces autrichiennes et de la promesse de la voix de la Prusse pour la couronne impériale. Un autre événement heureux pour les Prussiens fut la déclaration de guerre de la Suède à la Russie, qui occupa une partie de leurs ennemis. Alors la cour de Vienne augmenta ses concessions et ses offres ; ce fut encore en vain.

Déjà l'Autriche était entamée : les Franco-Bavarois s'approchaient de Lintz. Le roi de Prusse ne voulut plus rester les bras croisés, mais, au lieu d'attaquer franchement son adversaire, il se borna à manœuvrer pour menacer sa communication avec la Moravie : il essaya de couper le maréchal de Neipperg de la forteresse de Neiss. L'armée prussienne

dut passer la Neisse à Woitz, où des ponts avaient été établis, mais un jour fut perdu par défaut d'exécution, et, au moment du passage, l'armée autrichienne se trouvait rangée en bataille, à 800 pas de la rivière. Le roi renonça à forcer le passage, en présence, dit-il, d'une armée *qui certainement eût battu les troupes en détail et à mesure qu'elles auraient pris du terrain pour se former*; il se posta sur les hauteurs de Woitz. Quelques jours après, il prit le camp de Neudorf, et, pour assurer sa communication avec Brieg, d'où il tirait ses subsistances, occupa Lœven et Michelau.

A Vienne, la consternation était grande ; on y attendait les Bavarois d'un instant à l'autre, et une partie de la population émigrait. Alors, sur les observations de l'ambassadeur d'Angleterre, la reine de Hongrie fit offrir à Frédéric II la cession de la Silésie, de la ville de Neiss, et d'une lisière en haute Silésie. Mais ce prince, décidé à ne pas se laisser amuser par de belles paroles, et à ne point rester oisif dans son camp, passa la Neisse à Michelau, vint camper à Kartscher, et envoya un détachement s'emparer d'Oppeln, où il établit un dépôt de vivres. Le généralissime autrichien quitta Neiss et se rendit à Oppersdorf ; aussitôt le roi le tourna par Friedland et se campa à Steinau (1).

Ce fut après ces mouvements que l'ambassadeur d'Angleterre, lord Hindfort, vint dire au roi que

(1) *Hist. de mon temps*, t. I, p. 192, 193.

M. de Neipperg se décidait à abandonner la Silésie, pourvu qu'il déclarât *verbalement* qu'il n'entreprendrait rien contre la reine. C'était une belle occasion d'achever la conquête de la Silésie par une parole prononcée à propos : la tentation devenait forte. Une conférence secrète eut lieu à Oberschnellendorf; Frédéric s'y rendit, accompagné du seul colonel de Goltz, et là il fut convenu entre lui, le feld-maréchal de Neipperg et lord Hindfort, d'une trêve secrète qui cesserait du moment qu'elle serait divulguée : les Autrichiens devaient quitter la Silésie, Neiss être assiégée pour la forme pendant douze jours, et les Prussiens prendre, après ce siége, leurs quartiers en Silésie et en Bohême, où ils ne seraient point inquiétés ; mais, sans le secret le plus absolu, la convention devenait nulle.

Le but de Frédéric II, en acceptant cette trêve, était de ménager la maison d'Autriche assez pour qu'elle pût toujours faire contre-poids à la maison de Bourbon (1), qui était bien, il est vrai, l'alliée de la Prusse, mais qui désirait que cette dernière puissance ne vînt pas un jour à l'emporter en prépondérance sur la Bavière et sur la Saxe.

L'acceptation de Frédéric ne fut que verbale.

Peu après, M. de Neipperg dirigea son armée sur la Moravie. La ville de Neiss fut assiégée : elle résista douze jours, comme il avait été convenu. A peine les Autrichiens en furent-ils sortis que les ingénieurs

(1) *Histoire de mon temps*, t. I, p. 198.

prussiens y commencèrent les travaux d'amélioration qui en firent par la suite une bonne place forte.

L'armée prussienne se sépara ensuite : une partie marcha en Bohême, sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt ; quelques régiments furent employés au blocus de Glatz, et le reste des troupes, aux ordres du maréchal Schwerin, s'établit dans la haute Silésie.

La campagne fut ainsi terminée onze mois après l'entrée des Prussiens en Silésie. Frédéric II reçut l'hommage de ses nouveaux sujets à Breslau, puis retourna à Berlin.

CHAPITRE X.

CAMPAGNE DE 1742.

SOMMAIRE : L'indiscrétion de la cour de Vienne rompt la trêve. — Frédéric songe à faire une expédition en Moravie. — Il est mécontent des lenteurs de ses alliés les Français et les Saxons. — Ses hussards poussent jusqu'à deux lieues de Vienne. — Raison présumable pour laquelle il ne cherche pas à s'emparer de cette capitale. — Après avoir séjourné aux environs de Brunn, Frédéric, voyant les Saxons mal disposés, se décide à évacuer la Moravie. — Manière dont il répartit ses forces en Bohême. — Bataille de Czaslau ou de Chotusitz. — Victoire des Prussiens : leurs fautes dans cette action ; observations. — Frédéric se dirige sur Kuttenberg. — Propositions pacifiques de la reine de Hongrie. — Motifs pour les accepter. — Traité de Breslau.

Les troupes prussiennes passèrent à peine deux mois dans leurs quartiers d'hiver. Le Roi profita de la trêve et de l'augmentation de revenus que lui valait l'acquisition provisoire de la Silésie pour augmenter son armée, qu'il porta à 106 bataillons et 191 escadrons.

« Pendant cet hiver, rapporte l'auteur d'une *Histoire de Frédéric II* (1), Berlin fut le centre des négociations. La France pressait le Roi de faire agir son armée ; l'Angleterre l'exhortait à la paix avec l'Autriche ; l'Espagne sollicitait son alliance, la Suède son

(1) M. Camille Paganel, 2e édition, 1847, t. I, p. 279.

secours, la Russie ses bons offices à Stockholm, le Danemark ses avis pour changer de parti; l'Empire germanique appelait de tous ses vœux la fin de la guerre. »

L'indiscrétion de la cour de Vienne, qui divulgua partout la trêve conclue entre elle et la Prusse, délia bientôt les mains à Frédéric, puisque le plus grand secret devait être observé, *sous peine de nullité*. Il résolut, dès lors, malgré les fautes journellement commises par ses alliés, de reprendre les hostilités, et de porter la guerre aux portes mêmes de Vienne, point objectif important dont les Bavarois s'étaient approchés jusqu'à deux marches, mais dont ils ne s'étaient point emparés, détournés par les Français, qui étaient jaloux par avance de l'accroissement hypothétique du pouvoir de leurs alliés.

Comme il régnait peu de concert et d'esprit de conduite dans l'armée franco-bavaroise, comme cette armée avait perdu vis-à-vis des Autrichiens la supériorité des armes, Frédéric songeait déjà à se retirer d'une ligue qu'affaiblissaient de nombreuses divisions intestines, et à laquelle il ne pouvait parvenir à faire adopter un plan rationnel d'opérations; mais le moment n'était pas encore venu, et il ne pouvait se dispenser de soutenir l'Électeur de Bavière, à la veille d'obtenir la couronne impériale, l'élection ayant été fixée au 24 janvier 1742. Il se décida donc à entreprendre en Moravie une expédition qui le mettait à même d'être recherché par les deux partis; toutefois il résolut de n'y employer que le moins possible de

ses troupes, et il visa, dans ce but, à obtenir un grand nombre de troupes alliées.

Les Saxons gardaient alors les bords de la Sassawa; ils étaient donc à portée de se joindre à un corps de Prussiens destiné à entrer en Moravie. Le roi de Prusse se rendit à Dresde pour faire consentir l'Électeur roi de Pologne à cette jonction; puis, après y être parvenu, il partit pour Prague, où l'Électeur de Bavière s'était réuni avec les Français et les Saxons. Là il refusa encore sa coopération directe au maréchal de Broglie, qui commandait l'armée française, et voulait le faire marcher sur Tabor en faveur de la garnison de Lintz. « Ce refus de concourir avec nous, dit un général français contemporain, et cette préférence que ce prince donna à la Moravie pour y porter toutes ses forces, nous parut alors fort extraordinaire, et donna lieu à bien des murmures. Il ne faisait cependant que ce qu'un véritable homme de guerre doit toujours faire : agir seul, ne compter que sur lui-même, et ne jamais entreprendre que ce qui peut réussir sans le secours d'autres forces que celles qui sont en ses mains (1). »

Frédéric partit le 23 janvier pour Glatz, qui s'était rendu le 9 aux Prussiens, mais dont le château tenait encore. Le 28 il se dirigea sur Olmütz. D'après ses instructions, le maréchal de Schwerin avait pénétré en Moravie avec le corps qui venait d'hiverner en

(1) *La fortification perpendiculaire*, par le marquis de Montalembert, t. II, 1777, p. 69.

haute Silésie, et s'était emparé, le 26 décembre, d'Olmütz, en permettant à la garnison de se retirer à Brunn. Le Roi retrouva donc à Olmütz l'armée de Schwerin.

Dans cette ville, Frédéric apprit la capitulation que M. de Ségur venait de signer à Lintz, le 23 janvier 1742. L'*Histoire de mon temps* la qualifie de *flétrissante;* cependant les Français, au nombre de 8,000, assiégés par les 30,000 hommes du général autrichien de Khevenhuler, ne pouvaient défendre à la dernière extrémité une ville ouverte, barricadée à la hâte, après la défaite des troupes bavaroises destinées à les secourir : les Français ne se rendirent pas d'ailleurs prisonniers de guerre, ils sortirent avec tous les honneurs de la guerre, sous condition de ne pas servir d'une année (1). Ce que l'on peut reprocher avec raison à M. de Ségur, c'est de s'être rendu trop tôt pour que la diversion des Prussiens pût le délivrer; mais il faut dire aussi, pour être juste, que cette diversion se fit beaucoup attendre, car le siége ou blocus de Brunn, qui attira les Autrichiens en Moravie, ne commença qu'au mois de février (2).

Ce fut aussi à Olmütz que le monarque prussien connut l'élection à l'Empire, et le couronnement de l'Électeur de Bavière sous le nom de Charles VII.

L'Autriche faisait de grands préparatifs. Elle levait

(1) *Histoire de la guerre de 1741*. Amsterdam, 1755, t. I, p. 100, 101, in-12. Attribuée à Voltaire.

(2) Pour la date, voyez Strachle, *Lexicon der Preussische Schlachten und Belagerungen*, 1853, p. 39. — Le général Jomini

15,000 hommes en Hongrie, et y convoquait le ban et l'arrière-ban; ce qui devait lui procurer 40,000 hommes à peu près. Son but consistait à former deux armées, l'une destinée à pénétrer en Moravie par Hadrisch, l'autre destinée à traverser la Jablunka, et à gagner en haute Silésie les derrières de l'armée prussienne, tandis que le duc de Lorraine viendrait de la Bohême attaquer en front les troupes du Roi.

Frédéric n'avait sous ses ordres que la moitié des troupes prussiennes ayant hiverné en Silésie, soit 15,000 hommes, avec lesquels il joignit les Français et les Saxons près de Trebisch. Il fit occuper par un autre corps Wischau, Hadrisch, Kremsir et les frontières de la Hongrie pour couvrir ses opérations. La lenteur et le mauvais vouloir des Saxons l'obligèrent bientôt à faire de nouvelles dispositions, tout en lui faisant perdre les jours et les semaines. Les Saxons s'emparèrent, en effet, d'Iglau (15 février), après toutefois que les ennemis en eurent retiré leurs magasins; mais il fut impossible de les faire avancer, soit sur la Taya, soit vers Horn.

Alors Frédéric donna aux Saxons les quartiers les

opine qu'il valait mieux « *se faire jour*, au risque de se rendre en rase campagne s'il fallait en venir à cette extrémité, ce qui était fort douteux. » (*Traité des grandes opérations*, 4e édition, 1851, t. I, p. 50.) C'eût été, en effet, suivre la meilleure des voies militaires, mais une capitulation en rase campagne, comme à Maxen et Baylen, est la plus triste chose du monde, et l'on s'y exposait malgré les doutes de Jomini.

plus voisins de la Bohême, et les Prussiens occupèrent, de Znaym à Gœdingen, les rives de la Taya. Peu après, un corps de 5,000 hommes partit de Znaym, et fit irruption dans la haute Autriche; la terreur fut bientôt aux portes de Vienne, parce que les hussards de Ziethen poussèrent jusqu'à Stockerau, à deux lieues environ de cette capitale. « Frédéric, dit le général Jomini, voulait suivre son avant-garde avec toutes ses forces; mais les Français l'ayant quitté, et les difficultés élevées par les généraux saxons le contrariant sans cesse, il renonça à son dessein (1). » Est-ce là le seul motif de Frédéric pour ne point marcher sur Vienne, où il pouvait terminer la guerre et obtenir la cession définitive de la Silésie? Assurément le roi de Prusse n'avait plus que 30,000 hommes sous ses ordres, et il venait d'être obligé de faire changer de quartiers les Saxons, qui étaient craintifs outre mesure; assurément il lui fallait veiller au rassemblement que les Hongrois commençaient à former sur les frontières de la Moravie; mais le coup eût été si vite frappé qu'il valait la peine d'être tenté, et nous ne pouvons ici nous empêcher de penser que Frédéric a encore voulu ménager la maison d'Autriche (2). Mé-

(1) *Traité des grandes opérations*, 1818, t. I, p. 18.

(2) Montalembert (*Fortification perpendiculaire*, t. II, p. 75) attribue pourtant l'abstention de Frédéric à la prudence : « Ce prince, dit-il, refusa de combattre sur la Taya, par les risques énormes qu'il eût couru, après une défaite dans une pareille position : *une place de guerre derrière lui*, Brunn, avec une garnison de 7,000 hommes, et plus de 50 lieues de retraite en Moravie, soit qu'il voulût aller en Silésie ou rentrer en Bohême; son armée

content de ses alliés, et il avait lieu de l'être, il considéra comme peu utile à ses intérêts d'affaiblir la reine de Hongrie à un point tel que la France et la Bavière, qui faisaient alors si négligemment leurs affaires, en eussent profité pour reconquérir une supériorité des armes, qu'ils auraient, sans doute, continué à employer fort mal suivant ses vues. Ainsi, dans cette campagne, Vienne fut sauvée deux fois : la première, lors de l'attaque des Bavarois, par la jalousie des Français ; la seconde, lors de l'approche de l'avant-garde des Prussiens, par la défiance secrète de Frédéric II pour la France, son alliée. Ainsi partout les causes secondaires influent sur les événements, et, pour l'honneur de l'humanité, il est heureux que ce ne soient pas toujours des causes plus futiles et plus méprisables que celles qui viennent d'êtres citées.

Pour se mettre en sûreté du côté de la Hongrie, le roi de Prusse y envoya le prince Thierri d'Anhalt, avec 10 bataillons, 10 escadrons et 1,000 hussards. Trois quartiers furent pris, 1,200 hommes furent faits prisonniers, l'alarme se répandit dans la Hongrie, et une partie de l'arrière-ban se sépara. Après cette expédition, le prince revint rejoindre l'armée dans les environs de Brunn.

eût été entièrement détruite, et ses espérances de paix totalement évanouies. *S'il eût été maître de Brunn, il eût préféré combattre.* » N'oublions pas, au sujet de cette opinion, que Montalembert plaide *en faveur* des places fortes, et qu'il doit viser à satisfaire les besoins de la cause.

Les Saxons se trouvaient alors à Znaym, Sab, Nickelsbourg, et les Prussiens à Bohrlitz, Austerlitz, Schlowitz, et près de Brunn. Pour se soutenir en Moravie, il fallait absolument s'emparer de cette dernière place; mais le voluptueux Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, refusa le canon nécessaire, sous prétexte qu'il n'avait pas d'argent, lui qui en gaspillait tant dans ses folles amours (1) et dissipations. L'artillerie était d'autant plus nécessaire que le commandant de la place, le général-major baron de Roth, montrait de l'intelligence et déployait de l'énergie; il faisait de brillantes sorties, et incendiait les cantonnements des assiégeants.

Le duc de Lorraine s'apprêtait à se mettre en marche pour délivrer Brunn; le Roi résolut de prendre un camp avantageusement situé dans les environs de Bohrlitz, pour y attendre l'ennemi, et il le pouvait avec sûreté, car il venait d'être rejoint par 6 bataillons et 30 escadrons prussiens. Mais les Saxons étaient mal disposés, et résistaient à l'exécution de ses projets; il vit donc qu'il lui fallait uniquement compter sur ses troupes, et, comme elles ne montaient qu'à 26,000 hommes, il ne se jugea pas assez fort pour résister au duc de Lorraine. C'est pourquoi il évacua la Moravie avec 15 escadrons et 12 bataillons, et se rendit en Bohême, laissant 25 escadrons

(1) Il imitait son père Auguste II, roi de Pologne, qui avait eu 354 enfants de ses maîtresses : le lecteur voit qu'il n'est pas nécessaire d'être musulman et de posséder un sérail pour avoir une nombreuse postérité.

et 19 bataillons sous les ordres du prince Thierri d'Anhalt, dans un excellent camp, aux environs d'Olmütz.

Avant d'effectuer ce mouvement, qui eut lieu par Zwittau et Leutomischel sur Chrudim, où les troupes du Roi prirent quartier pour se refaire avec celles du prince Léopold (17 avril), Frédéric avait profité de la demande du maréchal de Broglie pour se séparer d'alliés suspects, en envoyant les troupes saxonnes rejoindre les Français; il était, en effet, bien résolu à ne commander désormais qu'à des troupes disciplinées, obéissantes, et entièrement à sa disposition. Mais les Saxons ne voulurent pas se joindre aux Français stationnés à Piseck, et, traversant les quartiers prussiens, ils allèrent se cantonner dans le cercle de Satz, sur les confins de leur électorat.

Le duc de Lorraine ne tarda pas à entrer en Moravie. Le prince Thierri d'Anhalt l'attendit près de Wischau, dans un excellent poste, et lui présenta la bataille; mais les Autrichiens n'osèrent l'attaquer. Alors le prince d'Anhalt traversa les montagnes de la Moravie, et vint camper entre Jagerndorf et Troppau sans être suivi par l'ennemi.

Le commencement de cette campagne avait porté dans l'âme de Frédéric une double conviction. En premier lieu, il voyait avec amertume qu'il ne lui fallait pas compter sur ses alliés : les Saxons étaient irrésolus et mous, les Français mal dirigés, mal commandés. L'administration du cardinal de Fleury, qui, malgré son caractère sacré, autorisait les scan-

daleuses amours de Louis XV, avait perdu en France le militaire (1); nos généraux étaient moins des hommes de guerre que des courtisans voluptueux, et le maréchal de Broglie, commandant à Piseck à 10,000 hommes, avait sous ses ordres *une douzaine de ducs et pairs*. En second lieu, comme la cour de Vienne venait de retrouver son ancienne fierté en apprenant la reddition de Lintz, l'évacuation de la Moravie et la retraite des Saxons, il vit que l'esprit de cette cour variait, en véritable thermomètre politique, suivant la prépondérance de la bonne ou de la mauvaise fortune, et que pour obtenir la paix des Autrichiens *il fallait auparavant les avoir bien battus*. D'ailleurs son armée, qui comptait 33,000 hommes (34 bataillons et 60 escadrons), était parfaitement reposée, et il pouvait tenter le sort des armes avec chance de succès.

Cette armée se trouvait répartie en Bohême de la manière suivante : le centre, fort de 16 bataillons et de 20 escadrons, couvrait le quartier-général de Chrudim; 10 bataillons et 20 escadrons, sous M. de Gœtz, formaient la gauche aux environs de Leutomischel; et même nombre de troupes, sous le maréchal de Kalckstein, formaient la droite à Kuttemberg : en quarante-huit heures ces trois corps pouvaient se réunir. Les Prussiens avaient, en outre, 2 bataillons

(1) Le ministère de ce cardinal fut un des moments où la gloire des armes françaises fut le plus terne, parce que Fleury ne voulait jamais donner carte blanche aux généraux, mais bien les diriger lui-même, ce à quoi il n'entendait rien.

dans la forteresse de Glatz, 1 bataillon chargé de garder les magasins de Kœnigsgrætz, et 3 bataillons couvrant les dépôts de Nimbourg, Podiebrad et Pardubitz. L'Elbe coulait donc parallèlement à la ligne des quartiers prussiens, et les magasins du Roi étaient placés de telle sorte que l'armée prussienne pouvait marcher à l'ennemi de quelque côté qu'il vînt.

Nous avons vu ci-dessus qu'en évacuant la Moravie pour rentrer en Bohême, Frédéric avait laissé aux environs d'Olmütz, afin de couvrir la haute Silésie, le prince d'Anhalt avec 25 escadrons et 19 bataillons, corps d'armée qui avait été augmenté de 17 bataillons et de 35 escadrons venus du Brandebourg. N'ayant aucun ennemi devant lui, le prince d'Anhalt envoya 8 bataillons et 30 escadrons, sous es ordres du général Derschau, renforcer l'armée de Bohême.

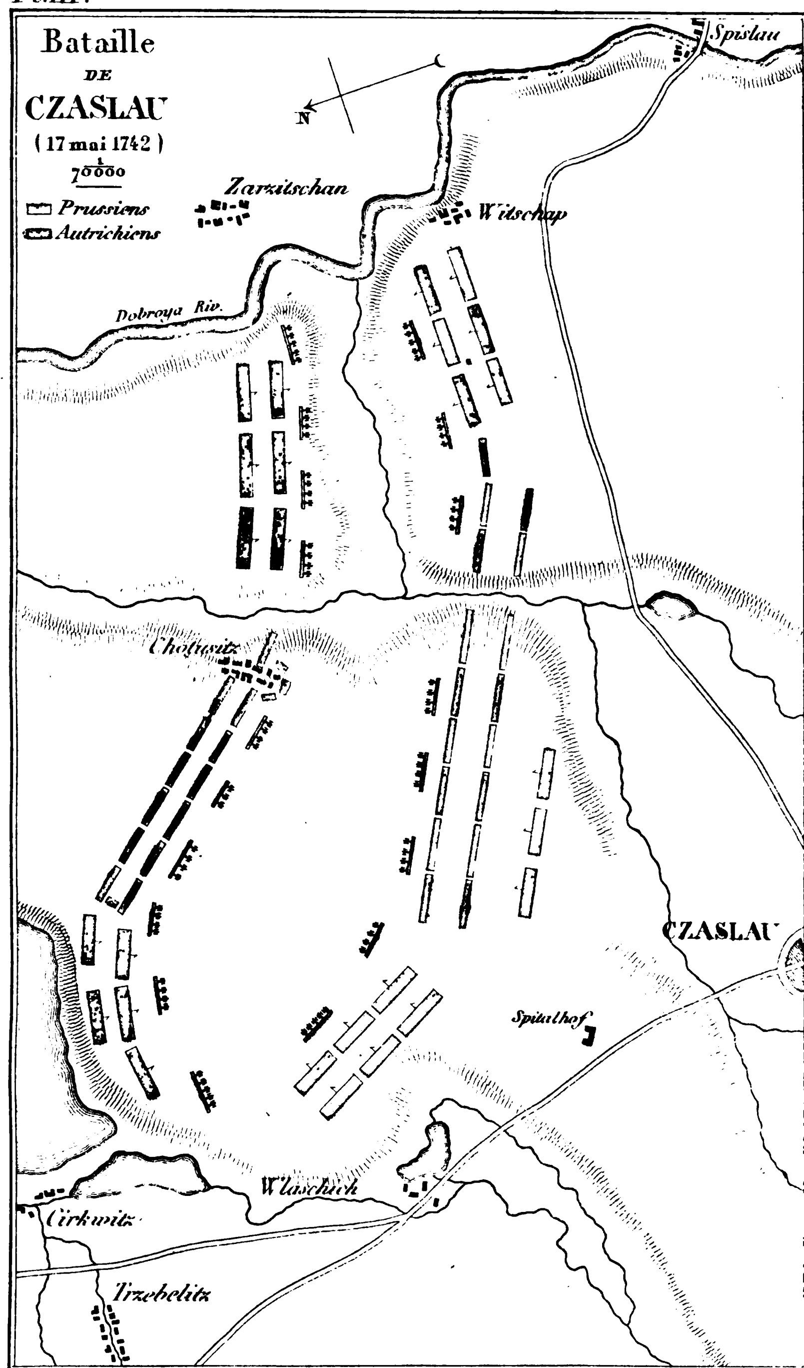
Pendant que ce renfort marchait vers lui, le Roi apprit que les Autrichiens venaient de quitter la Moravie, se dirigeaient par Zwittau et Deutschbrod pour entrer en Bohême, et voulaient gagner Prague en battant au passage les Prussiens, qu'ils croyaient au nombre de 15,000 seulement. Il avait deux partis à prendre, ou se retirer derrière l'Elbe, et s'abriter de cette barrière naturelle, ou marcher à l'ennemi, et lui présenter la bataille : ce dernier parti était le plus décisif, il devait hâter les négociations de la paix, et semblait le plus glorieux; Frédéric n'hésita pas, il résolut de combattre.

Il rassembla aussitôt (13 mai) son armée près de

Chrudim, qui, comme nous venons de le voir, était le point central de sa position ; il appuya sa droite à Trzenitz, et sa gauche au ruisseau de la Chrudimka. Le même jour le duc de Lorraine campa à Setsch et Boyanof, fit occuper Czaslau, envoya des hussards s'emparer du pont de Kollin, et dirigea un détachement sur Kuttenberg : son dessein paraissait donc être d'enlever le magasin prussien de Nimbourg, et de gagner ensuite Prague. Pour l'en empêcher, Frédéric II partit le 15 avec son avant-garde, forte de 10 bataillons et 20 escadrons, suivi de son armée, dans le but de gagner Kuttenberg avant l'ennemi ; il fut obligé de précipiter cette marche *pour arranger*, dit-il, *la boulangerie de l'armée à Podiebrad.* Ainsi nous retrouvons ici ce que nous aurons encore occasion de constater plusieurs fois dans la suite de cet ouvrage, à savoir que Frédéric asservit ses opérations à la marche et aux exigences de la boulangerie. Ce grand homme de guerre ne sut, ou ne put pas, en effet, secouer, à cet égard, la routine du système des magasins et des approvisionnements, dû aux généraux du commencement du règne de Louis XIV, et qui a duré jusqu'aux guerres de la Révolution française ; et c'est là l'une des causes pour lesquelles il ne fut jamais un très habile stratégicien.

Frédéric plaça son avant-garde à Podertzau, sur la hauteur, dans un poste inexpugnable, alla à la découverte, aperçut, d'une éminence où il se plaça, l'avant-garde ennemie, forte de 7 à 8,000 hommes, sans pouvoir se rendre compte de ce qu'était réelle-

Pl. III.



Histoire militaire de la Prusse par Ed. de la Barre Duparcq.

ment le corps qu'il voyait, et, par précaution, donna aussitôt l'ordre au prince Léopold, qui le suivait, de s'avancer le lendemain de manière à ce que son avant-garde fût à portée d'être soutenue : en attendant l'arrivée du prince Léopold, les avant-postes prussiens firent bonne garde, et redoublèrent de vigilance pour empêcher l'avant-garde d'être surprise.

Dès que le prince Léopold eut traversé le défilé de Hermaniestitz, l'avant-garde continua sa marche; chemin faisant, Frédéric II choisit une position pour son armée, et envoya l'ordre au prince Léopold de camper la droite à Czaslau et la gauche au village de Chotusitz. Retardée dans sa marche par l'artillerie et les bagages, l'armée prussienne n'arriva dans le camp indiqué que le soir, et ne put s'emparer de Czaslau; l'armée autrichienne se trouvait postée à un mille du camp prussien, à Wilincof.

Quant à l'avant-garde prussienne, le Roi l'avait cantonnée à la droite de son armée, entre Neuhof et Kuttenberg, de façon à ce qu'elle pût se rassembler sur la hauteur de Neuhof en peu d'instants. Ce fut là que Frédéric reçut l'avis de la proximité des Autrichiens, et dès lors, comme la bataille devenait imminente, il partit avec l'avant-garde, le 17 mai, à quatre heures du matin, pour rejoindre le gros de ses troupes.

Le prince Léopold avait déjà rangé l'armée prussienne (voy. pl. 3) dans une plaine qui s'étend à gauche jusqu'au parc de Spislau, et devient marécageuse et entrecoupée de ruisseaux entre ce parc et Chotusitz : le

centre de l'armée à peu près à Chotusitz, et la droite près de Neuhof, ayant une hauteur devant elle. Cette hauteur fut occupée par une batterie considérable (82 pièces), qui tirait d'écharpe sur l'ennemi. D'après l'ordre du Roi, le maréchal Buddenbrock se plaça sur cette hauteur, derrière la batterie dont nous venons de parler, 15 escadrons en première ligne, 10 escadrons de dragons en seconde ligne, et 10 escadrons de hussards derrière les flancs. L'infanterie se trouvait au centre sur deux lignes; la seconde ligne fut principalement formée par les troupes de l'avant-garde, qui arrivèrent au pas de course pour joindre l'armée; un corps en potence formait le flanc de l'aile droite de cette infanterie : c'était une réminiscence de la bataille de Mollwitz, où un semblable corps, ainsi placé, avait puissamment influé sur le résultat de la journée. A la gauche de l'armée prussienne, le terrain devait être occupé par de la cavalerie; mais la nature entrecoupée du sol ne permit pas à cette cavalerie de se placer immédiatement, et la gauche de l'infanterie se trouva dépourvue d'appui; il faillit en résulter de graves inconvénients, comme nous allons le voir. Le village de Chotusitz était, en outre, mal occupé, et cette défectuosité de dispositions résultait, en grande partie, de la précipitation avec laquelle il avait fallu se former.

Les Autrichiens s'étaient rangés en bataille à un mille seulement du camp prussien.

Dès que l'avant-garde des Prussiens eut pris place dans la ligne de bataille, l'action commença par un

feu vif et nourri de l'artillerie prussienne, qui décimait la cavalerie de l'aile gauche ennemie pendant qu'elle achevait de se placer. Le maréchal de Buddenbrock débordait de 5 à 6 escadrons, par la disposition de sa cavalerie, cette aile gauche ennemie ; il profita du désordre que l'artillerie prussienne y causait pour l'attaquer avec impétuosité, et réussit à renverser tout ce qui se trouvait devant lui ; mais l'épaisseur de la poussière que cette charge souleva fut telle que les vainqueurs ne purent pas profiter de leurs avantages (1). En outre, un accident singulier, et que l'histoire doit enregistrer à titre d'enseignement, vint changer ce premier succès de l'aile droite des Prussiens en déroute. Le régiment de hussards de Bronikowsky, nouvellement formé, accourut pour soutenir la cavalerie de Buddenbrock ; ce régiment avait fait partie de l'avant-garde sous les ordres du Roi, ce qui, joint à la nouveauté de sa formation, était cause que la cavalerie ne le connaissait pas : il était habillé de vert, on le prit pour l'ennemi, on se crut coupé, et cette cavalerie victorieuse s'enfuit à toute bride par suite de cette fatale méprise. Cependant les 10 escadrons de dragons placés en seconde ligne, sous les ordres du comte de Rottenbourg, renversèrent l'ennemi, qui s'opposait à leur passage, tombèrent sur le flanc de l'infanterie autrichienne, et la maltraitèrent jusqu'au moment où, pris en dos et en flanc par des

(1) Il n'y a donc pas que l'antiquité pendant laquelle la poussière influe sur les résultats des batailles.

troupes fraîches formées de cuirassiers et de hussards ennemis, ils furent obligés de se retirer en confusion de la mêlée. Dans cette charge, le général Rottenbourg eut le bras cassé d'un coup de fusil.

L'aile gauche de la cavalerie prussienne avait aussi obtenu un demi-succès. Sa bonne volonté ayant suppléé aux difficultés du terrain dont nous avons parlé, elle traversa sur plusieurs ponts, près du village de Chotusitz, et parvint à se former; en débouchant, elle trouva la cavalerie ennemie devant elle. Alors la première ligne de la cavalerie prussienne de cette aile fondit sur les deux lignes de l'ennemi, les enfonça, passa au delà, hacha en pièces deux régiments d'infanterie hongroise qui formaient la réserve des Autrichiens; puis, s'apercevant que son ardeur l'emportait trop loin, retraversa les deux lignes ennemies, et revint rejoindre l'armée en rapportant avec elle de nombreux trophées. Mais la seconde ligne fut moins heureuse : attaquée dès qu'elle eut dépassé Chotusitz, elle n'eut pas le temps de se former, et fut battue en détail. L'ennemi pilla même le camp prussien.

Alors le feld-maréchal autrichien Kœnigseck, s'apercevant que la gauche de l'infanterie prussienne manquait d'appui par l'abandon de la cavalerie, se décida à faire effort avec sa droite sur cette gauche. Le régiment prussien de Léopold, qui s'y trouvait, fut contraint de reculer, et l'ennemi profita de ce mouvement pour incendier le village de Chotusitz. Ce fut de sa part une grande faute : il empêchait, en effet, ainsi les Prussiens d'y rester, mais il se privait aussi

de la possibilité de s'en emparer et de s'y poster; en un mot, il oubliait ce grand principe d'art militaire : *Il ne faut incendier un village que lorsqu'on l'abandonne, afin d'empêcher l'ennemi de continuer sa poursuite.*

Le régiment prussien de Schwerin abandonna donc le village, qui devint, dès lors, une barrière entre les deux armées : l'ennemi attaqua néanmoins la gauche des Prussiens, où s'était placé le régiment de Schwerin, à la droite du village; mais les Prussiens avaient pu, grâce à l'incendie du village, se refaire un flanc de ce côté, et la supériorité du feu de leurs bataillons couchant symétriquement par terre les rangs de l'infanterie hongroise, qui tentait de les culbuter malgré l'abandon de la cavalerie autrichienne, l'attaque du maréchal Kœnigseck réussit mal. Un auteur rapporte que dans cette attaque la cavalerie autrichienne fit feu, tandis que l'infanterie hongroise attaqua avec le sabre; mais ce singulier échange dans l'emploi ordinaire des armes ne profita guère ni à l'une ni à l'autre.

A cet instant, Frédéric fit donner avec promptitude sur le flanc gauche de l'infanterie autrichienne. Ce mouvement fut décisif; l'ennemi, engagé dans un terrain défavorable où il ne pouvait combattre, se rejeta sur sa droite, et fut bientôt acculé à la Dobroya; la confusion devint générale, et la campagne se couvrit de fuyards. Le maréchal de Buddenbrock le poursuivit vivement, à la tête de 40 escadrons soutenus par 10 bataillons, jusqu'à un mille du champ

de bataille; mais l'armée prussienne ne put suivre l'armée autrichienne, parce qu'elle se trouvait trop fatiguée par les mouvements de la journée précédente, quoique la bataille se fût terminée à onze heures du matin : elle avait commencé vers huit heures.

Les Prussiens s'emparèrent de 17 canons, d'un obusier et de 2 drapeaux. Les Autrichiens perdirent en tués, blessés, prisonniers et déserteurs, environ 7,000 hommes (1). Les Prussiens eurent 1,600 morts, dont 700 fantassins, et 2,000 blessés.

Malgré le succès remporté par les Prussiens, on peut mentionner les fautes qu'ils commirent : elles précédèrent l'action. Le Roi eût dû rester à la tête du gros de ses troupes, et confier à un autre officier le commandement de son avant-garde, parce qu'alors il eût pu ranger lui-même son armée en bataille. Quant au prince Léopold, il fit trop tard ses dispositions, et elles ne furent pas toutes judicieuses; car il aurait dû mieux couvrir sa gauche, et retrancher le village de Chotusitz, pour empêcher l'ennemi d'y pénétrer. Heureusement la valeur (2) et la *bonne vo-*

(1) 3,000 au plus d'après *Mottin de la Balme*, qui rapporte, page 98 de ses *Éléments de tactique pour la cavalerie*, qu'à cette bataille l'infanterie prussienne tira 750,000 coups de fusil. L'auteur de l'*Histoire de la dernière guerre de Bohême* (4 vol. in-12, Amsterdam, 1750) dit que cette infanterie tira seulement 650,000 coups de fusil, et que la perte des Autrichiens monta au plus, en tout, à 5,000 hommes (t. II, p. 164).

(2) La précision des manœuvres et la facilité de se rallier de l'infanterie prussienne, voilà, suivant l'auteur anonyme de l'*Histoire de la dernière guerre de Bohême*, ouvrage que nous citions il

lonté (1) des troupes prussiennes effacèrent les fautes de ceux qui les commandaient. Le prince Léopold avait d'ailleurs bravement payé de sa personne, et Frédéric II lui en tint compte en le créant feld-maréchal sur le champ de bataille, pendant que le feu durait encore.

D'après un auteur contemporain, une circonstance qui contribua à jeter du désordre dans les rangs autrichiens, c'est que, sur l'attaque des hussards ennemis, leur seconde ligne d'infanterie fut obligée de se former en carré : *de sorte*, dit cet auteur, *qu'étant, par cette position, comme isolée, elle souffrit également de toutes parts* (2). Je cite ce fait, moins pour compléter l'exposé des détails de la bataille que pour montrer l'opinion que l'on avait alors sur les carrés. Il résulte, en effet, des mots en italique qui précèdent, que le carré n'était alors regardé que comme une assez mauvaise formation, et, en tous cas, comme une formation exceptionnelle, à laquelle il ne fallait avoir recours que dans des occasions extrêmes. Jusqu'à l'expédition française en Égypte, sous les ordres du général en chef Bonaparte, à la fin du

n'y a qu'un instant, ce qui a le plus contribué au gain de la bataille. « Un corps d'infanterie prussienne, dit cet écrivain (t. II, p. 166), est comme une *machine* dont les officiers dirigent les ressorts. »

(1) Expression de Frédéric II.

(2) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, dressée sur les Mémoires de M. d'Alençon, son gouverneur. Londres, chez Jean Nourse, 1753, 2 tomes in-18. Tome I, p. 295.

XVIII[e] siècle, les carrés furent, il est vrai, considérés comme une formation purement défensive; c'est alors seulement qu'ils furent adoptés comme formation offensive, et aujourd'hui ils sont devenus classiques, même pour attaquer et pour marcher dans des circonstances particulières, notamment en cas éventuel d'attaque par la cavalerie.

Le baron d'Espagnac, à la fois lieutenant-général et gouverneur des Invalides, présente dans son *Histoire du maréchal de Saxe*, à propos de la bataille de Czaslau, une réflexion qui mérite d'être rapportée (1): « Il convient d'observer, dit-il, que dans cette bataille la cavalerie des Autrichiens, pour se soustraire à la pesanteur des escadrons prussiens, prit une méthode nouvelle de combattre : leurs escadrons s'avancèrent au trot, et serrés comme à l'ordinaire; mais à quelque distance de ceux qui leur étaient opposés, ils s'ouvrirent des deux côtés, et se portèrent sur les flancs des escadrons prussiens, où, *par leur feu*, ils mirent d'abord du désordre, et tuèrent plusieurs chevaux; mais quelques officiers prussiens *ayant pris sur eux* de faire tirer aussi leurs cavaliers, cette manœuvre para à celle des Autrichiens. » Ainsi déjà, à l'époque de la bataille de Czaslau, Frédéric avait interdit les feux à sa cavalerie. Nous reviendrons sur le véritable mode de combattre pour la cavalerie, en parlant des perfectionnements apportés par le roi de Prusse à son armée pendant la paix. D'ailleurs le lec-

(1) Tome I, p. 204.

teur vient sans doute déjà de remarquer que la cavalerie prussienne a grandement contribué au gain de cette seconde bataille, tandis qu'à Mollwitz elle manqua faire perdre la victoire; cette arme avait donc fait en treize mois (1) de rapides progrès.

Telle fut la bataille de Czaslau, dite aussi de Chotusitz, la seconde livrée par les troupes prussiennes pour la conquête de la Silésie, et à laquelle Frédéric II, commandant pour la première fois en personne, prit une part imposante. Il acquérait tous les jours de l'expérience, et il allait incessamment devenir un général de premier ordre.

Après leur défaite, les Autrichiens ne s'arrêtèrent qu'à 3 milles du champ de bataille, auprès de Habor, où ils campèrent dans une position fortifiée sur la croupe des montagnes : ils y furent rejoints par un renfort de 4,000 hommes.

Le roi de Prusse reçut bientôt aussi un renfort de 6,000 hommes que le prince d'Anhalt lui envoyait de la haute Silésie sous les ordres du général Derschau. L'armée prussienne suivit les Autrichiens; mais, dès que son avant-garde parut aux environs de Habor, il se trouva que l'ennemi avait décampé pour se jeter au travers de grands bois sur le chemin de Deutschbrod. Alors Frédéric renonça à faire entrer ses troupes plus avant en Bohême, où il n'était pas assuré d'avoir des vivres, et il se dirigea sur Kuttenberg, où il arriva le 1er juin : il y campa sa droite au bourg de

(1) Du 10 avril 1741 au 17 mai 1742.

Maleschau, sa gauche aux hauteurs près du village de Neschkaretitz, la ville de Kuttenberg derrière sa gauche.

Quelque temps après, le maréchal de Belle-Isle se rendit auprès de Frédéric pour s'entendre avec lui sur les moyens de tirer les Saxons de leur inaction (1); mais il était trop tard : Frédéric penchait vers la paix et se décidait à accepter les propositions de la reine de Hongrie, qui, menacée d'une ruine totale par la coalition, faisait taire sa fierté devant une impérieuse nécessité. Le maréchal de Belle-Isle connaissait les dispositions du Roi, et il fit tous ses efforts pour le détourner de ses projets pacifiques, afin de conserver à la France un allié si utile. Mais le roi de Prusse l'eut bientôt réduit au silence; il montra à M. de Belle-Isle et lui donna à lire une dépêche par laquelle le cardinal de Fleury offrait à l'Autriche d'abandonner le roi de Prusse si l'on voulait faire la paix avec la France aux conditions indiquées dans la dépêche. La pièce était authentique, bien signée et sans réplique. « Peu importe, lui dit le Roi, de quelle manière cette dépêche est tombée entre mes mains; mais elle vous prouve que je n'ai fait que ce que je me devais à moi-même. Je suis persuadé que Louis XV n'a aucune part à cette infidélité; cependant, puisque monsieur le cardinal est tout-puissant chez vous, il ne m'est resté qu'une seule voie, celle de le prévenir

(1) Auguste III laissait tout faire à son ministre; mais il ne fut pas content en apprenant que les Saxons n'avaient pas assisté à la bataille de Czaslau. (*Histoire de mon temps*, t. I, p. 269.)

pour ne pas être sa victime. » M. de Belle-Isle fut interdit et consterné. Les officiers-généraux et autres personnes de la suite du Roi qui se trouvaient dans les premières salles furent frappés de l'air furieux et déconcerté tout ensemble qu'il avait en sortant du cabinet de Sa Majesté ; ils l'entendirent répéter plusieurs fois comme hors de lui-même : « *Ah! le b... de prêtre!* (1) »

Outre cette considération, de craindre d'être bientôt abandonné par ses alliés les Français, ainsi qu'il résultait de la dépêche dont nous venons de parler et que la cour de Vienne lui avait fait communiquer, Frédéric II avait un autre puissant motif de faire la paix : c'était le piteux état de ses finances. Il ne lui restait en épargnes que 150,000 écus à peine, comme il l'avoue lui-même dans l'*Histoire de mon temps*. Le trésor laissé par le feu roi Frédéric-Guillaume Ier avait donc été à peu près dépensé durant ces deux années de guerre, c'est-à-dire que l'acquisition de la Silésie coûta en argent plus de 8 millions et demi d'écus que la Prusse tenait en réserve, indépendamment des dépenses qui furent faites sur son revenu courant pendant cette première guerre de Silésie.

Les préliminaires de la paix furent signés par l'entremise de l'ambassadeur d'Angleterre à Breslau, le 11 juin ; la paix définitive fut signée à Berlin le 11 juillet suivant, sous la garantie du roi d'Angleterre : elle est connue dans l'histoire sous le nom de

(1) Thiébault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, 4e édition, 1826, t. IV, p. 184, 185.

paix de Breslau. Voici les conditions du traité conclu entre les deux puissances :

1° La reine de Hongrie cède au roi de Prusse la haute et la basse Silésie, et la principauté de Glatz, à l'exception des villes de Troppau, Jagerndorf, et des hautes montagnes situées au delà de l'Oppa.

2° La Prusse se charge de rembourser aux Anglais 1,700,000 écus hypothéqués sur la Silésie.

Ainsi, en dix-huit mois, Frédéric II avait su conquérir la Silésie, grâce à la supériorité de l'armée prussienne, au dévouement de ses sujets et à *un certain bonheur qui accompagne souvent la jeunesse et se refuse à l'âge avancé* (1). Il plaçait par là son pays au rang des grandes puissances européennes.

Après l'échange des ratifications, le Roi retira ses troupes de la Bohême : une partie traversa la Saxe pour regagner le sol national, l'autre partie se rendit en Silésie pour garder cette nouvelle conquête.

A la nouvelle de la paix de Breslau, la France cria à la trahison et anathématisa le roi de Prusse pour sa défection ; mais Frédéric, qui avait agi dans l'intérêt de son pays, pour le sauver d'une position critique, se borna à répondre *qu'il s'était mis dans les remèdes et qu'il conseillait aux autres malades d'en faire autant.*

(1) Expression de Frédéric II. (*Histoire de mon temps*, t. I, p. 266.)

CHAPITRE XI.

DE LA PAIX DE BRESLAU A LA SECONDE GUERRE DE SILÉSIE.

SOMMAIRE : Frédéric II, grâce à son économie et à la manière habile dont il administre la Silésie, cicatrise les plaies de la guerre, reforme le fonds de réserve de la monarchie prussienne, et augmente son armée. — Mauvaise volonté de l'Autriche et de l'Angleterre à son égard. — Il fait alliance avec la Russie, la Suède, la France, la Bavière, et se prépare à recommencer la lutte contre Marie-Thérèse.

Nous avons dit, à la fin du chapitre précédent, qu'une des principales considérations qui engagèrent Frédéric II à signer le traité de paix de Breslau fut l'épuisement de ses finances. A l'époque de la signature de ce traité (11 juillet 1742), son trésor se trouvait délabré, ses ressources étaient usées; il s'appliqua dès lors à s'en créer de nouvelles par une économie rigide et bien entendue. C'était là un point important : il prévoyait de nouvelles guerres, et il voulait s'y préparer comme ses prédécesseurs, en amassant une réserve métallique, ou, comme on disait alors, un trésor. L'acquisition de la Silésie avait augmenté les revenus de Frédéric de 3,600,000 écus, ce qui les portait au chiffre total de 11 millions d'écus. Avec des revenus si minimes, il ne fallait point songer aux ressources extraordinaires d'emprunts ou de nouveaux impôts; le roi de Prusse répugna, d'ailleurs, toujours à l'établissement de ces derniers, et il n'y en eut pas même pendant la désastreuse guerre de Sept ans.

Il lui fallait cependant payer aux Anglais les 1,700,000 écus que leur devaient les Autrichiens, dette qui était hypothéquée sur la Silésie et que le traité de paix mettait à la charge de la Prusse. De plus, il fallait continuer à entretenir l'armée prussienne, qui était d'un effectif élevé pour la population de l'État, et l'augmenter même s'il était possible ; il fallait encore construire quelques forteresses. Ces dépenses obligées, jointes à la nécessité de refaire le trésor laissé par Frédéric-Guillaume et dépensé dans la première guerre de Silésie, forcèrent de gérer les finances du pays avec une rigide économie. Frédéric trouva moyen de faire face à tout. Il corrigea ce que l'administration de la Silésie présentait de défectueux et trouva ainsi moyen de se procurer une légère augmentation dans les recettes. Il entreprit de fortifier cinq places : Glogau, Brieg, Neiss, Glatz et Cosel ; augmenta ses troupes de 8,500 hommes (1) et forma de nombreux magasins dans les places.

(1) Le général de Lossau (*Ideale der Kriegführung*, t. III, 1re partie, p. 65) dit que l'armée prussienne s'augmenta, en 1743, de 10 bataillons et de 10 escadrons, tandis que le major F. de Ciriacy (*Chronologische Ubersicht der Geschichte des Preussischen Heers*, p. 37) indique seulement à cette date la création de 4 régiments d'infanterie et de 1 régiment de hussards. L'indication de Ciriacy revient à 8 bataillons et à 10 escadrons, puisque sous Frédéric II le régiment d'infanterie comptait 2 bataillons, et le régiment de hussards 10 escadrons. M. le général de Lossau, qui a écrit dix-sept années après Ciriacy, n'explique pas pourquoi il porte au compte de 1743 une création de 2 bataillons en plus de celle citée par l'auteur du *Chronologische Ubersicht*, qui compo-

Bientôt la paix devint pour l'armée prussienne un temps d'école et de progrès; la discipline s'affermit, et la cavalerie parvint à acquérir de l'agilité et de l'intelligence.

Par une habileté politique dont il a toujours donné des preuves, le roi de Prusse chercha à faire tenir en équilibre les puissances belligérantes, c'est-à-dire d'une part l'Empereur et la France, et d'autre part l'Autriche, afin d'éterniser la guerre. Le calcul était bon : de cette manière, ses ennemis s'usaient réciproquement, tandis que lui cicatrisait ses blessures à la faveur d'une paix bienfaisante.

Mais, dès l'année 1744, Frédéric s'aperçut de la mauvaise volonté que manifestaient à son égard l'Angleterre et l'Autriche; il apprit que, sur les plaintes de Marie-Thérèse, relatives à la cession de la Silésie, le roi Georges avait répondu : « *Ce qui est bon à prendre est bon à rendre* (1). » Il se tint donc sur ses

sait d'après des documents officiels : son opinion manque donc de preuves. En adoptant celle de Ciriacy, on obtient pour le chiffre de l'augmentation d'effectif :

4 régiments d'infanterie à 1,730 hommes l'un.	6,920 hommes
1 régiment de hussards.	1,518 —
Total.	8,438 hommes.

[Les chiffres de 1,730 hommes par régiment d'infanterie, et de 1,518 hommes par régiment de hussards, sont empruntés aux *Études sur la Prusse.*]

C'est donc à 8,438 qu'il faut réduire le chiffre de 18,000 soldats dont parlent quelques auteurs, comme l'augmentation correspondant à 1743.

(1) Ceci rappelle qu'en 1640 les habitants d'Arras, défendus par

gardes et se prépara même à la guerre qui pouvait survenir d'un instant à l'autre. Les forteresses dont il avait entrepris la construction n'étaient pas encore achevées; mais les augmentations de son armée étaient terminées, et il avait amassé des approvisionnements en vivres et en munitions suffisants pour une campagne; de plus, il avait thésaurisé assez d'argent pour subvenir aux frais de deux campagnes.

Frédéric II réussit à se mettre en sûreté du côté de la Russie en faisant agréer à l'impératrice Élisabeth, pour épouse de son neveu le grand-duc, la princesse d'Anhalt-Zerbst, fille d'un feld-maréchal de l'armée prussienne et d'une princesse de Holstein, et qui devint plus tard la célèbre et dissolue Catherine II, — et, du côté de la Suède, en faisant épouser au prince royal de Suède, avec le consentement de l'impératrice de toutes les Russies, sa sœur, la princesse Ulrique de Prusse.

Pendant que les noces de cette dernière se célébraient avec magnificence à Berlin (1), Frédéric travaillait aux préparatifs de la campagne qui allait s'ouvrir, car, malgré l'avis de ses ministres, il avait résolu de prévenir les effets du mauvais vouloir de Marie-Thérèse et de Georges en déclarant la guerre

une armée espagnole, avaient écrit sur une de leurs portes :

Quand les Français prendront Arras
Les souris mangeront les chats.

Les Français, maîtres de la ville, laissèrent subsister l'inscription; ils effacèrent seulement la première lettre du mot *prendront*.

(1) Au mois d'août.

à l'Autriche. D'ailleurs, le traité connu sous le nom de *Traité d'union confédérale*, et signé à Francfort le 22 mai 1744, lui garantissait dans cette seconde guerre de Silésie l'alliance de la France, de la Suède, de la Bavière et de l'empereur Charles VII. Les princes confédérés avaient pour but de faire rendre à Charles VII ses États héréditaires par l'Autriche et de forcer cette puissance à le reconnaître. Dans un article spécial, Frédéric II s'engageait en outre à conquérir la Bohême au profit de Charles VII; mais il s'en réservait expressément, à titre sans doute d'honoraires, les trois cercles les plus voisins de la Silésie.

Dans le chapitre suivant, nous allons exposer les principaux événements de la campagne de 1744, la première de cette nouvelle guerre.

CHAPITRE XII.

CAMPAGNE DE 1744.

SOMMAIRE : La maladie de Louis XV à Metz paralyse la marche des opérations. — Pour sauver l'Alsace envahie par les Autrichiens, Frédéric entre en Bohême. — Prise du château de Teschen, qui gêne la navigation de l'Elbe. — Les Prussiens investissent Prague. — Ils échouent dans la tentative d'enlever le magasin autrichien de Beraun. — Ouverture de la tranchée devant Prague. — Prise de cette ville au bout de six jours. — Frédéric adopte à contre-cœur le plan de campagne proposé par l'Empereur et Louis XV. — Fautes commises par le monarque prussien. — Sa pointe jusqu'à Tabor et Budweis. — Position critique de ses troupes privées de vivres et de communications. — Escarmouche de Muhlhausen. — Frédéric, contraint de battre en retraite, se réunit à Tabor avec le maréchal de Schwerin. — Prise de Budweis par un corps hongrois. — Remarque sur cette prise. — Le roi de Prusse essaie en vain de livrer une action décisive. — Coup de main heureux des Prussiens sur Kamerbourg et Kolin. — Les Autrichiens tentent de surprendre Pardubitz ; cette tentative ne réussit pas. — Frédéric poursuit son mouvement rétrograde jusqu'à Nachod et Tannhausen. — Il part pour Berlin. — Évacuation de Prague par le général Einsedel. — Mauvaises mesures adoptées et suivies par Frédéric pendant la campagne de 1744.

Louis XV, au commencement de 1744, commandait en personne les armées françaises dans les Pays-Bas, et s'emparait de diverses places, lorsqu'une diversion puissante vint arrêter les progrès de ses armes. Le prince Charles de Lorraine réussit,

grâce à l'inaction du feld-maréchal Seckendorf, qui dirigeait les troupes bavaroises, à passer le Rhin du côté de Spire et à s'emparer des lignes importantes de Lautern et de Weissembourg. Cette invasion inattendue de l'Alsace fit accourir Louis XV, qui ne laissa que 40,000 hommes, sous le maréchal de Saxe, dans les Pays-Bas, et se rendit à Metz, lieu où il voulait réunir ses troupes, pour défendre ses provinces menacées. Mais arrivé à Metz, le roi de France tomba malade; on crut à une fièvre *maligne* ou *putride* (1), ou à un abcès dans le cerveau. Les médecins déclarèrent le mal sans ressource. L'évêque de Soissons exigea, pour donner les sacrements au roi, le renvoi de sa maîtresse, madame de Châteauroux, qui fut éloignée honteusement, et les intrigues commencèrent autour du lit du mourant. Survint alors un médecin inconnu qui sauva le roi, dont la constitution était bonne, en lui donnant une forte dose d'émétique; la maladie n'avait eu d'autre cause qu'une indigestion. Cette maladie fit éclater l'amour (2) que les

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XV*, chapitre XII. Voyez surtout *Histoire de la guerre de* 1741, attribuée à cet auteur et refondue en effet dans le *Siècle de Louis XV*, Amsterdam, 1755, in-12, t. II, p. 42 à 49. Dans ce dernier ouvrage, on défend et justifie les médecins de Louis XV.

(2) Un poëte gracieux de cette période, Gresset, a écrit à ce propos, dans son *Ode sur la convalescence du roi* :

Occupé de Louis plus que du diadème,
L'État n'offre à mes yeux qu'une famille en pleurs
Près d'un père expirant, qu'on pleure pour lui-même
Du plus profond des cœurs.

sujets portaient au roi, qui reçut du peuple français le surnom de *Bien-Aimé*. L'événement faillit devenir funeste à la duchesse de Châteauroux, favorite de Louis XV, et certes cette dame ne méritait nullement ce coup du sort, car c'était elle qui, par amour pour la France, avait, en sacrifiant les intérêts de son cœur et de sa fortune, tiré Louis XV de sa vie oisive pour lui faire prendre le commandement de ses armées, à l'imitation de son grand-père et prédécesseur Louis XIV : réminiscence heureuse de la conduite que tint Agnès Sorel (1) vis-à-vis de Charles VII. Par bonheur pour elle, tout son crédit revint après la guérison du roi ; mais si sa disgrâce avait duré, quelques âmes charitables n'auraient pas manqué de dire que c'était un châtiment du ciel, tandis qu'il n'eût fallu y voir qu'un exemple de plus à ajouter à ceux dont fourmille l'histoire sur l'ingratitude des hommes et des événements.

La maladie de Louis XV influa sur la marche de la guerre : sans cet accident fâcheux, il y aurait peut-être eu quelque grande bataille, et, si les Français avaient remporté la victoire, l'histoire des campagnes que nous avons à raconter se trouverait très

(1) Cette conduite, dont la tradition est populaire en France, est contraire à la vérité historique, comme le démontre M. Le Roux de Lincy dans ses *Femmes célèbres de l'ancienne France*, édition in-12, t. I, p. 434 et suivantes; mais ici la tradition, offrant un sens symbolique plein de poésie, mérite qu'on la rappelle, même après que le scalpel des historiens l'a dénudée de sa réalité.

abrégée. Mais Louis XV eut beau ordonner d'écrire au maréchal de Noailles *que pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le prince de Condé gagnait une bataille*, ce maréchal n'en devint ni plus décidé ni plus hardi, et sa circonspection outrée gâta tout (1). Le prince de Lorraine repassa le Rhin aux ponts de Beinheim sans avoir été sérieusement entamé, et se dirigea sur la Bohême par la Souabe et le haut Palatinat; il était rappelé dans ce pays par l'attaque du roi de Prusse.

Frédéric, en effet, dès qu'il connut l'invasion de l'Alsace par les Autrichiens, écrivit à Louis XV, le 12 juillet 1744, une lettre par laquelle il lui annonçait que cet événement déterminait ses opérations, qu'il allait se mettre en marche et qu'il serait devant Prague à la fin du mois d'août. Dans cette lettre, il recommandait au roi de France de faire agir ses troupes *rondement* et surtout *offensivement*. Le passage mérite d'être cité : « Il vaut toujours mieux, dit Frédéric, agir offensivement, quand même l'on est inférieur en nombre : souvent la témérité étonne l'ennemi, et donne lieu à remporter des avantages sur lui. C'est ainsi que le grand Condé, M. de Turenne,

(1) *Histoire de mon temps*, t. II, p. 93. Le maréchal de Noailles resta inactif sans doute, pour ne point nuire à sa *très chère commodité*, suivant l'expression pittoresque employée par Mottin de la Balme, p. 199 de ses *Éléments de tactique pour la cavalerie*. L'expression *chère commodité* se trouve aussi employée par le maréchal de Saxe dans ses *Réveries*, chap. III, art. 2.

M. de Luxembourg et M. de Catinat ont agi, et c'est en agissant, pour la plupart du temps, offensivement qu'ils ont acquis cette gloire immortelle aux troupes françaises, et pour eux une réputation au-dessus du temps et de l'envie. Il ne dépendra que de Votre Majesté de remettre les choses sur le même pied. Elle nous a donné des échantillons de ce que peut un prince éclairé et sage à la tête de ses troupes. Qu'elle ordonne à ses généraux de battre partout ses ennemis, et ses ennemis seront battus. » Le conseil était assurément fort bon, mais nous devons avouer qu'il fut aussi peu suivi que pendant la première campagne de Silésie.

Frédéric tint parole : après avoir lancé contre l'Autriche son manifeste de guerre où il énumérait ses griefs et déclarait qu'il ne voulait rien pour lui, mais qu'il prenait les armes pour la liberté de l'Allemagne, la dignité de l'Empereur, son allié, et le repos de l'Europe, il fit ses dispositions pour entrer en Bohême, et forcer ainsi la reine de Hongrie à rappeler ses troupes de l'Alsace.

Son armée était forte d'environ 70,000 hommes ; il la partagea en trois colonnes :

La première, sous ses ordres, devait longer la rive gauche de l'Elbe et la remonter jusqu'à Prague.

La seconde, sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt, devait traverser la Lusace, et, laissant l'Elbe à sa droite, se rendre aussi à Prague.

Ces deux colonnes protégeaient le convoi d'artillerie et de vivres [pour trois mois] que l'on avait em-

barqué sur l'Elbe, dans le dessein de le conduire jusqu'à Leutmeritz.

La troisième colonne, commandée par le maréchal de Schwerin, devait déboucher de la Silésie par Braunau, et se joindre au reste de l'armée pour investir Prague.

En outre, un corps de 17,000 hommes, aux ordres du vieux prince d'Anhalt, couvrait les Marches brandebourgeoises, et le général de Marwitz se trouvait préposé, avec 22,000 hommes, à la défense de la haute Silésie.

Le roi marcha droit sur Pirna, ville qui se trouve située sur l'Elbe, à 15 kilomètres sud-est de Dresde. Alors la mauvaise volonté de la Saxe éclata, malgré les lettres réquisitoriales par lesquelles l'empereur Charles VII demandait à l'électeur de Saxe, en même temps roi de Pologne, le passage par ses États pour les troupes de ses alliés les Prussiens qui devaient envahir la Bohême et la lui conquérir. Mais donner preuve d'un mauvais vouloir fut tout ce dont l'énergie saxonne fut capable; Frédéric y fit d'ailleurs peu d'attention, heureusement pour la Saxe, car les Prussiens eussent facilement eu raison de ce pays, mal gouverné et habité par une population alors efféminée : s'en rendre maître ne leur eût coûté probablement qu'une semaine. Bientôt, en effet, la crainte agit sur la fierté des ministres de Saxe; ils laissèrent passer la flotte, chargée de vivres, au milieu de Dresde; ils prêtèrent des bateaux pour traverser l'Elbe; ils donnèrent même des subsistances.

L'armée prussienne était précédée par quatre régiments de hussards et quatre bataillons, qui se trouvaient en avant d'une journée de marche pour rassembler les vivres nécessaires aux troupes, de sorte que, dans l'intention du roi, le système de réquisition devait alors être employé concurremment avec le système des magasins. Le 23 août, Frédéric arriva sur les frontières de la Bohême, et n'y rencontra aucune résistance. L'ennemi ne se montra point; ses troupes purent effectuer leurs mouvements et opérations. Il n'y eut que la flottille de l'Elbe qui rencontra des obstacles : il lui fallait passer, en entrant en Bohême, au pied du rocher sur lequel s'élève le château de Tetschen. Les ennemis occupaient ce château; ils embarrassèrent le passage au moyen de grosses pierres et d'une estacade. Le général Bonin fut envoyé à la tête d'un détachement pour enlever cet obstacle; il s'empara du château et de sa garnison, composée d'un capitaine et de 70 hommes, déblaya la rivière et rendit la navigation libre; mais cet incident n'en retarda pas moins la marche des Prussiens de deux jours.

Frédéric porta ensuite son armée sur la rivière d'Eger, qui vient se jeter dans l'Elbe tout près de Leitmeritz. Des hussards prussiens apprirent, dans une escarmouche qui eut lieu près d'un hameau nommé Murzifai, que M. de Bathyani s'était avancé, en quittant la Bavière, jusque sur la Beraun, petite rivière qui côtoie la ville du même nom, à proximité de son confluent avec l'Alza, et qu'il avait

avec lui un corps de 12,000 hommes; ces cavaliers apprirent également que ce général autrichien venait de jeter 3,000 hommes dans Prague, qui se trouvait en outre défendue par un corps de milice de 12,000 combattants.

Le 2 septembre, tous les corps de l'armée prussienne furent réunis devant Prague. Le roi campa près de la chapelle de la Victoire; le maréchal de Schwerin et le prince Léopold investirent le grand côté de la ville. Pour faire le siége de ce côté, qui se trouve sur la rive droite de la Moldau, tandis que la *petite ville* se trouve sur la rive gauche de cette rivière, on avait besoin de la grosse artillerie, qui était encore avec les vivres à Leitmeritz; il fallut *huit jours* pour effectuer ce transport, quoique Leitmeritz ne soit qu'à 53 kilomètres nord-ouest de Prague. Ce fait démontre bien que l'artillerie était loin d'avoir, en 1744, la mobilité qu'elle possède de nos jours.

Quelques magasins restèrent encore à Leitmeritz, faute d'un nombre suffisant de chevaux pour les faire avancer; aussi, pour veiller à leur sûreté, un bataillon fut-il mis en garnison dans cette ville. Le lecteur se demandera sans doute pourquoi ces magasins n'étaient point amenés par eau près de Prague, puisque Leitmeritz et Prague sont reliés par deux cours d'eau, l'Elbe et la Moldau : cela tenait à ce que la Moldau n'est point navigable, et que, par suite, depuis Melnick, point où elle se réunit à l'Elbe, les bateaux transportant le convoi n'eussent pu remonter jusqu'au camp d'investissement.

Les huit jours nécessaires au charriage de la grosse artillerie furent employés à tout préparer pour le siége.

Sur ces entrefaites, Frédéric apprit que le général ennemi, M. de Bathyani, rassemblait un magasin considérable dans la ville de Beraun, et le fait lui fut confirmé par des hussards qu'il détacha en reconnaissance. Il envoya le général Haake s'en emparer à la tête de cinq bataillons et de 600 hussards, lui ordonnant de cheminer avec toutes les précautions possibles, dans le but de surprendre l'ennemi; mais M. de Bathyani avait été prévenu, et il avait pris ses mesures. Les Prussiens traversèrent le pont de Beraun et forcèrent la porte de la ville; à ce moment, deux détachements de cavalerie autrichienne passèrent la rivière à droite et à gauche de la ville, dans l'intention de venir tomber sur les flancs des assaillants et de leur couper la retraite. Dans cette position critique, le général Haake n'hésita pas : il abandonna aussitôt son attaque pour aller se poster sur des hauteurs où il forma son infanterie en carré, ayant en outre soin de faire avertir au camp devant Prague du danger qu'il courait; puis, malgré une vive attaque exécutée par les corps de cavalerie dont nous avons parlé et par un fort détachement d'infanterie hongroise, il repoussa bravement l'ennemi et réussit à se dégager; aussi, lorsque le roi arriva à son secours à la tête de 80 escadrons et de 16 bataillons, il était trop tard.

Ce fut ainsi qu'échoua la tentative d'enlever le

magasin autrichien de Beraun; néanmoins cette affaire eut pour résultat que M. de Bathyani, ne croyant pas ses approvisionnements en sûreté sur ce point, transporta immédiatement son magasin à Pilsen. Là encore on pouvait tenter d'enlever ce magasin, et la réussite d'un semblable projet, en empêchant les ennemis de profiter des vivres qu'ils avaient amassés, eût pu forcer le prince de Lorraine à se rejeter dans la haute Autriche, en même temps qu'elle eût augmenté les ressources des Prussiens et par conséquent facilité leurs opérations. Dans la relation de la campagne de 1744 que renferme l'*Histoire de mon temps*, Frédéric semble regretter de n'avoir pas osé tenter de nouveau l'enlèvement dont il s'agit; il s'excuse sur la mauvaise administration des vivres de l'armée prussienne (1), qui ne lui eût pas permis d'entreprendre une semblable expédition. Cette excuse doit d'autant plus surprendre, qu'il n'y a de Prague à Pilsen que 14 milles; aussi faut-il plutôt admettre, avec M. le général *de Lossau* (2), que le roi crut pouvoir différer cette expédition, et qu'ensuite l'occasion

(1) « Les Prussiens, dit à cette occasion Frédéric, manquaient d'un M. de Sechelles (*Histoire de mon temps*, t. II, p. 104). » M. de Sechelles était un intendant français, qui, pressé en 1742, à Prague, par Frédéric II, de fournir des subsistances aux Saxons, lui avait répondu : « *Je ferai l'impossible possible,* » et avait tenu parole. « Cette réponse, ajoute le roi de Prusse en rapportant ce fait, devrait être écrite *en lettres d'or* sur le bureau de tous les intendants d'armée. » M. de Sechelles devint depuis contrôleur des finances.

(2) *Ideale der Kriegführung*, t. III, 1re partie, p. 72.

ne se présenta plus aussi favorable. N'est-ce pas encore le cas de remarquer, comme nous l'avons fait ailleurs (1) à propos d'Annibal ne marchant pas sur Rome après la bataille de Cannes, qu'une occasion manquée se retrouve difficilement, et que l'allégorie antique est pleine de sens lorsqu'elle représente la divinité *Occasion* sous la forme d'une femme nue, chevelue par devant, mais chauve par derrière, pour indiquer qu'une fois qu'elle nous a échappé, il est très malaisé de la ressaisir.

Enfin la grosse artillerie arriva, et l'on put commencer le siége de Prague. Laissons ici parler Frédéric II lui-même :

« Le 10 septembre au soir, dit ce grand roi, on ouvrit la tranchée devant Prague à trois endroits différents, savoir : au plateau de Saint-Laurent, à Bubenitz, vis-à-vis du moulin de la Basse-Moldau, et à la montagne de Ziska (2). Le comte de Truchses commandait la première attaque, le margrave Charles

(1) *Le plus grand homme de guerre*, 1848, p. 21, 22.

(2) Sur les plans allemands le Ziskaberg, ainsi nommé du surnom de *Ziska* donné au fameux chef des Hussites, Jean Troczнov, qui prit Prague en 1419. Ce surnom lui venait de ce qu'il était borgne; il correspondait donc au *coclès* des Latins. On fit, dit-on, de sa peau, et d'après son ordre, un tambour qui avait la vertu d'intimider l'ennemi et de le mettre en fuite (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, chap. LXXIII). Jean Ziska perdit dans une bataille l'œil qui lui restait; mais il n'en dirigea pas moins les Bohémiens révoltés par l'intermédiaire du prêtre Procope le Rasé, et finit par arracher à l'empereur Sigismond le titre de vice-roi de Bohême et un pouvoir absolu sur ce royaume.

la seconde; la troisième était sous la direction du maréchal de Schwerin. On ne perdit rien la première nuit. Le lendemain, le maréchal fit attaquer le fort de Ziska en plein jour, l'emporta après y avoir fait jeter des bombes et prit tout de suite deux petites redoutes qui étaient derrière le premier, et que les Français, qui les avaient construites, appelaient des nids d'hirondelle. Le roi se trouvait précisément à la tranchée de Bubenitz; il en sortit avec beaucoup d'officiers, pour voir comment tournerait l'attaque du Ziska. Les ennemis aperçurent cette foule de monde, tournèrent leurs canons de ce côté, et un malheureux coup emporta le prince Guillaume, frère du margrave Charles, le même qui avait si vaillamment combattu à Molwitz pour la gloire de sa patrie. On fit avancer incontinent les batteries, de sorte qu'elles battaient en brèche la courtine qui est entre le bastion de Saint-Nicolas et de Saint-Pierre. Le 15, les batteries du margrave Charles, à force de jeter des bombes, mirent le feu au moulin à eau et détruisirent les écluses de la Moldau. Les eaux en devinrent si basses qu'elle était partout guéable et qu'on pouvait prendre la ville d'emblée, y ayant de ce côté-là un assez grand espace sans rempart et sans muraille. M. de Harsch, qui commandait dans la ville, commença à désespérer de son salut : ce gouverneur s'aperçut que le 16, de grand matin, un gros corps de grenadiers défilait du côté de Bubenitz; il prévit l'assaut qu'on se préparait à lui donner, demanda à capituler et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, qui consistait

en 12,000 hommes. Ce siége ne dura que six jours; il coûta aux assiégeants 40 morts et 40 blessés. Le même jour, les portes furent consignées, et la garnison fut conduite en Silésie, où elle fut distribuée dans les places (1). »

La prise de Prague était pour les Prussiens un beau début de campagne; malheureusement, comme nous allons le voir, la fin de la campagne de 1744 fut loin d'être aussi brillante pour eux.

Le sort de Prague impressionna les Saxons; mais l'or anglais calma les craintes de ce peuple, qui se déclara bientôt contre la Prusse.

Frédéric pouvait alors prendre deux partis, adopter deux plans d'opérations tout différents : le premier, celui que lui suggérait sa propre inspiration, consistait à traverser la Beraun, à expulser M. de Bathyani de la Bohême, à s'emparer de Pilsen et du magasin considérable que nous avons vu les Autrichiens y former, puis à aller fermer les gorges par lesquelles les ennemis pouvaient entrer du haut Palatinat dans la Bohême. De cette manière le prince de Lorraine ne pouvait plus que se joindre à Eger aux Saxons et longer l'Eger, mais alors il se serait trouvé dans un pays trop stérile pour en tirer ses subsistances, et il eût été isolé de l'Autriche, qui dès lors se trouvait sans défense, exposée aux entreprises du corps prussien

(1) *Histoire de mon temps*, t. II, p. 104, 105, 106. Ainsi Frédéric ne craignait pas de recruter son armée avec des prisonniers ennemis : c'est un point caractéristique de la constitution militaire de la Prusse à cette époque.

placé dans la haute Silésie, sous les ordres de M. de Marwitz. Par là Frédéric aurait donc coupé en deux les forces de la reine de Hongrie, et il aurait eu facilement raison de chaque parti isolé; mais les alliés proposèrent un autre plan, et, sur les instances de l'Empereur et de Louis XV que poussait le maréchal de Bellisle, Frédéric céda et l'adopta. Ce plan faisait porter les Prussiens à Tabor, Budweis, Neuhaus, pour communiquer avec la Bavière et donner au prince de Lorraine des inquiétudes sur l'Autriche. De cette manière, on permettait aux Saxons de se joindre au prince de Lorraine ou de tenter quelque entreprise sur Prague, tandis qu'il eût peut-être mieux valu se cantonner fortement autour de cette ville et attendre l'ennemi. Au surplus, la principale considération qui paraît avoir déterminé le roi de Prusse à condescendre au désir de ses alliés, c'est la crainte d'être accusé de ne songer qu'à ses intérêts; nous avons vu, en effet, dans le chapitre XI de cette histoire, qu'en vertu d'un article du *Traité d'union confédérale*, Frédéric s'était engagé à conquérir la Bohême au profit de Charles VII, mais qu'il devait garder, à titre de dédommagement, les trois cercles les plus voisins de la Silésie; or, en restant autour de Prague, il semblait ne vouloir conquérir que les trois cercles qui lui étaient destinés. Cette apparence le décida, parce qu'il ne se souciait pas d'encourir un semblable reproche, c'est-à-dire que, cédant à un mouvement de respect humain, il compromit ses premiers succès et risqua de perdre sa conquête pour avoir le mérite

d'agir avec générosité et désintéressement. Se comporter ainsi, dans la vie individuelle, c'est souvent faiblesse; dans la vie publique et politique, c'est toujours folie; aussi, par la suite, le roi de Prusse, corrigé et éclairé par l'expérience, se garda-t-il bien de suivre une ligne de conduite aussi erronée.

Mais si Frédéric II commit une faute qui faillit lui devenir funeste en adoptant le plan de ses alliés, il en fit d'autres en l'exécutant, comme il l'avoue lui-même. Il négligea de faire transporter ses farines d'approvisionnement de Leitmeritz à Prague, où elles eussent été mieux garanties; il ne renvoya pas en Silésie, où elle eût été en sûreté, l'artillerie qui avait servi au siége de Prague. Il ne laissa dans cette grande ville qu'une garnison tout à fait insuffisante, car elle se composait de *six* bataillons.

Le 17 septembre, l'armée se mit en marche pour Conradize, qui est située à 1 mille de Prague. L'avant-garde, forte de 10 bataillons et 40 escadrons, fut placée sous les ordres du général Nassau, et l'armée se partagea en deux colonnes. L'avant-garde prit le chemin de Prague à Tabor, suivie à peu de distance par la colonne de gauche, commandée par le maréchal Schwerin; quant à la colonne de droite, aux ordres du maréchal prince Léopold, elle côtoya la Moldau : ces deux colonnes ne devaient laisser entre elles qu'une étendue d'un demi-mille d'Allemagne au maximum, et derrière la colonne de gauche cheminait le convoi de farine que couvraient 1,500 hommes, commandés par le général Posadowsky. L'ar-

mée arriva le 26 à Tabor, où les colonnes se rejoignirent : cette ville, ainsi que Budweis et Frauenberg, s'était rendue sans défense au général Nassau. Mais la moitié seulement du convoi put arriver ; l'autre moitié resta en route, parce que les bêtes de somme (chevaux et bœufs) employées à son charriage avaient été tellement négligées qu'il en avait péri une sur deux ; et cependant on n'avait point été attaqué par l'ennemi ! Les Prussiens n'eurent ainsi à leur suite que pour quinze jours de farine. C'était trop peu pour la position particulière dans laquelle ils se trouvaient ; car M. de Bathyani ayant envoyé plusieurs milliers de Croates et de hussards à Beraun et à Konigsaal dès que les Prussiens eurent quitté Prague, ces troupes légères interceptèrent les arrivages de vivres et coupèrent les communications au point que l'armée prussienne fut *quatre semaines* sans recevoir de nouvelles, ni de Prague, ni de ce qui se passait dans le reste de l'Europe. On enleva deux malles au roi, de sorte qu'il ignorait non-seulement la marche des Saxons, mais encore où pouvait être l'armée du prince de Lorraine (1).

Le fait paraîtra étrange au lecteur, parce qu'une armée aussi forte que celle des Prussiens semble devoir être en état de pouvoir toujours entretenir ses communications, ou tout au moins de pouvoir toujours s'éclairer suffisamment pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Voici l'explication qu'en donne Frédéric

(1) *Histoire de mon temps*, t. II, p. 111.

dans l'*Histoire de mon temps*. En Bohême, les nobles, les prêtres et les fonctionnaires restaient fort attachés à la maison d'Autriche, et le fanatisme catholique du peuple indisposait la population contre les Prussiens; ces dispositions avaient été habilement exploitées. A l'approche des Prussiens, les villages se vidaient et les habitants, avant de les quitter pour se réfugier dans les bois voisins, avaient soin d'enfouir leurs blés; de plus, la crainte des châtiments promis par les Autrichiens empêchait de trouver un Bohémien qui voulût servir d'espion, ou qui même consentît à donner des renseignements pour quelque somme que ce fût. La position était d'autant plus fâcheuse que 10,000 hussards hongrois interceptaient le peu de communications et les quelques défilés qu'offrait le pays, naturellement marécageux et boisé. La supériorité de ces hussards (1) sur les troupes légères de Frédéric était telle que les partis envoyés par ce monarque aux nouvelles, ou en reconnaissance, comme nous dirions aujourd'hui, se trouvaient fréquemment enlevés. Aussi l'armée du roi, quoique *toujours retranchée à la romaine* (2), suivant l'expression de

(1) De tout temps l'Autriche a eu à sa disposition d'excellentes troupes légères. Les *chasseurs de Fischer*, qui prirent origine dans l'armée française pendant la guerre de 1742, près de Prague, et qui sont devenus la source de notre infanterie légère et d'une partie de notre cavalerie légère, et les hussards levés sous Louis XIV par le maréchal de Luxembourg, sont une imitation des troupes légères autrichiennes.

(2) Frédéric indique par là le soin avec lequel il fortifiait son camp pour le mettre à l'abri d'une surprise.

Frédéric, était-elle réduite à l'enceinte de son camp. Le manque de subsistances, l'incertitude de la position de l'ennemi, les communications interceptées, ces trois causes réunies indiquaient qu'il fallait rétrograder, et l'on hésitait sur le mouvement à opérer, lorsque l'on sut par un espion que l'armée du prince de Lorraine était cantonnée à Protiwin. Aussitôt l'armée prussienne repassa la Moldau et vint camper sur les hauteurs de Wodnian ; mais, une fois dans ce nouveau camp, on apprit bientôt que l'avis apporté par l'espion était faux.

Sur ces entrefaites, un lieutenant-colonel prussien, nommé *de Janus*, chargé de presser la rentrée des fournitures de vivres que les habitants devaient faire à Tabor, marcha avec 200 hussards sur Muhlhausen, village situé entre Pisek et Tabor et à peu de distance de la Moldau ; mais il fut entouré par un corps considérable de hussards ennemis, et se fit bravement tuer ; sa petite troupe fut dispersée, après avoir été cruellement décimée. A la suite de cette affaire, le général Nadasti traversa la Moldau vis-à-vis de Muhlhausen et marcha sur Tabor, mais il n'avait avec lui que de la cavalerie légère, et son attaque contre cette ville, où commandait le colonel Kalnein, resta sans succès.

Alors le roi apprit que le prince de Lorraine, rejoint par les Saxons, campait à 2 milles de Pisek, derrière la petite rivière de la Wotawa ; qu'il avait l'intention de passer la Moldau sur les derrières de l'armée prussienne pour la couper de la Sasawa et de

Prague, et que, dans ce but, il faisait déjà préparer des magasins à Beneschau et même dans le cercle de Chrudim. Cette manœuvre tournante indiquait une manière large de comprendre la guerre, car, si elle réussissait, Frédéric eût été obligé ou de faire un long détour pour regagner ses États, ou de livrer bataille pour se faire jour, et ses troupes, fatiguées par la position critique dans laquelle elles se trouvaient, eussent été plus aisément vaincues qu'en tout autre moment; aussi Frédéric II résolut-il de l'empêcher, et le 8 octobre il repassa la Moldau à Teyn, puis vint réoccuper son ancien camp de Tabor, afin de donner au général Du Moulin, détaché à Neuhaus, le temps de rejoindre.

Le manque de subsistances forçait donc les Prussiens de rétrograder; d'ailleurs, en présence du mouvement projeté par l'ennemi, la garnison laissée à Prague était beaucoup trop faible, et Frédéric le sentait à merveille.

Il était important d'occuper, avant les Autrichiens, le poste de Beneschau, qui était inattaquable, car sans cela on n'aurait plus eu d'autre ressource qu'un passage fort incertain de la Sassawa, dans le but de tirer des vivres de Pardubitz. Une marche rapide du maréchal de Schwerin, à la tête de 15,000 hommes, décida l'affaire : les Prussiens s'emparèrent du camp de Beneschau et des magasins qu'on y avait amassés pour les Autrichiens.

Le 8 octobre, le roi quitta Wodnian, atteignit Tabor le 12, et y resta plusieurs jours. Le 18, il se

réunit à Tabor avec le feld-maréchal de Schwerin; l'armée prussienne séjourna huit jours entre Beneschau et Konopitz.

Avant d'effectuer ce mouvement rétrograde, Frédéric avait laissé garnison dans Tabor et Budweis, espérant pouvoir utiliser plus tard ces places, ou pensant au moins qu'elles forceraient les ennemis, en cas de défaite, à se rejeter vers Pilsen; d'ailleurs, Tabor renfermait 300 malades ou blessés que l'on n'avait pu transporter faute de voitures, et le roi ne voulut pas les abandonner. Il laissa donc le régiment de Creutz à Budweis et celui des pionniers à Tabor. A peine se fut-il éloigné qu'il se repentit de laisser ainsi 3,000 hommes dans une position aussi aventurée, et il envoya l'ordre au général Creutz d'évacuer Budweis et de suivre l'armée; mais son ordre ne parvint pas à destination. Bientôt un corps de 10,000 Hongrois vint assiéger ces villes; Budweis se rendit après huit jours de siége et Tabor après quatre. L'ennemi réussit également à s'emparer de Frauenberg, en interceptant les eaux dont se servait la garnison. Le roi de Prusse reçut ces nouvelles à Beneschau, et il comprit toute la faute qu'il venait de commettre en sacrifiant 3,000 hommes pour sauver 300 malades; aussi dit-il dans l'*Histoire de mon temps* : « Il vaut mieux, dans un cas pressant, perdre 300 malades que de hasarder quelques milliers d'hommes dans des villes où ils ne peuvent se défendre. » L'expérience amène donc les grands généraux aux mêmes résultats; car le général Bonaparte, mettant à profit

cette réflexion de Frédéric II, abandonna à Saint-Jean-d'Acre 150 pestiférés français. A la guerre, en effet, le général en chef doit avant tout considérer l'intérêt général de l'armée entière, et, dans cet intérêt, il ne doit pas hésiter à en sacrifier souvent quelque partie minime. C'est là assurément, quoi qu'en puissent penser certaines personnes, la véritable humanité. Quand on répond de la conservation d'une agglomération d'hommes, il ne faut point se laisser attendrir par une humanité partielle en faveur de quelques individus : il faut, au contraire, sacrifier ces individus au salut de la masse. Les Gaulois poussaient ce principe jusqu'à la cruauté; ils égorgeaient tous les blessés qui ne pouvaient marcher : il est vrai de dire qu'à cette époque l'ennemi faisait peu grâce aux blessés.

L'armée prussienne pouvait craindre de manquer de vivres d'un instant à l'autre : c'est pourquoi le général de Winterfeld fut chargé d'établir la sûreté de la communication avec le magasin de Leitmeritz, et on lui confia, dans ce but, le commandement d'un régiment de hussards et de plusieurs bataillons.

Le roi de Prusse sut bientôt que l'avant-garde du prince de Lorraine, prévenue par les Prussiens dans l'occupation du poste de Beneschau, s'était retirée sur Marskowitz, où l'avait rejoint toute l'armée austro-saxonne; aussi, dans l'après-midi du 24 octobre, se mit-il en marche sur huit colonnes et traversa-t-il des chemins peu praticables pour tâcher de surprendre l'ennemi. Le soir, il arriva sur une hauteur, à un

quart de mille de la position occupée par son adversaire, y forma ses troupes et y passa la nuit. Dès le point du jour, il fit une reconnaissance; mais les Autrichiens avaient profité de l'obscurité pour décamper, et venaient de choisir une position très difficile à attaquer; il fallut donc renoncer au projet de livrer une action décisive, et Frédéric prit le parti de retourner au camp de Beneschau. Il effectua un mouvement rétrograde dans lequel son avant-garde, formée par les grenadiers, devint son arrière-garde. Ce mouvement s'opéra paisiblement, parce qu'une montagne dérobait aux ennemis la marche des Prussiens, et il n'y eut qu'une escarmouche à l'arrière-garde.

Le manque de fourrages (1) et la nécessité de se rapprocher de la boulangerie forcèrent Frédéric à décamper; son armée alla passer la Sassawa et se poster près de Pyschéli. Il détacha ensuite 10 bataillons et 30 escadrons, aux ordres de M. de Nassau, pour déloger de Kamerbourg un corps de 10,000 ennemis; ce coup de main réussit. L'ennemi abandonna son poste en désordre pour repasser la Sassawa à Rattay et se diriger sur Kolin; mais il fut prévenu par M. de Nassau, qui s'empara de ce poste. Depuis cet instant, ce général ne put plus avoir aucune nouvelle de l'armée prussienne ni lui en faire parvenir, tant les troupes légères des Autrichiens infestaient la campagne, et conservaient une supériorité marquée sur celles des Prussiens.

Pardubitz, qui renfermait un magasin prussien et

(1) L'armée prussienne comptait alors 160 escadrons.

qui se trouvait défendue par le régiment du colonel Zimernau, faillit être surprise. 1,500 grenadiers et 600 hussards ennemis, déguisés en paysans, se présentèrent aux portes, sous prétexte de faire une livraison de denrées, et cherchèrent à entrer au moyen de leurs chariots; mais un Autrichien ayant lâché par imprudence un coup de pistolet, l'éveil fut donné. Les gardes des postes et des demi-lunes firent feu, et l'ennemi fut repoussé après avoir perdu 60 hommes.

Le prince de Lorraine prit le camp de Beneschau dès que les Prussiens l'eurent quitté, et, comme toute la population lui était dévouée, son armée put encore subsister quelques jours dans des lieux que les Prussiens avaient été contraints d'abandonner faute de fourrages et faute de vivres. Les Autrichiens vinrent alors passer la Sassawa à Kamerbourg et se dirigèrent sur Janowitz.

Évidemment, d'après tout ce que nous venons de rapporter, le dessein du prince de Lorraine ou du maréchal Traun, qui dirigeait sous son nom les opérations, était, dans cette campagne de 1744, de forcer le roi de Prusse à évacuer la Bohême et à se retirer en Silésie, et il voulait obtenir ce résultat rien que par des marches bien dirigées et des positions habilement choisies. En un mot, le maréchal Traun *temporisait*, comme jadis Fabius vis-à-vis d'Annibal; il coupait les vivres à son ennemi; il évitait tous les engagements sérieux, et nous allons voir ce système lui réussir complétement.

Il fallait, en effet, que Frédéric II se décidât : s'il

restait près de Prague, on interceptait ses communications avec la Silésie; s'il se dirigeait vers Pardubitz, la Bohême et la ville de Prague étaient perdues pour lui. Avant de prendre un parti décisif, le roi de Prusse voulut encore tenter le sort des armes, et résolut de s'emparer de Kuttemberg pour déjouer les projets de l'ennemi. Il s'avança donc avec une partie de son armée, et campa à Kostelets où il trouva pour trois jours de vivres destinés aux Autrichiens; puis il alla prendre position à Kurzim, situé à 1 mille de l'Elbe. Là il eut des nouvelles du général de Nassau, stationné à Kolin, comme nous l'avons dit; il apprit qu'un convoi de pain arriverait incessamment de Leitmeritz à l'armée, fit occuper Brandeis et Nymburg pour protéger la marche de ce convoi, et fut rejoint par le prince Léopold. L'armée prussienne vint ensuite à Planiany, très près de l'armée ennemie; comme cette dernière était plus rapprochée de Pardubitz que la première, Frédéric craignit pour ce point, et envoya le général Du Moulin le couvrir avec 8 bataillons et 10 escadrons; puis il voulut gagner Kuttemberg sans délai, malgré la fatigue que *trois marches consécutives*, suivant son expression, avaient occasionnée à ses troupes. Cela fait voir qu'à cette époque on regardait à ne pas accabler les soldats par des marches précipitées, et c'est là l'un des traits caractéristiques qui distinguent les guerres de Frédéric des campagnes des Français en Italie pendant les années 1796 et 1797, ainsi que des campagnes du règne de Napoléon Ier.

Un brouillard épais retarda la marche, et l'armée prussienne ne put arriver qu'à Gross-Gubel, non loin de Kolin, où elle dressa ses tentes, ayant la ville de Kolin et l'Elbe à dos. Devant son front campait le prince de Lorraine; bientôt d'autres corps autrichiens vinrent la resserrer dans son camp et l'empêcher de fourrager. Ces corps avaient eu soin de se poster derrière des défilés, de telle sorte que les Prussiens ne les pouvaient attaquer sans désavantage; aussi Frédéric renonça-t-il à les déloger, et ses troupes, frappées par la dysentérie et privées de vivres et de fourrages, souffrirent-elles beaucoup dans cette position. C'est pourquoi il se décida à passer l'Elbe à Kolin pour cantonner son armée derrière cette rivière et la refaire. Le 9 novembre, il effectua son mouvement rétrograde dans un ordre parfait, se préparant toujours à livrer une affaire générale, qu'il désirait ardemment pour reconquérir la supériorité des armes, mais que les Autrichiens évitaient, au contraire, avec le plus grand soin. Dès que l'Elbe eut été traversé, les villes de Kolin et de Pardubitz devinrent deux points importants, comme assurant à la fois aux Prussiens la communication avec la Silésie et avec Prague; aussi Frédéric y appuya-t-il ses deux ailes. Ses avant-postes furent disséminés le long de l'Elbe, entre ces deux villes, et l'armée cantonna derrière la ligne d'avant-postes. Si l'on veut assimiler Kolin et Pardubitz à deux bastions protecteurs, l'armée prussienne formait donc la courtine qui les liait l'un à l'autre.

Dès que les Prussiens eurent passé l'Elbe, l'ennemi attaqua Kolin, mais il fut repoussé ; une seconde attaque sur le même point n'eut pas plus de succès.

Le prince de Lorraine aurait voulu terminer la campagne et donner du repos à ses troupes, mais la cour de Vienne lui intima l'ordre de continuer les opérations. Les Prussiens s'attendaient à voir l'ennemi attaquer Prague ou Kolin; Frédéric doubla ses avant-postes pour être averti dès que l'adersaire tenterait le passage de l'Elbe, et envoya à la garnison de Prague un renfort, commandé par le général de Rottembourg.

Pendant la nuit du 18 au 19 novembre, le prince de Lorraine ordonna de jeter des ponts auprès de Solnitz, et la négligence des patrouilles prussiennes fit que l'on ne s'en aperçut qu'au point du jour. Le lieutenant-colonel de Wedel, qui se trouvait cantonné le plus près, marcha à l'ennemi, et, malgré une vive canonnade, parvint à disputer le passage pendant cinq heures. Malgré ce brillant fait d'armes, qui lui valut le surnom de *Léonidas* (1) prussien, il fut contraint de se replier sur l'armée prussienne. Ce passage de l'Elbe décida de la campagne. L'armée du roi de Prusse dut se retirer sur Wischenjowitz, ne laissant à Pardubitz que trois bataillons, sous les ordres du colonel Retzow. Le général Nassau se trouvait toujours à Kolin, et il y avait un bataillon à Brandeis et un autre à Nymburg.

(1) Wedel fut tué à la bataille de Sohr (30 septembre 1745).

Alors Frédéric rassembla ses principaux officiers et tint conseil : on y décida qu'on abandonnerait Prague et la Bohême, quoiqu'il fallût abandonner en même temps la grosse artillerie, que les chemins ne permettaient pas de transporter, et quoique la garnison de Prague eût un long parcours à faire pour opérer sa retraite. Marcher en Silésie était le parti le plus sûr, parce qu'on s'y retrouvait sur le territoire prussien et qu'on y rencontrait toutes les ressources dont l'armée avait besoin pour se rétablir ; ce parti fut adopté. Il devenait urgent d'exécuter promptement cette résolution. Frédéric envoya un aide-de-camp donner l'ordre à la garnison de Prague et à tous les corps détachés d'évacuer la Bohême.

Le 20 novembre, le roi s'approcha de Chlumetz pour faciliter et protéger l'évacuation de Kolin; puis il vint entre Pardubitz et Kœnigsgrætz pour protéger l'évacuation de Pardubitz. Le 25 et le 26, l'armée cantonna au delà de Kœnigsgrætz. Le 27, elle se partagea en trois colonnes pour gagner la Silésie, les malades et les bagages ayant pris les devants sous bonne escorte pour alléger la marche du gros des troupes. La colonne de droite suivit la route du comté de Glatz; la colonne du centre, commandée par le roi, se dirigea par les gorges de Braunau, et la colonne de gauche prit le chemin qui mène de Trautenau à Schatzlar. Il y eut quelques combats d'arrière-garde à la colonne du centre et à celle de gauche, mais tous peu importants. Le prince de Lorraine n'accompagna le roi que jusqu'à Nachod. Le 4 dé-

cembre, la colonne du centre était rendue à Tannhausen, d'où Frédéric partit pour Berlin, afin de prendre ses dispositions relativement à la campagne prochaine.

Le détachement (6 bataillons) laissé à Leitmeritz, sous les ordres de M. de Winterfeld, réussit à regagner la Silésie sans avoir été entamé; quant à la garnison de Prague, forte d'environ 11,000 hommes, elle fut moins heureuse. Le lieutenant-général de Einsedel, qui la commandait, avait reçu l'ordre de faire sauter les ouvrages du Wischerad et de Saint-Laurent, de faire crever les canons de la grosse artillerie, d'en brûler les affûts et de jeter à l'eau les fusils qui avaient appartenu à la garnison autrichienne. Il lui répugnait de détruire l'artillerie avant le dernier moment, et, espérant toujours que le roi révoquerait à cet égard son ordre, il attendit tellement que, lorsque l'instant d'évacuer la ville approcha, il était trop tard. Alors, rassemblant tous les chevaux qu'il put trouver, il emmena avec lui 42 pièces de campagne autrichiennes, à la place du gros canon qu'il fallait absolument abandonner, et le 26 novembre il sortit de Prague. A peine ses troupes quittaient-elles la ville d'un côté, que les pandours autrichiens y entraient de l'autre. Le 30, la garnison de Prague parvint à Leitmeritz (1), où elle se pourvut de pain et de provisions; puis elle se dirigea sur Friedland par Bohmisch-Leyppa et Reichenberg. Arrivée à Rei-

(1) Je suis ici l'indication de Frédéric (*Histoire de mon temps*,

chenberg, trompée sans doute par ses guides, elle tourna à gauche et rencontra dans les montagnes, sur les confins de la Lusace, un corps saxon commandé par le général d'Arnim, qui la resserrait d'un côté, tandis que le chevalier de Saxe, qui l'avait poursuivie, l'enveloppait de l'autre côté. Le général Einsedel se posta près de Howald, bourg situé à 2 milles de Friedland et à 3 des frontières de la Silésie, et ses troupes restèrent courageusement et patiemment sur un terrain étroit, ayant de la neige jusqu'aux genoux, depuis le 11 jusqu'au 13 décembre, jour où le lieutenant-général comte de Nassau vint les dégager à la tête de 12,000 hommes. Einsedel gagna ensuite promptement Friedland, et arriva sur les frontières de Silésie avec 5,000 ou 6,000 hommes seulement; les privations et la désertion avaient fait disparaître le reste. On ne peut disconvenir que les mesures prises par le général Einsedel pour partir de Prague, pour protéger la marche du convoi, pour se procurer des guides sûrs et des approvisionnements, n'aient été défectueuses; aussi ce général encourut-il le mécontentement du roi, mécontentement que l'on voit même percer dans les récits qui terminent le chapitre X de l'*Histoire de mon temps*. Est-ce cependant le cas d'être sévère lorsque l'on a commis soi-même des fautes?

t. II, p. 187). Grimoard, qu'ont imité MM. Jomini et Paganel, fait passer au général Einsedel l'Elbe à Buntzlau; au reste, de Buntzlau il a pu remonter la rive droite de l'Elbe jusqu'à Leitmeritz, et alors les deux versions s'accordent.

Ainsi se termina la campagne de 1744, qui avait brillamment commencé, mais qui finit d'une manière désastreuse pour les Prussiens. La reine de Hongrie conçut l'espoir de reprendre les deux Silésies, et ses troupes envahirent la haute Silésie ; repoussées dans cette invasion par le prince Léopold de Dessau, elles furent obligées de rentrer en Bohême.

Frédéric ne dissimule point les fautes qu'il commit dans cette campagne, où l'on ne voit pas une bataille, mais rien que des marches et contre-marches, et nous pouvons présenter la critique de sa conduite au moyen de passages extraits de ses ouvrages : « Aucun général, dit-il, ne commit plus de fautes que n'en fit le roi dans cette campagne : la première fut certainement de ne s'être pas pourvu de magasins assez considérables pour se soutenir au moins six mois en Bohême ; la seconde, d'adopter le plan du maréchal de Bellisle, qui le mena à Tabor et à Budweis ; la troisième, de mettre son armée en cantonnements trop près du camp ennemi..... Il faut, au reste, convenir qu'il est plus difficile de faire la guerre en Bohême que partout ailleurs. Ce royaume est environné d'une chaîne de montagnes qui en rendent l'entrée et la sortie également dangereuses..... Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. M. de Traun y joua le rôle de Sertorius, et le roi celui de Pompée. La conduite de M. de Traun est un *modèle de perfection* que tout militaire qui aime son métier doit étudier, pour l'imiter, s'il en a les talents. Le roi est convenu lui-même qu'il regardait cette campagne

comme son école dans l'art de la guerre, et *M. de Traun comme son précepteur* (1). »

A ces paroles, remplies d'une admirable modestie, l'historien n'a rien à ajouter.

Il se bornera à présenter une observation relative à l'une des fautes avouées par Frédéric, au reproche qu'il se fait d'avoir marché sur Tabor et Budweis. Cette marche était une *pointe* assez audacieuse ; or il est bon de savoir que, dès l'année 1746, Frédéric II condamnait positivement l'usage des pointes, comme cela résulte du passage suivant de la lettre qu'il adressa, le 3 novembre 1746, de Charlottembourg, au maréchal de Saxe, vainqueur à Fontenoy : « Dans les premières années que j'ai pris le commandement de mes troupes, *j'étais pour les pointes ;* mais tant d'événements que j'ai vus arriver, et auxquels j'ai eu part, m'en ont désabusé. *Ce sont les pointes qui m'ont fait manquer ma campagne de* 1744. »

(1) *Histoire de mon temps*, édition de 1788, t. II, p. 140 à 143.

CHAPITRE XIII.

CAMPAGNE DE 1745.

SOMMAIRE : Les Anglais arrêtent le maréchal de Bellisle contrairement aux principes du droit des gens. — Mort de l'Empereur Charles VII. — Conclusion de la paix entre la Bavière et l'Autriche. — Frédéric resserre ses cantonnements près des gorges des montagnes par où l'ennemi doit déboucher. — Répartition de l'armée prussienne. — Cette armée s'étend vers la fin d'avril dans de nouveaux cantonnements, entre Patskau et Frankenstein. — Frédéric prend ses mesures pour évacuer la haute Silésie. — Belle résistance du général Winterfeld dans la position de Landshut. — Combat de Neustadt. — Le roi de Prusse échoue dans sa demande de secours adressée à la France. — Il occupe le camp de Reichenbach, puis la plaine qui sépare Jauernick de Schweidnitz. — Son ordre de combat. — Bataille de Hohenfriedberg. — Réflexions sur cette action. — L'armée prussienne se porte sur Landshut. — Position des deux partis auprès de Kœnigsgrætz. — Frédéric projette d'affamer la Bohême pour empêcher l'ennemi d'y prendre ses quartiers d'hiver. — Escarmouches. — Convention de Hanovre par laquelle l'Angleterre garantit la Silésie à la Prusse. — Prise de Kosel par les Prussiens. — Frédéric se place derrière l'Elbe dans une position inattaquable. — Les Autrichiens chicanent ses convois. — Levée du siége de Neustadt. — Le roi de Prusse transporte son camp à Staudentz. — Défense heureuse d'un convoi de farine par son aide-de-camp Mœllendorf. — Incendie de Trautenau. — Frédéric s'affaiblit par trop de détachements. — A peine veut-il décamper qu'il rencontre l'ennemi. — Habileté de ses manœuvres. — Il remporte à Soor une brillante victoire. — Observations sur cette bataille. — Le roi de Prusse ne poursuit pas l'ennemi et ramène son armée à Trautenau. — Il se retire en Silésie par le chemin de Schatzlar et adopte des cantonnements entre Ronstock et Schweidnitz. — Son départ pour Berlin. —

Il oppose aux Saxons 24,000 hommes commandés par le prince d'Anhalt. — Mesures préservatives pour couvrir Berlin. — Frédéric songe à tomber sur la Saxe de deux côtés à la fois. — Il reprend le commandement de ses troupes à la mi-novembre. — Il installe son quartier général à un mille de Naumburg. — Il campe à Hennersdorf et force ses adversaires à rentrer en Bohême. — Ses lieutenants font évacuer la Silésie aux Autrichiens. — Il répartit ses quartiers aux alentours de Gœrlitz. — Le prince de Lorraine revient de Bohême en Saxe. — Après quelques lenteurs, le prince d'Anhalt atteint Meissen, ville près de laquelle Frédéric groupe une partie de ses forces. — Victoire de Kesseldorf remportée par le prince d'Anhalt sur les Saxons. — Légers dissentiments entre le vainqueur et Frédéric le Grand. — Jonction devant Dresde des troupes de Frédéric et du prince d'Anhalt. — Cette capitale ouvre ses portes aux Prussiens. — Paix de Dresde qui confirme le traité de Breslau.

Une singulière violation du droit des gens eut lieu à la fin de l'année 1744. Le maréchal de Bellisle, se rendant de Munich, où il venait de conférer avec l'empereur Charles VII, à Berlin, où il allait se concerter avec Frédéric sur les opérations prochaines, fut arrêté le 20 décembre, avec son frère et toute sa suite, à Elbingerode, bourg voisin de la frontière du Hanovre, par un bailli et des dragons hanovriens. Il avait le double caractère de prince de l'Empire et d'ambassadeur de France; il était muni des pleins pouvoirs de Louis XV et de l'Empereur; mais, comme il manquait de passe-port, il fut arrêté, mené en triomphe à Hanovre et de là conduit en Angleterre, puis gardé dans le château de Windsor.

Charles VII dévora cet affront en silence : il était impuissant à se venger. Le ministère français ré-

clama, et, après avoir invoqué l'inviolabilité d'un ambassadeur français pour le Hanovre, avec lequel la France n'était point alors en guerre, offrit de payer la rançon de 50,000 livres fixée pour un maréchal de France par le cartel signé le 18 juin 1743 à Francfort entre l'Angleterre et la France (1). Le ministère anglais éluda la réponse en déclarant qu'il considérait le maréchal de Bellisle et son frère comme *prisonniers d'État*. La gloire de Fontenoy vint bientôt punir le roi d'Angleterre de cette injustice, et, après cette mémorable victoire, M. de Bellisle fut échangé.

M. Charles de Martens (2) rapporte que la suite nombreuse du maréchal et le chemin détourné qu'il prit pour se rendre à Berlin firent croire qu'il avait avec lui des ingénieurs ou officiers déguisés chargés de reconnaître la route et d'examiner si elle offrait un passage commode à l'armée, et que c'est là l'unique cause de son arrestation, parce qu'alors l'Angleterre et la France se trouvaient en guerre. Il nous semble que, pour faire la reconnaissance du pays, M. de Bellisle n'avait pas besoin d'ingénieurs et d'officiers, et qu'il était fort apte à voir lui-même si des troupes pourraient y passer. C'est pourquoi nous trouvons plus naturelle la raison donnée par Frédéric II sur l'arrestation dont il s'agit : c'était une vengeance particulière du roi d'Angleterre, qui voyait en M. de Bellisle l'auteur de la guerre d'Al-

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XV*, chap. XIV.
(2) *Causes célèbres du droit des gens.*

lemagne, l'homme qui l'avait forcé à donner sa voix à l'empereur Charles VII et qui l'avait contraint en 1741 d'accepter la neutralité lorsque le maréchal de Maillebois menaçait l'électorat d'Hanovre. En outre, l'enlèvement du maréchal délivrait Marie-Thérèse et Georges, son allié, d'un ennemi actif et puissant, résultat précieux devant lequel disparaissait l'iniquité du procédé. Jusqu'à nos jours, il semble que peu importe le droit au gouvernement anglais, peu lui importe la justice, pourvu qu'il y ait avantage, profit, lucre; sa maxime constante, c'est le positivisme de la politique; l'histoire du début de ce siècle le prouve aussi bien que l'histoire du XVIII[e] siècle. Et remarquez l'habileté de la nation anglaise : lorsque le cabinet de Londres commet un acte machiavélique, elle jette les hauts cris, elle fulmine pour avoir l'air de ne pas participer à la conduite injuste du gouvernement, tandis qu'au fond du cœur, *in petto*, elle approuve tout ce qui rapporte, tout ce qui est utile, car, avant tout, c'est une nation marchande, ce qui veut dire intéressée. Habile rouerie qui laisse bien loin derrière elle l'ancienne candeur française et le don-quichotisme alors si coûteux de notre politique !

Un autre événement vint encore aggraver la situation, ce fut la mort de l'empereur Charles VII, qui eut lieu à Munich le 20 janvier 1745. Ce prince avait alors quarante-sept ans et demi ; il portait la couronne impériale depuis trois ans. Il succombait accablé par les souffrances du corps et les peines de l'âme. Depuis qu'il était empereur, il n'avait cessé d'être mal-

heureux, et son exemple subsistera à jamais pour avertir les ambitieux du danger des grandeurs, qui sont un fardeau qu'il faut avoir la force de supporter. Cette mort dissolvait la ligue des princes allemands contre l'Autriche, et préparait l'élection à l'empire de l'époux de la reine de Hongrie.

Cependant le cabinet de Versailles choisit pour son candidat à l'empire l'électeur de Saxe, Auguste III, roi de Pologne, et, comme ce projet devait amener une rupture entre Marie-Thérèse et Auguste, dont il avait à se plaindre, Frédéric l'adopta. Il prévoyait néanmoins que ce serait le grand-duc, époux de la reine de Hongrie, qui obtiendrait la couronne impériale; il prévoyait également que l'armée des alliés serait malheureuse en Bavière et que les Français n'agiraient énergiquement qu'en Flandre, et c'est pourquoi, voulant se ménager un appui, il entama des négociations d'alliance avec l'Angleterre. Puis, menant de front la politique et les affaires militaires, comme ce fut toujours son habitude constante, il forma en Silésie des magasins considérables d'approvisionnement; il compléta et remonta ses troupes, surtout la cavalerie, et dépensa à ses préparatifs de guerre 7,500,000 écus, dont 1,500,000 avancés par les États à titre d'emprunt. Puis il partit de Berlin le 15 mars pour se rendre en Silésie.

En chemin il apprit que le nouvel électeur de Bavière venait de signer (22 avril) avec la reine de Hongrie le *Traité de Fussen*, par lequel il renonçait, pour lui et sa postérité, à toutes prétentions sur les

États de la maison d'Autriche (1). Frédéric et la France furent indignés de ce traité : le premier accusa le maréchal bavarois de Seckendorf de trahison, et dit tout haut qu'il était depuis longtemps vendu à l'Autriche, parce qu'il engagea son maître à conclure la paix ; le cabinet de Versailles appela ce traité une *honteuse défection* (2). Malgré ces hauts cris jetés par les puissances intéressées, il faut reconnaître que le traité de Fussen fut un acte de sagesse de la part du jeune électeur Maximilien III Joseph, qui n'avait pas encore l'âge voulu pour aspirer à l'empire, car la Bavière, accablée par les maux que la guerre entraîne après elle et pliant sous les contributions que lui imposait l'Autriche qui l'avait envahie et soumise, aspirait grandement au repos. Avouons-le, du reste, franchement et en dépouillant tout sentiment exagéré d'amour-propre national mal entendu, l'empereur Charles VII n'avait-il pas été un ressort, une marionnette que la France faisait jouer à volonté, et son fils n'était-il pas destiné au même rôle? Rien d'étonnant donc à ce qu'il ait voulu se soustraire à cette destination en faisant la paix avec l'Autriche. « L'exemple seul de son père, à défaut d'autres, n'était-il pas une assez terrible leçon pour lui, qui sentait que le repos

(1) En 1778 l'empereur Joseph II alla plus loin encore et se fi céder la moitié de l'électorat de Bavière; mais Frédéric, par ses armes et ses négociations, annula cette cession et obtint le traité de Teschen (13 mai 1779), dont l'histoire a été publiée en 1783, à Neufchâtel et à Genève, sans nom d'auteur (in-8 de 148 pages).

(2) Flassan, *Hist. de la diplomatie française.*

de toute une vie paierait trop cher quelques lambeaux du manteau impérial? Que le ministère français ait vu avec humeur lui échapper l'instrument sur la docilité duquel il avait compté, on le conçoit; mais l'histoire devrait être moins prodigue de ce grand mot de *défection* qui finit par ne plus exprimer que le désappointement d'un calcul (1). »

Le roi de Prusse eût pu prévenir les Autrichiens en fondant sur leurs quartiers en Bohême; mais, se rappelant qu'une pointe hasardée avait amené les mauvais résultats de la campagne précédente, il renonça à ce parti, qui pouvait devenir funeste, et résolut de resserrer ses cantonnements au centre de la Silésie, près des gorges des montagnes par où l'ennemi devait déboucher. Son intention était d'attendre dans cette position l'apparition du duc de Lorraine, de le poursuivre en Bohême, de fourrager le pays sur une largeur d'environ 12 milles le long des frontières de la Silésie, puis de ramener à la fin de l'arrière-saison ses troupes dans cette province pour les établir dans des quartiers tranquilles. Ce plan semble sage; mais nous ne voyons pas, dans la position choisie par Frédéric, une analogie bien frappante avec la position occupée par Annibal à la bataille de la Trébie (218 ans av. J.-C.), dont le gain fut dû à une embuscade habilement préparée, quoique M. le général de Lossau fasse à ce sujet, dans son ouvrage intitulé *Ideale der Kriegfuhrung* (2), une comparai-

(1) Paganel, *Hist. de Frédéric le Grand*, 2e éd., t. I, p. 318, note.
(2) T. III, 1re partie, p. 90. — Carrion-Nisas, dans son *Histoire*

son spéciale entre les Carthaginois et les Prussiens.

Voici quelle était la répartition des corps prussiens :

10 bataillons, 10 escadrons et 500 hussards; placés sous les ordres du lieutenant-général Truchses, formaient, de la Lusace au comté de Glatz, une chaîne dont les patrouilles visitaient le terrain jusque vers Schatzlar, Braunau et Bœhmisch-Friedland.

Le général de Lehwald, avec 10 bataillons et 500 hussards, gardait le pays de Glatz; il y avait en outre 3 bataillons en garnison dans la forteresse de cette ville sous le commandement de M. de Fouquet.

Avec 16 bataillons et 20 escadrons, le margrave Charles, petit-fils du Grand-Électeur, couvrait les frontières de la haute Silésie.

A la tête de 5 bataillons et de 10 escadrons, M. de Hautcharmoy défendait la partie de la haute Silésie située au delà de l'Oder.

Le gros de l'armée se trouvait cantonné entre Breslau, Brieg, Schweidnitz, Glatz et Neiss.

Le quartier-général et le roi étaient à Neiss même. Une maladie contagieuse décimait alors l'armée prussienne.

Les ennemis avaient eu, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la supériorité sur les Prussiens dans les rencontres, les escarmouches, les surprises, les dévastations; en un mot dans tout ce que l'on appelle la *petite guerre*, et cela grâce à leurs

de l'art militaire (t. 1, p. 246 et suiv.), compare plus heureusement la bataille de la Trébie à celle de Luzzara, gagnée sur le prince Eugène, en 1702, par les Français.

excellentes troupes légères. Ils se le rappelèrent et voulurent recommencer, dans l'intention d'user les Prussiens par la multitude des affaires de postes et par un harcèlement incessant. Un corps de 12,000 Hongrois fut chargé de cette mission et dut faire des incursions dans la haute Silésie. Le roi fut obligé d'envoyer des détachements contre eux; M. de Winterfeld se distingua dans les petits engagements qui eurent lieu et qui préludèrent à des actions plus sérieuses.

Vers la fin d'avril, Frédéric II sentit la nécessité de rassembler son armée, car, le printemps s'avançant, il fallait se trouver en état de pouvoir pousser vivement les opérations; il le fallait d'autant plus que le conseil donné par lord Chesterfield au ministre prussien à La Haye, *d'appuyer par des actes énergiques les négociations de la Prusse avec l'Angleterre*, était d'une parfaite justesse : aussi fit-il entrer son armée dans des cantonnements entre Patskau et Frankenstein. Il fit aussi préparer des chemins pour quatre colonnes et des cantonnements à Jægerndorf, Glatz et Schweidnitz, parce qu'il s'attendait à voir l'ennemi déboucher par là des montagnes, comprenant que les Hongrois envoyés en haute Silésie avaient pour destination de lui donner le change, pendant que le gros des forces autrichiennes chercherait à pénétrer en Silésie par Landshut. Aussi persévéra-t-il à vouloir tenir ses forces concentrées, et prit-il la résolution de terminer la crise par une affaire générale avant de voir ses forces fondre dans une foule de petits engagements.

Il adopta les mesures nécessaires pour évacuer, avant la fin du mois de mai, la haute Silésie, à l'exception toutefois de la forteresse de Cosel. Les magasins de Jægerndorf et de Troppau furent transportés à Neiss, et le convoi qui effectua ce transport fut couvert pendant sa marche par un bataillon et 1,200 chevaux, de sorte que les Hongrois tentèrent vainement de l'attaquer.

Le général Winterfeld fut chargé de défendre la position de Landshut : attaqué par le général Nadasti à la tête de 7,000 hommes, il résista bravement, malgré son infériorité numérique, car il n'avait que 2,400 hommes avec lui, et repoussa les Hongrois jusqu'aux frontières de la Bohême, après leur avoir fait perdre 600 hommes dans cette affaire. Sa belle et intelligente conduite depuis le commencement de la campagne valut à M. de Winterfeld le grade de général-major (1).

Le margrave Charles fut alors rappelé de la haute Silésie ; 6,000 hussards hongrois battaient la campagne de Jægerndorf à Neustadt pour l'empêcher de rejoindre l'armée ; mais l'ordre du roi, qui lui fut apporté par les hussards de Ziethen, était positif ; il se mit donc en marche (22 mai) avec toutes ses troupes, formant environ 12,000 hommes. Il ren-

(1) *Histoire de mon temps*, t. II, p. 194-195 ; Frédéric dit *le caractère* de major-général. — Consultez, sur le style du conquérant de la Silésie, l'Introduction du recueil que j'ai publié en 1857, sous ce titre : *Opinions et maximes de Frédéric le Grand*, grand in-18.

contra 20,000 ennemis qui voulaient lui barrer le passage à Neustadt, et les repoussa dans un combat où la cavalerie se distingua d'une manière brillante sous la direction du général de Schwerin. Ce combat de Neustadt est une date remarquable pour la cavalerie prussienne, c'est l'aurore de sa réputation.

« Sous ces heureux auspices, toute l'armée prussienne fut rassemblée, le 28 de mai, dans le camp de Frankenstein, à l'exception des troupes qui gardaient les places et d'un corps de 6 bataillons et de 20 escadrons, avec lesquels M. de Hautcharmoy faisait face au général autrichien Esterhazy, pouvant se retirer dans les forteresses de Kosel, de Brieg et de Neiss, au cas que la supériorité de l'ennemi l'y forçât (1). »

Frédéric avait réglé à l'avance son plan d'opérations pour la campagne qui venait de s'ouvrir ; mais, sentant tout ce qu'il y avait de critique dans sa position, il voulut ne rien négliger, et s'adressa à ses alliés. Comme la France seule pouvait le secourir, il la pressa de lui donner assistance. On lui répondit que la victoire de Fontenoy, remportée par les Français le 11 mai 1745 sur les Anglais, les Autrichiens et les Hollandais combinés, ainsi que la prise de Tournay et d'autres places flamandes, à la suite de cette victoire, formaient une diversion en sa faveur. Il écrivit alors directement à Louis XV, lui disant qu'en 1744, lors de sa maladie à Metz, il avait en-

(1) *Histoire de mon temps*, t. II, p. 198.

vahi la Bohême pour rappeler les Autrichiens d'Alsace, et, en mémoire de ce service, lui demandant un secours plus efficace qu'une diversion en Flandre, qui ne lui était pas plus utile que le serait *la prise de Pékin* ou une *bataille gagnée sur les bords du Scamandre.* Cette comparaison déplut au roi de France : sa lettre au roi de Prusse fut froide et hautaine, et Frédéric s'en piqua. Évidemment l'alliance des deux peuples ne pouvait durer longtemps.

Pendant cette négociation, l'armée austro-saxonne s'approchait des frontières de la Silésie. Les Autrichiens vinrent par Kœnigsgrætz et Jaromirtz, les Saxons par Buntzlau et Kœnigshoff : ils se joignirent à Trautenau, et de là s'avancèrent sur Schatzlar.

Le général prussien Winterfeld, qui se trouvait à Landshut, comme nous l'avons vu, reçut l'ordre de se replier à l'approche de l'ennemi, et de rejoindre le corps de Du Moulin, afin de gagner avec lui jusqu'à Schweidnitz. Après avoir fait répandre adroitement le faux bruit qu'il abandonnait le pied des montagnes pour se mettre sous la protection du canon de Breslau, le roi de Prusse quitta Frankenstein avec toute son armée, et occupa le 29 mai le camp de Reichenbach, à une marche de Schweidnitz. Le 1er juin, l'armée prussienne, continuant sa marche, dépassa cette place forte ; les corps de Winterfeld et de Du Moulin, formant son avant-garde, occupèrent la hauteur de Striegau, en deçà du ruisseau nommé le *Striegau-Wasser;* le corps de M. de Nassau garnit le Nonnen-Busch, et l'armée se campa dans la plaine qui s'étend

entre Jauernick et Schweidnitz. Cette position était favorable, car le Nonnen-Busch et des ravins dissimulaient la présence de la partie la plus considérable des troupes prussiennes.

L'avant-garde ennemie, commandée par les généraux Nadasti et Wallis, parut la première sur les hauteurs de Freyburg. Le prince de Lorraine pénétra en Silésie par Landshut, puis marcha sur Reichenau et Hohen-Hennersdorf : il pouvait de là descendre dans la plaine par Freyburg, Hohenfriedberg, Schwinahaus et Cander. Le roi reconnut aussitôt lui-même ces environs, et fit réparer les chemins, afin de faciliter les mouvements ultérieurs de ses troupes.

Le 2 juin, les généraux autrichiens et saxons tinrent conseil près de Hohenfriedberg. D'après les résolutions prises dans ce conseil, le prince de Lorraine dut camper le lendemain à Langenoels ; Wallis eut ordre de s'emparer du magasin que renfermait Schweidnitz, et de poursuivre les Prussiens à Breslau ; le duc de Weissensfels, avec ses Saxons, reçut la mission de prendre Striegau, et de se porter ensuite sur la place de Glogau pour l'assiéger. Ce projet eût été fort bon si 70,000 Prussiens ne se fussent pas trouvés là pour en entraver l'exécution ; mais les Austro-Saxons ignoraient la présence de l'armée prussienne, dont ils n'avaient pu apercevoir que de petits corps, grâce à l'excellente position choisie par Frédéric.

Le 2 juin, en visitant ses avant-postes, le roi de Prusse vit l'armée des ennemis sortir des montagnes

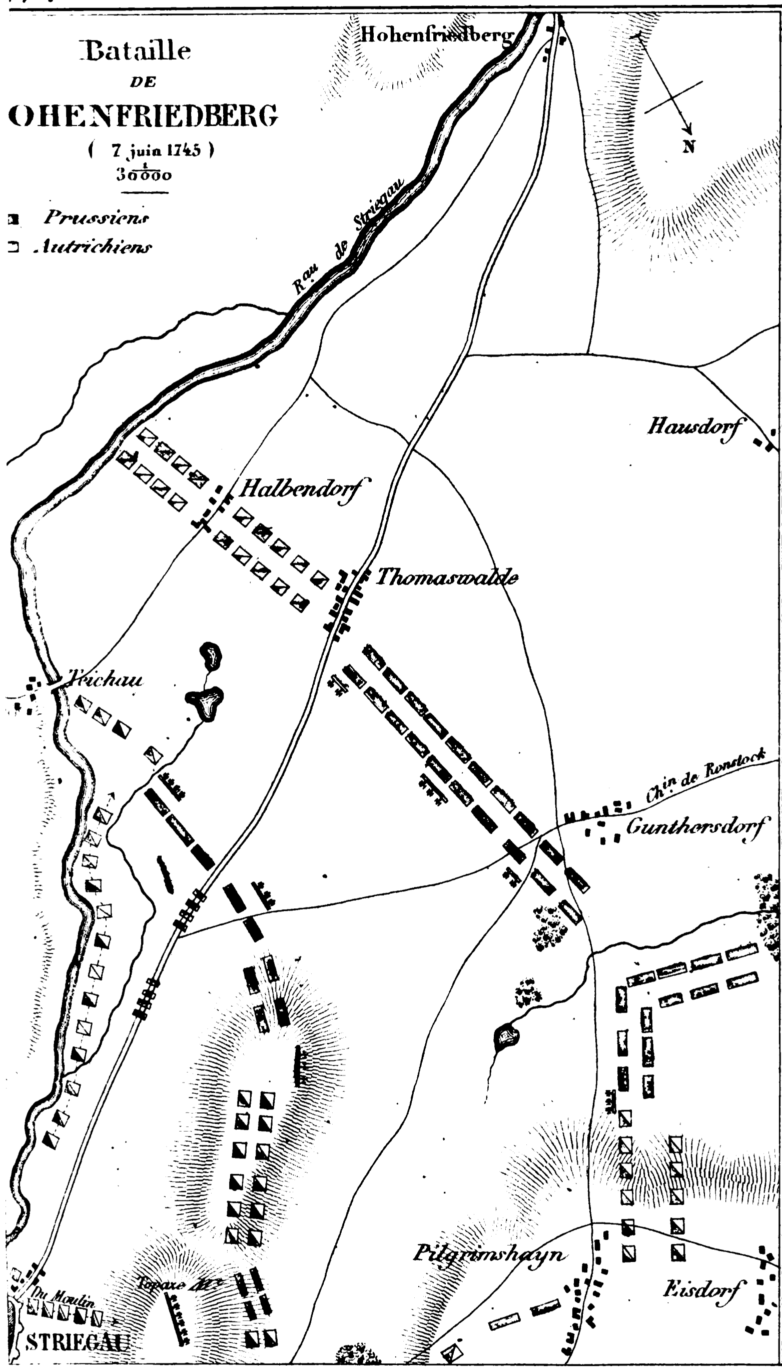
sur huit colonnes : leur droite s'appuyait au ruisseau de Striegau, et leur ligne s'étendait ensuite vers Hausdorf et Ronstock; leur gauche, formée des Saxons, aboutissait à Pilgrimshayn (voir la pl. IV).

Le général Du Moulin reçut aussitôt l'ordre de décamper à huit heures du soir, de passer le ruisseau de Striegau, et de prendre position devant la ville, sur le mont Topaze. Le soir, l'armée se mit en mouvement par la droite, sur deux lignes, dans le plus grand ordre et le plus grand silence; *il était même,* remarque Frédéric, *défendu de fumer*, ce qui est une interdiction rare et une véritable privation pour des Allemands. A minuit, les têtes de colonnes arrivèrent à proximité des ponts de Striegau, et là on attendit que tous les corps fussent *bien serrés ensemble*. Cette marche nocturne d'une armée entière forme un mouvement extraordinaire digne de tous les éloges.

Le 4 juin, à deux heures du matin, Frédéric II réunit les principaux officiers de son armée pour leur expliquer les dispositions qu'il venait d'adopter pour la bataille. Voici son ordre du jour, qui développe l'ordre de bataille prescrit :

« L'armée se mettra incessamment en marche par la droite, sur deux lignes; elle passera le ruisseau de Striegau; la cavalerie se mettra en bataille vis-à-vis de la gauche de l'ennemi, du côté de Pilgrimshayn; le corps de Du Moulin couvrira sa droite; la droite de l'infanterie se formera à la gauche de la cavalerie, vis-à-vis des bosquets de Ronstock; la cavalerie de la gauche s'appuyera au ruisseau de Striegau, gar-

N.



Histoire militaire de la Prusse par Ed. de la Barre Duparcq.

dant au loin à dos la ville de ce nom; 10 escadrons de dragons et 20 de housards, qui composent la réserve, se posteront derrière le centre de la seconde ligne, pour être employés où il sera besoin; derrière chaque aile de cavalerie un régiment de housards se formera *en troisième ligne*, pour garantir le dos et *le flanc* (1) de la cavalerie, si le terrain va en s'élargissant, ou pour servir à la poursuite; la cavalerie chargera impétueusement l'ennemi l'épée à la main; elle ne fera point de prisonniers dans la chaleur de l'action; *elle portera ses coups au visage* (2); après avoir renversé et dispersé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué, elle retournera sur l'infanterie ennemie, et la prendra en flanc ou à dos, selon que l'occasion s'en présentera; l'infanterie prussienne marchera à grands pas à l'ennemi; pour peu que les circonstances le permettent, elle fondra sur lui avec la baïonnette; s'il faut charger, elle ne tirera qu'à 150 pas; si les généraux trouvent quelque village sur les ailes ou devant le front de l'ennemi qu'il n'ait pas garni, ils l'occuperont, et le borderont extérieurement d'infanterie, pour s'en servir, si les circonstances le permettent, à prendre l'ennemi en flanc; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maisons, ni dans des jardins, pour que rien ne les gêne et ne

(1) Frédéric, on le voit, renforce ses ailes par une disposition en arrière, mais plus éloignée qu'à Mollwitz et à Czaslau, et consistant ici en cavalerie.

(2) A Pharsale, César recommandait aussi à ses soldats de frapper l'ennemi au visage.

les empêche de poursuivre ceux qu'ils auront vaincus. »

Remarquons, en passant, qu'il résulte de cet ordre que Frédéric interdit les feux à sa cavalerie, et prescrit à son infanterie de charger l'ennemi à la baïonnette, en lui recommandant de faire feu seulement à petite distance. Ce sont là des progrès réels en fait d'art militaire, relativement à ce qui se pratiquait avant lui.

A peine l'armée prussienne commença-t-elle à passer le ruisseau, suivant les instructions données par Frédéric, et rapportées ci-dessus, que Du Moulin fut obligé de changer sa position : ayant aperçu de l'infanterie ennemie placée vis-à-vis de lui sur une hauteur, il se posta sur une hauteur opposée, de manière à déborder la gauche de l'ennemi. Cette infanterie était saxonne ; elle avait l'ordre de s'emparer de Striegau, et fut étonnée de trouver des Prussiens devant elle. Le roi fit établir sur le mont Topaze une batterie de six pièces de 24, qui jeta la confusion dans les rangs ennemis : l'aile droite de la cavalerie prussienne se forma sous cette batterie, les gardes du corps joignant la division Du Moulin, et la gauche s'appuyant aux bouquets de bois de Ronstock.

Le corps entier du duc de Weissenfels s'avança pour soutenir son avant-garde, qui était chargée de s'emparer de Striegau : il fut canonné par la batterie du mont Topaze. Deux charges de la cavalerie prussienne suffirent pour mettre en déroute la cavalerie saxonne, et les gardes du corps taillèrent en pièces les deux bataillons d'infanterie qui s'étaient présentés,

dès le début de l'action, devant les troupes du général Du Moulin.

Alors le régiment d'Anhalt et les grenadiers prussiens marchèrent sur l'infanterie saxonne, qui se formait dans les bouquets de bois, l'ébranlèrent, la délogèrent d'une digue où elle voulait se reformer, puis traversèrent un étang pour attaquer la seconde ligne sur un terrain marécageux. Les fantassins saxons lâchèrent pied promptement, plusieurs de leurs bataillons se rallièrent sur une hauteur pour couvrir leur retraite, et se formèrent suivant un angle saillant présentant la pointe à l'attaque; mais, pris en flanc par la cavalerie prussienne de la droite, déjà victorieuse, assaillis par l'infanterie prussienne débouchant du bois, et menacés par des troupes de la seconde ligne, amenées par M. de Kalckstein, ils s'enfuirent de nouveau. Les Saxons se trouvèrent ainsi entièrement dispersés avant que la gauche de l'armée prussienne fût formée. Cette gauche ne s'engagea même pas immédiatement avec les Autrichiens: il se passa plus d'un quart d'heure avant que l'on en vînt aux mains de ce côté.

Malgré les avis qu'il recevait, le prince de Lorraine, établi à Hausdorf, ne voulait pas croire que le bruit de la canonnade et de la fusillade entendues fût celui de l'engagement de ses Saxons avec l'armée prussienne, pensant que c'était le bruit de leur attaque sur Striegau; enfin on vint lui dire que le corps du duc de Weissenfels était en fuite. Alors il donna ses ordres à la hâte, et l'armée autrichienne s'avança

lentement dans la plaine qui s'étend entre le ruisseau de Striegau et les bosquets de Ronstock, et qui est entrecoupée d'un grand nombre de petits fossés servant de délimitations entre les propriétés des paysans. Aussitôt que le margrave Charles et le prince de Prusse se trouvèrent à portée des ennemis, ils les chargèrent si vivement qu'ils plièrent. Les grenadiers autrichiens utilisèrent habilement les petits fossés dont nous venons de parler pour couvrir leur retraite; mais, chargés deux fois à la baïonnette par le régiment des gardes, ils ne purent se retirer avec ordre.

L'aile droite de l'armée prussienne n'avait plus d'ennemis devant elle depuis que le duc de Weissenfels avait été obligé de rétrograder avec les Saxons: aussi Frédéric lui fit-il exécuter un changement de front (1) pour la porter sur le flanc gauche et sur les derrières des Autrichiens. Ce mouvement fut un peu long, parce que les troupes de la droite de l'armée prussienne éprouvèrent des difficultés (2) à traverser les bois et les marais de Ronstock, de sorte qu'à leur sortie de ces bois et marais pour attaquer l'ennemi, la gauche des Prussiens avait déjà gagné un espace considérable de terrain. Cependant la cavalerie de cette gauche avait été retardée par un accident: le

(1) Par un quart de conversion (ancien style). L'armée prussienne exécute ici un changement de front sur sa gauche, l'aile droite en avant.

(2) Suivant Frédéric, cette droite *brossa* dans les bois et dans les marais de Ronstock. *Hist. de mon temps*, t. II, p. 211.

pont du ruisseau de Striegau s'étant rompu (1) dès que les dix escadrons de la brigade Kiau l'avaient passé. Le général Kiau prit alors le seul parti convenable : il attaqua la cavalerie ennemie avec la sienne; la réserve, commandée par le général Ziethen, le soutint, et tout ce qui se trouvait devant lui ayant été culbuté, M. de Nassau, qui commandait la gauche de l'armée, eut le temps de faire passer à ses troupes le ruisseau à gué. Dès que cette aile gauche fut formée, elle acheva la déroute de la cavalerie ennemie, déjà culbutée par les généraux Kiau et Nassau. En se glissant avec son infanterie dans le village de Fregebeutel, d'où il tirait d'enfilade sur la cavalerie autrichienne, le général prussien de Polentz contribua à ce succès.

M. de Gesler commandait la seconde ligne de l'aile gauche de l'armée prussienne. Il n'y avait plus pour lui aucune gloire à acquérir dans ce poste; il revint vers l'infanterie prussienne, vis-à-vis de laquelle les Autrichiens étaient en désordre, fit ouvrir l'infanterie pour obtenir passage, et, se lançant par cette ouverture sur trois colonnes, il attaqua l'ennemi avec furie et en sabra un nombre considérable; il fit prisonniers 21 bataillons autrichiens et s'empara de 66 drapeaux. Cette charge glorieuse *mérite*, suivant l'expression de Frédéric, *d'être inscrite en lettres d'or dans les fastes prussiens*.

(1) C'est le pont et non la brigade, comme le dit par erreur *Jomini*, qui se rompit. Le passage de Frédéric à cet égard est formel.

Pendant cette brillante action, la droite des Prussiens, se portant sur le flanc du prince de Lorraine, achevait de jeter le désordre parmi ses troupes, qui s'enfuirent à la débandade vers les montagnes. Les Saxons se sauvèrent par Seyffersdorf, les Autrichiens se retirèrent par Kauder et Hohenfriedberg ; sur ce dernier point se trouvait leur arrière-garde, aux ordres de Wallis et Nadasti, qui n'avaient point combattu et couvrirent leur retraite. Les Prussiens les poursuivirent jusque sur les hauteurs de Kauder ; mais, comme les hauteurs de Hohenfriedberg occupées par les vaincus dominaient sa gauche, le roi de Prusse comprit qu'il fallait laisser échapper les fuyards, et il arrêta ses troupes pour leur donner quelque repos.

Les Austro-Saxons laissaient comme trophées à Frédéric 4 généraux, 2,000 officiers et 7,000 hommes, tous prisonniers ; 83 drapeaux, 60 canons. Leur perte en morts montait à 4,000 hommes. Les Prussiens eurent environ 1,800 hommes hors des rangs, tant morts que blessés.

Telle fut la bataille de Hohenfriedberg, la troisième qui se livra pour décider à qui resterait la Silésie ; mais ce ne fut pas la dernière, et bien d'autres encore plus sanglantes se donneront pour la possession de cette contrée. *Quand les souverains jouent des provinces*, remarque à cette occasion Frédéric II, *les hommes sont les jetons qui les paient.* Le jeu de la Silésie, qui eut lieu entre la Prusse et l'Autriche et qui fut gagné par la première, coûta à ce compte, pour

continuer la comparaison du monarque écrivain, près d'un million de *jetons*, comme le démontre l'histoire.

« Les combinaisons de Frédéric pour la bataille de Hohenfriedberg, dit le général Jomini dans son *Traité des grandes opérations* (1), sont sans contredit des plus savantes. On doit les plus grands éloges à l'habileté avec laquelle il sut choisir sa position, afin d'attendre l'armée ennemie au débouché des gorges. On voit par la relation que l'aile gauche ennemie, formée de Saxons, était déjà accablée avant qu'on eût rien disposé pour la soutenir. Lorsqu'elle eut été mise hors de combat, le centre fut alors attaqué de front et sur son extrême gauche par une masse de forces imposante ; il était donc difficile qu'il ne fût pas battu et culbuté avant même que l'attaque bien combinée de la cavalerie commandée par Gesler vînt mettre un terme à sa résistance. Jamais l'emploi des troupes ne présenta une application plus exacte des principes. Si le système des grandes opérations de Frédéric avait été au niveau de son système de bataille, l'armée autrichienne aurait été détruite, car celle du roi était une des plus belles qu'il ait jamais eues ; mais, à cette époque, on ignorait l'art de profiter de la victoire, et on méconnaissait l'immense avantage de pousser vivement une armée battue. »

L'éloge est complet, et, décerné par l'écrivain célèbre auquel nous l'empruntons, il n'en est que plus

(1) Édition de 1818, t. I, p. 37, 38. — Édition de 1851, t. I, p. 128 ; la dernière phrase de la citation manque dans cette nouvelle (4e) édition.

méritoire. Au reste, Frédéric II lui-même se montre très satisfait de cette bataille ; le ton entier de sa relation l'indique, et ce n'est plus ce style de mauvaise humeur qui perce dans sa relation de la bataille de Mollwitz et que nous avons eu soin de signaler dans notre neuvième chapitre. Suivant lui, ce fut la ruse qui prépara cette action et la valeur qui l'exécuta : il n'y eut aucun corps de l'armée prussienne de repoussé ; de 64 bataillons, 27 seulement prirent part à la bataille et remportèrent la victoire. Et il ajoute : *Le monde ne repose pas plus sûrement sur les épaules d'Atlas que la Prusse sur une telle armée.*

C'est après cette victoire que Frédéric écrivit à Louis XV ce billet d'un esprit tout français : « Je viens d'acquitter en Silésie la lettre de change que Votre Majesté a tirée sur moi à Fontenoy. »

Cependant, la bataille elle-même de Hohenfriedberg, qui tourna entièrement à l'avantage des Prussiens, donne lieu d'observer combien, malgré les précautions inventées et prises par la prudence humaine, *le hasard conserve toujours ses droits*. Cette réflexion s'applique à toutes les choses de ce monde (1) ; mais elle se trouve particulièrement vraie pour les affaires militaires. Un singulier quiproquo manqua de nuire aux Prussiens. Au commencement de la ba-

(1) Comme influence du hasard sur la destinée des hommes, *Napoléon* citait à Sainte-Hélène le fait suivant :

« Serrurier et Hédouville cadet marchent de compagnie pour émigrer en Espagne ; une patrouille les rencontre : Hédouville, plus jeune, plus leste, franchit la frontière, se croit très heureux

taille, Frédéric envoya 10 bataillons de sa seconde ligne, commandés par le lieutenant-général de Kalckstein, renforcer le corps du général du Moulin, et il adressa aussitôt par un de ses aides-de-camp l'ordre au margrave Charles d'aller remplacer le général de Kalckstein dans le commandement de la seconde ligne d'infanterie; mais l'aide-de-camp comprit mal et dit au margrave de renforcer la seconde ligne de sa brigade qui se trouvait à l'extrémité de la gauche. Il y eut donc un faux mouvement, et, si le prince de Lorraine avait su voir cette occasion et en profiter, il pouvait prendre en flanc la gauche de l'armée prussienne, qui n'était pas encore appuyée au ruisseau de Striegau. Fort heureusement, le roi s'aperçut à temps de la bévue commise par son aide-de-camp, et il put la redresser avant qu'elle eût occasionné quelque événement funeste. Ce fait prouve toute l'importance de la bonne transmission des ordres : il faut donc que les officiers qui remplissent les fonctions d'aides-de-camp soient intelligents et surtout bien habitués à la manière d'être et de dire du chef de l'armée. En outre, lorsqu'ils n'ont pas suffisamment entendu ou compris un ordre, il vaut mieux qu'ils se le fassent répéter que de s'exposer à le rapporter

et va végéter misérablement en Espagne; Serrurier, obligé de rebrousser dans l'intérieur et s'en désolant, devient maréchal. Voilà pourtant ce qui en est des hommes, de leurs calculs et de leur sagesse ! »

M. Damas-Hinard, *Opinions et jugements de Napoléon*, 1838, au mot *Hasard*,

d'une manière fausse. Je préfère mille fois, à la maladresse de l'aide-de-camp de Frédéric à Hohenfriedberg, l'audace de cet aide-de-camp de Gustave-Adolphe, qui prit sur lui de changer un ordre; mais il est donné à peu de militaires d'être des Torstenson et de sauver l'armée dont ils font partie par une désobéissance sublime.

Le lendemain de la bataille, les généraux du Moulin et de Winterfeld furent envoyés à la poursuite des Autrichiens. Ils les joignirent près de Landshut; mais, au moment où ils arrivèrent en ce point, le prince de Lorraine venait de décamper, chargeant Nadasti de protéger sa retraite. Alors du Moulin occupa le camp abandonné par l'ennemi, Winterfeld attaqua Nadasti, le mit en fuite après lui avoir tué 200 hommes et lui avoir pris 130 prisonniers, et le poursuivit jusque sur les frontières de la Bohême.

Le 6, l'armée prussienne se porta sur Landshut, suivant ainsi le corps du général du Moulin qui l'avait devancé. L'avant-garde poussa jusqu'à Starckstadt, et là elle apprit que les ennemis, qui avaient traversé Trautenau, se trouvaient à Jaromitz : d'après ces nouvelles, elle prit position à Scalitz. Quant à l'armée prussienne, elle marcha par Friedland et Nachod, déboucha des montagnes et se déploya le long de la Métau. Les Autrichiens campaient alors derrière l'Elbe, entre Smirgitz et Jaromitz. Nadasti, à la tête de 6,000 hommes, voulut disputer à l'avant-garde prussienne le passage de la Métau; mais il fut culbuté. Le lendemain, cette avant-garde, renforcée,

se porta à Caravalhota, puis le roi se mit à sa tête, et, poussant jusqu'à Kœnigsgrætz, occupa le terrain entre Ruseck et Divetz, s'appuyant donc, d'une part, à l'Elbe et, d'autre part, à l'Adler. L'armée prussienne campa, sous les ordres du prince Léopold, à un quart de mille environ plus en arrière, dans une position où il était impossible de l'entamer. Le prince de Lorraine avait aussi pris, en se rapprochant de Kœnigsgrætz, une position inattaquable vis-à-vis des Prussiens, sur une hauteur au confluent de l'Adler et de l'Elbe. Il avait appuyé sa droite à un marais, sa gauche se recourbait vers Pardubitz, et un bois protégeait ses derrières; trois ponts jetés sur l'Adler assuraient sa communication avec Kœnigsgrætz, où il avait placé 800 hommes, et une petite redoute défendait les approches de la ville du côté des Prussiens.

Ne pouvant attaquer les Autrichiens, le roi de Prusse se borna à mettre de l'infanterie dans Jaromitz et Smirgitz, et à lancer des détachements de cavalerie le long de l'Elbe pour protéger la rentrée de ses vivres et de ses fourrages. Cette précaution était d'autant plus nécessaire que les Prussiens avaient perdu dans la campagne précédente leurs caissons de vivres et que, n'ayant pu les faire remplacer, ils recevaient leurs subsistances sur des chariots de paysans qui venaient de la Silésie par Schweidnitz tous les cinq jours; c'est pourquoi Frédéric ne voulait pas s'écarter de cette ville de plus de 10 ou 15 milles. D'ailleurs, depuis que le margrave Charles avait quitté la haute Silésie, les Hongrois avaient surpris

la forteresse de Kosel, et ils faisaient des courses jusqu'à proximité de Breslau et de Schweidnitz; on pouvait donc craindre qu'ils ne se portassent sur les derrières de l'armée prussienne pour lui couper les vivres : aussi le roi persista-t-il dans son projet de ne pas transporter la guerre en Saxe, ce qui eût été l'équivalent de l'abandon de la Silésie aux Autrichiens, mais bien d'affamer les frontières de la Bohême pour rendre impossible à l'ennemi d'y prendre ses quartiers d'hiver.

Frédéric II ne voulait rien donner au hasard; il avait l'intention de se tenir sur la défensive, tout en affectant cependant des allures offensives, et de choisir les meilleurs camps pour se maintenir en Bohême le plus longtemps possible. Le 25 juin, il fit partir le général de Nassau avec 12,000 hommes pour reprendre Kosel. Ce détachement passa par Glatz et Reichenstein, rejeta les Hongrois sur Neustadt et vint mettre le siége devant Kosel.

Pendant les quatre semaines qui suivirent, le roi entretint les Autrichiens dans une inquiétude continuelle par de fausses démonstrations, dans le but de faire subsister ses troupes avec sécurité. Quant aux magasins de l'ennemi, ils se trouvaient situés en échelons en arrière de sa position, l'un à Pardubitz, le second à Chrudim, le plus éloigné à Deutschbrodt. Le mouvement le plus avantageux pour les Prussiens était, par conséquent, de se porter sur Reichenau et Hohemaut, car ils forçaient ainsi le prince de Lorraine à prendre des mesures pour couvrir ses maga-

sins, et ils se rapprochaient de Glatz, d'où ils pouvaient tirer leurs vivres plus facilement que de Schweidnitz, puisqu'il n'y a que 5 milles de Reichenau à Glatz, tandis qu'il y en a 10 de Chlum à Schweidnitz. Mais le roi de Prusse commit la faute de ne pas exécuter ce mouvement, et il lui préféra le suivant : agir vers sa droite, passer l'Elbe près de Smirgitz et prendre la position de Chlumetz. Ce second mouvement n'était pas sans avantages : il inquiétait les Autrichiens relativement à leur magasin de Pardubitz et coupait la communication des Saxons avec la Lusace ; mais il ne valait pas le premier.

Pour masquer l'exécution de ce mouvement, le général de Winterfeld fut détaché avèc 3,000 hommes au camp de Reichenau ; l'armée prussienne passa l'Elbe non loin de Jaromirtz et se plaça sur des hauteurs ; sa droite s'appuya contre un bois, où l'on pratiqua un abatis ; sa gauche s'appuya à l'Elbe, auprès du village de Nechanitz. Le général du Moulin repassa alors la Métau avec 40 escadrons et 6 bataillons, et se posta à Scalitz pour assurer la communication entre Neustadt, où se trouvait 1 bataillon et Jaromirtz. Dans cette nouvelle position, tout se passa entre les deux armées en escarmouches pour exécuter et pour empêcher les fourrages.

Vers cette époque, le prince de Lorraine reçut un renfort de 8 régiments ; mais le duc de Weissenfels le quitta bientôt, ne lui laissant que 6,000 Saxons sur les 24,000 qu'il lui avait amenés. Cette retraite partielle des Saxons fut occasionnée par les craintes que

le corps prussien du prince d'Anhalt, renforcé par 4 régiments d'infanterie et 3 régiments de cavalerie envoyés par Frédéric, sous les ordres de M. de Gesler, donna au roi de Pologne relativement à son électorat de Saxe, en se rassemblant auprès de Halle. Ce corps était assez fort pour soumettre la Saxe, avec laquelle Frédéric, comme il l'avait déclaré après la victoire d'Hohenfriedberg, en rappelant son ministre de Dresde, se considérait en rupture ouverte. Les Saxons n'avaient-ils pas, en effet, envahi la Silésie, et cette invasion n'équivalait-elle pas à une véritable déclaration de guerre ?

Mais le coup qui menaçait la Saxe fut détourné par la signature de la *convention de Hanovre* (22 septembre).

Cette convention fut un traité secret conclu entre le roi de Prusse et le roi d'Angleterre, sur les bases de la paix de Breslau : Georges garantissait la Silésie à la Prusse, et s'engageait à procurer, à la paix générale, cette garantie de la part de toutes les puissances européennes ; Frédéric promettait de reconnaître comme empereur le grand-duc de Toscane, époux de Marie-Thérèse. Ce qui avait porté le roi de Prusse à négocier ce traité, c'est que sa position, malgré sa victoire récente, devenait critique : les Français l'abandonnaient à ses propres forces, et ses finances se trouvaient totalement épuisées. Au reste, avant de signer la *convention de Hanovre*, Frédéric fit à la reine de Hongrie, par l'entremise du roi d'Angleterre, des propositions de paix qui furent repoussées avec fierté.

La nouvelle de la conclusion de l'alliance dont nous venons de parler entre Frédéric et Georges contraria vivement Marie-Thérèse; mais son dépit disparut sous la joie de voir enfin son époux revêtu de la dignité impériale : le grand-duc de Toscane fut, en effet, élu empereur d'Allemagne le 13 septembre. Frédéric ajourna sa reconnaissance de cette élection, comptant bien s'en faire un mérite à la paix générale.

Le roi de Pologne refusa également d'accéder à la convention de Hanovre. Frédéric voulut alors frapper un grand coup sur la Saxe; mais Georges II l'en détourna, lui répétant sans cesse qu'il parviendrait à modifier les dispositions d'Auguste III, et l'expédition fut suspendue. Quant à l'impératrice-reine, son implacable adversaire, le roi de Prusse résolut de la forcer une deuxième fois, par ses triomphes, à renoncer à la possession de la Silésie, et à conclure la paix sur les bases de celle de Breslau : quand on a les armes à la main, on ne fléchit jamais son ennemi par des ménagements; pour l'amener à composition, il faut le vaincre. Quel souverain, dans sa carrière, eut plus souvent occasion que Frédéric d'apprécier la justesse de cette réflexion?

Le général de Nassau reçut, en conséquence, l'ordre de presser ses opérations. Kosel ne lui opposa qu'une faible résistance; le 6 septembre, le commandant se rendit. La place fut ravitaillée, et M. de Nassau, après y avoir laissé une garnison de 1,200 hommes, marcha sur Troppau, d'où il mit à contribution

plusieurs cercles de la Moravie, et escarmoucha avec les Hongrois.

L'armée des Prussiens se trouvait toujours dans son camp de Clum, et celle des Autrichiens près de Kœnigsgrætz. La petite ville de Neustadt, entourée d'une mauvaise muraille, était pour Frédéric un poste important, comme assurant ses communications avec la Silésie ; il y avait placé le major Tauenzien, qui, attaqué deux fois de suite par l'ennemi, parvint à le repousser.

Enhardi par les renforts qu'il venait de recevoir, le prince de Lorraine vint s'établir entre Caravalhota et Kœnigsgrætz. Aussitôt les Prussiens changèrent de position ; ils se placèrent derrière l'Elbe, qui couvrit leur front, et appuyèrent leur droite à Smirgitz, et leur gauche à Jaromirtz. Le général du Moulin resta dans son poste de Skalitz, tandis que le général de Lehwald vint occuper une hauteur au confluent de la Métau et de l'Elbe, de manière à commander ces deux rivières. La nouvelle position de l'armée prussienne était inattaquable, car si l'ennemi voulait tourner la Métau au moyen de plusieurs ponts construits sur l'Elbe, le roi pouvait se porter derrière lui et le couper de Kœnigsgrætz. Mais Franquini, placé dans un bois qui communiquait avec les chemins de Braunau et de Trautenau, inquiétait sans cesse l'arrivée des vivres : chaque convoi prussien était obligé de livrer bataille pour pouvoir passer, et l'armée prussienne, suivant l'expression de l'auteur de l'*Histoire de mon temps*, ne se nourrissait que l'épée à la main.

Cette guerre commençait à ennuyer Marie-Thérèse; avant de rien décider, elle voulut pourtant tenter encore la fortune : elle envoya au prince de Lorraine l'ordre de prendre l'offensive, et de livrer bataille dès qu'il trouverait une occasion favorable. Ce dernier eût préféré suivre encore la manière de faire la guerre qu'il avait adoptée, et qui consistait à temporiser et à consumer son ennemi à petit feu en le chicanant sur ses camps, et en lui disputant les subsistances. C'était, en effet, ce qu'il y avait de plus sage à faire contre un ennemi tel que Frédéric; mais la cour de Vienne voulait en finir.

Bientôt les Autrichiens tentèrent d'établir une communication avec Franquini : 1,500 pandours passèrent la Métau pendant la nuit, et vinrent se retrancher sur une hauteur voisine de celle des Prussiens; mais M. de Lewhald marcha contre eux à la tête de deux bataillons, et les expulsa à la baïonnette de leur redoute.

Les Autrichiens firent ensuite une troisième tentative contre la ville de Neustadt, qui fut investie le 7 septembre par 10,000 hommes. Frédéric n'apprit ce fait que cinq jours après, le 12; il envoya aussitôt au secours de Neustadt les généraux du Moulin et Winterfeld. L'approche de ces troupes, que les pandours ne purent empêcher de passer, força les ennemis à lever le siége, à traverser de nouveau la Métau, et à se retirer dans leur camp. M. de Tauenzien s'était, au reste, bravement défendu, quoique les murailles qui entouraient Neustadt fussent en mauvais état,

que l'artillerie ennemie en eût fait crouler un pan, et que les Autrichiens eussent réussi à intercepter les conduites d'eau qui alimentaient les fontaines. Aussi, malgré la retraite des ennemis, le poste de Neustadt, depuis que l'eau y manquait, n'était plus tenable; mais l'abandonner c'était compromettre la sûreté des convois : Frédéric résolut donc de changer de position, après avoir rasé les murailles de cette ville. Le 18 septembre, l'armée prussienne passa l'Elbe auprès de Jaromirtz, et campa à Kowalkowitz, sans opposition de la part de l'ennemi; le général Polentz fut détaché avec 1,000 chevaux et 3 bataillons pour couvrir l'Oder et la Nouvelle Marche contre les attaques des troupes rassemblées par le roi de Pologne; tous les autres détachements furent rappelés; M. du Moulin couvrit la gauche de l'armée.

L'armée ennemie était pleine de joie; l'élection du grand-duc de Toscane à la dignité impériale lui donnait un titre dont ses officiers étaient fiers, celui d'*armée impériale;* deux jours passés en festins, et où les libations furent copieuses, saluèrent cet avénement; c'était une singulière manière de le célébrer, car l'armée autrichienne s'exposait ainsi à une surprise; mais, pour ne pas s'écarter de son plan de campagne, Frédéric renonça à les attaquer. Il résolut même de transporter son camp à Staudentz, ce qui s'effectua sans autre difficulté qu'une escarmouche contre les troupes du partisan Franquini, placées en embuscade sur le chemin que suivait la seconde colonne. M. de Lehwald occupa Starckstadt, et M. du

Moulin Trautenau, pour couvrir les convois venant de Silésie. Toute la chaîne de montagnes qui borde la frontière de Silésie, de Trautenau à Braunau, fut ainsi embrassée par les Prussiens, qui la fourragèrent *radicalement* (1); mais ces fourrages, rendus difficiles par la nature du terrain coupé qui entourait le camp, furent continuellement inquiétés par les fameux partisans autrichiens Moratz, Trenck, Nadasti, Franquini, qui tenaient sans cesse la campagne : *chaque botte de paille coûta un combat*, et la série d'engagements qui en résultèrent fut une excellente école de petite guerre. Parmi ces engagements, il faut citer celui qui eut lieu entre Trautenau et Schatzlar, à propos d'un convoi de farine, entre l'aide-de-camp du roi, Mœllendorf, qui commandait les 300 fantassins composant l'escorte, et Franquini, à la tête de 4,000 pandours; les Prussiens s'emparèrent d'un cimetière qui dominait le défilé, et protégèrent les chariots par une défense de trois heures, jusqu'à l'instant où le général du Moulin vint les dégager. *Mœllendorf* en était à ses débuts; il n'avait alors que vingt et un ans; il devint par la suite feld-maréchal, et figura dans les guerres de la Révolution. Comme le lecteur le voit, il commença brillamment; se trouvant à bonne école, il tint ce qu'il promettait à cette époque, et devint une des plus grandes illustrations militaires de la Prusse.

Chaque jour les Impériaux tentaient de nouvelles

(1) Expression employée par Frédéric. *Hist. de mon temps.*

entreprises, favorisés par les habitants, qui les instruisaient de tout. Ils apprirent bientôt que Trautenau renfermait la boulangerie et le dépôt de vivres des Prussiens, et, pour détruire ces établissements, ils n'eurent pas honte d'incendier cette ville. Heureusement pour Frédéric que les farines avaient été placées dans des caves voûtées et que la plupart furent sauvées; mais il perdit encore, dans l'incendie, des chariots de bagages, perte d'autant plus sensible pour lui qu'il n'en avait plus qu'un fort petit nombre depuis ses revers de la campagne de 1744.

Le prince de Lorraine, voyant que l'armée prussienne se disposait à quitter la Bohême, la suivit et vint camper à Kœnigssaal pour pouvoir l'observer de plus près. Frédéric avait alors peu de monde dans son camp de Staudenz, parce qu'il avait détaché M. de Nassau dans la haute Silésie, M. de Polentz dans la Nouvelle Marche, M. du Moulin à Schatzlar, M. de Lehwald à Trautenau; il ne se trouvait sous ses ordres directs qu'environ 18,000 hommes et 61 escadrons. Aussi ne pouvait-il occuper tout le terrain convenable; cependant, il entretenait sur les hauteurs dominant la position des gardes de cavalerie et des corps de hussards. La nature coupée et variée du terrain empêchait les cavaliers prussiens d'aller à la découverte à plus d'un demi-mille, tandis que des partis de 500 ennemis rôdaient sans cesse autour du camp prussien, qui n'était éloigné que d'une marche de celui de l'armée autrichienne. Cette proximité fit craindre au roi que le prince de Lorraine ne voulût

gagner Trautenau avant lui. Comme, par la réussite de ce projet hypothétique, les Prussiens eussent été coupés de la Silésie, Frédéric prit la résolution de décamper le lendemain, et, par mesure de précaution, il envoya immédiatement le général Katzler avec 2,000 chevaux du côté du camp ennemi, afin d'avoir des nouvelles de ce qui s'y passait. A quelque distance, ce général tomba entre deux colonnes ennemies qui dissimulaient leur marche au milieu des bois, ayant de plus en front un corps de cavalerie qui suivait ces colonnes et qui se trouvait de beaucoup supérieur au sien : il se replia aussitôt et rendit compte au roi de ce qu'il avait vu et rencontré. Les renseignements rapportés par M. de Katzler étaient par malheur très peu circonstanciés, car il n'avait pas suffisamment reconnu l'ennemi; néanmoins, le camp prussien reçut l'ordre de se mettre en marche le lendemain à dix heures.

Le 30 septembre 1745, à quatre heures du matin, Frédéric II parlait à ses généraux réunis et leur expliquait les dispositions de la marche, lorsqu'on vint le prévenir qu'une grande poussière s'élevait sur la droite du camp, que ce devait être la cavalerie ennemie, et qu'à la grandeur du mouvement on pouvait présumer que l'armée autrichienne tout entière venait se déployer vis-à-vis du flanc droit du camp. Aussitôt Frédéric donna l'ordre de prendre les armes, et il se rendit auprès de ses avant-postes pour juger par lui-même de ce qui survenait et du parti qu'il fallait prendre. Il vit les Autrichiens commencer à se

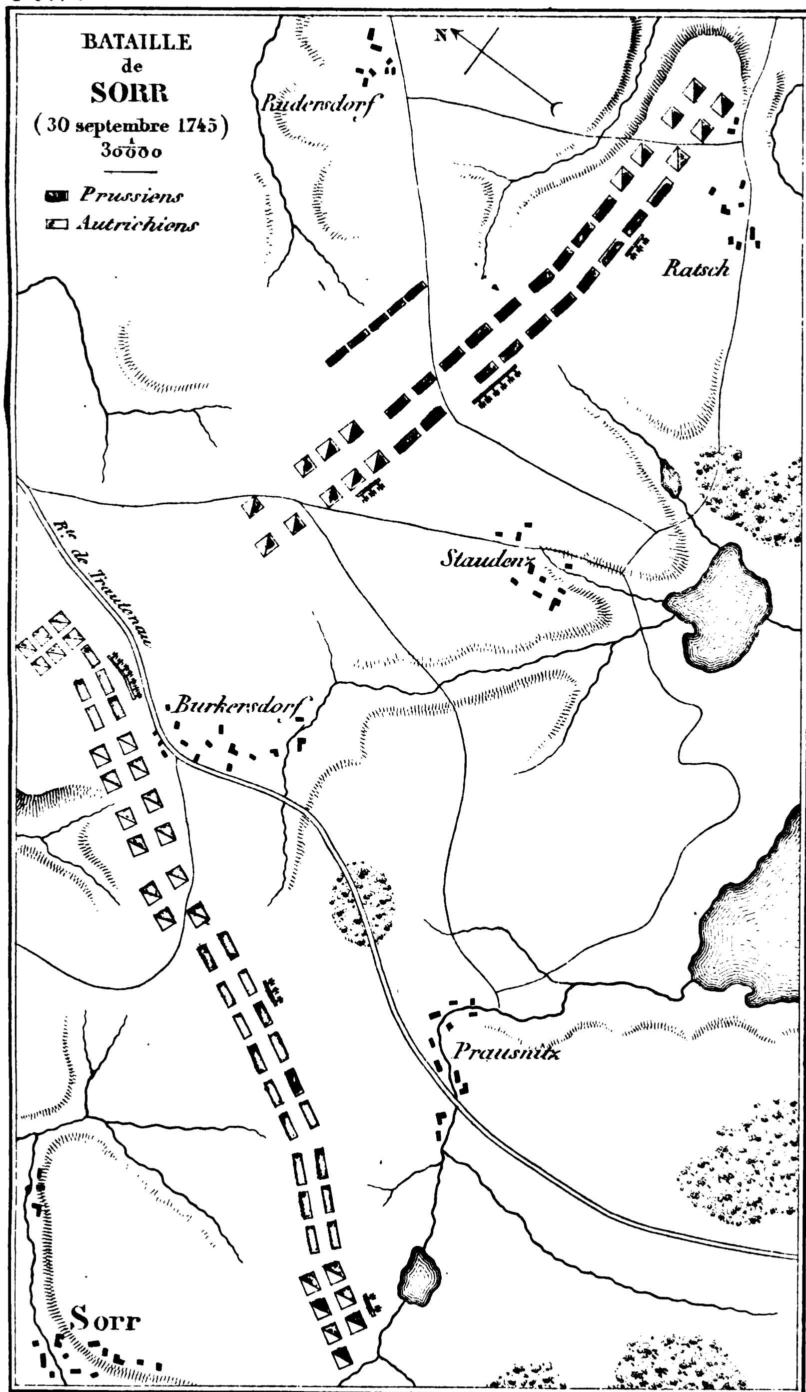
former en bataille ; il savait qu'ils comptaient 40,000 hommes dans leurs rangs. Néanmoins il n'hésita pas à les attaquer. Se retirer, en effet, par les défilés qu'il avait devant lui présentait des dangers (1), et, la retraite pouvant dégénérer en déroute, il préférait vendre chèrement sa vie et se faire jour ; de toute façon, même s'il succombait, l'issue ne pouvait qu'être plus glorieuse. Ce calcul est celui de tous les grands généraux, surtout lorsqu'ils commandent à des troupes manœuvrières et aguerries ; l'histoire prouve qu'il leur a presque constamment réussi.

Voici la position du camp prussien avant la bataille : le village de Burckersdorf, situé dans un fond et dont les maisons sont isolées, se trouvait sur le flanc droit, tandis que Standeutz couvrait le front du camp, dont le flanc gauche s'appuyait à un ravin impraticable (voyez la *planche V*).

Toute troupe qui manœuvre est dans un état de crise, parce qu'il est difficile et souvent impossible de se mouvoir et de combattre à la fois. Aussi est-il dangereux de manœuvrer en présence d'un ennemi rangé en bataille ; ce sont là des axiomes en fait de science

(1) A ce jugement de la situation, que nous reproduisons d'après Frédéric lui-même, le général Jomini oppose cet avis : « C'est une question encore à résoudre, si des défilés derrière une armée battue ne doivent pas plutôt favoriser la retraite que la rendre difficile. » (*Traité des grandes opérations*, 4e édition, 1851, t. I, p. 130, note.) D'après ce point de vue, la position prise à Waterloo par Wellington est bonne; consultez, au sujet de cette position, l'*Histoire du duc de Wellington*, par M. Brialmont, 1857, t. II, p. 412, 413.

Pl. V.



Histoire militaire de la Prusse par Ed. de la Barre Duparcq.

militaire, et ces axiomes font règle. Mais, à la guerre, il est peu de règles absolues, et d'ailleurs le succès justifie tout, car c'est une divinité que tout le monde encense : celui que la fortune favorise est toujours admiré et cajolé, et rarement quelqu'un demande si les faveurs du sort sont méritées. Frédéric savait tout cela, et son génie ne craignait nullement d'agir quelquefois avec témérité : c'est pourquoi il fit exécuter à toute son armée *un quart de conversion* à droite, afin qu'elle présentât un front parallèle à celui de l'ennemi. Nous venons de voir, en effet, que jusqu'alors l'armée prussienne se trouvait rangée suivant une direction à peu près perpendiculaire à celle de l'armée autrichienne, position essentiellement désavantageuse dans laquelle on ne pouvait la laisser, car alors son seul flanc droit eût dû résister à tous les efforts de l'ennemi. L'expression *quart de conversion*, dont nous venons de nous servir, est celle qu'emploie Frédéric dans l'*Histoire de mon temps* : il faut dire aujourd'hui que les Prussiens exécutèrent *un changement de front* à droite dont le pivot ne fut pas l'extrémité même de l'aile droite, mais bien le bas du village de Burckersdorf, qui se trouva ensuite à peu près au centre de la nouvelle position. Un semblable changement de conversion à pivot mobile est une opération délicate, même sur un champ de manœuvre, lorsqu'il faut l'exécuter inopinément ; *à fortiori*, sur un champ de bataille, lorsque 28 canons et plusieurs obusiers tirent à toute volée sur l'aile pivotante. Malgré ces difficultés, la manœuvre s'effectua *avec un ordre et*

une célérité inconcevables, ce qui témoigne en faveur des qualités manœuvrières de l'armée prussienne. Aucun soldat ne quitta son rang ; mais, en dépit de la promptitude déployée, la droite n'en resta pas moins exposée, pendant près d'une demi-heure, à la canonnade ennemie avant que la gauche fût entièrement sortie du camp.

A peine le mouvement était-il exécuté que Frédéric donna l'ordre à la cavalerie de son aile droite d'attaquer celle qui stationnait devant elle. Les dispositions adoptées par les Autrichiens sur cette partie de leur ligne de bataille favorisaient cette attaque : 50 escadrons ennemis, sur trois lignes distantes entre elles de vingt pas, piaffaient entassés dans la plaine entre Burckersdorf et Georgengrund, ayant à dos un ravin escarpé. Si ces escadrons éprouvaient un échec, ils devaient inévitablement fuir en désordre, car les lignes se précipitant l'une sur l'autre et l'espace leur manquant pour se mouvoir, elle ne pouvaient se rallier et se reformer. Le maréchal de Buddenbrock exécuta sans balancer l'ordre qu'il venait de recevoir : il attaqua avec ses cuirassiers, les gendarmes et 2 escadrons de hussards. Cette charge fut reçue de la part de la cavalerie ennemie par une vive salve de carabines ; mais les armes à peine redressées, la première ligne se trouva refoulée sur la seconde, et toute la masse jetée partie dans le ravin, partie sur l'infanterie.

Animé par ce succès, le lieutenant-général de Bonin, qui commandait l'aile droite de l'infanterie prus-

sienne, attaqua, à la tête de 5 bataillons, la batterie autrichienne de 28 canons et plusieurs obusiers, qui se trouvait devant la gauche de l'armée ennemie et dont nous avons déjà parlé. C'était une attaque intempestive et téméraire : les rangs des bataillons prussiens, ayant été éclairés par la décharge simultanée de ces 28 canons chargés à mitraille, ils furent obligés de plier. Heureusement, la réserve, qui ne consistait qu'en 5 bataillons, vu la faiblesse numérique de l'armée, vint au secours des 5 bataillons qui pliaient ; ces derniers se reformèrent près des premiers, et ces 10 bataillons réunis, marchant résolûment ensemble à l'ennemi, réussirent à enlever la batterie. Cette action énergique, due à la courageuse conduite du général de Bonin et du colonel de Geist, influa puissamment sur le gain de la bataille, car dès lors la batterie n'existant plus, la gauche de l'infanterie ennemie se trouvait découverte et sans appui.

A ce moment, une forte colonne ennemie se détacha de la droite de la ligne de bataille des Impériaux et descendit des hauteurs où elle stationnait pour s'emparer du village de Burckersdorf, que le roi garnit aussitôt d'un bataillon de Kalckstein, afin d'empêcher l'exécution de ce projet. Mais comme un seul bataillon ne suffisait pas pour défendre le village, on mit le feu aux maisons les plus isolées vers la gauche, dans le but de couvrir ce bataillon, pendant que la gauche de l'infanterie prussienne se formait derrière lui. A l'approche de la colonne ennemie, ce bataillon tira contre elle avec le même ordre et le même sang-

froid que dans un champ de manœuvre, et la colonne se retira.

Protégée par le ravin qui avait été si fatal à la cavalerie autrichienne, l'aile droite des Prussiens n'avait plus besoin du secours de la cavalerie : Frédéric ne laissa donc sur ce point que le régiment de cuirassiers de Buddenbrock et quelques hussards pour suivre l'infanterie en seconde ligne, tandis que les gendarmes, les régiments prince de Prusse, Rottembourg et Kiau, en tout vingt escadrons, furent envoyés à l'aile gauche pour la renforcer. Mais la cavalerie de la droite ennemie ne voulut pas attendre l'attaque de ces vingt escadrons; elle se replia en assez bon ordre dans le bois de Sorr (1). Pourtant les cuirassiers de Bornstedt réussirent, sur ce point, à envelopper le régiment de Damnitz et un bataillon de Collowrath, prirent dix drapeaux, et firent 1,700 prisonniers.

Pendant ce temps, l'infanterie de la droite de l'armée prussienne prenait en flanc l'infanterie ennemie, la culbutait et la rejetait sur la droite des Autrichiens. Les gardes, placées au centre, et conduites par le prince Ferdinand de Brunswick, attaquèrent l'ennemi sur une hauteur escarpée et chargée de bois, et l'en chassèrent : ici se présente une circonstance singulière, et qui caractérise cette époque où les petits princes d'Allemagne s'engageaient au service des grandes puissances; le prince Louis de Brunswick

(1) Frédéric l'appelle *forêt de Silva* ou *royaume de Silva*; d'autres *Kœnigs-Silva.*

défendait, avec des troupes autrichiennes, cette hauteur contre son frère Ferdinand, qui se distingua brillamment dans cette affaire. Le terrain ondulé du champ de bataille, composé alternativement d'éminences et de ravins, se prêtait à la défensive, et permettait d'engager sans cesse de nouveaux combats; les ennemis tâchaient de se rallier sur ces éminences; mais, repoussés plusieurs fois, ils ne tardèrent pas à rétrograder en désordre, et leur retraite dégénéra bientôt en fuite : cavaliers et fantassins se mêlèrent, de sorte que la campagne fut couverte de soldats débandés.

Les Prussiens suivirent les Impériaux en déroute jusqu'au village de Sorr, qui a donné son nom (1) à la bataille; derrière ce village se trouve le bois de Sorr, qui facilitait l'éloignement des fuyards : Frédéric jugea prudent de ne pas s'y aventurer; il n'avait rien à gagner en se hasardant plus loin, et il devait se contenter d'avoir vaincu l'ennemi avec une si petite armée. Les Prussiens eurent 2,000 blessés et 1,000 soldats morts, plus 2 généraux, 4 colonels et 2 lieutenants-colonels qui furent tués, et qui perdirent la vie pour le salut de leur patrie : parmi ces derniers figure le lieutenant-colonel de Wedel, qui avait mérité en 1744, par un beau fait d'armes livré près de Solnitz, le surnom glorieux de *Léonidas prussien* (2). Les vaincus perdirent 22 canons, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers, et 2,000 soldats qui furent faits

(1) *Sorr*, *Sohr*, *Soor*, trois orthographes de ce nom.

(2) Voyez ci-dessus le chapitre XII.

prisonniers ; le nombre de leurs tués et blessés monta à 6,000.

Le général de Lehwald, détaché, comme nous l'avons dit ci-dessus, à Trautenau, dès qu'il entendit le bruit de la canonnade, se dirigea de son propre mouvement vers le champ de bataille, et, passant près et à droite du village de Regnitz, vint avec l'intention de renforcer l'aile droite de l'armée prussienne. Mais il n'arriva qu'après la fin de l'action ; il put cependant sauver du pillage une partie des équipages de la droite.

« Les généraux autrichiens Nadasti et Desoffi, soutenus par les colonels Trenk et Franquini, avaient reçu l'ordre d'assaillir pendant la bataille, avec leurs nombreuses troupes légères, le camp prussien en face, en queue et sur la gauche, tandis que le prince Charles de Lorraine l'attaquerait sur la droite. Mais ils s'amusèrent à piller les bagages et à brûler le camp, que le major-général Schlichting couvrait seulement avec cinq bataillons; cette perte fut d'autant moins sensible au vainqueur qu'elle l'avait débarrassé, pendant l'action, d'une grande partie des troupes ennemies (1). » Les bagages du roi, sa bibliothèque de campagne et la caisse militaire furent enlevés par les pillards ; les secrétaires du roi furent faits prisonniers, mais ils eurent la présence d'esprit de déchirer tous leurs papiers. Frédéric, qui n'avait plus ni plume ni encre, fut obligé après la victoire

(1) Grimoard, *Tableau du règne de Frédéric le Grand*, p. 43, 44.

d'écrire au comte Munchow, son ministre à Breslau, le billet suivant au crayon : *J'ai battu les Autrichiens, j'ai fait des prisonniers, chantez le Te Deum.*

La bibliothèque de campagne dont nous venons de parler était indispensable à Frédéric, car il trouvait, comme le sage, dans l'étude de ses livres favoris, un conseiller désintéressé dans la bonne fortune, un consolateur constant dans les mauvaises heures de l'adversité : aussi pria-t-il son ami Duhan, par plusieurs lettres datées du mois d'octobre, de lui procurer plusieurs ouvrages pour remplacer ceux qu'on lui avait enlevés ; on remarque dans sa demande les œuvres de Cicéron, Horace, Lucien, Racine, Voltaire, Bossuet, Rousseau, Gresset, les *Lettres persanes*, les *Campagnes de Turenne*, les *Mémoires de Feuquières*. Assurément on peut passer sa vie en plus mauvaise compagnie, et cependant alors Frédéric ne consacrait à la lecture que les courts instants de repos que lui laissait son active carrière ; il recommande seulement à Duhan de faire venir les livres dont il a besoin plutôt de Paris que de Hollande, parce que le papier et l'exécution matérielle des livres français sont préférables.

Après la bataille, le roi complimenta ses troupes par l'ordre du jour suivant :

« Sa Majesté remercie tous les officiers et soldats de la bravoure, de la fidélité et de la bonne volonté avec lesquelles ils l'ont servi à la bataille de Sorr. Sa Majesté ne manquera pas, autant qu'il sera possible, de manifester dans toutes les occasions sa re-

connaissance à ses braves officiers, et d'avoir soin de leur avancement et de leur fortune. Elle est aussi dans la ferme confiance que tant qu'il vivra encore un seul de ces dignes officiers, on verra toujours subsister la gloire des armes prussiennes et la sûreté de la patrie. »

Dans la bataille de Sorr, les Autrichiens furent battus malgré la supériorité du nombre ; il y eut donc évidemment des fautes commises de leur côté ; mais il y en eut aussi du côté des Prussiens, et les unes et les autres méritent que nous nous y arrêtions un instant.

Frédéric fut attaqué à l'improviste, et obligé de livrer bataille malgré lui ; il se laissa donc surprendre, et il explique cette particularité en faisant remarquer qu'il n'avait alors avec lui, pour toute cavalerie légère, que 500 hussards, qu'il ne pouvait par conséquent leur faire pousser au loin des reconnaissances, et que c'est pour cela qu'il ne fut pas averti à temps de l'approche de l'ennemi. Suivant l'auteur d'une *Vie de Frédéric II* publiée peu de temps après la mort de ce grand monarque, le général de Schmettau prévint le roi de l'attaque prochaine des Autrichiens sans que ses avis fussent écoutés. Cet officier général se distingua dans la bataille, et y fut blessé ; mais Frédéric n'aimait pas à se rappeler qu'il eût été plus prévoyant que lui, et il lui demanda un jour : *Avez-vous été à la bataille de Sorr* (1) ?

(1) Laveaux, *Lettres sur Frédéric II*, t. II, p. 88.

Cette anecdote rentre assez dans le caractère du Frédéric II, ou du moins dans le caractère que lui prêtent certains actes de sa vie ; mais il ne faut pas y attacher plus d'importance qu'elle ne vaut. D'ailleurs, si Frédéric commit la faute d'être mal renseigné sur la position de l'ennemi, il commit aussi la faute grave de faire trop de détachements, qui, en affaiblissant son armée au delà de toute mesure, manquèrent de lui devenir funestes. Il cherche à se justifier de ce dernier reproche dans l'*Histoire de mon temps ;* en effet, chacun de ces détachements avait un but utile, mais il eût été tout aussi utile de ne pas les faire. Dans l'article x de son *Instruction militaire pour ses généraux*, Frédéric ne le dissimule pas. « Celui qui partage ses forces, y dit-il, sera battu en détail. Si vous voulez donner bataille, tâchez de rassembler toutes vos troupes ; on ne saurait jamais les employer plus utilement. Cette règle est si bien constatée que tous les généraux qui y ont manqué s'en sont presque toujours mal trouvés... *J'aurais mérité d'être battu à Sorr* si l'habileté de mes généraux et la valeur de mes troupes ne m'eussent préservé de ce malheur. » Et dans l'*Histoire de mon temps* Frédéric dit aussi : « Heureusement pour la Prusse, la valeur des troupes répara les fautes de leur chef, et punit les ennemis des leurs. » Voilà certes des aveux et des éloges qui ne cadrent guères avec l'anecdote que nous citions il n'y a qu'un instant.

Il est au reste évident que si le prince de Lorraine avait attaqué l'armée prussienne pendant qu'elle se

formait, il en aurait eu facilement raison, surtout s'il avait eu soin de former la cavalerie de sa gauche en avant du chemin de Trautenau, et de dominer le camp prussien, parce qu'alors les Prussiens auraient manqué de terrain pour se développer et appuyer leur droite. De cette manière il n'eût laissé à Frédéric ni l'espace nécessaire pour se former, ni le temps de se défendre. Au lieu de cela il n'agit offensivement que fort tard, et il se place sur un terrain étroit qui lui ôte l'avantage du nombre, en permettant aux Prussiens de se former sur un front aussi large que le sien : ses trois lignes entassées les unes derrière les autres, faute d'espace suffisant, devaient donc infailliblement se retirer en désordre dès que l'une d'elles serait culbutée ; il y avait dans cette disposition un élément de confusion inévitable. Ces fautes commises par le prince de Lorraine, qui n'était pourtant pas un général médiocre, mais qui fut toujours malheureux dans l'exécution de ses projets, parce qu'il avait affaire à un rival homme de génie, semblent indiquer que les Autrichiens ne songeaient nullement à livrer bataille en se rapprochant de Sorr, et qu'ils voulaient seulement engager une affaire d'arrière-garde, pour forcer les Prussiens à la retraite, affaire qui leur eût réussi sans doute si Frédéric n'avait pas pris sans balancer le parti d'attaquer. Ce monarque adopta ce parti, parce qu'il jugea immédiatement que le terrain lui était éminemment favorable, et que l'infériorité du nombre serait ainsi largement compensée. Sans cette remarque, il n'eût

point livré bataille, car il avoue que *jamais il n'aurait gagné la bataille de Sorr* (1) si le terrain ne lui eût pas été favorable, et s'il n'avait pu appuyer ses ailes de manière qu'il fût impossible de les déborder.

Mais si Frédéric II commit, comme son adversaire, des fautes avant la bataille de Sorr, il les racheta par une brillante victoire, qui est assurément l'une des plus glorieuses qu'il ait livrées. « C'est peut-être, observe Guibert (2) à ce sujet, c'est peut-être la première de toutes les gloires que celle qui naît d'une faute, et qui la répare. Un succès prémédité n'a exigé souvent qu'une simple bonne combinaison ou une seule idée heureuse; mais pour tirer un succès d'un revers ou d'une position funeste, il faut ne se laisser ni étonner, ni abattre; il faut l'inspiration soudaine du coup d'œil et du talent, et cette inspiration au milieu d'un grand danger ou d'un grand malheur n'appartient qu'aux esprits nés pour maîtriser les événements et pour commander à la fortune. »

La bataille de Sorr eut lieu le 30 septembre 1745; celle de Hohenfriedberg fut livrée le 4 juin précédent : ainsi, en moins de quatre mois, les Prussiens avaient été vainqueurs dans deux batailles rangées. Néanmoins, l'armée du roi se retira devant l'armée vaincue sans la poursuivre, sans chercher à tirer bon parti de ses triomphes. Cela tient à plusieurs causes. La première, la plus importante, c'est que l'armée prussienne, d'un faible effectif, se trouvait fatiguée des

(1) *Instruction militaire à ses généraux*, art. XXII.

(2) *Éloge du roi de Prusse*, p. 78, 79.

efforts qu'elle venait de faire ; la seconde, que l'ennemi était supérieur en troupes légères ; la troisième, que la Bohême était un pays où il faisait difficile à vivre, tandis qu'en ramenant les troupes prussiennes en Silésie elles y trouveraient repos et abondance ; la quatrième, que déjà la saison s'avançait, et qu'il fallait songer à l'avance à se ménager de bons quartiers d'hiver ; la cinquième, que la dernière victoire pouvait rendre l'Impératrice-Reine plus disposée à accéder à la *convention de Hanovre*.

Pour tous ces motifs, après avoir campé cinq jours *par honneur* (1) sur le champ de bataille de Sorr, Frédéric II ramena son armée à Trautenau, et il y apprit divers petits succès remportés par les généraux détachés de son armée, MM. de Nassau, de Fouquet, Warnery. Le prince Charles de Lorraine se trouvait encore à Ertina, prêt à regagner Kœnigsgrætz dès que les Prussiens approcheraient.

Lorsque son armée eut consommé tous les vivres des environs de Trautenau, le roi la prépara à retourner en Silésie par le chemin de Schatzlar, qui, rempli de gorges et de défilés, offre des difficultés, et demande qu'on use, pour le passer, de toutes les précautions possibles. Le 14 octobre, les bagages prirent les devants ; le 15, cinq bataillons furent postés sur les montagnes pour protéger la retraite de l'armée et lui servir ensuite d'arrière-garde. L'armée décampa le 16, et marcha sur deux colonnes ; la colonne de gauche, commandée par le prince Léopold,

(1) *Histoire de mon temps*, t. II, p. 263.

passa par Trautenbach, et arriva en Silésie sans avoir rencontré d'ennemis; la colonne de droite, commandée par le roi, et précédée de la cavalerie, fut attaquée par les troupes légères de Franquini, Nadasti et Moratz, qui harcelèrent son arrière-garde, et lui firent éprouver quelques pertes. L'armée séjourna à Schatzlar jusqu'au 19, et vint alors camper à Liebau, sur le territoire silésien.

Le corps du général du Moulin fut destiné à former un cordon le long des frontières, et toute l'armée prit bientôt des cantonnements entre Ronstock et Schweidnitz, répartie au milieu d'un pays florissant de manière à pouvoir se rassembler en six heures; mais le roi voulut, avant de faire prendre à ses troupes des quartiers d'hiver, que l'armée impériale se fût séparée.

Dans la haute Silésie, le général de Nassau chassa le maréchal Esterhazy d'Oderberg, marcha ensuite sur Ponuba, et contraignit les Hongrois à se retirer jusqu'à Teschen et Jablunka. M. de Fouquet, en garnison à Glatz, enleva 200 hussards ennemis qui avaient eu l'imprudence de s'enfermer dans Nachod, et dans différentes sorties fit plus de 800 prisonniers.

Le 24 octobre, Frédéric apprit que le prince de Lorraine venait de séparer ses troupes en trois corps; pensant donc que l'ennemi renonçait à de nouvelles opérations militaires vers la saison avancée, il laissa le commandement de l'armée prussienne au prince Léopold, avec ordre de ne pas la disséminer plus qu'elle ne l'était, et partit pour Berlin dans le but

de renouer les négociations et de se procurer des fonds pour la campagne prochaine; il arriva dans cette capitale le 28 octobre.

Il lui fallut employer tous les expédients pour trouver l'argent dont il avait besoin, car les deux tiers des revenus de la Silésie n'avaient pu être perçus, à cause de la guerre qui avait si lourdement pesé sur ce pays. Au reste, ce n'était pas le plus grand embarras pour la Prusse, que menaçait un danger réel. Profitant de l'occupation que donnait à Georges II la descente en Écosse de Charles-Édouard Stuart, connu sous les noms du *Prétendant* et du *comte d'Albany*, les cours de Vienne et de Dresde projetaient une campagne d'hiver, et voulaient que le prince de Lorraine, traversant la Saxe pour y rallier les troupes saxonnes, marchât ensuite droit sur Berlin. Frédéric eut connaissance de ce projet par le ministre de Suède à Dresde, et il comprit alors pourquoi Marie-Thérèse, malgré la bataille de Sorr, refusait encore d'accéder à la *convention de Hanovre;* elle espérait écraser la Prusse par ce coup inattendu; mais le moment n'était pas encore venu pour les Autrichiens d'entrer dans la capitale du royaume de Prusse : cette gloire éphémère, ils ne devaient la goûter que pendant la guerre de Sept Ans. Néanmoins, Frédéric dut recourir sans délai à des mesures préservatrices.

Il donna l'ordre au prince d'Anhalt de réunir à Halle les 24,000 hommes qui composaient l'armée placée sous ses ordres, et lui prescrivit de prendre les mesures nécessaires pour pourvoir à la nourriture

de cette armée. Le prince d'Anhalt devait agir contre l'armée saxonne.

Un autre événement vint compliquer encore la situation. L'impératrice de Russie fit savoir à Frédéric que, s'il attaquait l'électorat de Saxe, elle serait, d'après le traité d'alliance qui la liait envers l'Électeur, obligée d'envoyer son contingent au secours de ce pays. Le roi de Prusse répondit qu'aucune puissance au monde ne l'empêcherait de confondre ses ennemis, que d'ailleurs il était tout disposé à la paix. Cependant, quoique la Russie ne fût pas en position d'agir avant six mois, la situation de la Prusse restait critique; il lui fallait *vaincre ou périr.* La ville de Berlin était en émoi; on craignait que le général autrichien comte de Grun (1) n'y marchât droit avec ses 7,000 hommes, qu'il amenait des rives du Rhin par la Saxe. Aussi la garnison de 5,000 hommes qui y fut laissée, sous le commandement du général Haake, avait-elle l'ordre de défendre la ville par un combat livré en dehors de l'enceinte, qui présentait une trop grande étendue pour pouvoir être convenablement défendue. De plus, on prit des arrangements pour transporter à Stettin, en cas de revers, la famille royale, les archives, les bureaux et les conseils suprêmes du gouvernement, et Frédéric, dans une lettre pressante, demanda des secours au roi de France.

« Dans ces conjonctures, on reçut l'offre d'une médiation singulière. Le grand-visir écrivit à toutes les cours chrétiennes qui étaient en guerre, les exhortant, au nom de l'humanité, à déposer les armes,

(1) Grun ou Grune, ces deux formes se rencontrent,

leur proposant même l'intervention de son maître, Mahomet V, *le trésor de Dieu et le modèle de la majesté d'Alexandre le Grand*. Cette louable démarche n'obtint d'autre résultat que la remarque de l'abbé de Ville, ministre français à la Haye : « Avouez, dit-il au pensionnaire Fagel, que le Grand Turc a des sentiments vraiment chrétiens. — Oui, répondit Fagel, mais il y a des pays où, en voulant passer pour *très chrétien*, on ne cesse d'agir comme des Turcs (1). »

Outre l'armée du vieux prince d'Anhalt, Frédéric avait formé un corps mixte, composé d'infanterie, de grosse cavalerie et de hussards, qui devait, sous la direction du général de Winterfeld, s'avancer vers Friedland sur les frontières de la Lusace et de la Bohême, avec ordre, lorsque le prince de Lorraine entrerait en Lusace, de le suivre pendant son mouvement, et de longer le Queis, qui coule sur la frontière de la Silésie.

Cette position simultanée de troupes prussiennes à Halle et à Friedland indique nettement le dessein du roi de Prusse de tomber sur la Saxe de deux côtés à la fois. Le plus éclatant succès, comme nous allons le voir, va couronner ce dessein bien conçu, qu'appuieront d'énergiques opérations offensives.

Frédéric partit le 14 novembre pour la Silésie, laissant, suivant ses propres expressions, *Berlin dans la consternation, les Saxons dans l'espérance, et toute l'Europe attentive à l'événement de cette campagne d'hiver* (2).

(1) Paganel, *Histoire de Frédéric le Grand*, t. I, p. 345, 346.
(2) *Histoire de mon temps*, t. II, p. 279.

Le 15, il arriva à Lignitz, où se trouvait réunie l'armée prussienne sous les ordres du prince Léopold. Il y apprit que l'avant-garde du prince de Lorraine, forte de 6,000 Saxons, venait d'entrer en Lusace par Zittau. L'armée prussienne de Silésie, dont il venait de prendre le commandement pour l'exécution des projets que nous venons de mentionner, projets qu'il communiqua au prince Léopold, comptait alors dans ses rangs 30,000 soldats aguerris et refaits par un mois de repos. Mais, avant de quitter la Silésie, il était prudent de prendre plusieurs précautions.

La ville de Schweidnitz, où les Prussiens avaient des magasins, n'était pas encore fortifiée à cette époque; pour la couvrir contre les attaques d'un corps autrichien aux ordres de M. de Hohenems, qui devait envahir la basse Silésie du côté de Hirschberg, le général de Nassau fut rappelé de la haute Silésie vers Landshut. Frédéric eut, en outre, recours à la ruse pour tromper les gens du pays sur ses véritables intentions. Il affecta de respecter les frontières de la Saxe, et d'avoir pour but unique de gagner Crossen sur l'Oder avant les Impériaux, afin de défendre les approches de Berlin; il fit préparer des chemins, amasser des vivres sur la route, et occuper Naumbourg sur la Queis (1) par le général de Winterfeld, qui reçut l'ordre de publier partout qu'il se rendait

(1) Il ne faut pas confondre *Naumburg sur la Queis* avec *Naumburg sur le Bober*, situé plus au nord.

sur ce point pour côtoyer la Queis et remonter cette rivière jusqu'à Crossen. Les Prussiens avaient devant eux, outre la Queis, deux autres rivières qui en ce point de leur parcours descendent à peu près parallèlement du nord vers le midi, le Bober et la Neisse (1); le roi de Prusse les garnit de détachements. Son armée se trouvait ainsi couverte par une triple barrière, au travers de laquelle tout ce qui venait de la Lusace avait le passage libre, tandis que le passage était interdit à tous ceux qui voulaient aller en Saxe; de cette manière les Prussiens obtenaient des nouvelles, et empêchaient l'ennemi d'en avoir; mais aussi, ne pouvant envoyer des reconnaissances pour ne pas inquiéter la population, ils ne recevaient que des renseignements peu exacts.

L'armée prussienne s'avança bientôt en cantonnant vers la Queis, et le 22 novembre le quartier-général du roi s'installa à Holstein, à un mille de Naumbourg. L'intention de Frédéric II était de se laisser dépasser par les Impériaux, de les attaquer ensuite par derrière, de leur couper les vivres et les communications, et de les forcer ainsi à accepter la bataille ou à regagner rapidement les confins de la Bohême. Le général de Winterfeld avertit bientôt le Roi que les ennemis avançaient par cantonnements, que leur droite était à Gœrlitz, leur gauche à Lauben, et qu'ils devaient continuer leur marche en avant dès le len-

(1) Ne confondez pas cette rivière de Neisse avec celle du même nom qui coule en Silésie, et sur laquelle sont bâties les forteresses de *Glatz* et de *Neisse.*

demain. D'après cet avis, l'armée prussienne se mit en mouvement, dès le 23, pour traverser la Queis sur quatre colonnes, deux colonnes d'infanterie au centre, deux colonnes de cavalerie aux ailes; ces deux dernières passèrent à gué, une colonne d'infanterie traversa sur le pont de pierre de Naumbourg, l'autre colonne d'infanterie sur un pont que l'on jeta pour elle. Chaque colonne marchait précédée par un régiment de hussards et avait des guides; les colonnes devaient se seconder mutuellement en cas de besoin; le rendez-vous était à Hennersdorf. Ce village se trouvait occupé par 2 bataillons et 6 escadrons saxons; il fut attaqué le jour même, 23 novembre 1745, à quatre heures du soir, à revers, de front et en flanc; l'affaire dura deux heures; les Saxons perdirent leurs équipages, 6 canons, 1,100 hommes et 5 drapeaux.

L'armée prussienne campa à Hennersdorf; elle manquait de tentes, et beaucoup de régiments n'avaient que des culottes de toile, malgré l'époque avancée de l'année; néanmoins son moral restait excellent.

Après avoir enlevé un des quartiers des Impériaux, Frédéric voulut les poursuivre sans leur laisser le temps de se reconnaître. Aussi le lendemain, malgré un brouillard épais qui ne permit d'avancer qu'en tâtonnant, alla-t-il camper derrière le village de Leopoldshain, qu'il fit occuper par 15 bataillons. Déjà l'ennemi commençait partout à se retirer. Le 25, le roi apprit que le prince de Lorraine avait rassemblé son armée à une lieue environ du camp prussien,

à Schœnfeld ; il partit aussitôt pour l'attaquer, mais il sut, en approchant de Gœrlitz, que l'ennemi venait de décamper et de se diriger sur Zittau. Gœrlitz se rendit ; on y fit prisonniers 60 officiers, dont plusieurs étaient malades ou blessés, et 250 soldats ; on y trouva, en outre, un magasin dont on profita pour le bien-être des troupes.

Le 26, l'armée prussienne cantonna en avant du couvent de Radomiritz, et les généraux de Bonin et de Winterfeld furent envoyés avec 10 bataillons et 70 escadrons pour remonter la Neisse, et couper à l'ennemi toute communication avec Zittau. Alors le prince de Lorraine, voulant gagner Zittau avant les Prussiens, abandonna le camp qu'il avait pris à Ostritz ; son mouvement rétrograde s'effectua à la hâte, et les hussards prussiens prirent un grand nombre de bagages aux Autrichiens. Le 27, le roi s'avança sur Ostritz, et M. de Winterfeld sur Zittau, qu'il atteignit au moment où l'arrière-garde ennemie en sortait ; il attaqua cette arrière-garde, et lui fit 350 prisonniers ; les Impériaux mirent le feu à leurs chariots pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de ceux qui les poursuivaient.

Ainsi, en cinq jours d'expédition, le roi de Prusse contraignit son adversaire à rentrer en Bohême, après avoir perdu des magasins, des bagages, et près de 5,000 hommes.

Après avoir laissé 10 bataillons et 20 escadrons aux environs de Zittau, afin d'empêcher l'ennemi de revenir sur ce poste important, Frédéric envoya le

général de Winterfeld, avec 5 bataillons et 5 escadrons, attaquer en Silésie M. de Hohenems par le flanc, tandis que le général de Nassau l'assaillait de front. Cette expédition réussit complétement, et en vingt-quatre heures les Autrichiens furent obligés d'évacuer la Silésie, comme ils l'avaient été d'évacuer la Lusace. Pendant ce temps, le colonel prussien Brandis, resté à Crossen, s'emparait d'un grand magasin établi par les Saxons à Guben sur la Neisse.

Alors l'armée prussienne prit ses quartiers aux alentours de Gœrlitz. Mais 20 escadrons et 10 bataillons furent détachés, sous les ordres de M. de Lehwald, vers Bautzen, avec ordre de pousser jusqu'à l'Elbe, dans le but d'inquiéter la ville de Dresde, capitale de l'électorat de Saxe, et de faciliter les opérations de l'armée confiée au commandement du vieux prince d'Anhalt (1).

Le bruit se répandait dans l'armée prussienne de Lusace, sur le dire des Saxons, que le général de Grun marchait contre Berlin, après avoir passé l'Elbe à Torgau. Mais un officier arrivant de Halle apprit bientôt que le 30 novembre le prince d'Anhalt avait marché sur Leipzig, que les Saxons venaient d'abandonner, et s'en était emparé, tandis que l'ennemi fuyait vers Dresde pour couvrir cette ville, qui se trouvait sans défense depuis la retraite forcée du prince de Lorraine : Grun s'acheminait même vers cette capitale, où la consternation était grande. Fré-

(1) Il avait alors soixante-neuf ans. Nous disons le *vieux* prince d'Anhalt, pour le distinguer du prince *Léopold* d'Anhalt-Dessau.

déric envoya, par le même officier, au prince d'Anhalt l'ordre de se rapprocher de Meissen le plus tôt qu'il pourrait; c'était là que le corps du général de Lehwald devait le joindre.

Le roi de Prusse essaya alors de nouvelles tentatives pour la paix auprès du roi de Pologne, électeur de Saxe, par l'entremise de sir Villiers, ministre d'Angleterre à la cour de Dresde : mais ce fut inutilement; Auguste III partit pour Prague le 1er décembre, allant ainsi se mettre entre les mains de ses alliés les Autrichiens. Frédéric sut promptement que le prince de Lorraine, qu'il avait forcé à se réfugier en Bohême, rentrait en Saxe, et, après avoir passé l'Elbe à Leitmeritz, se dirigeait sur Dresde par Aussig et Peterswald; aussitôt il porta son quartier-général à Bautzen, et le général de Lehwald gagna Kœnigsbruck, situé à un mille environ de Meissen.

Ainsi, malgré sa modération dans la victoire, Frédéric II ne pouvait obtenir le consentement de ses ennemis à la paix; il en avait cependant grand besoin. L'épuisement de ses finances, l'indifférence de la France, les menaces de la Russie, l'impuissance momentanée de son allié le roi d'Angleterre, la mauvaise récolte en blés de l'année, la jalousie qu'avait soulevée en Europe sa conquête de la Silésie, toutes ces causes réunies rendaient sa position fort critique. Néanmoins, le peu de succès de sa nouvelle proposition pacifique, et la fierté de la cour de Dresde, lui fit prendre le parti de ne plus négocier que par des victoires.

La Lusace étant conquise, tout dépendait donc des opérations futures de l'armée du prince d'Anhalt. Le pont de Meissen était important à occuper, car, pour peu que l'on tardât à s'en emparer, l'ennemi pouvait le détruire; M. de Lehwald ne pouvait conquérir la ville de Meissen, bâtie sur la rive gauche de l'Elbe, qu'avec le concours du prince d'Anhalt, que l'on supposait pouvoir y arriver le 8 décembre. M. de Lehwald s'approcha de la ville à cette époque; il ne put y construire un pont avec des pontons, car déjà la rivière charriait des glaçons. Enfin le 9, le Roi reçut des dépêches du prince d'Anhalt datées de Torgau; ce général avait fait quelques prisonniers, mais ne cheminait qu'à pas de tortue, car il lui avait fallu neuf jours pour faire neuf milles, quoiqu'il n'eût pas d'ennemi devant lui, et qu'il eût de tout en abondance à sa disposition. Frédéric lui exprima son mécontentement de sa lenteur, qui pouvait tout compromettre en donnant aux Autrichiens le temps d'opérer leur jonction avec les Saxons, et de détruire le pont de Meissen; il lui enjoignit de se hâter. Le prince promit, dans sa réponse, qu'il serait le 12 à Meissen, et il tint parole.

L'armée prussienne fut alors rassemblée à Camentz, à l'exception de 4 bataillons et d'un détachement de hussards laissés à Zittau, d'un bataillon laissé à Gœrlitz, et de deux laissés à Bautzen, tandis que le général de Lehwald prenait position vis-à-vis de Meissen, où le prince d'Anhalt arriva, en effet, le 12, comme il l'avait promis. Avant son arrivée, la garnison

saxonne avait évacué cette ville; il y entra donc sans peine. Cependant sa cavalerie éprouva un léger affront; fatiguée par douze heures passées à cheval par un froid excessif, elle négligea de reconnaître les abords des lieux qu'elle devait traverser, et ce défaut de précautions lui devint funeste. Il lui fallait défiler homme par homme dans un chemin creux avant d'entrer en ville; cela entraîna un temps assez long, pendant lequel deux régiments de dragons prussiens mirent pied à terre pour attendre leur tour en se réchauffant; mais un détachement de Saxons s'étant aperçu de cette situation, se glissa dans un bois voisin, tomba à l'improviste sur ces deux régiments, et leur tua 180 hommes avant d'être repoussé. Ce fait indique nettement qu'il faut toujours s'éclairer par une reconnaissance préalable, surtout lorsqu'il s'agit de passer un défilé. « *Les moindres fautes, à la guerre, sont punies*, remarque à ce sujet Frédéric, *car l'ennemi ne pardonne pas.* »

Le 12 décembre, les Prussiens réparèrent le pont de Meissen, que le ministère saxon n'avait pu se résoudre à faire sauter, parce qu'il avait coûté 150,000 écus à construire, et le 13, le général de Lehwald opéra sa jonction avec le prince d'Anhalt.

Le 14, l'armée prussienne, sous les ordres du roi, atteignit Konigsbruck, tandis que l'armée du prince d'Anhalt s'avançait vers Neustadt, et y campait malgré l'intensité du froid. A cette époque, l'armée saxonne, commandée par le feld-maréchal comte de Rutowski, et forte de 25,000 hommes, sans compter

le corps autrichien du comte de Grun, se trouvait campée à Kesseldorf, à une lieue de Dresde; l'armée impériale était, au contraire, étendue entre Pirna et Plauen (1). Cette dernière occupait donc un espace de terrain beaucoup trop considérable, ce qui tenait à la mauvaise direction que le ministère saxon donnait, par incapacité réelle, aux forces combinées des Austro-Saxons; le prince de Lorraine sentait bien que ses quartiers étaient trop disséminés, et que le maréchal Rutowski allait être attaqué; aussi écrivit-il à ce chef de l'armée saxonne de l'avertir à temps s'il avait besoin de lui, afin qu'il pût réunir ses troupes éparpillées et marcher en force à son secours; mais il lui fut répondu que les Saxons occupaient une position formidable, et que jamais les Prussiens n'auraient l'audace de les attaquer. C'était pure présomption, comme nous allons le voir.

Le prince d'Anhalt se rapprocha encore du camp des Saxons, tandis que, pour couvrir les opérations de son lieutenant, Frédéric faisait occuper Meissen par 14 bataillons, et postait son armée sur la rive droite de l'Elbe; cette position avantageuse lui permettait de porter secours au prince d'Anhalt par la rive gauche du fleuve, ou de faire tête aux Autrichiens sur la rive droite s'ils venaient à passer l'Elbe à Dresde.

Ce fut à Meissen, le 15 décembre, que Frédéric reçut une lettre de sir Villiers lui annonçant les intentions pacifiques d'Auguste III, qui consentait enfin à

(1) Grimoard, *Tableau du règne de Frédéric le Grand*, p. 47.

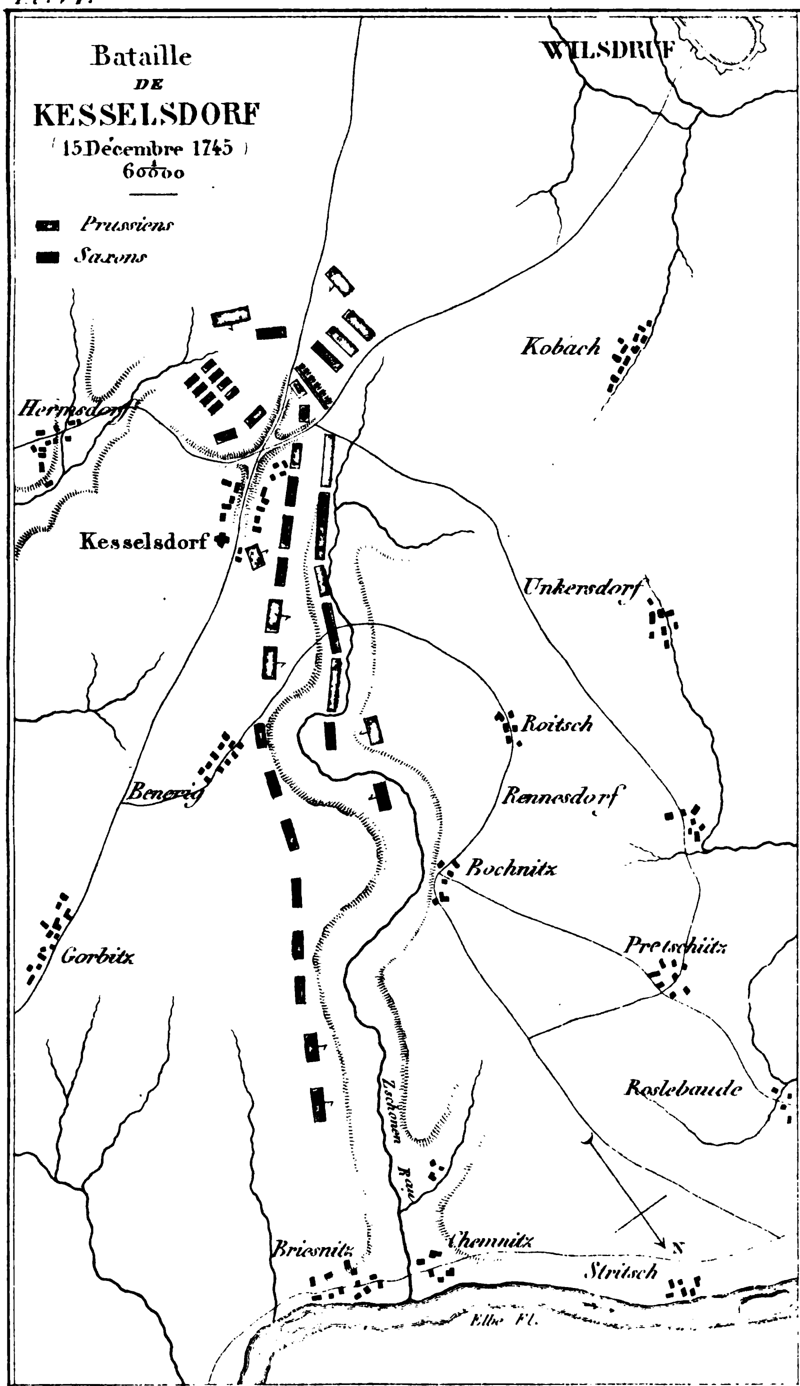
négocier un accommodement avec la Prusse. Mais il était trop tard de vingt-quatre heures, la bataille de Kesseldorf avait lieu le jour même de la réception de cette lettre, et 10,000 hommes payaient de leur vie cette décision tardive du roi de Pologne.

Le 15, de grand matin, le prince d'Anhalt avait, en effet, décampé, et était venu prendre à Wilsdruf le chemin de Dresde, lorsque ses hussards, lancés en découverte, et ayant poussé jusqu'à Kesseldorf, aperçurent toute l'armée saxonne en bataille, et vinrent lui en donner incontinent avis (voyez la *planche VI*).

Un profond ravin couvrait le front de l'armée ennemie, dont la gauche s'appuyait à Kesseldorf, village défendu par les grenadiers saxons, le régiment de Rutowsky, et une formidable batterie de 24 pièces de gros calibre. La droite de l'armée saxonne, formée par le corps du général comte de Grun, s'appuyait au village de Briesnitz, près l'Elbe, tandis que son centre, placé devant Benerig, se trouvait protégé par 50 pièces de canon. La cavalerie saxonne était à la gauche de Kesseldorf.

Le prince d'Anhalt, en arrivant sur le terrain, commença à ranger son armée à peu près parallèlement à celle de l'ennemi. Comme il avait jugé de prime abord que le succès de la journée dépendrait de la possession du village de Kesseldorf, son extrême droite, destinée à emporter ce village, se composait d'infanterie rangée sur trois lignes, et soutenue par les dragons de Bonin. Cette infanterie comprenait 3 bataillons de grenadiers et le régiment *Anhalt-Des-*

Pl. VI.



Histoire militaire de la Prusse par Ed. de la Barre Duparcq.

sau, ainsi nommé du nom de son commandant, le vieux prince d'Anhalt, ici général en chef, et bientôt vainqueur; ce fut elle qui entama l'action en attaquant le village de front, tandis que M. de Lehwald le prenait de flanc; mais les assaillants furent obligés de rétrograder devant les efforts des grenadiers saxons et du régiment de Rutowsky, merveilleusement secondés par la mitraille que vomissaient les 24 canons dont nous avons fait mention. Les Prussiens tentèrent encore sur ce point une seconde attaque, qui ne fut pas plus heureuse que la première, le feu de la batterie saxonne étant trop violent. Heureusement le double succès qu'il venait d'obtenir enivra l'ennemi, et, se croyant déjà vainqueur, le régiment de Rutowsky abandonna sa position dans le village pour poursuivre les troupes prussiennes, qui, deux fois dans cette attaque meurtrière, avaient été obligées de lâcher pied; il vint donc se mettre devant la fameuse batterie, et par ce mouvement maladroit, qui semble copié sur celui du roi de France François Ier, à la bataille de Pavie (1525), masqua ses feux, le principal obstacle de la position. Le prince d'Anhalt, saisissant l'occasion avec promptitude, ordonna aux dragons de charger les Saxons; cette charge réussit au delà de son espérance; tous les Saxons qui avaient quitté le village furent ou tués ou pris, et l'infanterie prussienne, parvenant à entrer dans le village de plusieurs côtés à la fois, s'empara enfin de la batterie qui avait rendu ce poste si formidable; le général de Lehwald força même les troupe

qui avaient défendu ce poste à mettre bas les armes.

Il fallait profiter de ce beau succès obtenu sur la droite, et c'est ce que fit le prince d'Anhalt avec une habileté qui dénote un capitaine consommé, bien digne assurément d'avoir présidé, sous le précédent roi, à l'admirable perfectionnement de l'infanterie prussienne. Il gagna le flanc gauche de l'ennemi, dès lors sans appui, l'enfila dans toute son étendue par son feu, et lança la cavalerie de sa droite contre la cavalerie saxonne, qui fut, après une faible résistance, tellement culbutée qu'elle ne reparut point sur le champ de bataille.

Pendant que la gauche ennemie fuyait ainsi, la gauche des Prussiens, séparée de l'ennemi par des rochers et des obstacles de toute sorte, et qui n'avait pu jusqu'alors que canonner les Saxons, s'élança sous les ordres du prince Maurice d'Anhalt-Dessau, et, surmontant les mille accidents que présentait un terrain coupé, parvint à chasser de leur position les Autrichiens et les Saxons qu'elle avait devant elle ; si la cavalerie saxonne avait su déployer plus de courage, elle aurait certes pu ralentir les succès de cette attaque, car les particularités du sol forcèrent l'infanterie prussienne à se morceler pour assaillir l'ennemi, mais son choc fut mou et indécis, et, après plusieurs décharges bien ajustées par les Prussiens, elle disparut du champ de bataille.

Quant à la cavalerie de la gauche des Prussiens, elle ne put agir pendant l'action ; ce fut elle que le prince d'Anhalt chargea de la poursuite des fuyards,

qui se dirigèrent vers Dresde, et rejoignirent l'armée du prince de Lorraine; un grand nombre d'entre eux furent faits prisonniers.

Dans cette bataille, les Saxons perdirent 3,000 morts, 6,715 prisonniers, dont 215 officiers, 8 drapeaux, 48 canons; les Prussiens perdirent 1,662 morts, dont 41 officiers, et eurent plus de 3,000 blessés.

La faute principale du général saxon, le comte de Rutowsky, dans cette bataille de Kesseldorf, fut de n'avoir pas assez solidement appuyé sa gauche, car le village de Kesseldorf pouvait être tourné, et si le prince d'Anhalt n'avait pas engagé très promptement l'action, il eût pu faire exécuter par un détachement spécial la manœuvre tournante nécessaire pour prendre ce village à revers. La seconde faute des Saxons fut de sortir du village de Kesseldorf, et d'annuler ainsi, en la masquant, leur batterie de 24 pièces, qui déjà avait tant nui aux Prussiens. La troisième fut que l'infanterie saxonne, postée derrière les hauteurs, se trouvait placée à plus de cent pas en arrière de la *crête militaire* (1) de ces hauteurs, de telle sorte qu'elle ne put défendre par des feux de mousqueterie le ravin qu'il fallait traverser pour les escalader.

Cette victoire était glorieuse pour le prince d'Anhalt, et elle terminait dignement sa longue carrière militaire; il mourut, en effet, en 1747, après avoir, par ses hauts faits, largement contribué à l'agrandissement de sa patrie.

(1) Consultez mes *Éléments d'art et d'histoire militaires*, p. 416.

Ce fut pendant qu'il lisait la lettre de sir Villiers, ministre d'Angleterre, que Frédéric entendit à Meissen le bruit d'une canonnade vive et bien nourrie. Il ne douta pas que le prince d'Anhalt ne fût aux prises avec l'ennemi, et il envoya des éclaireurs jusqu'à Dresde pour avoir des nouvelles; mais il ne put avoir jusqu'au soir que des probabilités de la victoire remportée par ses troupes : aussi projeta-t-il, en cas d'événement malheureux, de rassembler ses troupes sur les hauteurs de Meissen, d'aller au-devant de l'armée battue, de la mettre en seconde ligne, d'attaquer de nouveau l'ennemi, et de vaincre à tout prix, car il lui importait de terminer promptement la campagne, d'obtenir une paix définitive et durable. Cette résolution, bien digne du grand monarque que la Prusse regrette encore, fut heureusement inutile; un officier envoyé par le prince d'Anhalt vint apprendre le soir même au roi les diverses particularités de cette bataille, qui jetait encore un nouveau lustre, après une aussi brillante campagne, sur les armes prussiennes. La campagne de 1745 effaçait, en effet, complétement, par ses succès et ses victoires dans *trois* batailles rangées, les revers éprouvés par Frédéric pendant la campagne de 1744.

L'auteur des *Lettres sur la vie de Frédéric*, publiées à Strasbourg en 1789, le professeur Thibault de Laveaux, raconte dans sa lettre XIX, à propos de la manière dont le roi apprit la victoire, l'anecdote suivante : « A la bataille de Kesseldorf, dit-il, Frédéric étant près de Meissen, entendit une forte canonnade,

Il fut très inquiet, et attendait avec impatience des nouvelles qui lui apprissent l'issue de cette affaire. Le vieux Dessau, qui était alors un peu piqué contre le roi (1), voulut se venger par une petite plaisanterie. Après la bataille, il choisit, pour lui annoncer la victoire, un officier extrêmement simple et borné, qu'il instruisit de la manière dont il devait parler au roi, et auquel il inculqua bien qu'il était de la dernière conséquence de ne pas ajouter un seul mot de lui-même. L'officier arrive, on l'annonce au roi, qui mourait d'impatience et d'angoisse. Dès qu'il le voit, il lui crie : — *Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a?* — Ah! Sire, dit le benet d'officier tout essoufflé, ah ! Sire, quelle canonnade! c'était affreux! — *Eh bien! qu'a fait le prince? dites donc, dites donc.* — Ah ! Sire, quel tapage?... Pouf! pouf! pouf! la canonnade ne discontinuait pas. — *Mais, morbleu, avons-nous gagné? avons-nous perdu? que s'est-il passé?* — A toutes ces questions le roi ne tira d'autre réponse que : — Ah ! Sire ! pouf! pouf! — et toujours pouf! pouf! c'était une vraie scène de comédie. Le roi, en racontant ceci, disait : — Je donnais au diable l'officier et le prince, lorsqu'un homme plus raisonnable vint m'annoncer le gain de la bataille et m'en donner les détails (2). »

Il est sans doute inutile de dire que nous ne garantissons nullement cette anecdote, racontée par un auteur qui, dans ses écrits sur Frédéric, a souvent

(1) Sans doute à cause des reproches sur sa lenteur.

(2) Tome II, p. 86, 87.

cherché à tirer au volume, mais dont les détails sont cependant presque toujours intéressants. Nous la rapportons d'abord pour égayer le récit austère d'un livre purement militaire, puis pour faire remarquer la petite animosité qui existait alors entre le roi et le vieux prince d'Anhalt, animosité que dénotent, malgré l'art avec lequel cet ouvrage est rédigé, quelques passages de l'*Histoire de mon temps*, car le fait ou l'anecdote, en cas de vérité, s'explique tout naturellement par cette animosité. Le vieux prince d'Anhalt aimait à contredire, et trouvait surtout à critiquer dans la manière dont Frédéric conduisait la guerre, laissant clairement entendre que le roi agissait souvent en jeune homme, ce qui, dans sa véritable pensée, voulait dire en étourdi. Il avait vu naître et grandir Frédéric ; il devait donc naturellement toujours le considérer comme très jeune et être disposé à le tenir en tutelle; il avait peine à reconnaître en lui le grand roi, l'homme de génie qui illustra le milieu du XVIII[e] siècle. Il est vrai que Frédéric II ne devint réellement *grand*, dans toute l'acception du mot, que pendant la guerre de Sept Ans. Quant à Frédéric, il était assez entier de caractère, et, dit-on, un peu jaloux ; comme souverain, il était responsable des résultats ; par conséquent c'était sa volonté qui devait prévaloir. D'ailleurs il menait la guerre avec vivacité, relativement à ce qui avait lieu avant lui, et à ce que faisaient les Autrichiens ; le prince d'Anhalt, blâmant cette méthode, à laquelle il n'était pas habitué, cherchait par système d'opposition, ce système

qui plait à tant d'hommes, à n'agir qu'avec prudence et circonspection, ce qui produisit souvent de la lenteur dans ses opérations. L'espèce de lutte qui existait, à un degré très atténué, entre le prince d'Anhalt et Frédéric II, dépendait donc surtout de leur différence d'âge, qui faisait envisager à chacun d'eux les événements sous un point de vue très différent, et elle tenait en grande partie à ce que d'Anhalt n'avait pas assez de supériorité dans l'esprit pour sacrifier ses petites préférences, pour tel système convenant mieux à un vieillard, à l'utilité immense dont eût été pour l'État prussien un accord complet avec le monarque. Il est peu d'hommes, en effet, dont l'âme soit assez fortement trempée pour faire un pareil sacrifice sans même le laisser soupçonner à leur entourage. D'ailleurs, au moment de la victoire de Kesseldorf, Frédéric avait un grief récent contre le prince d'Anhalt; c'était l'insistance toute particulière que le prince avait mise à le dissuader de prendre le commandement de son armée de Silésie un peu avant le 14 novembre, époque où il avait récemment quitté Berlin; cette insistance était devenue telle que le roi avait dû répondre : « J'ai résolu de me mettre à la tête de mes troupes, et lorsque vous entretiendrez une armée, vous pourrez en donner le commandement à qui bon vous semblera. » Le prince d'Anhalt voulait-il, en engageant Frédéric à rester à Berlin, se ménager l'avantage d'être seul en position de cueillir des lauriers? On serait tenté de le penser. Mais ce qui est certain, d'après le ton qui règne dans les der-

nières pages de l'*Histoire de mon temps*, c'est que Frédéric ne pardonna jamais à d'Anhalt cette intention vraie ou fausse, de même qu'il ne pardonna jamais au maréchal de Schwerin de lui avoir conseillé de quitter le champ de bataille de Mollwitz, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre IX de cette histoire. — Cette digression a pour but de montrer qu'il n'existe pas d'hommes parfaits, et que les plus grands génies ont leurs défauts; mais elle tend aussi à prouver qu'en fait d'autorité, et surtout d'autorité militaire, l'inférieur doit toujours obéir au supérieur, même lorsqu'il est plus âgé, plus expérimenté que lui, et cela dans l'intérêt général, pour le salut commun, car à la guerre mieux vaut cent fois des faits sans autre mérite qu'un enchaînement unique et continu tressé par la main du général en chef, qu'une interminable et incohérente série de discussions oiseuses. — Au surplus, ces minuties, ces vétilles, qui font apercevoir quelquefois les *ficelles* des hauts faits des hommes célèbres, n'empêchent pas les historiens de poétiser leurs héros, mais, pour le philosophe qui connaît les hommes, l'écrivain louangeur n'est-il pas souvent un véritable costumier qui travestit ses personnages comme pour un bal masqué (1)? seulement

(1) Voyez *Fiction allégorique et ingénieuse des affaires du temps, représentée sous l'emblème d'un grand bal où tous les Souverains de l'Europe dansent chacun à sa manière, et selon les conjonctures présentes où ils se trouvent.* — Ce pamphlet politique a été publié en 1743; j'en ai parlé dans l'*Étude* sur les *Pamphlets relatifs à la conquête de la Silésie.*

ici la salle de bal c'est le monde entier. C'est ainsi que M. Camille Paganel, dans son *Histoire de Frédéric le Grand*, rapporte en style chevaleresque la raison qui porta le prince d'Anhalt à livrer la bataille de Kesseldorf. « Après son expédition de Lusace, Frédéric, dit-il, écrit au prince d'Anhalt : « *J'ai frappé mon coup en Lusace, frappez le votre à Leipzig, nous nous reverrons à Dresde.* » C'est le style de César. Le vieux guerrier, qui passait pour le meilleur général d'infanterie de son temps, voulut répondre par une victoire à l'héroïque billet de son roi (1). »

Revenons à notre sujet.

Après sa défaite à Kesseldorf, l'armée saxonne courut se réfugier sous Dresde, où elle trouva les Impériaux rassemblés. Le prince de Lorraine proposa au comte Rutowsky de réunir leurs forces, et de marcher ensemble, dès le lendemain, contre les Prussiens pour leur livrer bataille; mais le général d'Auguste III ne se souciait pas de recommencer l'action de la veille, quoique la proposition fût louable, énergique, et susceptible d'amener un succès; il allégua de mauvaises raisons pour refuser, évacua Dresde en n'y laissant que des milices, et se replia sur Zest, village voisin des montagnes qui regardent la Bohême.

L'armée du Roi avança le 16 jusqu'à Wilsdruf, et le 17, rejoignit l'armée victorieuse du prince d'Anhalt; la jonction eut lieu devant Dresde. Frédéric reçut le

(1) 2e édition, 1847, t. I, p. 348, 349.

vainqueur avec les plus grands honneurs; il lui dit les choses les plus flatteuses sur la gloire qu'il venait d'acquérir, et n'omit rien de ce qui pouvait caresser son amour-propre; il alla visiter le champ de bataille de Kesseldorf, et le prince eut le plaisir de lui expliquer sur les lieux mêmes toutes les phases de cette mémorable bataille.

En se retirant, Rutowsky avait laissé 6,000 miliciens dans Dresde, sous les ordres du lieutenant-général Bosc; le roi fit bientôt occuper les faubourgs de la ville, et somma le commandant de se rendre. La capitulation fut remplacée par un mémoire que les ministres saxons adressèrent au roi, déclarant que Dresde n'était pas une ville de guerre, et le 18, cette capitale fut obligée d'ouvrir ses portes. Les miliciens désarmés servirent à recruter l'armée prussienne, qui observa le plus grand ordre dans la cité.

Frédéric fit bientôt savoir au ministre d'Angleterre, sir Villiers, qui déjà lui avait servi d'intermédiaire, que malgré les nouveaux griefs qu'il avait contre Auguste III, et malgré la récente victoire du prince d'Anhalt, il ne se départirait pas de sa précédente modération, et qu'il était toujours prêt à traiter sur le pied de la convention de Hanovre avec le roi de Pologne et l'impératrice reine de Hongrie. Des plénipotentiaires envoyés par ces deux souverains ne tardèrent pas à arriver à Dresde.

Pour accélérer les négociations, il fallait expulser les Autrichiens et les Saxons des environs de Pirna, où ils étaient encore. Dans ce but, le général de

Retzow fut envoyé du côté de Freyberg avec 5 bataillons et un détachement de cavalerie; l'ennemi craignit alors pour sa ligne de retraite; et, pour éviter qu'on ne la lui coupât, se retira en Bohême. Les troupes saxonnes ne formaient plus que 15,000 hommes au maximum.

La paix fut signée à Dresde le 25 décembre 1745 (1); le roi de Pologne et la reine de Hongrie firent accession à la convention de Hanovre; la *paix de Dresde* fut donc un renouvellement pur et simple de la paix de Breslau. Elle assura de nouveau à Frédéric la Silésie et le comté de Glatz, et les Saxons promirent, en outre, de ne jamais accorder le passage par la Saxe aux ennemis du roi de Prusse, sous quelque prétexte que ce pût être. Frédéric s'engagea à évacuer promptement la Saxe, à l'exception de la ville de Meissen, où se trouvait l'hôpital militaire prussien, qui y resta jusqu'à la guérison des blessés.

Ainsi se termina la *Seconde guerre de Silésie*, qui ne produisit qu'une effusion de sang inutile, car les choses restèrent après sur le même pied qu'avant; outre les pertes en hommes, elle coûta 8 millions d'écus à la Prusse et 5 millions d'écus à la Saxe. A la signature de la paix, il ne restait à Frédéric pour

(1) A la fin du mois de décembre 1745, le maréchal de Saxe écrivit au roi de Prusse, pour le féliciter de ses manœuvres savantes et judicieuses dans la brillante campagne qu'il venait de terminer si glorieusement. Cette lettre se trouve à la page 306 du tome I des *Lettres et mémoires choisis parmi les papiers originaux du maréchal de Saxe*, recueil attribué à Grimoard, et publié en 1794.

toute ressource que 150,000 écus destinés à la continuation de la guerre.

Nous avons dit que Frédéric, avant de partir pour prendre le commandement de son armée de Silésie, avait écrit à Louis XV pour lui demander des secours, conformément aux stipulations du *Traité de Versailles.* Il ne reçut du roi de France qu'une lettre froide et évasive : aussi eut-il plaisir à retourner l'ironie en annonçant lui-même à Louis XV la conclusion de la paix de Dresde, qui laissait tout le fardeau de la guerre à la France, car dès lors l'Autriche était parfaitement libre de tourner ses forces entières contre elle.

Frédéric II, de retour à Berlin le 28 décembre, fut reçu au bruit des acclamations populaires, qui lui décernèrent le nom glorieux de *Friedrich der Grosse!*

CHAPITRE XIV.

DE LA PAIX DE DRESDE A LA GUERRE DE SEPT-ANS.

SOMMAIRE : Frédéric, par sa bonne administration, relève la Silésie de l'état d'épuisement où la guerre l'a plongée. — Il accumule un fonds de réserve. — Prévoyant le renouvellement de la guerre, il donne ses soins à l'augmentation de son armée. — Exercices de son infanterie. — Manière de combattre qu'il prescrit à sa cavalerie. — Ses troupes d'artillerie. — Ses travaux de fortification. — Ses approvisionnements. — Son *Instruction militaire* à ses généraux. — Préparatifs et dispositions hostiles de Marie-Thérèse. — Frédéric signe un traité défensif avec le roi d'Angleterre. — Alliance de la France, de l'Autriche et de la Russie. — Frédéric, pour ne pas se laisser surprendre, envahit la Saxe, et commence ainsi la guerre de Sept-Ans.

La paix de Dresde porte la date du 25 décembre 1745 ; la *Guerre de Sept-Ans* commença le 29 août 1756 par l'entrée des troupes prussiennes dans l'électorat de Saxe : la Prusse jouit donc de près de onze années consécutives de paix entre cette dernière guerre et la *Seconde guerre de Silésie*, dont nous venons de rapporter l'histoire.

Onze ans de paix entre les mains d'un homme tel que Frédéric II, onze années de gouvernement pacifique sous un grand roi devaient nécessairement produire des fruits. Ce fut, en effet, pendant ce laps de

temps que la Prusse assit et consolida sa puissance, et prit rang parmi les États de premier ordre; en outre, sous l'intelligente impulsion du souverain, l'industrie, les arts et les lettres jetèrent un vif éclat sur ce royaume né avec le siècle, et qui en moins de neuf lustres avait su s'élever assez pour devenir en Allemagne un contre-poids à la maison d'Autriche, et le protecteur né des petits États protestants de la Confédération germanique.

Mais nous n'écrivons pas l'histoire complète de la Prusse sous Frédéric II, laissant cette tâche à de plus habiles et à de plus compétents; nous n'écrivons que l'*Histoire militaire de la Prusse avant* 1756, qui jusqu'à présent n'existait pas entière; c'est pourquoi nous devons nous borner ici à quelques indications sommaires.

Laissons donc de côté les grandes réformes administratives et législatives exécutées par Frédéric; négligeons l'histoire philosophique et littéraire de ce monarque, qui se délassait noblement des fatigues de son *métier de roi* par la composition d'importants morceaux de littérature; résistons même à la tentation de raconter sa liaison et sa correspondance avec Voltaire, le séjour à Berlin de ce grand écrivain, et la brouille de ces célèbres amis portant tous deux la couronne du génie, quoique nous eussions pu narrer sur ce sujet plus d'un trait piquant et peu connu.

Depuis le traité de Breslau, la Silésie était devenue prussienne, et cette conquête procurait à la Prusse, en la dotant d'une riche province, un immense avan-

tage; elle lui permettait de vivre : aussi fut-ce un éclair de génie qui fit convoiter son acquisition à Frédéric dès son avénement. Mais une fois conquise, la Silésie demandait à être administrée, car sous la domination autrichienne elle ne l'avait jamais été d'une manière convenable : de plus, après avoir supporté le fardeau de deux guerres, elle était épuisée. Frédéric la fit sortir de cet état alarmant. Son administration, toute d'ordre et d'économie, remplaça la négligente et confuse administration autrichienne, et les revenus du gouvernement augmentèrent en Silésie sans que la population en souffrît, parce que la présence des troupes, les travaux publics et l'activité du commerce augmentèrent bientôt les moyens de reproduction.

Frédéric comprit, en outre, que la situation géographique de ses États, sans liaison et disséminés sur une longue et étroite étendue, ainsi que son attitude politique, exigeaient qu'il fût toujours en état de pouvoir soutenir trois campagnes. Or son pays était pauvre, et il n'aurait pu trouver subitement chez son peuple les subsides nécessaires, comme cela se fait chez une nation opulente. Aussi, pour assurer son existence politique, se forma-t-il un trésor considérable, dont la garde était confiée à un sous-officier. Son économie bien entendue, quelquefois même sordide, lui permit d'arriver à ce résultat sans cependant renoncer à l'exécution sagement entendue des travaux publics, qui furent considérables sous son règne ; il continua, à cet égard, la ligne de conduite

de sa famille, qui s'était toujours élevée par l'épargne. Il méprisa constamment le luxe des cours souveraines, et ne s'adonna ni au jeu, ni à la chasse, ni aux femmes, ce qui fut pour lui une triple cause d'économie; jamais il n'eut de caisse des menus-plaisirs, et quand il avait dépensé les sommes affectées à son usage il se gardait de prendre sur son trésor; il attendait une nouvelle échéance (1).

Frédéric, étant encore prince royal, avait posé comme maxime, dans le chapitre XIV de son *Anti-Machiavel*, que le premier devoir d'un souverain voulait qu'il fût le magistrat de son peuple, et que le second de ses devoirs consistait à commander ses armées. Pendant les onze années de paix qui s'écoulèrent de la paix de Dresde à la guerre de Sept-Ans, il ne négligea pas d'accomplir le premier de ces devoirs, et il devint à la fois le législateur, l'administrateur et le père de ses sujets. Voyons comme il s'acquitta du second.

L'Europe semblait tranquille; aucun peuple ne s'y trouvait plus en état de guerre depuis le 18 octobre 1748, jour où fut signé le *Traité d'Aix-la-Chapelle;* mais Frédéric II ne se fiait pas à ce calme apparent; il savait que la moindre étincelle pouvait rallumer l'incendie, et il ne voulait pas se trouver pris au dépourvu.

(1) « Aucun prince, dit l'auteur des *Lettres sur Frédéric*, si ce n'est Charles XII, ne fut plus mal vêtu que lui; et, après sa mort, sa garderobe, qu'il avait léguée à ses domestiques, fut vendue 400 écus, en comptant son lit, un miroir et six cuillères à thé. »

Il avait terminé la seconde guerre de Silésie avec une armée de 130,000 combattants; il l'augmenta en silence, levant des troupes dans sa nouvelle conquête comme dans ses anciens États héréditaires, et recrutant en Pologne les chevaux nécessaires à sa cavalerie. Il favorisa l'établissement de fonderies, qui furent bientôt en état de fournir au gouvernement des canons de fer, des boulets et des bombes.

Il maintint rigoureusement la discipline et la subordination dans ses troupes, qu'il réunissait tous les ans dans de grands camps d'exercice, pour les dresser aux évolutions et aux manœuvres. Dans ces lieux de rassemblement, « l'infanterie s'exerçait aux différents déploiements (1), aux formations, aux attaques de plaine, aux attaques de postes, aux défenses de villages et de retranchements, aux passages de rivières, aux marches couvertes à colonnes renversées, aux retraites, et enfin à toutes les manœuvres qu'il faut faire devant l'ennemi. La cavalerie s'y exerçait aux différentes attaques serrées et à intervalles, aux reconnaissances, aux fourrages verts et secs, aux différentes formations, et à prendre des points de vue sur des alignements prescrits (2). »

Ces camps de manœuvres, Frédéric II les commande en personne; il passe également en personne la revue annuelle de ses troupes, s'y montrant aussi sévère qu'il était affable et indulgent en campagne,

(1) Suivant Guibert, Frédéric les emprunta ou plutôt les imita des anciens. (*Éloge*, p. 117, 118.)

(2) Frédéric, *Histoire de la guerre de Sept-Ans*, t. I, p. 20.

lorsque tous les membres de son armée, officiers et soldats, se dévouaient pour lui, et versaient bravement leur sang pour la Prusse.

Le corps d'officiers était bon : les capitaines surtout présentaient d'excellentes garanties; ils étaient, suivant l'expression de Frédéric, *mûrs*, *solides* et *braves*. Mais les généraux laissaient à désirer par leur indolence, ce qui tenait à ce qu'on suivait exclusivement, pour l'avancement, l'*ordre du tableau;* l'ancienneté de service réglait donc seule les droits au grade supérieur, ce qui empêchait d'avoir dans les hauts grades des officiers encore jeunes et d'un talent hors ligne.

L'infanterie fut augmentée d'environ 10,000 hommes.

Frédéric porta sa cavalerie à 30,000 chevaux, et s'appliqua à la perfectionner. Il proscrivit et la manière de charger à l'allemande au pas ou au trot seulement et en faisant feu, et la manière de charger à la française en fourrageurs; il voulut que toute la force de sa cavalerie résidât dans le choc, et quelquefois aussi dans l'emploi des armes blanches, et il ordonna que sa cavalerie chargeât au galop, et en conservant sa régularité et son parfait alignement. Ce fut dans le sens de ces instructions que le fameux Seydlitz dut régénérer la cavalerie prussienne, et l'amener à un tel point de perfectionnement que toute une aile d'armée, c'est-à-dire 5 à 6,000 chevaux, chargeât d'ensemble et sans se rompre. Mais si Frédéric interdisait le feu à sa cavalerie dans les charges,

il permettait à ses flanqueurs-cavaliers de tirer, et c'est pour cela que les règlements prussiens prescrivaient aux régiments de cavalerie l'exercice des armes à feu. La cavalerie prussienne était rangée sur *trois* rangs; ce fut dans les dernières campagnes que Seydlitz commença à la former sur *deux* rangs, tandis que les troupes à cheval de l'Autriche conservèrent la formation sur trois rangs. La formation de la cavalerie sur deux rangs ne devint générale en Europe que vers 1790.

Le corps de l'artillerie fut porté à trois bataillons, dont un destiné au service des garnisons; c'était un effectif trop faible, car l'usage de l'artillerie commençait à prédominer sur les champs de bataille, et la mode de son emploi exagéré devait aller croissant jusqu'aux guerres du général Bonaparte et de l'empereur Napoléon. On fondit 80 pièces de batterie et 20 mortiers; on amassa 56,000 quintaux de poudre à canon.

Pendant la paix, Frédéric fit améliorer les places de Neisse, Kosel, Glatz et Glogau, et construire des fortifications à Schweidnitz; mais, par économie d'abord, et ensuite parce que les Autrichiens s'étaient montrés peu habiles dans l'art des siéges pendant les deux guerres de Silésie, la construction de ces fortifications fut peu solide, faute grave, car les forteresses doivent être élevées, non comme les maisons particulières pour une cinquantaine d'années environ, mais bien pour des siècles.

En outre, Frédéric fit des approvisionnements con-

sidérables en objets d'équipement, d'armement, d'habillement, ainsi qu'en vivres.

Ce fut aussi pendant cette période pacifique qu'il rédigea sa fameuse *Instruction militaire pour ses généraux*, laquelle fait partie des livres annexés au bagage de tout officier, au titre d'ouvrage classique. Cette instruction, dont une traduction française, due à un lieutenant-colonel des troupes saxonnes, M. Faesch, a été insérée dans les *Œuvres primitives* de Frédéric, et depuis souvent reproduite par l'impression, est un véritable chef-d'œuvre. Suivant un écrivain assurément fort compétent, suivant le général Bardin, auteur du *Dictionnaire de l'armée de terre*, elle « contient des principes admirables pour tous les temps; mais, pour les appliquer à d'autres pays, il faudrait les purger de certaines intentions locales, et y effacer beaucoup de règles propres à la Prusse seule. » Cette instruction traite d'un grand nombre de sujets, parmi lesquels il faut surtout lire les pages consacrées aux *combats et batailles*, aux *camps*, aux *espions*, aux *marches d'armée*.

Dans son *Éloge du roi de Prusse*, le comte de Guibert fait en phrases ampoulées, telles qu'on en voulait à la fin du siècle dernier, et comme le panégyrique peut parfois en supporter, un pompeux éloge de cette instruction. Voici le passage cité textuellement : « Depuis César, qui avait manié la plume comme l'épée, qui donnait à la fois le précepte et l'exemple, qui présidait et qui se mêlait lui-même aux exercices de ses légions, et qui, couvert de poussière, revenait

dans sa tente composer, pour ses lieutenants, les *Commentaires* de ses campagnes; depuis César, jusqu'à Frédéric, aucun autre général n'avait formé son armée par la double combinaison de la théorie et de la pratique, qui rend l'instruction si lumineuse, si simple, si profonde. Rien n'est peut-être plus imposant que de voir un grand homme renouvelant ainsi par son exemple le *prodige* d'un autre grand homme qui a vécu à des milliers d'années de lui, et qu'une longue suite de générations n'avait pu reproduire; tout semble s'effacer et s'anéantir dans l'immense intervalle qui les sépare, et l'imagination exaltée ne voit plus qu'eux debout sur des ruines, et se donnant la main à travers le désert des siècles. Frédéric est dans ses camps comme César était dans les siens; il agit, il parle, il médite, il écrit, il compose pour ses généraux un ouvrage où le génie et l'expérience se tiennent, et où il leur donne jusqu'à la noble leçon de ses fautes; enfin, embrassant d'un même coup d'œil les soldats et les chefs, les régiments et l'armée, les détails et l'ensemble, il ne laisse pas une de ses facultés oisive, et répand à la fois tous les genres de lumière (1). »

Voilà certes un style noble et soutenu, voilà des périodes arrondies qui dénotent un membre de l'*Académie française;* mais où Guibert a-t-il puisé cette assertion qu'entre César et Frédéric *nul* général n'avait instruit ses troupes par la théorie jointe à la pratique, en d'autres termes qu'entre ces deux cé-

(1) Pages 129, 130.

lèbres guerriers aucun autre homme de guerre fameux n'avait rédigé d'*Instruction* pour ses officiers? Tamerlan n'a-t-il donc pas laissé des *Instituts politiques et militaires*, traduits en français par Langlès? Tamerlan, ce conquérant gigantesque dont Frédéric a dit dans ses *Œuvres posthumes :*

> A tout propos on nous cite Alexandre,
> Sans rappeler les faits d'un conquérant
> Aussi rapide, et dans le fond plus grand,
> Qui subjugua lui seul l'Asie entière.
> Si l'on néglige à ce point Tamerlan,
> C'est qu'il ne put trouver dans le Levant,
> Pour relever sa vertu guerrière,
> Un Quinte-Curce, un Virgile, un Homère (1).

Et Montecuculli, ce digne adversaire de Turenne, que Frédéric a loué dans son deuxième chant du poëme de l'*Art de la guerre*, n'a-t-il pas écrit des *Aphorismes* ou un *Traité* sur l'art militaire (2)? J'en pourrais citer d'autres encore, mais le lecteur suppléera à mon silence. Je me contenterai de remarquer que les *Commentaires* de César ne sont pas une Instruction militaire, mais bien un morceau historique narrant la série des campagnes exécutées par ce grand guerrier, et que par conséquent il n'est pas très juste de les comparer à l'*Instruction théorique* de Frédéric II pour ses généraux.

La traduction du lieutenant-colonel saxon Faesch,

(1) Épître à mademoiselle de Knesebeck sur le saut qu'elle fit de son carrosse lorsque ses chevaux prirent le mors aux dents. (*Œuvres posthumes*, t. VII, p. 95.)

(2) Consultez ses *Opere*, nuova ediz. di Grassi. Torino, 2 vol., 1821.

traduction qui appartient comme date au milieu du XVIII[e] siècle (1761), était récemment encore le seul texte auquel l'on pût recourir relativement à l'*Instruction militaire du roi de Prusse pour ses généraux*. Mais depuis la fin de 1856 les trois volumes de l'édition officielle des œuvres de ce monarque (1), relatifs aux écrits militaires (2), ont vu le jour, et chacun peut aujourd'hui lire à leur tête le texte réel et en français de cette Instruction, corrigé par Frédéric lui-même au commencement de 1748 (la première rédaction était de 1746), et portant définitivement ce titre : *Les principes généraux de la guerre appliqués à la tactique et à la discipline des troupes prussiennes*. On doit accorder d'autant plus de confiance à ce texte nouveau qu'il a été revu avec un soin minutieux par M. Preuss (3) et par M. le général de Reyher (4). Ajoutons qu'une traduction allemande du même écrit intitulée : *General-Principia vom*

(1) Cette édition, imprimée avec luxe et la correction la plus louable dans les formats in-4 et in-8 (ce dernier est seul dans le commerce), comprend 30 volumes, parus à Berlin de 1846 à 1856, chez Rodolphe Decker, imprimeur du Roi, plus une Table chronologique et générale achevée en 1857.

(2) Ces trois volumes sont accompagnés d'un atlas composé des planches originales.

(3) M. le docteur Preuss est professeur d'histoire, historiographe de Brandebourg et membre honoraire de la Société militaire. Il s'était préparé à ses honorables fonctions d'éditeur des *Œuvres de Frédéric le Grand*, en écrivant une remarquable *Histoire* de ce monarque, une appréciation de ses qualités littéraires, et plusieurs autres ouvrages sur l'histoire de Prusse au XVIII[e] siècle.

(4) Chef de l'État-major général de l'armée prussienne.

Kriege, et renfermant 214 pages, fut imprimée en 1753, et remise, pour rester secrète, à chaque officier général prussien avec une préface écrite à la main.

Outre cette Instruction, Frédéric composa encore, pendant la période qui nous occupe ici, l'*Esprit de Folard*, les *Pensées et règles générales pour la guerre*, et plusieurs Instructions en langue allemande (1).

Au reste, l'attention accordée par le roi de Prusse à son armée, l'augmentation de ses ressources militaires, ses soins à former un trésor qui lui permît de mobiliser ses troupes à un instant donné, et de soutenir plusieurs campagnes sans surcharger ses sujets de nouveaux impôts, n'étaient pas de simples mesures de précaution dues à une prudence timorée. Sa prévoyance allait bientôt le seconder merveilleusement, et le soutenir dans une lutte acharnée où presque toute l'Europe se liguerait contre lui. Le moment de cette lutte approchait, mais Frédéric ne devait pas être pris au dépourvu, car constamment il avait veillé aux démarches de la cour de Vienne.

Or, pendant qu'il profitait de la paix pour améliorer ses finances et son armée, Marie-Thérèse mettait de l'ordre dans les finances de l'Autriche, augmentait ainsi ses revenus, introduisait une meilleure discipline dans ses troupes, remplaçait les officiers âgés par de

(1) Les trois volumes *militaires* de l'édition officielle contiennent seize écrits en langue française, et trente-huit en langue allemande : beaucoup ont été composés pendant ou après la guerre de Sept-Ans.

plus jeunes, formait chaque année des camps de manœuvres, multipliait le nombre de ses canons, et fondait une école militaire, qui devint en peu de temps une pépinière de bons officiers. « Par tous ces soins, dit Frédéric (1), le militaire acquit dans ce pays un degré de perfection où il n'était jamais parvenu sous les empereurs de la maison d'Autriche, et une femme exécuta *des desseins dignes d'un grand homme.* » L'impératrice-reine travaillait, en outre, avec le comte de Kaunitz, son premier ministre, à former des alliances, afin d'isoler la Prusse, et de pouvoir ensuite lui arracher la Silésie, cette province qu'il coûtait tant à sa fierté d'avoir été obligée de céder.

Kaunitz avait été ambassadeur en France, où il avait pris des airs de petit maître qui s'alliaient tant bien que mal à son flegme germanique. Il avait donné, à cette époque, à Marie-Thérèse, l'idée d'un traité d'alliance avec le cabinet de Versailles. C'était une habile machination que de songer à réunir ainsi deux puissances ennemies, et de priver Frédéric de son plus puissant allié, sinon de son plus dévoué. Nous verrons dans un instant que ce projet bizarre réussit, parce que la France eut la candeur de renoncer à la ligne de conduite politique que Richelieu lui avait si nettement tracée.

A force d'intrigues, la cour de Vienne parvint à brouiller la Russie et la Prusse. On fit courir de prétendus propos cavaliers tenus dans un souper, à Charlottembourg, par Frédéric, sur le compte de l'impé-

(1) *Histoire de la guerre de Sept-Ans*, t. I, p. 28.

ratrice Élisabeth. La chose est moins que certaine, mais cependant elle entre assez dans le caractère de Frédéric, et la conduite d'Élisabeth comme femme prêtait assurément à la plaisanterie. Toujours est-il que ce fait, joint à l'inimitié du ministre russe Bestucheff envers Frédéric, rendit bientôt une rupture inévitable entre les deux pays.

Mais Frédéric fut toute sa vie un politique clairvoyant et habile ; pendant sa longue carrière, il connut toujours les secrets de ses ennemis. C'est ainsi que par la trahison d'un secrétaire saxon, gagné à prix d'argent, il sut qu'aussitôt après la paix de Dresde l'Autriche, la Russie et la Saxe avaient conclu un traité d'alliance et de partage de la Prusse en cas de succès dans la guerre. Le même secrétaire lui envoyait chaque semaine la correspondance des trois cours alliées, de telle sorte qu'il suivit dans tous ses développements, et sans qu'on pût s'en douter, la formation du complot ourdi contre lui dans le nord de l'Europe.

Bientôt des contestations relatives aux limites du Canada armèrent la France et l'Angleterre l'une contre l'autre, et Georges, craignant toujours pour son électorat de Hanovre, contre lequel les Français pouvaient diriger une expédition continentale, se tourna de nouveau vers la Prusse, comme vers l'alliée qui pourrait lui rendre le plus de services en cette conjoncture.

La France fit aussi des ouvertures à Frédéric pour renouveler le traité d'alliance qui expirait en mai

1756. Mais le ministre des affaires étrangères français, M. Rouillé, fut assez maladroit pour employer des termes inconvenants lorsque cependant l'on peut *tout* dire en termes mesurés, en termes *parlementaires* pour nous servir d'une expression jadis en vogue. Il dit à l'ambassadeur de Prusse : « Écrivez, monsieur, au roi de Prusse qu'il nous assiste dans l'expédition de Hanovre ; *il y a là de quoi piller*, le trésor du roi d'Angleterre est bien fourni, le roi n'a qu'à le prendre ; c'est, monsieur, une bonne capture. » C'était assurément traiter la Prusse en vassale ; Frédéric fut piqué, et répondit qu'il invitait à l'avenir M. Rouillé à distinguer les personnes avec lesquelles il avait à traiter. Mais il eut tort de refuser notre alliance (1), comme nous eûmes tort de nous allier avec l'Autriche ; lui eût dû oublier une malencontreuse parole, car la rancune et la susceptibilité sont mauvaises conseillères en politique, et la France aurait dû lui offrir des avantages réels et une coopération efficace dans les opérations militaires.

Le roi d'Angleterre assurait à Frédéric qu'il parviendrait à détacher Élisabeth de l'alliance autrichienne, et c'est ce qui engagea ce dernier à signer avec Georges un traité défensif, contenant garantie mutuelle des possessions réciproques des parties contractantes.

Alors le cabinet de Versailles envoya le duc de Ni-

(1) Peut-être M. Rouillé avait-il voulu le pousser à cette rupture, afin de faciliter le rapprochement entre la France et l'Autriche : dans cette supposition, le dire de M. Rouillé s'explique.

vernais à Berlin pour renouer l'alliance avec la Prusse. Il était trop tard, malgré l'offre excentrique de la souveraineté de l'île de Tabago, donnée comme appât. Frédéric tourna cette offre en plaisanterie, refusa l'alliance; mais, tout en éconduisant l'ambassadeur, fit l'accueil le plus gracieux au grand seigneur et au savant.

La cour de France fut très offusquée du traité conclu entre l'Angleterre et la Prusse, et la cour de Vienne profita du premier moment de mécontentement pour faire à Louis XV l'offre formelle d'une alliance entre l'Autriche et la France.

La favorite avouée et toute-puissante du roi de France, madame la marquise de Pompadour, n'était pas très portée pour Frédéric, qui, peu galant de son naturel, avait défendu à son ambassadeur, le baron de Kniphausen, de lui rendre visite. Marie-Thérèse profita de cette disposition d'esprit et s'*abaissa*, elle, l'héroïne du milieu du XVIIIe siècle, jusqu'à écrire à la maîtresse de Louis XV des lettres trop flatteuses et à lui donner le nom d'*amie*, tant le désir de la vengeance peut mener loin! Le traité fut signé le 9 mai 1756; la Russie ne tarda pas à y accéder.

Ainsi fut déchirée l'œuvre du grand cardinal de Richelieu, ce rude et clairvoyant génie politique qui ne voulait abaisser l'Autriche que pour élever la France et lui donner la suprématie en Europe; des courtisans élevés dans les débauches de la régence, aujourd'hui complaisants d'une courtisane royale, en décidaient ainsi!

Dès lors, Frédéric II eut contre lui, suivant son expression, les trois p... les plus puissantes de l'Europe. Il désignait par ce mot soldatesque madame de Pompadour, l'impératrice Élisabeth et Marie-Thérèse. L'épithète est dure, si dure, surtout pour la dernière souveraine, que l'historien ferait peut-être mieux de ne pas la répéter ; mais elle semble légitimée par cette considération, que cette alliance féminine et monstrueuse menaçait celui qui l'employa d'une ruine complète.

Bientôt la Russie rassembla des troupes en Livonie, l'Autriche concentra des forces en Bohême. Frédéric fit demander à la cour de Vienne pourquoi elle armait : il n'en reçut qu'une réponse évasive. Il vit donc qu'il fallait combattre, et, bien convaincu par expérience qu'à la guerre celui qui frappe les premiers coups prend l'avantage, il notifia au cabinet autrichien qu'il considérait sa réponse comme une déclaration de guerre, puis aussitôt il envahit la Saxe.

C'est ainsi que fut amenée la guerre de Sept-Ans, dans laquelle la Prusse, alliée à l'Angleterre, va lutter contre la France, l'Autriche, la Russie, la Suède et l'Empire germanique.

TABLE DES MATIÈRES.

